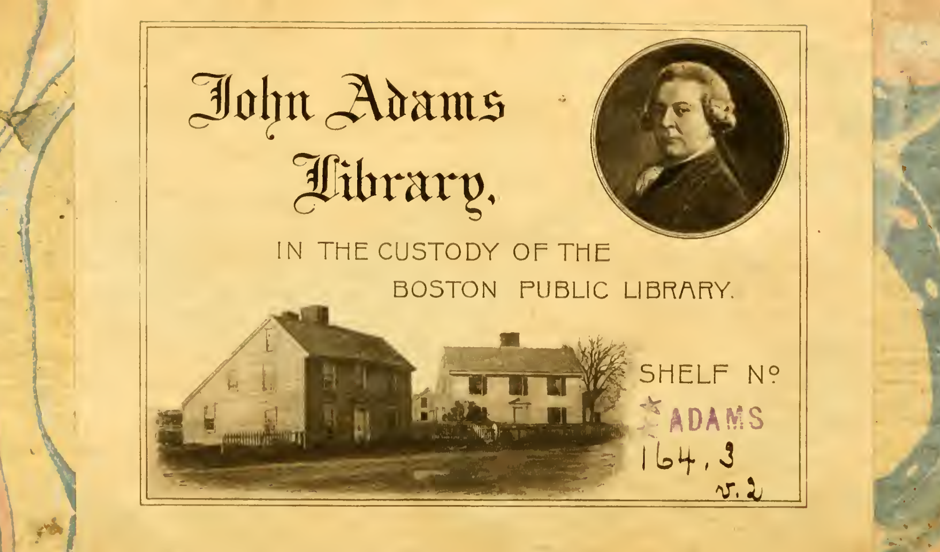



John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
*ADAMS
164.3
v.2



LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE.

TOME SECOND.

LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, *jusqu'en 1772 :*

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

His ego gratiora dictu esse scio ; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites ; sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit.-Liv. l. 4. n°. 96.

TOME SECOND.



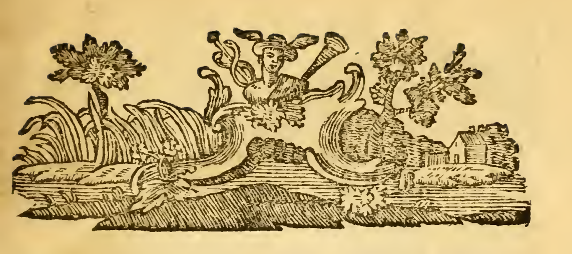
A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe. DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.

ADAMS 164.3
v2



LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE.

F.

FABRE, (*Jean-Claude*) Oratorien, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1753.

Il a bien pu prendre ſur lui de continuer l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de *Fleuri*, mais peu de Gens oſent prendre ſur eux d'acheter ſa continuation. Il y'a autant & peut-être plus de différence entre l'Hiſtorien de l'Egliſe & ſon Continuateur, qu'entre les Mémoires du Cardinal de *Retz*, & les Mémoires de *Joli*. Quand on entre-

prend de ſuivre une carriere tracée par un Ecrivain juſtement célebre, on ne devroit pas ignorer qu'il faut, avant toutes choſes, avoir ſon diſcernement, ſon érudition, ſa méthode, ſon ſtyle; M. *Fabre* manquoit abſolument de tout cela; ſon Hiſtoire eſt plus civile qu'eccléſiaſtique, & compoſée d'ailleurs ſur des Mémoires ſuſpects & inexacts. Qu'on joigne à ces défauts les vices du ſtyle; en voilà plus qu'il n'en faut pour nous faire dire que M. *Fleuri* attend encore un Continuateur. *Virgile* attendroit auſſi un Traducteur, ſi nous n'avions de ce Poëte d'autre Traduction que celle de cet Oratorien, plus médiocre encore que la Traduction de *Martignac*.

FAGAN, (*Chriſtophe-Barthelemi*) né à Paris en 1702, mort en 1755.

Sans rien ôter à ſa gloire littéraire, on auroit pu retrancher du Recueil de ſes *Œuvres* un grand nombre de ſes Pieces, & les réduire à trois ou quatre qui mériteroient ſeules d'être recueillies. *Le Rendez-vous*, *la Pupille*, *l'Amitié Rivale*, *Joconde*, ſont, ſans contredit, ce qui le diſtingue de la foule des Auteurs comiques de ce ſiecle: les deux premieres, ſur-tout, ſont d'un comique agréable & piquant, d'un ſtyle ſimple & ſans précaution; les

caracteres y ſont variés, naturels; les perſonnages n'y diſent que ce qu'ils doivent dire; on n'y trouve point de ces tirades paraſites, de ces portraits encadrés avec effort, & tout exprès pour exercer les mains du parterre qui n'applaudit jamais tant que quand ſon jugement eſt offuſqué. Ces deux petites Pieces reparoiſſent ſouvent, & les Amateurs de la bonne Comédie les revoient toujours avec le même plaiſir. On reconnoît d'excellentes choſes dans l'*Amitié Rivale* & dans *Joconde*, mais il y a trop à deſirer ou à reprendre pour qu'on puiſſe les ranger parmi les bonnes Pieces.

M. *Fagan* étoit né avec du talent pour la Comédie, mais les chagrins qui le dévoroient ne lui permettoient pas de donner à ſes Ouvrages la perfection dont ils étoient ſuſceptibles. Il devoit beaucoup à la nature, & en avoit reçu les germes du génie. Il auroit donc été plus loin, ſi l'indigence n'eût pas été pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le poiſon mortel du génie. La triſteſſe ſombre, compagne inſéparable du beſoin, étouffa ou rétrécit les heureuſes diſpoſitions que l'aiſance l'auroit mis à portée de cultiver & de développer.

Ce ſeul exemple devroit ſuffire pour en-

gager les *Mecenes* modernes à mieux accueillir les vrais talents, & à ne pas accorder leur protection & leurs bienfaits à des Auteurs dont ils devroient être eux-mêmes les plus redoutables fléaux. C'eſt en demander peut-être trop : les hommes en général n'approfondiſſent jamais rien ; l'illuſion, la flatterie les décident ; & par-là le bon goût & la Littérature trouvent leurs premiers deſtructeurs dans ceux qui pourroient le plus aiſément en ſoutenir les droits & en perpétuer la gloire.

FAGNAN, (*Marie-Antoinette*) née à Paris en 17... On ne lit plus ſes petits Romans, parce qu'ils ſont remplis de penſées plus niaiſes que naïves, & revêtus d'expreſſions plus plates que familieres. Ce ſont pour la plupart des Contes de Fée, qu'on peut ſe procurer dans un preſſant beſoin de ſommeil.

FAILLE, (GERMAIN DE LA) Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, né à Caſtelnaudari en 1616, mort en 1711, Ecrivain laborieux à qui la ville de Toulouſe doit ſes *Annales*, ouvrage plein de recherches très-bien digérées. Ces annales ont été fondues preſqu'en entier dans la grande Hiſtoire du Languedoc, & épargneront beaucoup de peine au Compilateur, qui a entrepris de

les refaire ou plutôt de leur donner une nouvelle forme. Les autres Ouvrages de *la Faille* ſont moins connus , ſans doute parce qu'ils étoient moins utiles.

FARET, (*Nicolas*) de l'Académie Françoiſe , né à Bourg en Breſſe en 1599 , mort à Paris en 1646.

Ce vers & demi de *Boileau* :

Qu'on vit avec *Faret*,
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret.

eſt le ſeul monument qui nous reſte de ſa triſte célébrité ; il a été cependant Poëte, Traducteur , Hiſtorien , Académicien.

FAVART , (*Charles-Simon*) né à Paris. De tous ceux qui ont travaillé pour le Théatre de l'Opéra-comique , il eſt celui qui a le mieux ſaiſi l'eſprit de ce genre de ſpectacle. Sans le ſurcharger ridiculement d'un ſentiment froid & puérile , ſans y étaler une philoſophie vaporeuſe, propre à faire hurler la muſique ou à la dénaturer , ſans le parſemer , le parfumer de ces petits riens à prétention , qui ne ſont accueillis qu'au défaut de quelque choſe , il a ſu y répandre de l'intérêt , du naturel, de la gaieté, de la fineſſe, & tous les agréments dont il eſt ſuſceptible ; il a ſu , en un mot, y peindre le vrai caractere de la Nation, que ſes rivaux ne s'occupent qu'à

abâtardir & à défigurer. *La Chercheuſe d'eſprit* ſera toujours la plus agréable & la plus ingénieuſe de ces ſortes de bagatelles, qui exercent tant de chercheurs d'eſprit qui n'ont encore trouvé que le verbiage, la fadeur, & jamais le goût & la raiſon.

FAUQUE, (*N.* Mademoiſelle) née dans le Comtat Venaiſſin en 17...

On ne peut lui refuſer beaucoup d'eſprit & de talent pour écrire ; mais dans ſes Ouvrages, qui ne ſont que des Romans, elle a plus conſulté l'imagination que la nature. Ce n'eſt cependant que par vraiſemblance & une noble ſimplicité que ces ſortes de productions peuvent plaire & ſe ſoutenir. Tout ce qui eſt auſſi incroyable que peu naturel, n'intéreſſe jamais que foiblement.

FAYDIT, (*Pierre*) Abbé, né à Riom en Auvergne, mort en 1709 ; eſprit bizarre & impétueux dont on ne lit plus les ouvrages, malgré le ton d'originalité qui y regne. On pourroit y trouver encore quelques idées juſtes, ſi on avoit le courage de dévorer un tas d'inepties & d'extravagances qui les ſuffoquent. Le choix de tous ſes Ouvrages étoit dirigé par la tournure de ſon eſprit. Que penſer de ſon jugement, quand on ſait qu'il fit une Critique de l'immortel *Télémaque* & de quelques Ouvra-

ges de l'éloquent *Boſſuet* ? Que doit-on penſer de celui de tant d'autres Ecrivains qui ont cherché, depuis lui, à déprécier ces mêmes Auteurs ? On peut bien compoſer quelques Epigrammes contre des Hommes célebres, mais la pointe de ces Epigrammes ne bleſſe que celui qui l'a aiguiſée; c'eſt ce qui arriva à l'Abbé *Faydit*. Son caractere d'extravagance & de ſolie s'eſt peint dans ſes Sermons & dans ſes écrits de Religion, comme dans ſes Productions littéraires, ce qui lui valut un ſéjour de quelques années à *S. Lazarre*, d'où il ſortit pour aller mourir dans ſa patrie, de la maniere qu'il avoit vécu, c'eſt-à-dire, au milieu de la plaiſanterie & de l'Epigramme. Il en fit pluſieurs contre la Mort, qui prouvoient que la Mort avoit raiſon de débarraſſer la ſociété d'un mauvais plaiſant qui en eſt le plus terrible fléau.

FAYE, (*Jean-François* LERIGUET DE LA) de l'Académie Françoiſe, né à Vienne en Dauphiné en 1674, mort à Paris en 1731.

L'imagination, l'eſprit & la délicateſſe caractériſent le petit nombre de ſes Poéſies. C'eſt de lui que M. de *Voltaire* a dit,

Il reçut deux préſents des Dieux,
Les plus charmants qu'ils puiſſent faire;

L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le ſecret d'être heureux.

Le plus connu de tous ſes Ouvrages eſt ſon Ode apologétique de la rime contre le ſyſtême de M. de *la Mothe* en faveur de la proſe, dans laquelle on trouve cette belle ſtrophe :

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'éleve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'éleve dans les airs :
Et la regle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux Vers.

FAYETTE, [*Marie-Madeleine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comteſſe DE LA] née en 1633, morte en 1693.

Avant elle, les Romans étoient l'ouvrage de l'imagination & jamais celui du ſentiment ; elle en a banni la premiere un héroïſme chimérique, & en a réduit la fiction à la peinture des mœurs, des caracteres & des uſages de la Société. Elle a joint à ce premier mérite celui d'un ſtyle naturel, élégant & correct, tel qu'il convient à ces ſortes d'ouvrages. On lit encore avec

plaiſir *la Princeſſe de Cleves*, tandis que mille autres Romans publiés depuis, n'ont pu ſe ſoutenir au-delà des bornes toujours étroites de la nouveauté.

Le Roman de *Zaïde*, qui parut d'abord ſous le nom de *Ségrais*, & fut attribué, après ſa mort, à Mad. de *la Fayette*, eſt encore aujourd'hui la matiere d'un problême. Si l'on en croit M. *Huet*, Evêque d'Avranches, c'eſt au beau Sexe qu'il faut en attribuer l'honneur, & voici les preuves qu'il en donne : » Mad. de *la Fayette* né-» gligea ſi fort la gloire qu'elle méritoit, » qu'elle laiſſa ſa *Zaïde* paroître ſous le nom » de *Ségrais*; & lorſque j'eus rapporté cet-» te anecdote, quelques amis de *Ségrais*, » qui ne ſavoient pas la vérité, ſe plai-» gnirent de ce trait, comme d'un outra-» ge fait à ſa mémoire. Mais c'étoit un fait » dont j'avois été long-temps témoin ocu-» laire; & c'eſt ce que je ſuis en état de » prouver par pluſieurs Lettres de Mad. de » *la Fayette* & par l'original du manuſcrit » de *Zaïde*, dont elle m'envoyoit les feuil-» les à meſure qu'elle les compoſoit. «

Nous ſerions tentés de croire que ces preuves ſont inſuffiſantes. *Ségrais* qui, de de l'aveu de tout le monde & de Mad. *de la Fayette* elle-même, avoit travaillé à *la Princeſſe de Cleves*, ſans ſonger à s'en fai-

re honneur, n'étoit pas capable d'adopter un ouvrage, au préjudice d'une femme dont il se plaisoit à seconder les talents. On sait encore qu'il étoit peu jaloux de ses productions. Ses succès dans l'Eglogue, où il est jusqu'à présent le seul qui ait su conserver la douceur & la simplicité qui conviennent à ce genre de poésie, flattoient peu son amour-propre poétique; il n'attacha jamais aucun mérite à ses *Nouvelles Françoises*, où l'on reconnoît la même trempe d'esprit & la même touche que dans *Zaïde*. Comment imaginer, après cela, qu'il eût eu la mal-adresse de se donner pour l'Auteur d'un Ouvrage qu'il n'avoit pas fait, & sur-tout d'un Ouvrage composé par une femme, dont le nom avoit paru à la tête d'autres productions moins estimées & moins estimables, telles que *la Princesse de Montpensier*, les *Mémoires de la Cour de France*, & *Henriette d'Angleterre*. D'ailleurs il étoit très-facile à Mad. de *la Fayette* d'envoyer les feuilles du manuscrit à M. *Huet* à mesure qu'on les composoit : *Ségrais* étoit alors logé chez elle, & cette Dame n'avoit que la peine d'écrire ou de transcrire.

Sans prétendre néanmoins décider la question, nous nous contenterons de dire que *Zaïde* est un de nos meilleurs Romans.

Le plan en eſt bien concerté, les paſſions en ſont ſages, les détails agréables, le dénouement très-heureux. Ce ſeroit toujours beaucoup pour l'honneur de l'eſprit de Mad. de *la Fayette* d'y avoir mis le coloris, après que *Ségrais* en eut tracé le deſſein.

1. FEVRE, (*Philippe* LE) Préſident honoraire du Bureau des Finances de la Généralité de Rouen, ſa patrie, né en 1705.

Pluſieurs de ſes petites Brochures, accueillies dans leur temps, annoncent en général un genre d'eſprit qui n'eſt point étranger à la Littérature ; ce ſont des Lettres ſur différentes pieces de Théatre, des Songes romaneſques & d'autres bagatelles. On ne doit pas s'attendre à vivre long-temps, quand on ſe borne à des Pamphlets ; quelque agréables qu'ils ſoient, ce ne ſont que les enfants du moment ; un autre moment les méconnoît, les tue, & les fait oublier.

M. *le Febvre* a donné encore une *Hiſtoire abrégée de la Vie d'Auguſte*. Ce petit morceau hiſtorique ſe fait lire avec plaiſir, & prouve que ſes autres Ouvrages ne doivent l'oubli actuel où ils ſont qu'au choix des ſujets. Quiconque, avec des talents, veut travailler pour l'immortalité, doit s'attacher à des objets immortels.

2. FEBVRE DE S. MARC, (*Charles-Hugues* LE) né à Paris en 1698, mort en 17...

Il a donné de nouvelles Editions de plusieurs bons Auteurs modernes, auxquelles il a joint des notes & des réflexions tirées de son propre fonds ; il auroit dû se dispenser d'insérer dans celles des Œuvres de *Chapelle*, de *Bachaumont*, de *Chaulieu*, de *Pavillon*, des pieces qui n'appartiennent point à ces Poëtes ou qu'ils avoient rejettées eux-mêmes. Cette fureur de grossir indiscrettement les volumes sous prétexte de les enrichir, est commune à presque tous les Editeurs, & cependant point de moyen plus sûr de nuire au goût & à la gloire des Auteurs ; on croit leur donner de la parure & de l'embonpoint ; on ne leur rend que de vieux vêtements réformés, & on ne leur donne qu'une enflure hydropique qui les défigure.

FELIBIEN, (*André*) également connu sous le nom *des Avaux*, Historiographe du Roi & de ses Bâtiments, des Arts & des Manufactures de France, de l'Académie des Inscriptions, né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695. Personne n'a tant écrit que lui sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Son meilleur Ouvrage est celui qui a pour titre : *En-*

tretiens ſur les Vies & les Ouvrages des Peintres anciens & modernes, dont la meilleure édition eſt celle de Trévoux, 6 vol. in-12, 1725. On y remarque un jugement ſolide, un goût exquis, une méthode claire, un tour ingénieux, mais le ſtyle en eſt quelquefois diffus & peu châtié. Sa maniere d'écrire eſt la meilleure qu'on pût employer dans un Ouvrage de cette nature. Les principes y ſont expoſés avec netteté, & les faits racontés avec intérêt. Il eſt facile de juger que l'Auteur a vu de ſes propres yeux, qu'il a examiné & réfléchi avec ſoin ſur la plupart des objets qu'il préſente au Lecteur. *Félibien* étoit ami du fameux *Pouſſin*, qui ne contribua pas peu à perfectionner ſon goût pour les Arts. Son Livre eſt à la portée des Artiſtes, des Amateurs, de ceux même qui ne ſeroient ni l'un ni l'autre; c'eſt un ouvrage tout-à-la-fois le plus agréable & le plus inſtructif que nous ayons en ce genre.

Jean-François Félibien, ſon fils, Hiſtographe des Bâtimens du Roi, Membre de l'Académie des Inſcriptions, mort en 1733, eſt Auteur d'un *Recueil hiſtorique de la Vie & des Ouvrages des plus célébres Architectes*, qui eſt eſtimé des Artiſtes.

1. FÉNÉLON, (*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE) Archevê-

que de Cambrai, Précepteur des Enfants de France, de l'Académie Françoise, né en Quercy en 1651, mort en 1715; Homme qui a peut-être eu le privilege unique de réunir les plus beaux & les plus heureux dons du génie, aux sentiments de l'ame la plus élevée, la plus sensible & la plus vertueuse.

N'eût-il fait que *le Télémaque*, les premiers rangs de la gloire lui seroient assurés dans la postérité; il a ajouté à l'éclat des plus grands talents le mérite des plus hautes vertus : c'est plus qu'il n'en faut pour consacrer son nom à l'amour & au respect, autant qu'à l'immortalité.

Avant lui notre nation étoit réduite à admirer chez les anciens ou les étrangers les beautés du Poëme épique; *Fénélon* parut, & nous lui dûmes la gloire de pouvoir offrir en ce genre un chef-d'œuvre propre à surpasser, peut-être, ou du moins à balancer ceux qui l'avoient précédé.

Quelques-uns de nos Littérateurs modernes, ont prétendu & soutiennent encore que *le Télémaque* n'étoit pas un Poëme. Ont-ils cru aveugler les esprits au point de leur faire méconnoître les principes & la vérité? Pour nous, nous ne craignons pas d'assurer que cet Ouvrage est non-seulement un Poëme, mais encore un des

plus beaux Poëmes épiques qui aient été faits. Qu'eſt-ce, en effet, que l'Epopée? Ce mot grec n'a jamais ſignifié autre choſe que *récit*, *narration*; il eſt vrai que l'Epopée doit s'attacher au récit d'une action grande, merveilleuſe, intéreſſante, propre à exciter l'admiration & à inſpirer la vertu. Ces différents reſſorts ne ſe trouvent-ils pas raſſemblés dans *le Télémaque?* En vain nous dira-t-on que la Fable ou l'action de l'Epopée doit être racontée par un *Poëte*; il faut entendre d'abord l'idée qu'on attache à ce mot. La Poéſie n'a jamais été & ne ſauroit être regardée que comme une imitation de la nature, la peinture des objets & des paſſions; le but du Poëte doit donc être de peindre; & quel peintre tout-à-la-fois plus vigoureux, plus tendre, plus animé, plus fécond, plus varié, plus naturel & plus vrai que *Fénélon*? L'éloquence peint ſans doute, mais dira-t-on pour cela qu'un Orateur ſoit Poëte? Ce qui diſtingue la poéſie de l'éloquence, c'eſt la fiction, la vivacité des figures, la hardieſſe de l'expreſſion, la richeſſe & la multiplicité des images, l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, les divers efforts du génie. L'Orateur peut employer quelquefois ces reſſources, mais dès qu'il les prodigue ou les excede, dès qu'il en fait la baſe de

ſes Diſcours, il ceſſe d'être Orateur, parce que tous les arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la verſification a toujours été le caractere & le ſigne diſtinctif de la poéſie, il en faudroit conclure que tout ce qui eſt en vers eſt néceſſairement poétique, tandis que nous avons tant de verſificateurs & ſi peu de Poëtes. Il eſt bien plus naturel & plus juſte de regarder la meſure & la rime comme des ornements de convention, agréables, il eſt vrai, mais point du tout eſſentiels. Le Rithme des Hébreux, celui des Grecs & des Latins avoient entr'eux une différence marquée; cette différence ſubſiſte encore aujourd'hui chez les Modernes: les Chinois, les Ruſſes, les Lapons ont des Poëtes, & n'ont point de verſification déterminée; les Poëtes Italiens & Anglois ſavent ſe dégager quand ils veulent du joug de la rime, ſur-tout dans les grands Poëmes. Les regles ſont des obſtacles au génie, & le génie ſait s'élever au-deſſus des regles, ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt.

Cette aſſertion que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui, bien approfondie, ſuffit ſeule pour conſerver la couronne poétique à *Fénélon*, ſe trouve développée dans les Ouvrages de cet Ecrivain par des raiſons auſſi lumineuſes que ſolides.

» La poésie, dit-il, perd plus qu'elle ne » gagne par les rimes. Elle perd beaucoup » de variété, de facilité & d'harmonie. Sou- » vent la rime qu'un Poëte va chercher bien » loin, le réduit à allonger & à faire lan- » guir son discours ; il lui faut deux ou » trois vers postiches pour en amener un » dont il a besoin. On est scrupuleux pour » n'employer que des rimes riches, & on » ne l'est ni sur le fonds des pensées & des » sentiments, ni sur la clarté des termes, » ni sur les tours naturels, ni sur la no- » blesse des expressions La rime ne nous » donne que l'uniformité des finales qui est » ennuyeuse & qu'on évite dans la prose, » tant elle est loin de flatter l'oreille. Cette » répetition de syllabes lasse même dans les » vers héroïques où deux masculins sont » toujours suivis de deux féminins *, &c. «

Nous pourrions encore appuyer notre sentiment sur l'autorité d'*Aristote*, de *Denis d'Halicarnasse* & de *Strabon*, qui soutiennent que la versification n'est pas essentielle à l'Epopée. Parmi les Modernes, cette idée se trouve répétée dans mille endroits. *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes*, disoit l'Abbé *Ter-*

* *Réflexions sur la Poétique*, &c. adressées à M. *Dacier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

raſſon, c'eſt le Télémaque ; car ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un POEME, *il naîtroit de celui-là.* On ne fit point un crime à *la Motte-Houdard*, de s'être ainſi expliqué dans une Ode, lue & applaudie par toute l'Académie Françoiſe à qui elle étoit adreſſée,

Notre âge retrouve un *Homere*
Dans ce POEME ſalutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité.

M. de *Sacy* ne fut contredit par perſonne, lorſqu'il dit que *le Télémaque étoit un* Poëme épique *qui mettoit notre Nation en état de n'avoir rien à envier*, *de ce côté-là, aux Grecs & aux Romains.*

Reſpectons des noms conſacrés par l'unanimité des ſuffrages de tous les ſiecles, mais qu'il nous ſoit permis de comparer l'*Iliade* & l'*Enéide* avec l'immortel Ouvrage *du Cygne de Cambrai.* Le ſujet de ces deux Poëmes eſt-il auſſi heureux que celui de notre Poëme François? Le plan en eſt-il mieux entendu, l'Unité d'action mieux obſervée, les Epiſodes amenées avec plus d'art, le Nœud plus adroitement tiſſu, & le Dénouement plus naturel? *Homere* &

Virgile ne le cedent-ils pas ſouvent à *Fénélon* du côté de l'intérêt général, des intérêts particuliers, de la vérité des caracteres, de la beauté des ſentiments, de la ſublimité de la morale ?

Un heureux Sujet, comme une phyſionomie heureuſe, prévient d'abord en ſa faveur ; & *Télémaque*, annoncé dès le début, eſt déjà ſûr de tous les cœurs. Les Sujets de l'Iliade & de l'Odyſſée, celui de l'Enéide ſont ſans doute beaux aux yeux de l'imagination ; ils ne ſont intéreſſants que pour les Grecs & les Latins. Le Sujet du *Télémaque* eſt d'un reſſort univerſel ; il prend ſa ſource dans la nature de l'homme ; rien de plus touchant que la tendreſſe filiale, rien de plus digne des vœux de tous les hommes, qu'un ſage & heureux Gouvernement.

Achille eſt quelquefois trop bouillant & vindicatif, *Ulyſſe* ſouvent faux & trompeur, *Enée* foible & ſuperſtitieux ; *Télémaque* eſt toujours d'accord avec lui-même, courageux ſans férocité, politique ſans artifice, tendre ſans foibleſſe, ferme ſans opiniâtreté, ſage ſans oſtentation, paſſionné ſans excès. S'il paroît quelquefois faillir & s'égarer, ce n'eſt qu'une adreſſe de l'Auteur pour le rendre plus intéreſſant, & donner un nouveau luſtre

à ſes vertus. Toutes les différentes circonſtances où il ſe trouve, ne ſervent qu'à mieux développer ſon caractere, ſans jamais le démentir, l'affoiblir ou l'excéder.

L'Iliade a pour but de montrer les ſuites funeſtes de la déſunion parmi les Chefs d'une Armée; l'Odyſſée de faire ſentir ce que peut la prudence ſoutenue par la valeur; l'Enéide de développer la piété jointe au courage & à la conſtance: la Morale du *Télémaque* eſt mieux choiſie, plus étendue, plus touchante, plus univerſellement utile; tous les Peuples & toutes les Conditions y peuvent trouver des leçons qui leur ſont propres; elle tend à former un Prince guerrier, équitable, vertueux & légiſlateur, & par-là, des Peuples dociles, laborieux, vaillants, fideles & heureux; elle enſeigne l'art de gouverner des Nations différentes, les moyens de conſerver la paix avec ſes voiſins, d'affermir un Royaume au-dehors, par des forces toujours prêtes, de lui donner de l'activité au-dedans par des reſſorts bien concertés, de l'enrichir par le commerce & l'agriculture, d'en écarter le luxe, d'y prévenir la corruption & l'indépendance par de ſages loix; elle apprend, en un mot, à reſpecter la Religion, à écouter la voix de la

belle Nature, à aimer ſon pere, ſa patrie, à être Citoyen, Ami, Malheureux, Eſclave même, ſi le ſort le veut.

Le Poëte a ſu accorder la politique la plus profonde, avec les idées de la juſtice la plus ſévere. Son grand principe eſt, d'après la Religion chrétienne, de rappeller tous les hommes à la concorde & à l'union, d'établir entr'eux une correſpondance de ſecours mutuels, d'émouvoir tous les cœurs en faveur de l'humanité & de les intéreſſer au ſort des malheureux, de quelque Nation qu'ils ſoient. Un tel deſſein ne pouvoit naître que d'une ame ſenſible, & il falloit un génie ſupérieur pour le rendre auſſi intéreſſant.

Admirons encore, dans cet Ecrivain incomparable, l'idée ſublime & neuve d'avoir caché *Minerve* ſous la forme de *Mentor*. Par cette adreſſe heureuſe, tout devient poſſible à ſon Héros; le naturel & la vraiſemblance ſe trouvent toujours d'accord avec le merveilleux. Tout ſe fait dans ſon Poëme par des ſecours divins, & tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant au jeune *Télémaque* l'aſſiſtance d'une Divinité toujours préſente, il a l'art de ne rien dérober à ſa gloire; la vertu du jeune Grec en eſt plus vigilante & plus ferme, ſes triomphes en ſont plus glorieux

& plus solides, ses dangers plus intéressants, ses succès plus flatteurs & plus sensibles.

Tels sont les caracteres estimables qui assurent au *Télémaque* la certitude de pouvoir être lu dans tous les temps, & chez tous les Peuples, & de faire éprouver dans la postérité les mêmes impressions que dans son siecle.

Les Poëmes épiques, écrits en vers, perdent beaucoup dans la Traduction, tandis que le *Télémaque* conserve ses beautés originales. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, la Henriade, fatiguent, dégoûtent même dans une longue lecture, par la monotonie de la versification; le *Télémaque* se fait lire toujours avec le même intérêt; l'esprit ne le quitte qu'avec le desir d'y revenir, & tout Lecteur en sent les beautés, parce qu'elles sont tout-à-la-fois sublimes & naturelles. Qui pourroit, en effet, résister aux charmes séducteurs d'un style qui pénetre l'ame, la remue, l'échauffe & lui fait éprouver, sans fatigue, les sensations les plus douces & les plus variées? » Quoique cet Ouvrage, dit un des * » Panégyristes de *Fénélon*, semble écrit pour

* Eloge de *François de Salignac de la Motte Fénélon*, &c. Discours qui a remporté le prix de l'Académie Françoise en 1771, par M. *Delaharpe*.

» la Jeuneſſe, & particuliérement pour un » Prince, c'eſt pourtant le Livre de tous » les âges & de tous les eſprits. Jamais on » n'a fait un plus bel uſage des richeſſes de » l'antiquité, & des tréſors de l'imagina- » tion. Jamais la vertu n'emprunta, pour » parler aux hommes, un langage plus en- » chanteur, & n'eut plus de droits à notre » amour. Là ſe fait ſentir davantage ce genre » d'éloquence qui eſt propre à *Fénélon* ; » cette onction pénétrante, cette élocution » perſuaſive, cette abondance de ſentiment » qui ſe répand de l'ame de l'Auteur, & » qui paſſe dans la nôtre ; cette aménité de » ſtyle qui *flatte toujours* l'oreille, & *ne la* » *fatigue jamais* ; ces *tournures* nombreuſes » où ſe développent tous les ſecrets de l'har- » monie périodique, & *qui* pourtant *ne* » *ſemblent être que les mouvements naturels* » *de ſa phraſe*, & *les accents de ſa penſée* ; » cette *diction* toujours élégante & pure, qui » s'éleve ſans effort, qui *ſe paſſionne* ſans » affectation & ſans recherche ; ces formes » antiques qui ſembleroient ne pas appar- » tenir à notre langue, & qui l'enrichiſſent » ſans la dénaturer ; enfin cette facilité » charmante, l'un des plus beaux caracteres » du génie, qui produit de grandes cho- » ſes ſans travail, & qui s'épanche ſans s'é- » puiſer. »

On ſouſcrira toujours, avec M. *Delaharpe*, à la vérité de cet éloge du *Télémaque*, parce qu'il ne fait qu'énoncer ce que tout le monde avoit dans l'eſprit & dans la bouche avant le Panégyriſte ; mais on s'élevera toujours contre la témérité qui le porte à lui refuſer le titre de Poëme. Nous voulons croire que ce ſont des ſentiments étrangers qui l'ont déterminé à faire cet outrage à un des plus glorieux monuments de notre Littérature. Il falloit peut-être ſe prêter aux idées du Tribunal qui devoit adjuger la couronne à ſon Diſcours ; il falloit rendre un hommage à l'Auteur de la Henriade, qui ne viendra jamais à bout d'obtenir parmi nous les honneurs excluſifs de l'Epopée ; il falloit prendre le ton du ſiecle, parler au moins d'après le langage de convention établi dans certains départements. Comment n'a-t-il pas ſenti que de fauſſes idées ſuggérées, ſont toujours froides & révoltantes, quelque effort que l'on faſſe pour les donner comme les ſiennes ? Un Siecle où l'on n'a pas rougi de comparer un fade & ennuyeux Roman (1) à un Poëme divin, eſt-il donc fait pour donner des loix contre les déci-

(1) *Béliſaire*, que les amis de l'Auteur ont mis à côté du *Télémaque*.

ſions d'un Siecle plein de lumieres & de goût, qui avoit déjà fixé la queſtion? Quand on eſt capable d'avancer (2) que *Boileau* ne doit être regardé que comme un ſimple Verſificateur; que tous les Littérateurs du Siecle dernier, à l'exception de *Perrault*, de *Boindin*, de *Terraſſon* & de *la Mothe*, n'étoient pas en état de fournir à l'Encyclopédie une ſeule page qu'on daignât lire (3) aujourd'hui; que *Racine* n'a jamais ſu peindre que des Juifs (4); que *Corneille* n'eſt ſupportable que dans cinq ou ſix Pieces (5); que *la Fontaine* n'a fait, tout au plus, que trente bonnes Fables (6); que *J.-B. Rouſſeau* n'eſt qu'un Poëte de ſons & de beaux mots (7); que *Boſſuet* n'eſt qu'un Déclamateur (8): quand on ne craint pas de déſigner maladroitement ſon Siecle par les noms de *Diderot*, de *d'Alembert*, de *Marmontel*, de

(2) C'eſt ce qu'ont dit & écrit preſque tous les Encyclopédiſtes.

(3) Voyez l'article PERRAULT, où nous rapportons le paſſage dans lequel M. *Diderot* ſoutient cette étrange aſſertion.

(4) Dans une note du quatrieme Chant du Poëme des *Saiſons*.

(5) Dans les *nouveaux Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(6) *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

(7) *De la Poéſie Lyrique*, par M. *Delaharpe*, Mercure de France, Avril 1772, premier vol.

(8) *Mélanges* de M. de *Voltaire*.

Delisle & de *Saint-Lambert* (9) ; de pareilles absurdités doivent nécessairement être appuyées sur des paradoxes.

Que ces *Aristarques* apprennent encore que *Fénélon*, dans ses autres Ouvrages, a de nouveaux droits pour exciter leur jalousie, & la confondre par sa supériorité. Rien de plus éloquent que ses *Discours*, &, entr'autres, celui qu'il prononça pour le Sacre de l'Electeur de Cologne ; ce Discours est un vrai modele à proposer aux Orateurs chrétiens, soit pour l'art d'appliquer, sans affectation, l'Ecriture-sainte, soit pour celui de savoir disposer, embellir & animer ce qu'ils peuvent tirer de leur fonds.

Ses *Œuvres philosophiques* auront toujours l'avantage de réunir le mérite de la précision & de la netteté, à celui de la méthode & de l'élégance. Cet Ouvrage fut composé pour l'instruction du Duc de *Bourgogne*, son Eleve, & la Jeunesse y trouvera un contre-poison contre le délire de notre espece de philosophie.

Dans ses *Réflexions sur la Grammaire*, *la Rhétorique*, *la Poétique & l'Histoire*, on reconnoît le Littérateur éclairé, l'érudit sans étalage, l'Homme de goût sans af-

---

(9) *Questions sur l'Encyclopédie*.

fectation. Quiconque les lira avec attention, & tout le monde devroit s'empresser de les lire, y apprendra à éviter les écueils, à respecter les regles, à préférer le naturel au Bel-esprit, les beautés réelles & solides au faux brillant & aux pensées recherchées, l'éloquence de tous les temps à celle du moment.

Il a fait encore des *Dialogues sur l'Eloquence*, pleins de réflexions lumineuses, qui prouvent son génie, mais ne sauroient convenir qu'à des génies aussi heureux que le sien. Sans adopter son systême, qui donneroit peut-être plus de ressort à l'imagination & aux vrais talents, les Orateurs chrétiens doivent au moins en suivre les préceptes, & se garantir des défauts qu'il condamne.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages ascétiques ; c'est à la Piété à les juger. Il suffit de dire que la Piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumieres, de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de persuasion, de plus de charmes, de plus de ressources enfin, pour se faire goûter. *Fénélon* étoit dans les choses célestes, comme dans les choses humaines, toujours entraîné, par la pente de son esprit, à choisir ce qu'il y avoit dans tout de plus solide & de plus exquis ; la piété étoit, pour ainsi

dire, la ſeconde vie de ſon ame; pouvoit-il ne la pas tranſmettre dans ſes écrits, qui portent par-tout l'empreinte de ſon caractere ?

Il ſemble qu'un tel homme n'eût jamais dû eſſuyer de contradictions. On ſait pourtant que la ſenſibilité de ſon ame le conduiſit trop loin dans une matiere où il ſeroit beau de s'égarer, ſi la Divinité ne rejettoit elle-même tout excès. Ses ſentiments ſur l'Amour de Dieu exciterent des débats. Mais ſans aigreur dans la diſpute, ſans entêtement dans ſes idées, ſans acharnement contre ſes adverſaires, l'Archevêque de Cambrai ſe contenta d'expoſer ſes raiſons, & les abandonna, dès qu'il eut lieu de connoître qu'il défendoit une mauvaiſe cauſe. Le livre des *Maximes des Saints* fut condamné par lui-même, auſſi-tôt qu'il eût été condamné à Rome.

Ce genre de triomphe, ſi glorieux pour ſa mémoire, prouve que ſi l'eſprit peut s'égarer parce qu'il eſt faillible, la droiture des ſentiments, l'élévation de l'ame, la généroſité du cœur, ſont des reſſources puiſſantes pour foudroyer l'amour-propre, & faire naître la véritable gloire du ſein même de ce que les hommes vulgaires ſeroient tentés de regarder comme une humiliation.

Il fit plus ; il voulut éternifer lui-même fa foumiffion par un monument auffi refpectable que magnifique. Le Soleil de la Cathédrale de Cambrai dépofera toujours contre la folle opiniâtreté de toute efpece de Novateurs, & atteftera la magnificence & la docilité du Pafteur qui en conçut l'idée & en fit le préfent *.

Son défintéreffement répondoit à fa modeftie. *Il vaut mieux*, répondit-il à celui qui lui annonça l'incendie de fa Bibliotheque, *il vaut mieux que le feu ait pris à mes Livres qu'à la Chaumiere d'un pauvre Laboureur.*

C'eft à ces traits qu'on doit reconnoître fa véritable & fublime Philofophie, & non pas dans un Couplet abfurde que M. de *Voltaire* lui impute, & qu'il n'a jamais fait. Cette anecdote impertinente a été démentie fur des preuves fans réplique, & quand ces preuves nous auroient manqué, il eût fuffi de dire : « Philofophes, » *Fénélon* eût été votre plus grand ad» verfaire, ne lui imputez pas votre lan» gage. «

FENOUILLOT DE FALBAIRE, [*N.*]

---

* Ce Soleil repréfente la Vérité, foudroyant plufieurs Livre d'erreurs, parmi lefquels on en voit un intitulé : *Maximes des Saints.*

Auteur d'un Drame médiocre, intitulé l'*Honnête Criminel*. Ce Drame, à la faveur du sentiment qui y regne, n'a pas laissé que d'avoir du succès sur des Théatres de Société, où l'on accueille tout ce qui est nouveau. Il s'en faut bien que cette Piece lugubre, quoiqu'en vers, ait autant de mérite que la *Piété filiale* de M. *Courtial*, qui a traité en prose le même sujet. Ce dernier a le talent du dialogue, & celui de marcher avec activité au dénouement ; l'autre ne songe qu'à accumuler les incidents, & perd en déclamations & en soupirs, un temps qui doit être employé à l'action.

1. FERRAND, [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris, né à Toulon en 1645, mort en 1699, plus connu par ses Ouvrages sur l'Ecriture-Sainte, que par ses Ouvrages de Jurisprudence. Il savoit les langues orientales. C'est apparemment chez les Orientaux qu'il puisa sa maniere d'écrire qui est sans correction, sans méthode, & toujours subordonnée au désordre de ses idées.

2. FERRAND, [*Antoine*] Conseiller à la Cour des Aides de Paris, sa patrie, mort en 1719, âgé de 42 ans.

Le naturel & la délicatesse font l'agrément du petit Recueil de ses Poésies ; elles consistent en des Chansons mises en mu-

ſique par *Couperin*, en des Madrigaux pleins de fineſſe, & des Epigrammes pleines d'enjouement & de ſel. Si M. *Ferrand* n'a pas eu la force & l'énergie pittoreſque de *Rouſſeau*, il avoit du moins autant de préciſion & de grace. L'Epigramme ſuivante ſuffira pour donner une idée de ſon talent.

D'amour & de mélancolie,
Celemnus enfin conſumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ſes eaux oublie
Juſqu'au nom de l'objet aimé,
Pour mieux oublier *Egerie*,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'Amans
L'infidele l'avoit tarie.

FEUTRY, [*Amé-Ambroiſe-Joſeph*] Avocat au Parlement de Douai, né à Lille en Flandres en 1720.

Il eſt connu par de petits Poëmes, des Héroïdes, des Romances & d'autres Poéſies propres à juſtifier le ſuccès qu'elles ont eu. Parmi ſes Poëmes, on doit diſtinguer *le Temple de la mort*, & *les Tombeaux*. Avec une verſification en général noble, forte & élégante, ce Poëte auroit dû s'attacher à y répandre un peu plus de cette douceur, de ce moëlleux qui, ſans nuire à l'énergie,

donne, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'embonpoint aux vers, & les fait paroître faciles.

M. *Feutry* s'est encore occupé de la Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois, dont la plupart sont des Romans qui se font lire avec plaisir.

FEVRE, [*Tannegui* LE] Professeur de Belles-Lettres à Saumur, né à Caen en 1615, mort en 1672.

Son nom mériteroit d'être, en quelque sorte, consacré parmi nous, pour désigner le travail & l'érudition. Personne ne possédoit mieux que lui les Auteurs Grecs & Latins, & n'a plus travaillé à les commenter, à les éclaircir, à les faire paroître sur la scene, avec tout le cortege d'une édition travaillée avec soin. Ses notes sur *Lucien*, *Longin*, *Eutrope*, *Justin*, sur *Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phedre*, sont d'un Editeur consommé dans l'étude & la langue de ces originaux. Il n'a pas eu le même succès lorsqu'il a voulu écrire en François ; ses différentes Traductions, ainsi que ses *Vies des Poëtes Grecs*, sont d'un style pesant, inexact, & trop sec.

Le Fevre fut le pere & l'instituteur de Madame *Dacier*; ce qui n'est pas une médiocre recommandation dans la Républi-

que des Lettres. Il ne faut pas oublier auſſi qu'au mérite du ſavoir, il joignoit le mérite, plus eſtimable encore, des vertus ſociales. Les Gens de Lettres peuvent apprendre, par ſon exemple, à ſe reſpecter mutuellement dans les ſuccès & dans les malheurs. Il étoit ami de *Péliſſon*; malgré ſa diſgrace, il eut le courage de lui dédier ſon Commentaire ſur *Lucrece*, pendant qu'il étoit priſonnier à la Baſtille, où l'on ne vas pas ordinairement chercher ſes *Mécenes*. Ce ſeul trait prouve l'élévation de ſon ame, & celle de ſon ſiecle. Le nôtre, qui croit aſſez lourdement qu'on peut tout faire avec de l'eſprit & des maximes, devroit ſe rappeller que l'eſprit ne peut jamais donner qu'un foible droit à l'eſtime, & que des volumes de belles maximes ne valent pas un acte de généroſité.

FLECHIER, [*Eſprit*] Evêque de Nîmes, de l'Académie Françoiſe, né à Pernes, près d'Avignon, en 1632, mort en 1710.

De toutes les parties des Belles-Lettres qu'il a cultivées, ſi on en excepte l'*Hiſtoire de Théodoſe-le-Grand*, l'Eloquence de la Chaire eſt la ſeule où il ait réuſſi d'une maniere diſtinguée. On a comparé ſes *Oraiſons funebres* à celles de *Boſſuet*, ſans faire attention que les comparaiſons deviennent

ridicules, ou au moins inutiles entre deux génies différents Celui de *Boſſuet* étoit ſublime en tout; & celui de *Fléchier*, quoique ſupérieur en ſon genre, ne paroît avoir eu en partage que la nobleſſe des penſées & l'harmonie de l'élocution. Il eſt vrai qu'il poſſédoit éminemment ces deux qualités de l'Orateur, & perſonne n'avoit porté auſſi loin cette derniere, dont on avoit eu long-temps la ſimplicité de croire que notre langue étoit peu ſuſceptible. L'Oraiſon funebre de M. de *Turenne* peut être regardée comme un chef-d'œuvre, par la maniere dont les différentes qualités du Héros ſont développées, par la chaleur du ſtyle & la beauté des traits qui s'y ſuccedent ſans appareil, ſans gêne, comme la vraie peinture de chaque objet. Les autres Diſcours qu'il a faits en ce genre, ſans avoir le même mérite, n'en annoncent pas moins un talent particulier d'aſſortir la morale & l'inſtruction aux éloges des différentes perſonnes qu'il célebre. » C'eſt-là, comme dit M. *Mongin* dans un de ſes Diſcours académiques, » c'eſt-là qu'on eſt étonné de » voir dans un ſeul homme, l'ame univer» ſelle de pluſieurs grands Hommes, l'ame » du Guerrier, l'ame du Sage, du grand » Magiſtrat & de l'habile Politique; là il » s'éleve, il change, il ſe multiplie & prend

» toutes les formes différentes du mérite &
» de la vertu. La séduction est si forte qu'on
» croit voir tout ce qu'on ne fait que lire
» ou qu'entendre. Avec un Livre à la main,
» vous êtes transportés dans des sieges &
» dans des batailles, c'est l'Orateur qui
» vous charme & vous n'êtes occupé que
» du Héros; c'est *Fléchier* qui parle & vous
» ne voyez que le grand *Turenne*; l'art ca-
» che l'Orateur & ne montre que le grand
» Capitaine ou le grand Magistrat. «

Cet éloge ne seroit point au-dessus des talents de l'éloquent Evêque de Nîmes, si on n'étoit pas obligé d'avertir en même-temps ceux qui courent la même carriere de se garder de le prendre en tout pour modele. Trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées, trop d'affectation dans la symmétrie du style, trop de goût pour les antitheses, ne pourroient produire & n'ont peut-être déjà que trop produit de mauvaises copies, parce qu'il est plus facile d'imiter l'esprit des grands Orateurs, que leur génie. C'est sans doute cette imitation mal entendue qui a altéré si fort parmi nous le vrai goût de l'éloquence de la Chaire. On a cru pouvoir faire revivre les grands Hommes & plaire à leur exemple, en ne prenant d'eux précisément que ce qui les empêche d'être de grands Hommes accomplis.

Il s'en faut bien que *Fléchier* ait toujours été entêté des défauts qu'on lui reproche. La maturité de l'âge & la perfection du goût les lui firent sentir & éviter dans ses derniers Ouvrages. Si ses Oraisons funebres & ses Sermons perdent beaucoup de leur mérite par une élégance trop compassée, on peut dire que ses Instructions Pastorales, ses Discours Synodaux, sont bien éloignés de toute affectation. Ceux qui n'ont jamais connu le véritable esprit de la Religion, peuvent y reconnoître ses vrais sentiments & son langage; ceux qui reprochent à l'Eglise un caractere odieux d'intolérance n'ont qu'à lire les Instructions qu'il donnoit à ses Diocésains pendant les troubles des Cévennes: ils y verront comment un esprit pastoral sait allier la fermeté de la foi avec la charité qu'elle ordonne; ils y admireront des exhortations propres à affermir le courage des Ministres de la Religion & à soutenir leur patience dans les persécutions; ils seront pénétrés de respect & d'attendrissement pour cette douceur de morale, cette générosité de sentiments, cette indulgence qui plaint l'erreur en la combattant, cette magnanimité qui se refuse même la plus légere satisfaction, lorsque les Persécuteurs les plus atroces sont devenus malheureux. C'est dans ces

Ouvrages enfin que la Philoſophie apprendra l'uſage qu'on doit faire des lumieres & du ſentiment, & que l'Humanité n'a pas de conſolation plus ſolide que la Religion, comme la Politique n'a pas de meilleur appui.

1. FLEURY, [*Claude*] Prieur d'Argenteuil, Sous-Précepteur des Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*, né à Paris en 1640, mort en 1723.

Son *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, qui finit au Concile de Conſtance, a immortaliſé ſon nom parmi les bons & utiles Ecrivains. Cette hiſtoire eſt ce que nous avons de complet & de meilleur en cette partie. On eſt fâché qu'un ſtyle, ſouvent inégal & toujours monotone, qu'une narration trop lente, trop embarraſſée, trop timide, affoibliſſent en quelque ſorte, aux yeux des Lecteurs délicats, le mérite de cet excellent Ouvrage. Mais où l'Ecrivain ſe développe avec avantage, c'eſt dans les Diſcours préliminaires, imprimés depuis ſéparément, & qu'on peut regarder comme des chef-d'œuvres de raiſon, de critique, de ſtyle, par la pureté, la préciſion, la force & l'élégance qui y regnent. Ils renferment la quinteſſence de tout ce qu'on a penſé de plus ſage ſur l'établiſſement, les progrès & les révolutions de la Religion chrétien-

ne ; l'Auteur y eſt Obſervateur éclairé, profond Politique, Diſſertateur plein de ſagacité, lorſqu'il s'agit de remonter aux principes des troubles, d'en faire connoître les dangers & d'indiquer les moyens de les empêcher de renaître.

Les Hiſtoriens de l'Egliſe Gallicane ont relevé, dans le corps de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, quelques erreurs de faits & de dates, mais avec le reſpect dû à un Ecrivain recommandable, & dont les mépriſes ne ſauroient être que légeres & de peu de conſéquence.

Il ſeroit à ſouhaiter que M. l'Abbé *Fleury* eût trouvé un autre Continuateur que le Pere *Fabre*, qui n'a ſervi, en marchant ſur ſes traces, qu'à prouver la ſupériorité de ſon modele.

Nous avons encore de ce laborieux Ecrivain pluſieurs ouvrages eſtimés, dont les plus connus ſont ceux qui ont pour titre, *Mœurs des Iſraélites*, & *Mœurs des Chrétiens*; le premier offre un tableau fidele de la vie, de la conduite, des uſages, du gouvernement des Hébreux ; le ſecond, écrit avec une candeur & une onction peu communes, peut ſervir d'Introduction à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & de réfutation aux Calomniateurs de la Religion.

2. FLEURY, [*Jacques*] Avocat au Par-

Parlement de Paris, mort en 176...

Le Recueil de ses Poésies offre une Collection de Fables, d'Epîtres, de Chansons, de Madrigaux, d'Epigrammes, qu'on peut placer parmi les ouvrages qu'on ne lit point; de la Prose en mesure & en rime, voilà tout ce qu'on auroit à regretter. Ses Chansons, pour la plupart, ont eu cependant de la vogue dans les Sociétés Bourgeoises; la Musique, sans doute, est le principe de cette petite fortune; car il est certain que M. *Fleury* avoit le talent de parodier les Airs & d'y appliquer des paroles avec justesse.

FONT, (*N.* DE LA) né à Paris en 1686, mort à Passy en 1725, Poëte qui a travaillé pour les trois Théatres de la Capitale, & n'a eu des succès que sur celui de la Comédie Françoise, où l'on joue encore l'*Amour vengé* & les *trois Freres Rivaux*, deux de ses Pieces que le Public revoit toujours avec un nouveau plaisir.

FONT DE S. YENNE, (*N.* DE LA) de l'Académie de Lyon, sa patrie.

Des Réflexions sur la Peinture, des Observations sur le Poëme de l'*Art de peindre*, des Lettres critiques sur *Cénie*, sur l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* & sur quelques autres Ouvrages, n'ont pu lui faire une réputation durable. On remarque cependant-

beaucoup d'esprit & de facilité dans ces différentes Brochures; mais elles devoient nécessairement mourir, parce que les circonstances qui y ont donné lieu n'existent plus.

1. FONTAINE: (*Jean* LA) *Voyez* LAFONTAINE.

2. FONTAINE. (*Jean*) né dans le Diocese de Coutance en 17....

Les honneurs de l'accessit ont été jusqu'à présent le seul fruit de ses travaux, dans plusieurs Pieces de Poésie qu'il a présentées au concours des prix de l'Académie Françoise. Ce seroit toujours beaucoup si le Public eût confirmé les Eloges du Tribunal; mais le vernis philosophique répandu sur le Poëme de *la rapidité de la Vie* & sur le *Discours en Vers* de M. *Fontaine*, n'a pas ébloui les vrais Connoisseurs sur le défaut d'intérêt, de poésie & de vrai talent qu'on y a remarqué.

FONTAINES. (*Pierre-François* GUYOT DES) *Voyez* DESFONTAINES.

FONTANELLE, (*Jean-Gaspard* DE) né à Grenoble en 1737.

Avec plus de travail, ses Ouvrages, qui annoncent du talent, seroient parvenus à une plus grande perfection & à de plus grands succès. On sent évidemment que cet Auteur est en état de mieux faire, &

que trop de rapidité & de négligence dans la compoſition, ôte aux productions de ſa plume un caractere qui pourroit les rendre dignes de lui.

Dans ſa Tragédie d'*Ericie* ou *la Veſtale*, il s'eſt un peu trop laiſſé aller aux efferveſcences de ſon imagination ; ſes penſées ne ſont pas toujours juſtes & ſont aſſez ſouvent trop hardies ; mais quant au mérite dramatique, cette Piece eſt ſupérieure à la *Mélanie*, ſi vantée dans le Mercure, où M. *Delaharpe*, qui y travaille, ne s'eſt point épargné les tranſports d'admiration ; le ſujet, la marche, les caracteres en ſont infiniment mieux préſentés & mieux ſoutenus, l'intérêt plus vivement développé, le ton plus noble, plus tragique ; elle a encore l'avantage d'avoir, en quelque ſorte, ſervi de modele à M. *Delaharpe*, & les Imitateurs devroient être un peu plus modeſtes.

La Traduction des Métamorphoſes d'Ovide, par M. de *Fontanelle*, annonce une plume, ſinon exercée & auſſi élégante que celle de l'Abbé *Bannier*, qui a traduit le même Ouvrage, du moins plus exacte, & plus capable de faire paſſer dans notre langue les graces & la facilité de l'ingénieux Poëte de Sulmone.

FONTENELLE, (*Bernard* LE BOVIER

DE) de l'Académie des Sciences, dont il fut Secrétaire pendant 22 ans, de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions, & de plusieurs autres, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son nom peut servir à deux époques différentes dans l'Histoire des progrès de l'esprit chez notre Nation, au développement de la philosophie & à la corruption du goût.

Si on l'envisage comme Poëte, à l'exception de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, tous ses autres ouvrages de Poésie paroîtront médiocres à ceux qui préferent le naturel à l'affectation du Bel-esprit. Ses *Eglogues* sont des entretiens de Petits-maîtres raffinés, & non des pastorales, dont la candeur & la simplicité doivent être le premier caractere.

Comme Prosateur, il faut bien se garder de prendre sa maniere d'écrire pour modèle. L'agrément & la finesse qui regnent dans sa prose, sont des amorces séduisantes propres à égarer les jeunes Esprits. Ses *Lettres au Chevalier d'Her**** sont aujourd'hui regardées avec raison comme l'antipode du style épistolaire. Les *Dialogues des Morts* ne sont que des assauts de pensées brillantes, où l'Auteur cherche plus à étonner par des Interlocuteurs dif-

parates, qu'à inſtruire en développant leur vrai caractere. Ce n'eſt pas ainſi qu'on écrit la morale ; l'étalage de l'eſprit ne peut que l'affoiblir ; on ne goûte en ce genre que ce qui part du cœur & de la raiſon.

Si M. de *Fontenelle* étoit réduit au mérite de ces ſeules productions, ſa célébrité auroit fini avec ſa vie, & même avant. Mais en reconnoiſſant les défauts du Bel-eſprit, peut-on s'empêcher de rendre juſtice au Philoſophe ? Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matieres les plus abſtraites ; de revêtir de la clarté & des agréments du ſtyle les ſujets les plus ingrats ; de répandre dans ſes Ouvrages les connoiſſances les plus étendues, ſans affectation, avec ordre & dans la plus grande préciſion ; de dominer, par la force de ſon eſprit, tout ce qui ſe préſentoit ſous ſa plume, dans les genres les plus oppoſés & les plus difficiles, aſſure à ſon nom, & la gloire d'une intelligence prompte, fine, profonde, & celle du mérite rare d'avoir ſu communiquer aux autres, ſans effort, ce qui paroiſſoit, avant lui, au-deſſus de la trempe d'eſprit du commun des Lecteurs.

C'eſt ce qu'il eſt facile de remarquer dans ſon Livre ſur la *Pluralité des Mondes*, dans ſon *Hiſtoire de l'Académie des Sciences*

& dans les *Eloges* qu'il a fait de plusieurs Académiciens.

Le premier Ouvrage fait admirer un esprit lumineux qui se joue de l'embarras des systêmes, procede, avec dextérité, à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis, & finit par faire adopter ses idées, sans faire sentir la touche intime de la persuasion, & encore moins la force de la conviction : l'adresse & la subtilité sont la source de tout le prestige.

L'*Histoire* de l'Académie, aussi-bien que les *Eloges* des Académiciens, forment une espece d'Encyclopédie où tous les genres de savoir se réunissent, & sont traités d'une maniere conforme à leur objet. L'Astronome comme le Moraliste, le Médecin comme le Géometre, le Chimiste comme le Méchanicien, le Philosophe comme l'Homme d'Etat, y reconnoissent l'homme supérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne se fût attaché toute sa vie qu'à elle seule.

On ne sauroit donc lui refuser la qualité d'Esprit universel. Il n'a rien inventé, il est vrai, mais il a su se rendre propres les découvertes des autres, en y ajoutant des traits de lumiere qui n'ont pas peu servi à les faire valoir. Le Livre de *Vandale* sur les

Oracles, fût tombé dans l'oubli, si sa plume ne lui eût prêté des agréments qui ont fait disparoître la sécheresse de l'original. On sait que cette Traduction excita de grands débats, & que le Pere *Baltus* entreprit de réfuter le systême du Traducteur. La modération de M. de *Fontenelle*, dans cette circonstance, doit servir de modele à tout Auteur raisonnable. Il étoit Philosophe dans toute l'étendue du terme, & cependant il fut toujours éloigné de ce ton dogmatique, de ce style avantageux, de cet orgueil apprêté, de cette aigreur de ressentiment, de cette intolérance presque fanatique qui fait le caractere dominant de ceux qui ne le sont que dans le sens actuel. S'il s'égara quelquefois dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les établir en systême; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les soutint avec honnêteté, & les termina par un silence toujours sage, quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues: qualités qui rendirent sa philosophie respectable dans ses sentiments, quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses maximes.

On lui a reproché, dans la Société, un Egoïsme qui rapprochoit tout de lui-mê-

me ; c'eſt un défaut ſans doute, mais on le lui pardonne, en ce qu'il n'a pas cherché à le communiquer par ſes Ecrits, & qu'il n'en a point fait la baſe du bonheur de l'humanité, comme nos Moraliſtes modernes, qui briſent tous les liens de la Société, ſous le ſpécieux prétexte d'un amour univerſel pour les individus qui la compoſent, & d'une haute ſupériorité ſur les événements, mais dans le fonds par un orgueil exceſſif & par une indifférence coupable pour tout ce qui doit toucher une ame ſenſible & un cœur véritablement vertueux.

L'Abbé *Trublet* a fait une eſpece de *Fontenelliana*, où l'admirateur enthouſiaſte ſe fait ſentir à chaque ligne. Ce n'eſt pas ainſi qu'on fait valoir les grands Hommes ; ce n'eſt pas non plus d'après de tels Panégyriſtes qu'on doit juger de leur mérite. L'abus de l'eſprit dans le ſtyle, la plus grande pénétration & la plus grande étendue dans les connoiſſances, fixeront les divers degrés d'eſtime qu'on doit à M. de *Fontenelle* comme Littérateur & comme Philoſophe.

FORBONNAIS, (VERON DE) Inſpecteur-Général des Monnoies de France, Conſeiller au Parlement de Metz.

Les Ouvrages de cet Auteur, qui ſont en très-grand nombre, ont preſque tous pour objet les Finances & le Commerce,

& ſont remplis d'excellentes vues ; la maniere noble, facile & ſouvent élégante avec laquelle ils ſont écrits, eût été capable d'embellir & de faire goûter des productions purement littéraires, s'il s'y fut conſacré. M. *Thomas* en a ſenti tout le mérite, & y a * puiſé les principes d'adminiſtration & d'économie, dont il a enrichi ſon *Eloge du Duc de Sully*.

FORCE, (*Charlotte-Roſe* DE CAUMONT, Demoiſelle DE LA) née en Guyenne en 1650, morte à Paris en 1724.

On a d'elle ſeize Romans, dont quelques-uns ſont en pluſieurs volumes. Ils annoncent en général beaucoup d'imagination, de l'eſprit & le talent d'écrire ; s'il y régnoit plus de vivacité & de préciſion, on pourroit les préférer au déluge de productions de ce genre, dont le Public eſt inondé tous les jours. Ils ont un avantage qui doit les faire accueillir avec plus d'indulgence, c'eſt que l'hiſtoire y eſt mêlée avec la fiction ; les perſonnages qu'elle y introduit ont preſque tous exiſté, & leurs aventures ſont conformes au caractere qu'on leur connoît. On ſent bien que l'exactitude hiſtorique y eſt très-peu obſer-

* Voyez les *Recherches ſur les Finances*, par M. *Veron de Forbonnais*.

vée; mais tant d'Historiens ont donné des Romans pour des Histoires, que celles de Mademoiselle de *la Force*, qui n'en ont pas la prétention, ne doivent pas être jugées à la rigueur. Ses *Contes de Fées* sont pleins de variété, d'intérêt & de morale.

Elle cultiva aussi la Poésie. On trouve dans son Poëme adressé à la Princesse de *Conti*, & dans une Epître à Madame de *Maintenon*, des détails très-heureusement rendus.

La fortune de cette ingénieuse Demoiselle ne répondoit point à l'éclat de sa naissance ni au mérite de son esprit, si on en juge par les Vers qu'elle adressoit à Madame de *Maintenon*.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal ;
Nos Aïeux autrefois marchoient d'un pas égal,
Cependant entre nous que je vois de distance,
Et combien ton mérite y met de différence ! &c....

FORTE. (*Adrien-Claude* LE) *Voyez* MORINIERE.

FOSSE, (*Antoine* DE LA) premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatistes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies, & principalement

ment celle de *Manlius*, Piece dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théatre. Il n'a pas une force aussi continue que son modele; mais il a en général la touche noble, vigoureuse; ses plans sont réguliers, ses caracteres vrais, énergiques & bien rendus.

La Fosse avoit toutes les qualités d'un homme estimable & d'un vrai Philosophe, dans le sens que les bons Moralistes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune & la vertu aux Lettres*, dit M. du *Tillet*, ce qui donne un nouveau prix à ses talents

1. FOUCHER (*Simon*), né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, a été surnommé le *Restaurateur de la Philosophie académicienne*, dont il a composé une assez bonne *Histoire*. On doit lui savoir gré de l'Histoire, mais sa Restauration de la Philosophie des anciens Académiciens sera toujours d'un très-petit mérite auprès des Gens sensés.

Il a composé outre cela une vingtaine d'Ouvrages qu'on ne prendra pas sans doute soin de restaurer. On estime pourtant celui qui a pour titre, *Dissertation sur la Recherche de la Vérité*, suivie d'un examen particulier des sentiments de *Descartes*; malgré la bonté de cet Ouvrage,

Simon Foucher ne ſera jamais qu'un Philoſophe très-obſcur.

2. FOUCHER (*Paul*), Abbé, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Cenſeur Royal, né à Tours en 1704.

On trouve dans le Recueil de l'Académie, dont il eſt Membre, onze ou douze *Mémoires* qui complettent un Traité hiſtorique de la Religion des anciens Perſes. Il eſt facile de juger par eux que M. l'Abbé *Foucher* joint le mérite des recherches à l'art de les mettre en œuvre & à celui de les rendre agréables & intéreſſantes à la lecture. Si tous les Mémoires des derniers volumes du Recueil de la même Académie étoient travaillés avec autant de ſoin, on ne ſeroit pas dans le cas de ſe plaindre que l'Erudition a dégénéré parmi nous. Ce n'eſt qu'après les ſources qu'on peut éclaircir les traditions obſcures; la répétition n'eſt qu'une froide lumiere, & ſe fait ſentir malgré les efforts qu'on fait pour la cacher.

FRAGUIER [*Claude-François*], Abbé, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1728.

Cet Auteur a ſu parer des graces de la Littérature des richeſſes de l'Erudition. La

connoiſſance du Grec , du Latin , de l'Italien , de l'Eſpagnol & de l'Anglois , n'affoiblit point en lui le véritable goût de ſa langue. Dans ſes Poéſies Latines on trouve une élégance & une urbanité qui en rendent la lecture intéreſſante , quoique le ſujet n'en ſoit pas toujours intéreſſant. Plein de la Philoſophie platonicienne , il la mit en Vers Latins ſous le titre d'*Ecole de Platon*. Ce Poëme eſt marqué au coin d'un génie auſſi facile qu'aimable ; l'Homme de goût , le ſage Moraliſte , l'Ecrivain élégant , s'y diſputent la préférence. Ce ſont peut-être les plus beaux vers qu'on ait fait depuis *Ovide* dont ils retracent la maniere , nouveau motif de réfuter ceux qui prétendent qu'il eſt impoſſible de faire de bons vers dans une Langue morte.

L'Abbé *Fraguier* ne mérite pas moins d'éloges pour ſes Ouvrages de pure érudition. Ses Diſſertations , inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres , ſont autant de morceaux précieux qui enrichiſſent ce Recueil & prouvent que la délicateſſe de notre langue n'étoit pas moins familiere à leur Auteur , que celle des Latins. On ſait que cet habile Littérateur avoit été Jéſuite l'eſpace de treize ans , & qu'il ne quitta

cette Société qu'à cauſe de ſes infirmités qui durerent juſqu'à ſa mort.

FRANC (*Jean-George* LE), Evêque du Puy, né à Montauban en 1714.

De l'eſprit, de la raiſon, une littérature étendue, une théologie lumineuſe, un ſtyle pur, facile, & ſouvent élégant, ſont les principaux traits qui caractériſent ſes Ouvrages, dont la plupart ont pour objet la défenſe de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a pour titre, *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, eſt, ſans contredit, ce qu'on a fait de meilleur en ce genre; on y trouve une logique preſſante & des raiſonnements auſſi clairs que profonds, qui ne laiſſent rien à deſirer au Lecteur; c'eſt le plus ſûr préſervatif contre la ſéduction des Ecrits philoſophiques. Il ſera toujours aiſé à tout eſprit raiſonnable de ſentir une extrême différence entre un homme qui raiſonne ſur des principes ſolides, & un Diſſertateur captieux dont les idées ne marchent qu'au haſard & ſans aucune liaiſon.

L'*Inſtruction paſtorale, ſur la prétendue Phioſophie des Incrédules modernes*, ne fait pas moins d'honneur au zele & aux talents de ce Prélat; il y eſt également clair, également profond, également nourri de l'Ecriture-Sainte & de l'érudition litté-

raire. C'eſt principalement à cet Ouvrage qu'il doit les ſarcaſmes dont le Philoſophe des Alpes n'a pas rougi de l'accabler. Cette *Inſtruction* demandoit des réponſes, & M. de *Voltaire* n'y a répondu que par de fades plaiſanteries. Telle eſt la méthode des *Dom-Quichote* de l'impiété, ils ſont toujours braves quand il ne faut combattre que des moulins à vent : dès qu'ils rencontrent un Athlete réel, ils eſquivent le combat, & croient ſuppléer par des pantalonades à ce qui leur manque du côté de la vigueur. Il eſt vrai qu'ils amuſent par-là le Peuple & les Eſprits légers; mais les Eſprits éclairés n'en reconnoiſſent que mieux leur foibleſſe, & bientôt les ſots mêmes ſeront forcés d'ouvrir les yeux au milieu de la fumée étourdiſſante dont ils les repaiſſent.

FRANC, (*Jean-Jacques*) *voyez* POMPIGNAN.

FRANCHEVILLE (*Joſeph* DUFRESNE DE), de l'Académie de Berlin, né à Dourlens dans la Picardie, en 1704.

On eût pu d'abord être tenté de croire que ce Nom, placé à la tête de la premiere Edition de l'*Hiſtoire du Siecle de Louis XIV*, étoit un de ces noms de guerre dont M. de *Voltaire* a ſi ſouvent coutume de parer le frontiſpice de ſes Ouvrages,

mais il est très-assuré qu'il est celui d'un Auteur existant. Le Public eût été cependant excusable de s'y méprendre, car les Histoires, les Journaux, les Ecrits polémiques de cet Auteur sont absolument inconnus aujourd'hui. Si M. de *Francheville* est mort pour son compte, il vivra du moins, à la faveur d'une production étrangere, parmi les Editeurs faciles & indulgents à l'égard des Ouvrages qu'ils donnent au Public.

1. FRANÇOIS I, Roi de France. Nous le plaçons ici en qualité de Restaurateur des Lettres & comme capable de les honorer par ses Ouvrages, si les soins du gouvernement lui eussent permis de cultiver davantage ses talents pour la Poésie. Ce Monarque a réuni dans sa personne les dons heureux qui font les Héros & qui forment les génies aimables. Intrépide, généreux, affable, spirituel, amateur de l'étude & sur-tout de la lecture des Anciens, il procura aux Lettres, par ses bienfaits, ce qu'il auroit voulu leur procurer par ses travaux. Les Savants de toutes les Nations éprouverent sa libéralité & la plupart furent appellés à sa Cour. Il fonda des Colleges, établit des Imprimeries, & fit adopter à la Jurisprudence la Langue Françoise, au lieu de celle des Latins qui avoit

été jusqu'alors en usage dans les Arrêts & dans les Contrats. Quelques morceaux de Poésie qui nous restent de lui, font juger qu'il auroit pu figurer avec éclat parmi les bons Poëtes de son siecle, que sa protection fit éclorre. L'Epitaphe dont il honora le tombeau de la belle *Laure*, en passant à Avignon, fait honneur à sa Muse:

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue & le devoir,
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.
O gentille ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant;
Car la parole est toujours réprimée
Quand le Sujet surmonte le Disant.

2. FRANÇOIS (*Laurent*), Abbé, né en Franche-Comté, vers le commencement de ce siecle.

M. de *Voltaire* a bien pu dire dans une Epître *,

L'Abbé *François* écrit; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

il a bien pu ajouter, dans une note destinée à éclaircir ces vers: » Il y a, en effet, » un Abbé nommé *François*, des Ouvra-

* Epître à M. d'*Alembert*.

» ges duquel le fleuve Léthé s'eſt chargé en-
» tiérement. C'eſt un pauvre imbécille qui
» a fait un Livre en deux volumes contre
» les Philoſophes, Livre que perſonne ne
» connoît ni connoîtra « : la fadeur de ſes plaiſanteries n'a pas empêché & n'empêchera pas qu'on ne rende juſtice à ſes Ecrits; les *Preuves de la Religion* & l'*Examen des faits qui ſervent de fondement au Chriſtianiſme*, ſeront toujours, aux yeux d'un Lecteur éclairé, la réfutation de ſon abſurde badinage. Ces deux Ouvrages, ſans avoir le mérite de l'élégance dont ils peuvent ſe paſſer, ont celui de l'intérêt, de la clarté, de la ſimplicité, de la facilité & de l'onction, qui vaut bien la ſéchereſſe, l'obſcurité, l'enflûre, l'entortillage & la morgue des productions philoſophiques.

Quelle étrange mépriſe que celle de prétendre déprécier des Auteurs eſtimables, en cherchant à les couvrir d'un ridicule qui n'attaque que le mauvais Plaiſant! *Boileau* à qui la Philoſophie fait un crime de la Satyre, ſongea-t-il jamais à décrier ainſi les honnêtes gens? Trouve-t-on dans ſes Epîtres des paſſages tels que celui-ci, au ſujet de M. de *la Beaumelle*, *ce vil croquant contre qui tout honnête-homme éclate, en attendant qu'on lui ait appliqué*

les fleurs de Lis sur la joue ou sur l'épaule? A-t-il jamais dit de quelqu'un *qu'il réclamoit, dans son grenier,*

La Loi qui prostitue & sa fille & sa femme * ?

auroit-il traité d'*Ecolier impudent qui, mourant de honte & de faim, se fit Satyrique pour avoir du pain* **, un Critique estimable qui n'eût eu d'autre tort que d'éclaiclairer la Littérature & de venger le bon goût ?

Telles sont cependant les précieuses saillies qui enrichissent l'Epître amicale de l'Auteur de *Zaïre* à M. *d'Alembert.* Ecrire ainsi à ses amis, n'est-ce pas donner une étrange idée & de l'amitié qui écrit & de l'amitié qui reçoit ? Ne devroit-on pas répondre à de pareils *Epistoliers* par ce vers d'*Ovide*,

Nil mihi rescribas, sed tamen ipse veni,

en retranchant toutefois le dernier hémistiche,

3. FRANÇOIS, (*Louis*) Avocat au Parlement de Paris, des Académies de Nancy, de Lyon, de Marseille & de Dijon, né à Neuf-Château, en 1752.

---

* M. de *Voltaire*, dans cette même Epître, dit cela de M. *Larcher* qui n'est point marié.

* C'est en ces termes qu'il parle de M. *Clément*.

M. de *Voltaire* a autant célébré celui-ci qu'il a décrié le précédent. Il eſt vrai que les talents prématurés de M. *François* pour la Poéſie, méritoient d'être accueillis du Patriarche de nos Poëtes; à l'âge de douze ans il avoit été reçu dans les Sociétés Littéraires dont il eſt Membre. Il ne paroît pas que depuis ce temps, il ſe ſoit encore attaché à des Ouvrages de grand genre. Une éruption trop précoce auroit-elle affoibli dans lui les germes du génie? Nous aimons mieux croire que, par une prudence peu ordinaire dans ce ſiecle, il préfere l'avantage ſolide de cultiver, dans le ſilence de l'étude, les heureuſes diſpoſitions qu'il a reçues de la nature, à l'éclat ſubit & paſſager d'une réputation trop prompte. L'exemple de tant de jeunes *Icares* qui ont perdu leurs ailes, dès le premier eſſor de leur vol inconſidéré, lui a ſans doute fait ſentir la néceſſité de laiſſer croître & fortifier les ſiennes.

FRASNAY. [*Pierre* DE] On ne ſait pas où eſt né cet Auteur, mais c'eſt une bien petite gloire de perdue pour ſa patrie. On le connoît par un mince Recueil de Fables qu'il publia en 1751, ſous le titre de *Mythologie ou Recueil de Fables Grecques, Eſopiques & Sybariques, miſes en vers françois.* Ce ſeul titre ſuffit pour

donner une idée de la justesse de son esprit. Confondre les fables d'*Esope* & des autres Fabulistes avec la Mythologie, c'est la preuve d'un grand discernement. Il eût mieux fait d'intituler son Recueil, *Parodie des Fables d'Esope*, ou plutôt, *des Fables de la Fontaine*, (car ce Monsieur de *Frasnay* a mis en vers les mêmes Fables que celui-ci) que d'annoncer son travail sous un titre qui le rend doublement ridicule. On l'a pourtant loué dans le Mercure.

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi.

FRERET, (*Nicolas*) de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1749, Ecrivain également célebre & par l'étendue & par l'abus du savoir. Il n'avoit pas vingt ans qu'il avoit déjà fait plusieurs *Mémoires* très-savants sur presque tous les points de la Mythologie Grecque, & à vingt-cinq il fut reçu à l'Académie des Inscriptions. L'Ouvrage par lequel il débuta dans cette Compagnie, fut un discours sur l'Origine des François, lu dans une Séance publique, & suivi de l'emprisonnement de l'Auteur à la Bastille.

Son ardeur pour l'étude, qui étoit son unique passion, soutint sa captivité. Mais s'il eût voulu se guérir de sa hardiesse & de

ſes erreurs, ce n'étoit pas dans les Ouvrages de *Bayle* qu'il devoit chercher ſes délaſſements. La lecture de ce Philoſophe, toujours flottant dans ſes principes, non-ſeulement fortifia ſa témerité, mais encore le rendit un ſceptique outré, & ôta à ſon eſprit la faculté de trouver une aſſiette fixe.

Il ne faut donc pas s'étonner que la plupart de ſes Ouvrages ſe reſſentent de cette incertitude d'idées, fruit ordinaire d'une érudition indigeſte qui marche au haſard & n'a point d'étoile polaire pour la diriger. Tout-à-la-fois Chronologiſte, Géographe, Philoſophe, Mythologiſte, Grammairien, il n'eſt inſtructif que pour ceux qui ſavent écarter les erreurs & s'attacher avec diſcernement aux différents matériaux qu'il raſſemble. C'eſt ce qui paroît dans ſon *Examen des Apologiſtes de la Religion chrétienne*, ouvrage où il empoiſonne & défigure tous les faits qui contrediſent ſes idées, à-peu-près comme certains tempéraments convertiſſent en humeurs malignes tous les aliments qu'ils prennent. Sa *Lettre de Traſibule à Leucipe* eſt encore plus dangereuſe. On peut la regarder comme l'élixir des ſyſtêmes de *Hobbes* & de *Spinoſa*, & la ſource où l'Auteur du *Syſtême de la Nature* eſt venu

ensuite puiser ses vertiges. Jamais l'Athéisme ne parut plus réduit en principes, quoiqu'adroitement enveloppé, que dans cette production qui porte par-tout le caractere d'un esprit dur & d'un cœur corrompu.

Ces deux Ouvrages n'ont paru qu'après la mort de M. *Freret*, & le zele de ses Editeurs a moins contribué à la gloire de ce Savant, qu'à fournir un répertoire aux Incrédules, à M. de *Voltaire*, entr'autres, qui s'est fait un mérite de se parer de son érudition.

Tel est donc l'effet ordinaire de l'abus des talents : ils deviennent un poison entre les mains des Frénétiques qui s'en trouvent malheureusement pourvus. L'orgueil, l'indépendance, l'entêtement, sont tour-à-tour des prestiges qui les aveuglent ; &, égarés eux-mêmes par leurs propres illusions, ils deviennent un principe d'égarement & de folie pour les Esprits foibles qui se laissent entraîner au torrent de leurs fausses idées.

Le nom de M. *Freret* eût pu tenir un rang aussi illustre qu'irréprochable parmi nos célebres Littérateurs. » Ce Savant » connoissoit, dit l'Auteur de son Eloge » historique *, tous les Romans & les Théa-

* Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres.

» tres de presque tous les Peuples, comme
» si ses Lectures n'avoient jamais eu d'autre
» objet... & l'on étoit surpris d'entendre
» raconter les Anecdotes littéraires & po-
» litiques du temps par un homme que les
» Grecs, les Romains, les Celtes, les Chi-
» nois, les Péruviens auroient pris pour
» leur Compatriote & leur Contempo-
» rain «. Que ne bornoit-il là ses travaux ?
On pourroit prononcer son nom sans rappeller aux personnes sages & religieuses celui d'un homme qui a attaqué le plus ouvertement le Christianisme, & a fourni le plus d'armes aux extravagants Adversaires qui l'ont attaqué après lui.

FRERON, [*Elie-Catherine*] des Académies d'Angers, de Montaubau, de Marseille, de Nancy, d'Arras & des Arcades de Rome, né à Quimper en 1719.

Croit-on que ce Journaliste puisse trouver aujourd'hui des défenseurs, après les anathêmes lancés contre lui par nos Littérateurs les plus célebres ? Seroit-on bien reçu à dire que personne n'étoit plus capable de remplacer l'Abbé *Desfontaines* ; qu'il a autant d'esprit que son prédécesseur ; que les Auteurs Grecs & Latins lui sont aussi familiers que ceux du siecle de *Louis XIV* ; qu'il joint la connoissance de plusieurs Langues étrangeres au mérite de

bien écrire dans la ſienne ; qu'il eſt ſupérieur dans l'art de faire l'analyſe d'un Ouvrage & ſur-tout d'une piece de Théatre, quand il veut s'en donner la peine ? Seroit-il permis d'ajouter, que peu de Littérateurs ont le coup d'œil plus juſte pour découvrir les défauts d'un Livre, le tact plus fin pour en ſentir les négligences & les beautés ; qu'il eſt le ſeul des Journaliſtes qui releve les fautes de langage aujourd'hui ſi communes, & qui, en matiere de ſtyle, ſache mieux diſtinguer le ſimple du bas, le naturel du recherché, le ſublime de l'enflûre, le vrai du faux ?

Nous nous garderons bien de donner dans des idées auſſi abſurdes, par reſpect pour les nouveaux oracles de notre Littérature. C'eſt aſſurément ſans intérêt & ſans reſſentiment qu'ils ont avancé, M. de *Voltaire* entr'autres, que *Maître Freron* n'étoit qu'un *Poliſſon*, un *Sycophante*, un *Ivrogne* ; un *Ane*, un *Inſecte*, une *Chenille*, un *Vermiſſeau.* En effet, quels autres noms lui donner, lorſqu'on ſait que, parmi les cent cinquante volumes qui compoſent le Recueil de ſon Journal, il n'y en a pas un où il n'ait l'audace de critiquer nos meilleurs Ecrivains ! Il a beau dire que le goût & la gloire des Lettres ſont intéreſſés à cette ſévérité ; que les défauts des

Auteurs célebres ſont beaucoup plus dangereux que ceux des Auteurs médiocres qu'on n'eſt jamais tenté de prendre pour modeles ; qu'il eſt eſſentiel d'arrêter les uſurpations des Tyrans littéraires qui abuſent de leur réputation pour renverſer les loix & faire reſpecter juſqu'à leurs écarts : de pareilles raiſons ne ſauroient juſtifier ſes attentats.

De quel crime de leze-majeſté poétique ne s'eſt-il pas rendu coupable, par exemple, en s'acharnant ſans relâche contre M. de *Voltaire* ! A-t-il pu imaginer qu'on adopteroit ſes déciſions, lorſqu'on l'a vu vingt fois s'efforcer de prouver que ce premier Poëte de notre nation n'eſt pas auſſi infaillible qu'on le penſe ; que ſes Ouvrages ne ſont pas exempts de fautes contre la langue & le goût ; qu'il a avancé des erreurs & des menſonges ; qu'il eſt injuſte dans preſque toutes ſes Critiques, indécent & atroce dans ſes Diatribes ; que tous ſes Opéra ſont déteſtables ; que pluſieurs de ſes Comédies n'ont d'autre mérite que celui de la verſification ; que quelques-unes de ſes Tragédies ſont médiocres ; que ſes Hiſtoires ſont remplies de fauſſetés, ſes Satyres de calomnies, ſes Romans d'impiétés ?

Mais ce n'eſt encore-là qu'un des petits

griefs de M. *Freron*. Pour achever de nous convaincre de sa folle témérité, il n'a laissé échapper aucune occasion de fronder les Encyclopédistes & les Philosophes. Quoiqu'il n'ait cessé d'entendre dire qu'on ne sauroit trop respecter des hommes qui honorent notre Nation, par leur littérature autant que par leurs lumieres & leurs vertus, il n'a pas craint de les accuser d'être vindicatifs, intolérants, orgueilleux, égoïstes, pleins de morgue; il leur a reproché de corrompre le goût par des paradoxes & des exemples, les mœurs par des principes qui détruisent tous les sentiments & renversent toute société : qui ne sait cependant que ce sont les plus ardents prédicateurs de la modération, de la tolérance; qu'ils n'ouvrent la bouche que pour recommander la modestie & jamais pour parler d'eux-mêmes; que tous leurs Ecrits déposent en faveur du respect qu'ils ont pour la Religion, la Nation, les Loix & toute espece d'autorité ?

Le moyen, après cela, que la raison puisse être de son côté !

La justice y est-elle davantage ? Lisez ses feuilles, & vous verrez que M. *Diderot*, qui a tant écrit, tant écrit, n'a pas fait encore un bon Livre; que M. *d'Alembert*, qui a traduit des morceaux de *Tacite*, n'en-

tend pas le Latin, & que ses *Mélanges de Littérature*, si estimés de tous les Connoisseurs, sont écrits avec sécheresse & avec froideur; que de tous les Ouvrages de M. *Marmontel*, on ne lit plus que quelques-uns de ses *Contes*; que M. *Thomas* est moins éloquent que boursouflé, plus Compilateur & Copiste, que Penseur & Original; que M. *Delaharpe*, qui a traduit *Suétone*, a besoin d'étudier encore la langue des *Césars*; que les Extraits qu'il fournit au Mercure, sont plus apprêtés que savants, que son Egoïsme enfin le rend d'abord insupportable, & ensuite ridicule.

Peut-on avancer de pareilles inepties, & avoir le sens commun ?

Ajoutons qu'incapable de sentir combien le siecle des lumieres doit l'emporter sur le siecle du goût, il a eu la simplicité de prendre la défense des *Corneille*, des *Racine*, des *Crébillon*, contre MM. de *Voltaire* & de *Saint-Lambert*, celle de *Despréaux*, & de *J. B. Rousseau*, contre MM. *Diderot*, *d'Alembert* & *Marmontel*, qui, cependant, ont évidemment démontré que l'un n'étoit pas Poëte, & que l'autre n'étoit qu'un Versificateur.

Après de si lourdes méprises, quel contraste ! Des éloges prodigués aux plus minces Littérateurs, de l'indulgence pour des

productions foibles, de l'encens pour des minuties. M. *Freron* nous apprend, il est vrai, » qu'il avoit à craindre le mécontentement de plusieurs puissants *Mécenes*, » pleins d'entrailles pour leurs chers petits » Rimailleurs ou leurs insipides Romanciers; que ses Amis ont été cent fois le » trouver lorsqu'il paroissoit un Ouvrage » nouveau, pour l'engager à n'en pas dire » du mal, parce que l'Auteur étoit vivement » protégé par tel Prince ou tel Duc, ou » telle Dame, qui ne manqueroit pas d'employer contre sa personne & son Journal toutes les ressources du crédit «*.

Que la philosophie entre donc dans l'esprit de M. *Freron*. Il pourra alors impunément attaquer les grands Hommes, donner des brevets d'honneur aux petits, & en espérer un pour lui-même.

FRESNAYE, (*Jean* VAUQUELIN, sieur DE LA.) né à Caen, mort en 1620, ami de *Malherbe*, & son Compatriote. Il s'exerça, comme lui, dans la Poésie, sans avoir les mêmes talents, & n'eut pas, par conséquent, les mêmes succès. On lui doit cependant le premier exemple du mélange de la Prose avec les Vers, genre de com-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1754, *tom.* 3.

pofition tout-à-la-fois commode & capable de faire naître l'agrément & la variété, quand une plume délicate fait le manier à propos. Il eft auffi le premier qui ait donné des Idylles en notre langue. Le Public doit toujours un tribut de reconnoiffance à ceux qui lui ont procuré quelque nouveau plaifir. Il n'en eft pas certainement dans la Littérature comme dans la Nobleffe: l'Auteur d'une grande Maifon eft ordinairement un homme d'un grand mérite, & c'eft de lui qu'on fe fait gloire de dater, tandis que c'eft le plus fouvent un Ecrivain obfcur, qui eft l'inventeur d'une nouvelle Génération poétique ; mais ce n'eft pas une raifon pour fe difpenfer de l'hommage qu'on doit à fon invention.

FRESNOY, (*Charles-Alphonfe* DU) né à Paris 1611, mort en 1665.

Il a réuffi dans deux Arts qui exigent des talents naturels pour être cultivés avec fuccès. Il fut Peintre & Poëte, mais fon Poëme de *Arte Graphica* eft moins eftimé que fes Tableaux, qui, dit-on, approchent du *Titien*, pour le coloris, & de *Carrache*, pour le deffein. Quant à fa touche poétique, nous pouvons afsurer qu'elle n'approche ni de l'élégance de *Virgile*, ni de la facilité *d'Horace*; elle eft fouvent vigoureufe, mais prefque toujours feche & dure.

Ses Vers ſont remplis de termes techniques, qui en rendent la lecture pénible. Ses préceptes ſont trop détaillés, trop entaſſés les uns ſur les autres; il auroit dû les entremêler de plus d'images, multiplier plus qu'il n'a fait les leçons applicables à tous les Arts, & par-là il auroit rendu ſon Ouvrage auſſi agréable qu'il eſt utile; il ſemble qu'il n'ait voulu écrire que pour les Artiſtes, ſans s'embarraſſer des Amateurs. N'eût-il pas mieux fait d'écrire en proſe, ou au moins de joindre l'agréable à l'utile, puiſqu'il écrit en vers? La Poéſie ne vit que d'images & d'ornements, & tout ce qui en eſt dépourvu ne ſauroit être appellé Poëme. Seroit-il vrai, comme l'a voulu faire entendre M. *Clément*; que *l'Art de Peindre* ne puiſſe jamais faire le ſujet d'un bon Poëme didactique? Nous n'avons garde de le penſer, comme on peut le voir dans l'article *Marſy*, où nous tâcherons de prouver le contraire.

Au reſte, le Poëme de *Dufreſnoy* nous paroît eſtimable malgré tous ſes défauts. Les préceptes en ſont toujours judicieux, toujours fondés ſur la nature; ils ſont le fruit de trente ans d'expérience dans l'Art qui en eſt l'objet. Le ſtyle, quoique peu élégant, eſt aſſez correct; il eſt dans le vrai genre de la Poéſie didactique, & a un ca-

ractere marqué & toujours soutenu.

FRESNY, (*Charles* RIVIERE DU) Valet-de-Chambre de *Louis XIV*, & Controlleur de ses Jardins, né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.

Un goût universel pour les Beaux-arts, des talents pour les cultiver avec succès, doivent le faire regarder comme un de ces génies heureux, propre à faire admirer les richesses de la nature. La Musique, le Dessein, la Peinture, l'Architecture, la Poésie, ont exercé tour-à-tour son activité; les Belles-Lettres, & sur-tout la Poésie comique, paroissent cependant avoir eu la préférence.

La plupart de ses Comédies offrent des caracteres neufs, peints avec finesse & parfaitement soutenus. Son Dialogue est juste & concis, le comique de ses Personnages est pris dans la pensée, quelquefois dans la situation, non dans des jeux de mots ou de froides saillies, ressource ordinaire des Auteurs médiocres. Ses portraits tirent leur principal agrément de la Critique & non pas de la Satyre, comme ceux de quelques Poëtes comiques, qui sont venus après lui. Avec toutes ces parties estimables, ses Pieces manquent en général par l'intrigue, & ses dénouements ne répondent pas au jeu & à la vivacité des Scenes. *Regnard*, dit-

on, lui doit ſon *Joueur*. Quoi qu'il en ſoit, quand *Dufreſny* voulut faire repréſenter le ſien, il n'étoit plus temps; celui de *Regnard* s'étoit emparé des ſuffrages, & c'eſt ce qui acheva de brouiller irréconciliablement ces deux Auteurs.

Louis XIV honora toute ſa vie *Dufreſny* d'une bienveillance particuliere, & le combla de bienfaits, ſans pouvoir jamais l'enrichir. *Dufreſny* avoit deux paſſions qui dévoroient tout, l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractere ſembloit ne devoir jamais ſe fixer, cependant il ſe maria deux fois. En ſecondes noces, il épouſa ſa Blanchiſſeuſe, pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. *le Sage* raconte ainſi ce trait dans ſon *Diable Boiteux*. » Je veux envoyer aux Petites-Mai-
» ſons un vieux Garçon de bonne famille,
» lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dé-
» penſe, & qui ne pouvant ſe paſſer d'eſ-
» peces, eſt capable de tout faire pour en
» avoir. Il y a quinze jours que ſa Blan-
» chiſſeuſe, à qui il devoit trente piſtoles,
» vint les lui demander, en diſant qu'elle
» en avoit beſoin pour ſe marier à un Valet-
» de-Chambre, qui la recherchoit. Tu as
» donc d'autre argent, lui dit-il, car où
» diable eſt le Valet-de-Chambre, qui vou-
» dra devenir ton mari pour trente piſto-

» les ! Hé, mais, répondit-elle, j'ai enco-
» re, outre cela, deux cents ducats. Deux
» cents ducas, répliqua-t-il avec émotion,
» malepeſte ! tu n'as qu'à me les donner à
» moi, je t'épouſe & nous voilà quitte à
» quitte ; & la Blanchiſſeuſe eſt devenue ſa
» femme «.

Dufreſny a travaillé auſſi au Mercure de France. Les volumes, qui ſont de lui, fourmillent de ces traits d'eſprit & d'enjoument, qu'il ſavoit répandre dans toutes ſes productions. On a encore de lui des *Amuſements ſérieux & comiques*, qui eurent, dans le temps, beaucoup de ſuccès, & qu'on lit encore aujourd'hui avec plaiſir. Il y introduit un Siamois, pour y faire une critique agréable de nos mœurs & de nos uſages. C'eſt vraiſemblablement dans cette ingénieuſe production qu'on a puiſé l'idée des Lettres Perſannes, des Lettres Turques, des Lettres Chinoiſes, &c. mais les Imitateurs, quoique ingénieux & profonds, n'ont pas été auſſi ſages & auſſi réſervés que lui.

FRONTEAU, (*Jean*) Chanoine Régulier de Sainte Genevieve, Chancelier de l'Univerſité de Paris, né à Angers en 1614, mort en 1662.

Il ſavoit, dit-on, neuf langues, & ſes Ouvrages nous apprennent qu'il ne ſavoit pas la ſienne.

FURETIERE,

FURETIERE, (*Antoine*) Abbé de Chalivoy, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1620, mort en 1688.

Il fut exclu de l'Académie, parce qu'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses Confreres, pour cōmposer le Dictionnaire universel, qui porte son nom. Il y eut un procès intenté pour des mots. *Furetiere* défendit sa Cause avec vivacité, & les injures qu'il ajouta aux raisons, la lui firent perdre. Cet Ouvrage fut néanmoins donné au Public quelques années après sa mort, & eut même plusieurs Editions; on pouvoit le regarder comme le meilleur, en ce genre, avant que le Dictionnaire de Trevoux eût paru. Il faut remarquer, au sujet de celui-ci, qu'à force d'avoir cherché à l'enrichir, on l'a tellement surchargé d'exemples & augmenté de volumes, qu'on en a rendu l'usage aussi difficile que l'acquisition coûteuse. L'Abrégé qu'on en a donné, a un autre inconvénient; il est trop succint & trop dépourvu d'autorités. Dans les Ouvrages d'utilité publique, il n'est pas moins essentiel d'éviter une amplification ambitieuse, qu'une abbréviation famélique.

Furetiere est encore connu par le *Roman Bourgeois*, production burlesque qui pourroit être agréable, si le Roman co-

mique de *Scarron* n'en effaçoit la plaisanterie.

FUZELLIER, (*Louis*) né à Paris, mort en 1752, Poëte médiocre qui a successivement travaillé pour les trois Théatres, avec plus de facilité que de génie. De toutes les Pieces qu'il a composées, il n'y en a guere que trois ou quatre qui aient eu des succès durables. *Momus Fabuliste*, Comédie en un acte & en prose, eut trente représentations. On sait que cette Piece est une critique ingénieuse des Fables de *la Motte*. Les autres Pieces de *Fuzellier* qui ont réussi, sont sur le Théatre de l'Opéra, où l'on donne encore *le Carnaval du Parnasse & les Fêtes Grecques & Romaines.*



G.

GACON, (*François*) Prieur de Baillon, né à Lyon en 1666, mort en 1725, Verſificateur ſatyrique, qu'on ſurnomma le Poëte *Sans fard*, & qui auroit eu beſoin d'en employer pour adoucir l'âcreté & relever la platitude de ſes Satyres. Ce genre de compoſition ceſſe d'être excuſable quand la bile & la groſſiéreté y regnent, & l'on ſe rend juſtement odieux en diſant du mal des autres, quand la maniere de le dire fournit des armes légitimes contre ſoi.

On peut à *Deſpreaux* pardonner la Satyre,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de ſa piquure adoucir les douleurs *.

Mais *Gacon*, & tous ſes Imitateurs, ne doivent attendre que l'indignation, ou, pour mieux dire, le mépris public. Son *Homere vengé* eſt un Ouvrage pitoyable où l'on trouve beaucoup d'injures & pas une pen-

* Diſcours ſur l'Envie, par M. de *Voltaire*.

ſée. Il y fait un reproche à *la Mothe Houdart*, d'être aveugle, ce qui eſt une atrocité. M. de *Voltaire* a ſouvent reproché à ſes Adverſaires leur naiſſance, leur état, leur peu de fortune, comme ſi on étoit fait pour avoir raiſon, parce qu'on ſera plus riche, plus acrédité, plus noble; la Critique a ſes bornes, & tout ce qui ne contribue pas à prouver la bonté d'une cauſe, la décrédité néceſſairement. L'*Homere vengé* donna lieu à cette Epigramme.

En vain des ſiecles triomphant,
De l'Univers entier *Homere* eut le ſuffrage;
Le plus honteux revers l'attendoit dans notre âge,
Houdart l'attaque & *Gacon* le défend.

Gacon a fait auſſi un *Anti-Rouſſeau*, qui ne vaut pas mieux que tout ce qu'on a écrit contre ce grand Poëte. Il eſt honteux pour ceux qui ont oſé l'attaquer de ſe trouver en ſi mauvaiſe compagnie.

GAICHIEZ, (*Jean*) Oratorien, de l'Académie de Soiſſons, mort à Paris en 1731, âgé de 83 ans.

Cet Auteur a peu écrit, & n'a pas même mis ſon nom à ſes Ouvrages. Cette attention ne peut être que le fruit d'une timidité exceſſive ou d'une très-grande modeſtie. A en juger par ſon Livre de *Maximes ſur le Miniſtere de la Chaire*, il pouvoit

ſe montrer au grand jour. On ne ſauroit trop deſirer que cet Ouvrage fût plus connu ; c'eſt-ce que nous avons de plus ſenſé & de mieux écrit ſur cette partie de l'Art oratoire. Dans ſa naiſſance, on l'attribua à *Maſſillon*, qui prouva qu'il n'en étoit pas l'Auteur par les grands éloges qu'il lui donna ; éloges que cet Ouvrage obtiendra toujours, de la part d'un Lecteur judicieux, par la ſolidité des préceptes, la profondeur des réflexions, l'énergie & la préciſion du ſtyle.

GAILLARD, (*Gabriel-Henri*) Avocat au Parlement, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Soiſſons en 17...., Littérateur eſtimable, moins célebre que pluſieurs de ſes Confreres de l'Académie, quoiqu'il leur ſoit ſupérieur par ſes talents & le mérite de ſes Ouvrages. Il a cultivé, avec ſuccès, différentes branches de la Littérature, & ſes productions, ſoit didactiques, ſoit hiſtoriques, ſoit morales, annoncent en général l'Homme inſtruit en état d'inſtruire les autres, l'Ecrivain noble, élégant & ſage, le Philoſophe éclairé qui connoît les hommes, & ſait peindre les vices & les vertus avec les couleurs qui leur ſont propres. Ce n'eſt pas à dire, pour cela, qu'il ſoit exempt de défauts, mais ceux qu'on peut lui reprocher ſont rache-

tés par plusieurs bonnes qualités qui le distinguent avantageusement du commun des Littérateurs. Il y a des morceaux dans ses *Mélanges littéraires* & dans son Histoire de *François I*, qui feroient honneur à nos meilleurs Ecrivains. Nous ne parlerons point de sa *Rhétorique*, ni de sa *Poétique* à l'usage des Dames, Ouvrages où il s'est montré bien au-dessous de lui-même. Nous dirons seulement que ses Observations, en matiere de Littérature, sont, en général, d'un Homme de goût, mais qu'il est à propos de ne pas en adopter toutes les idées. Quant à ses petites Poésies, elles ne seroient pas inférieures à sa Prose, si les apostrophes & les exclamations n'y étoient pas trop fréquentes, si le style en étoit aussi doux & aussi moëlleux, que la versification en est harmonieuse & serrée.

GALLAND, (*Antoine*) né dans la Picardie en 1646, mort en 1715.

La traduction des *mille & une Nuits*, est le fruit de sa connoissance dans les langues Orientales. Ces Contes, faits pour amuser des enfants, n'ont pas laissé de faire une grande fortune par l'amour que tous les hommes ont pour le merveilleux, & par les traits de fécondité qui caractérisent l'imagination arabesque. En général, ils sont mal écrits & insipides; & cependant la lec-

ture n'en a pas été inutile à plusieurs Gens de Lettres : les uns y ont puisé le sujet d'une Comédie ou d'un Opéra comique ; les autres le sujet d'une Fable, d'un Conte, d'une Nouvelle ou d'un Roman. Les Contes des deux premiers volumes commençoient tous par ces mots ; *Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.* Des Jeunes-gens ennuyés de cette éternelle répétition, en firent une critique, où la plume n'entra pour rien & qui corrigea l'Auteur. Ils allerent une nuit d'hiver frapper à la porte de M. *Galland*, qui courut en chemise à la fenêtre, pour savoir ce qu'on demandoit ; après l'avoir laissé se morfondre pendant quelque-temps, en lui demandant toujours s'il étoit M. *Galland* lui-même, Auteur des Mille & une Nuits ; M. *Galland*, lui dirent-ils, *si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.*

A combien de nos Auteurs ne feroit-on pas en droit de dire, *dormez & ne nous faites point de Contes ?*

GAMACHES, (*Etienne-Simon*) Chanoine Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, de l'Académie des Sciences, né à Meulan en 1672, mort à Paris en 1756. On peut lire, avec fruit, quelques-uns de

ses Ouvrages de Physique, de Littérature & de Morale, car il s'est également exercé dans les Siences & dans les Belles-Lettres. Ses *Dissertations littéraires & philosophiques* ont, tout-à-la-fois, le mérite de la réflexion & celui d'être écrites avec clarté & précision, quoique avec trop de subtilité quelquefois. Celle qui regarde les *Agréments du Langage*, fait sur-tout honneur à sa sagacité & à son goût : il est vrai qu'on n'y trouve rien, ou presque rien de nouveau ; mais c'est beaucoup de s'attacher aux vérités connues, de les développer & de les mettre à la portée de tous les Esprits. On préférera toujours la raison sage & circonspecte, à cette folle raison qui s'égare en courant après la nouveauté, qui ne peut être qu'un travers, depuis que les notions du goût & de la langue sont fixées. Il y a de fort bonnes choses dans son *Systême du Cœur*; on y desireroit un peu moins de réflexions, qui, pour la plupart, sont plus subtiles que naturelles & profondes.

GARASSE, [*François*] Jésuite, né à Angoulême, mort en 1631, âgé de 46 ans.

Le nom de cet Auteur est devenu une injure. Il s'est rendu véritablement méprisable par l'abus qu'il a fait de son esprit, de son imagination & de sa vivacité

toujours dépourvue de goût & de jugement. Ceux de ses Contemporains qui lui déplurent, furent inondés d'un déluge de grossieretés les plus indécentes & les plus plates. Son Livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier*, peut-être regardé comme les archives où M. de *Voltaire* a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'Ecrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & *Garasse*, c'est que celui-ci se bornoit à dire que ses adversaires étoient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bémol*, des *sots par bécarre*, des *sots à la plus haute gamme*, & que M. de *Voltaire* a traité les siens non-seulement d'*ânes* & de *sots*, mais de *Crocants*, de *Cuistres*, de *Marauts*, de *Frippons*, d'*Ivrognes*, de *Sodomites*, de *Scélérats*, d'*Auteurs mourant de honte & de faim*. Chaque Siecle a donc sa nuance; *Garasse* étoit un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur & enchérisseur?

GARDEIN DE VILLE-MAIRE, [*N.*] *Charles I, Roi d'Angleterre*, *la mort de Thamas-Kouli-Kan*, Tragédies qui n'en ont que le nom & la rime, sont deux titres pour être justement placé parmi nos plus mauvais Poëtes. Sa Critique de *Denis le Tyran*, d'*Aristomene* & de *Cléo-*

pâtre, annonce un Auteur qui se connoît très-bien en mauvaises Pieces, mais qui ne sait ni rendre ses pensées, ni bien écrire. Aussi ce n'est point à cette Critique qu'il faut attribuer la mort de ces trois Tragédies de M. *Marmontel.*

1. GARNIER, [*Robert*] Poëte François, né à la Ferté-Bernard au Maine en 1534, mort au Mans en 1590.

Il développa, dans l'art de la Tragédie, ce que *Jodelle* son prédécesseur n'avoit fait qu'ébaucher, c'est-à-dire que ses Tragédies eurent une forme plus ajustée aux regles qu'on observe aujourd'hui. Sa *Bradamante* eut un succès prodigieux, tant on commençoit alors à se sentir entraîner vers le vrai goût. Il donna cette Piece sous le nom de *Tragi-Comédie*, qu'on ne connoissoit pas encore en France, & qui ne convenoit point à cette Tragédie où il n'y avoit rien de comique. » La presse étoit » alors si grande aux Spectacles, dit M. » l'Abbé de *Mervesin*, que l'on fit venir » une troupe des meilleurs Comédiens » d'Italie : elle trouva beaucoup de diffi- » culté à son établissement. Le Roi lui » avoir accordé des Lettres-Patentes ; mais » le Parlement refusa plus d'une fois de » les enregistrer. Cet auguste Sénat, com- » posé de tant de Gens éclairés, ne faisoit

» peut-être pas réflexion que dans une ville
» comme Paris, dont la magnificence at-
» tire toutes les Nations de l'Europe, on
» doit tolérer ces Spectacles, qui amusent
» les Jeunes-gens & moderent en eux l'ar-
» deur des plaisirs illicites où infaillible-
» ment l'oisiveté les entraîne. Le Roi s'ex-
» pliqua en faveur de ces Comédiens ; ils
» jouerent en public & se conformerent
» au Théatre François, qui ne souffroit
» rien de libertin ni d'obscene «.

On remarque dans la versification de *Garnier*, une grande facilité, & ses Tragédies au nombre de neuf, offrent quelques morceaux qui se font lire encore avec plaisir. La lecture en a sans doute plu à plusieurs de nos Poëtes tragiques, puisqu'ils n'ont pas craint d'en prendre les idées, & quelquefois de se borner seulement à en rajeunir les expressions.

Les premiers essais de la Muse de *Garnier* furent couronnés dans les *Jeux Floraux*, qui soutinrent long-temps l'honneur de notre Poésie & qui furent érigés en Académie en 1694, sous la protection de M. le Chancelier.

2. GARNIER, [*Jean*] Jésuite, né à Paris en 1612, mort à Bologne en 1681, plus Théologien qu'Homme de Lettres, mais à qui l'on est redevable de plusieurs

Ouvrages propres à ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ; tel eſt, entre autres, ſon *Journal des Papes*, enrichi de Notes curieuſes & de trois Diſſertations ſavantes. Il y auroit de l'injuſtice à dépriſer un travail capable d'en épargner aux autres Auteurs.

3. GARNIER, [*N.*] Abbé, Profeſſeur d'Hébreu au College Royal, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Succeſſeur de deux habiles Ecrivains dans la compoſition de l'*Hiſtoire de France*, il ſeroit digne de marcher à côté d'eux, s'il ſe fût un peu moins écarté de leur plan & qu'il eût mis un peu plus de chaleur dans ſon ſtyle. On ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait beaucoup de mérite ; il écrit avec nobleſſe & ſouvent avec élégance ; il a l'art de préſenter les faits d'une maniere intéreſſante ; on voit qu'il eſt plein de ſagacité dans la Critique, judicieux & quelquefois profond dans ſes Réflexions, toujours vrai dans ſes Récits. Mais qu'il nous ſoit permis d'obſerver que les Mœurs de la Nation, l'état des Arts & des Sciences, les uſages des différentes claſſes de Citoyens, devenus ſi intéreſſants ſous la plume de MM. *Veli* & *Villaret* ſont trop négligés par le Continuateur. C'eſt par-là que ſes Prédéceſſeurs s'étoient écartés du plan ſui-

vi par tous ceux qui ont écrit l'Hiſtoire de France. M. l'Abbé *Veli* avoit trés-ſagement ſenti que l'Hiſtoire d'un Peuple ne ſe borne pas à l'hiſtoire des Rois ; que le Tableau de ce qu'il a été dans l'ordre moral & civil eſt pour le moins auſſi piquant, aux yeux d'un Lecteur avide & éclairé, que celui des révolutions de ſon Gouvernement. M. *Villaret* a ſuivi la route de ſon modele, & l'on a lieu d'être étonné que M. l'Abbé *Garnier* s'en ſoit écarté pour rentrer dans celle de nos autres Hiſtoriens.

Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, c'eſt trop de timidité dans le récit, & trop peu de cette abondance hiſtorique, ſi nous pouvons nous ſervir de ce terme, qui facilite la marche de l'Hiſtorien & lui donne de la fécondité. » Un Homme qui » écrit l'Hiſtoire, dit M. de *Fénélon*, doit » en embraſſer & en poſſéder toutes les » parties ; il doit la voir toute entiere, » comme d'une ſeule vue. Il faut en mon- » trer l'unité & tirer, pour ainſi dire, d'une » ſeule ſource tous les principaux événe- » ments qui en dépendent. Il faut choiſir » ſur vingt endroits celui où un fait ſera » le mieux placé pour répandre la lumiere » ſur tous les autres. Souvent un fait mon- » tré par avance & de loin, débrouille ce » qui le prépare ; ſouvent un autre fait

» ſera mieux dans ſon jour, étant placé en
» arriere «.

A ces défauts près, M. l'Abbé *Garnier* nous paroît digne d'être avantageuſement placé dans la claſſe de nos bons Hiſtoriens. Il avoit déjà mérité un rang diſtingué parmi les Littérateurs, par un Ouvrage qui a pour titre: *l'Homme de Lettres*. Des vues excellentes, beaucoup de connoiſſance dans la Littérature ancienne & moderne, étrangere & nationale, dans la Morale & la Politique, prouvent que l'Auteur a ſu bien choiſir la matiere de ſes lectures, qu'il les a très-bien digérées & en a tiré un grand parti. Son *Traité de l'origine du Gouvernement François*, eſt dans un autre genre; il a le ton de la Diſſertation, mais l'érudition n'y marche qu'accompagnée de l'éloquence & du raiſonnement.

GAUCHAT, [*Gabriel*] Abbé de S. Jean de Falaiſe, de l'Académie de Ville-Franche, né en Bourgogne en 1709.

Les Ouvrages qu'on a de lui pour la défenſe de la Religion contre les Incrédules, réuniſſent à la ſolidité des raiſonnements une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix. Il a ſu en écarter cet appareil de Théologie ſcholaſtique qui éloigne & décourage le Lecteur, & y a mêlé par intervalles une ironie fine, très-

propre à faire ſentir le ridicule de ſes adverſaires. Le ſtyle en eſt net, facile & plein de décence ; il n'y manque qu'un peu plus de nobleſſe & de préciſion.

GAUMIN, [*Gilbert*] Conſeiller d'Etat, né à Moulins en Bourbonnois en 1547, mort en 1667.

Outre le mérite de la capacité néceſſaire à ſa place, il avoit encore le goût des Lettres, & des talents propres à s'y diſtinguer. Il eſt beaucoup queſtion de lui dans *Ménage* & dans *Guy-Patin*, où l'on rapporte pluſieurs de ſes poéſies latines qui font regretter qu'on n'en ait pas formé un recueil. Il excelloit ſur-tout dans l'Epigramme.

Gaumin étoit encore un des Eſprits agréables & des beaux diſeurs de ſon temps. Le Luxembourg étoit ordinairement le Lycée où il alloit débiter ſes nouvelles. Comme il racontoit avec autant d'aiſance que d'intérêt, l'Auditoire qui ſe raſſembloit autour de lui étoit toujours très-nombreux. Un jour qu'il voulut faire retirer un laquais qui l'écoutoit, celui-ci lui répondit, *Monſieur, je retiens place ici pour mon maître.*

GAUTIER, [*Jean-Baptiſte*] Abbé, né à Louviers dans le Dioceſe d'Evreux en 1685, mort à Paris en 1755.

Il paſſa ſa vie à écrire contre les incré-

dules & les Jéſuites, mais ſes ouvrages mouroient à meſure qu'ils voyoient le jour. Il fut long-temps attaché à M. de *Colbert*, évêque de Montpellier, dont il faiſoit, dit-on, les mandements. Il y a apparence que la fermentation de ſa bile étoit le véhicule ordinaire qui enflammoit ſon génie; ſes Critiques des Lettres Perſannes & de l'eſſai de *Pope* ſur l'homme, en ſont la preuve; le fiel & les déclamations contre les Philoſophes y abondent. Ce n'eſt pas ainſi qu'on doit réfuter de pareils adverſaires; ſi on n'a pas le talent de la plaiſanterie, il faut du moins avoir le langage de l'honnêteté & de la raiſon.

GAYOT DE PITAVAL, [*François*] Avocat, né à Lyon en 1675, mort en 1743.

Pour ſe dédommager du peu de ſuccès de ſon éloquence au Barreau, & réparer les débris de ſa fortune qui étoit médiocre, il prit le parti de ſe mettre aux gages d'un Libraire, & publia volume ſur volume, ce qui n'eſt pas le moyen de faire de bons Ouvrages. Auſſi ceux de *Gayot de Pitaval* ne ſont-ils que des compilations indigeſtes & mal écrites. Le ſeul qui ſoit connu, par l'intérêt des matieres, eſt celui qui a pour titre, *Cauſes célebres*, en 20 vol. in-12. Cette collection ſeroit in-

téressante si un amas trop confus de matériaux jettés au hasard, sans choix & sans discernement ; si la fadeur, l'inégalité, l'incorrection & la platitude du style, n'étoient capables de fatiguer le Lecteur le plus avide & le plus curieux.

Nous n'ignorons pas que M. *Garsault* a réduit cet Ouvrage énorme en un seul volume sous le titre de *Faits des causes célebres & intéressantes.* Mais celui-ci est tombé dans l'extrêmité opposée ; il n'a fait qu'un squelette, & d'ailleurs son style est aussi rampant que celui de *Pitaval.*

GAZON DOURXIGNÉ, [*Sébastien-Marie*] né à Quimper en 17...

Ce qu'il a fait de meilleur, ce sont ses *Lettres critiques* sur quelques Tragédies modernes. Le discernement, le goût, la bonne Littérature se font sentir dans ces petits ouvrages polémiques, que l'enthousiasme du Public pour de mauvaises Pieces de Théatre, n'empêche que trop souvent de goûter. On est fâché qu'après avoir si bien fait valoir les Regles, M. *Gazon* ait donné son *Alzate, ou le préjugé détruit.* Cette petite Comédie en un acte & en vers n'a point été représentée & ne méritoit pas non plus d'être imprimée.

Cet Auteur s'est encore exercé dans l'Héroïde, où ses succes ont été médiocres.

On peut pardonner au Public de ne pas toujours bien accueillir ce genre de Poésie lugubre, fruit ordinaire des vapeurs & très-propre à en donner.

GEDOYN, [*Nicolas*] Abbé de Notre-Dame de Beaugenci, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Orléans en 1667, mort en 1744.

La Préface qu'il a mise à la tête de son excellente Traduction de *Quintilien*, prouve qu'il étoit en état de produire par lui-même. Il y présente avec capacité les plus beaux traits de l'éloquence, en découvrant en même-temps les causes de sa corruption chez les Romains. Dans le cours de l'ouvrage on remarque par-tout un Traducteur habile qui, sans être esclave de son original, en offre le véritable sens, embelli par les graces d'un esprit aussi élégant qu'éclairé; ce qui en rendra toujours la lecture utile aux jeunes gens qui voudront se former des idées saines sur l'éloquence & connoître les vrais principes du bon goût.

GENEST, [*Charles-Claude*] Abbé de S. Vilmer, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1719, étoit un des beaux Esprits de la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*. Ses vers pouvoient être agréables pour la Société qui en avoit fourni le sujet; mais on n'auroit pas dû

ſes rendre publics ; on n'en peut ſoutenir la lecture. Sa Tragédie de *Pénélope* eſt aujourd'hui le ſeul de ſes ouvrages dont on conſerve le ſouvenir. Cette Piece fut jouée pour la premiere fois en 1684 ſur le Théatre de Guénégaud & eut huit repréſentations. Elle eut plus de ſucces à la repriſe en 1703 ; elle fut encore mieux accueillie, quand on la redonna en 1732 ; & en 1745 elle eut un ſuccès plus grand que tous ceux qu'elle avoit déjà eu, ce qui feroit croire qu'il eſt beaucoup de Pieces qu'on ne joue plus, qui auroient peut-être auſſi du ſuccès, ſur-tout à préſent où la diſette fait tout accueillir avec tant d'indulgence.

Nous remarquerons, au ſujet de cette Tragédie, que M. *Boſſuet* qui, comme tout le monde ſait, a écrit contre le Théatre, la trouvoit ſi remplie de ſentiments de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas d'approuver lui-même le ſpectacle, ſi l'on y donnoit toujours des Pieces auſſi épurées. L'illuſtre évêque de Meaux n'avoit certainement en vue que le fonds du ſujet & les mœurs des perſonnages, car il étoit trop connoiſſeur pour l'admirer du côté du ſtyle qui eſt par-tout foible & proſaïque.

GENNES, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement de Paris, mort en 1759.

On voit par la lecture de ses *Mémoires* qu'il avoit la pénétration nécessaire pour saisir tous les points d'une affaire & l'art plus nécessaire encore de les réduire à un seul sans obscurité. Son style tantôt noble, tantôt badin est toujours analogue au sujet ; sa diction est naturelle, exacte, élégante. On peut juger, par ce que cet Avocat nous a laissé, qu'il avoit du goût & s'étoit formé sur de bons modeles, mérite qui manque à plusieurs de ses confreres dont les talents auroient besoin d'un peu plus de correction.

GEOFFROY, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Jésuite, ancien Professeur de Rhétorique au College de Louis-le-Grand, de l'Académie de Caen, né à Charoles en Bourgogne en 1706.

Les productions qu'on a de cet Auteur, pour être relatives aux devoirs de la place qu'il a occupée, n'en sont pas moins propres à être goûtées de tous les sages Littérateurs, par la chaleur & l'éloquence qu'il a su y répandre. Il a sur-tout un Discours latin très-bien pensé & très-bien écrit, où il examine dans quelle classe de Citoyens on doit placer un Homme de Lettres, & où il décide ainsi très-sagement la question : *S'il est honnête homme, parmi les meilleurs ; s'il est corrompu, parmi les plus*

dangereux. L'Oraiſon funebre de M. le Dauphin qu'il publia en Province, nous a paru l'emporter ſur preſque toutes celles qu'on a débitées à Paris, par le caractere bien choiſi de ſon Héros, caractere préſenté avec un intérêt qui ſemble ne rien devoir aux ſentiments de toute la France, pour l'auguſte Prince dont elle a reſſenti ſi vivement la perte.

1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé, né à Paris; mort en 1749.

A l'âge de vingt-deux ans il publia l'*Hiſtoire naturelle & politique du Royaume de Siam* qu'il compoſa à Siam même, où il avoit été conduit fort jeune par des Miſſionnaires de la Congrégation de *S. Vincent de Paule*. Quelques années après, on vit paroître la *Relation hiſtorique du Royaume de Macacar*. Ces deux Ouvrages renferment des choſes curieuſes & qui paroiſſent exactes; mais le ſtyle en eſt foible & incorrect. La meilleure production de l'Abbé *Gervaiſe* eſt l'*Hiſtoire de Boëce, Sénateur Romain, avec l'Analyſe des Ecrits qui nous reſtent de ce Philoſophe*. On y remarque une critique ſaine & judicieuſe qui fait honneur à ſes lumieres & à ſon goût.

2. GERVAISE, [*Dom-Armand-François*] frere du précédent, Carme Déchauſ-

ſé, puis Abbé de la Trappe, mort enſuite ſimple Religieux à l'Abbaye de Notre-Dame de Reclus, dans le Dioceſe de Troyes, où il avoit été enfermé par ordre de la Cour.

Sa plume ne s'eſt exercée que ſur des Ouvrages de Biographie, écrits avec chaleur, mais qui pechent par le défaut de juſteſſe & la ſingularité des idées. Il a écrit dans ce goût la vie de *S. Cyprien*, de *S. Irenée*, de *S. Paul*, de *S. Paulin*, de *Rufin*, de *S. Epiphane*, d'*Abailard*, de l'Abbé *Suger*, de l'Abbé *Joachim* & de pluſieurs autres. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Moine qui avoit, dit-on, des mœurs ſi auſteres, qu'il ſe rendoit inſupportable à tout ce qui l'environnoit, & qui fut obligé de ſe démettre de ſon Abbaye, ait traduit en François les *Lettres d'Abailard & d'Héloïſe* d'une maniere plus libre que ſon état, ſon caractere & le texte même, ne devoient le lui permettre.

GESSÉE ou JESSÉE, [*Jean* DE LA] Secrétaire du Duc d'Anjou depuis *Henri III*, né à Mauvaiſin dans la Gaſcogne, en 1551, mort vers 1593; Poëte auſſi médiocre que fécond. Son penchant à la Satyre lui attira pluſieurs déſagréments qui ne le corrigerent pas. La plupart de ſes Poëſies, qui ſont en très-grande quanti-

té, furent imprimées chez *Plantin*, dont la célebre presse n'avoit sans doute pas alors de meilleure occupation. Elles consistent en Sonnets, Ballades, Satyres, Epîtres, Odes & Quatrains. Il n'y a guere que ces derniers dont la lecture soit encore supportable. Ils sont moraux, ainsi qu'on en peut juger par celui-ci.

Nos Vies sont pesle-mesle assorties,
De bien & mal : encor de toutes parts
Croissent toujours dans ce jardin espars,
Là peu d'Œillets, ici beaucoup d'Orties.

1. GIBERT, [*Jean-Pierre*] Docteur en Théologie, né à Aix en Provence, en 1660, mort à Paris en 1736, Auteur peu connu des Littérateurs, mais très-estimé & très-consulté par les Jurisconsultes & les Théologiens. Il a beaucoup écrit en Latin & en François, & presque tous ses Ouvrages ont pour objet le droit canonique, & l'histoire ecclésiastique. Quoique le style en soit fort négligé, ils ne laissent pas d'être fort recherchés.

2. GIBERT, [*Baltazar*] ancien Recteur de l'Université, Professeur de Rhétorique au College Mazarin, parent du précédent, né, comme lui, à Aix, en 1662, mort en 1741.

Celui-ci est plus connu dans la Littéra-

ture, & a acquis plus de droits ſur la reconnoiſſance des Gens de Lettres, pour avoir profeſſé avec diſtinction les Humanités pendant plus d'un demi-ſiecle. Les Ouvrages qu'il a publiés ont été fort loués par les Journaliſtes, & ſont encore très-vantés dans l'Univerſité. Notre intention n'eſt pas de contredire de juſtes ſuffrages, mais de les modérer. Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique* où l'on a copié trop aveuglément les Journaux, auroient pu ſe diſpenſer de dire que la *Rhétorique ou les Regles* de M. *Gibert*, *eſt peut-être le meilleur Livre que nous ayons ſur le bel art de perſuader & de convaincre.* Pourquoi ſe laiſſer aller avec tant de facilité à des éloges excluſifs ? Un Littérateur inſtruit, qui lira l'ouvrage de M. *Gibert*, n'y trouvera tout au plus qu'une compilation ſurchargée de la Rhétorique d'*Ariſtote*, de celle d'*Hermogene*, du livre de l'Orateur de *Cicéron* & de l'Inſtitution oratoire de *Quintilien.* Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de méthode, beaucoup d'érudition, beaucoup de citations, beaucoup d'obſervations ; mais les Ouvrages didactiques, ſur-tout dans ce genre, exigent du goût, de la critique, des vues bien préſentés & principalement une élocution ſoignée & propre à animer les préceptes que l'Auteur veut faire

se goûter. C'eſt préciſément la partie qui manque à cette Rhétorique. Le ſtyle en eſt tantôt diffus, tantôt obſcur, tantôt embrouillé, & toujours ſans caractere.

M. *Rollin*, dans ſon Traité des études, a évité cet écueil. Il y eſt peut-être moins ſavant & moins profond que le Profeſſeur du College Mazarin dans ſa Rhétorique, mais il eſt plus élégant, plus moëlleux, plus piquant, plus inſtructif, plus didactique; il a l'art d'inſinuer ce qu'il enſeigne. Ceux qui ont donné la préférence à l'ouvrage de M. *Gibert* ſur tous les autres du même genre, ne connoiſſoient donc pas ce *Traité* eſtimable, ni tant d'autres productions telles que la Rhétorique du P. *Lami*, les Principes pour la lecture des Orateurs de M. l'Abbé *Mallet*, le cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé *Bateux*, &c., &c. que nous ne citons ici que pour faire ſentir combien on doit être réſervé ſur ces excès d'approbation qui peuvent nuire à la juſtice & au goût.

M. *Gibert* nous paroît bien plus eſtimable dans ſes *Jugements des Savants ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*. Cet Ouvrage, quoique une imitation de celui de *Baillet*, eſt infiniment ſupérieur à ſon modele. Au mérite d'une compilation

beaucoup mieux digérée, l'Auteur joint celui d'un ſtyle aſſorti à ſon objet. Il eſt aiſé d'y remarquer encore un talent ſingulier pour l'analyſe, des réflexions ſaines & judicieuſes, ainſi que dans ſes *Obſervations ſur le Traité des études*, où M. *Gilbert* paroît capable de bien écrire, quand il eſt animé. Pourquoi ces deux Ouvrages ſont-ils moins connus que le premier ? C'eſt un de ces problêmes que la bizarrerie du Public offre ſouvent à réſoudre.

GILBERT, [*Gabriel*] Secrétaire des commandements de *Chriſtine*, Reine de Suede, & ſon Réſident en France, mort à Paris vers l'an 1680.

Deux *Paſtorales* de ſa façon, chacune en cinq Actes, & un Poëme ſur l'*Art de plaire*, à l'imitation de l'Art d'aimer d'*Ovide*, peuvent encore trouver place dans les Bibliotheques où l'on ſe pique de tout conſerver. Ces Ouvrages offrent de temps en temps quelques traits heureux, peu propres toutefois à ſoutenir une réputation dans le monde Littéraire. Il y a même long-temps que le nom de ce Poëte ſeroit oublié, ſi les Compilateurs de Dictionnaires ne ſe fuſſent fait un devoir de le ranger parmi les Hommes célebres. *Gilbert* ne mérite point de l'être & ne l'a jamais été.

GILLET, [*Louis-Joachim*] Chanoine Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Sainte Genevieve, né dans le Diocese de S. Malo, en 1680. mort en 1753.

Sa Traduction de l'Historien *Josephe* est préférable à celle d'*Arnaud d'Andilly* pour la fidélité, mais très-inférieure pour la chaleur, la pureté & l'élégance du style. Il est fâcheux que l'éloquence se déploie souvent aux dépens de la vérité ; il est fâcheux encore qu'un Traducteur exact n'ait pas toujours le talent d'embellir son original.

GIRAC, [*Paul-Thomas* DE] né à Angoulême, mort à Paris en 1663, n'est connu que par les Ecrits qu'il publia contre *Costar*, qui mettoit *Voiture* au-dessus de *Balzac*. Il étoit plus versé dans l'Histoire & la Littérature que son adversaire ; mais il étoit moins poli. On est étonné des termes qu'il emploie jusques dans l'argument des chapitres de son Ouvrage ; en voici un qui peut en donner une idée : *Bévues, faussetés, contradictions, ignorance, impudence de M. Costar. Qu'il est un insigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied-plat, un grand chicaneur, un insolent, un imposteur.* Ce seul début dispenseroit tout Lecteur honnête de lire le reste du chapitre, supposé que cet Ouvrage oublié tombât entre ses mains. Quelles bon-

nes raiſons peut-on trouver dans un homme qui oublie toute raiſon dès le commencement ?

1. GIRARD DE VILLE-THIERI, [*Jean*] Abbé, né à Paris, mort dans la même ville en 1709, âgé de 68 ans.

Une vingtaine d'Ouvrages aſcétiques ſont le tribut que ſes talents ont conſacré au progrès de la piété. Il eſt non-ſeulement louable de ſes bonnes intentions, mais encore très-digne d'eſtime par l'onction, les lumieres & l'inſtruction qu'il a ſu y répandre ; ils ont d'ailleurs le mérite d'être aſſez bien écrits. Les plus connus ſont *le véritable Pénitent* & *le chemin du Ciel*, chacun en deux vol. in-12.

Les Littérateurs peu dévots ſeront étonnés de la place que nous donnons ici à cet Abbé ; mais ceux qui comprennent & qui prouvent que la Littérature n'eſt quelquefois que plus intéreſſante, quand elle eſt animée par une dévotion ſage & éclairée, ſouſcriront volontiers à cette admiſſion.

2. GIRARD, [*N.*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, Secrétaire-Interprete du Roi, mort en 1748.

Il y a d'excellentes choſes dans ſa *Grammaire*, connue ſous le titre de *Principes de la Langue Françoiſe* ; malgré cela, cet

Ouvrage le diſtingueroit peu du commun des Grammairiens. Ce ſont ſes *Synonymes François* qui ont juſtement établi ſa célébrité. M. l'Abbé *Girard* ne s'eſt point attaché à l'idée qu'on conçoit ordinairement du terme de *Synonyme* ; il a fait connoître, au contraire, très-évidemment que notre Langue n'avoit pas deux mots qui ſignifiaſſent préciſément & dans un égal degré de nuance la même choſe. En conſéquence de ce principe, il s'eſt appliqué à développer le vrai ſens, la véritable acception des mots qui ont entre eux une premiere reſſemblance de ſignification, & c'eſt-là ce qu'il faut entendre par les mots ſynonymes ; il les a claſſés & mis dans le jour le plus propre à en faire ſentir la valeur, la force, l'énergie & les diverſes nuances qui les diſtinguent. Non-ſeulement il joint, dans ſes examens, la clarté & la préciſion à la juſteſſe & à la méthode, mais il réunit encore, dans les exemples qu'il donne, le mérite de la morale à la délicateſſe des penſées.

C'eſt à ces Littérateurs utiles que l'Académie Françoiſe, principalement inſtituée pour la perfection de la langue, devroit réſerver les honneurs de ſes fauteuils ſi ſouvent occupés par des Ecrivains qui la méconnoiſſent & la dégradent.

M. *Beauzée* a donné une nouvelle Edition des Synonymes de M. l'Abbé *Girard*, où il en a ajouté quelques-uns de sa façon, sans parvenir à autre chose qu'à faire sentir que son modele est inimitable.

GIRAUD, [*Claude-Marie*] Docteur en Médecine, né à Lons-le-Saumier en Franche-Comté, en 17...

Les dons des Muses sont bizarrement confondus avec ceux d'*Esculape*, dans les Ouvrages qu'il a donnés au Public. On peut en juger par deux Poëmes en prose, dont les titres seuls sont capables d'effrayer; l'un est intitulé, *la Thériacade*, l'autre, *la Diabctanogamie.* On s'attend bien que la suite doit répondre à un titre aussi étrange. Il faut néanmoins avouer que l'Auteur a su y répandre des traits d'esprit & des saillies d'une imagination gaie. L'Apothéose du Docteur *Procope* en six Chants & en Vers, est de la même tournure & du même goût; la Poésie y parle le langage du Docteur *Diafoirus.*

Il n'en est pas ainsi d'une *Epître du Diable à M. de Voltaire*: les traits en sont ingénieux & d'autant plus piquants, qu'ils sont tous fondés sur la vérité. Ainsi nous ne dirons pas que le Diable ait mal choisi son Secrétaire. Le malheur de ces sortes de productions, c'est d'être bientôt con-

ſondues dans la foule ; ce ſont des lueurs qui brillent un inſtant pour diſparoître enſuite dans la nuit profonde de l'oubli.

GIROUST, [*Jacques*] Jéſuite, né à Beaufort en Anjou en 1641, mort à Paris 1689.

Il n'a pas une onction auſſi moëlleuſe & auſſi délicate que le P. *Cheminais*, ni une éloquence auſſi perſuaſive ; ſes *Sermons* approchent cependant de cette touche vive & douce dont il a été peut-être lui-même le modele. A la lecture il eſt aiſé d'y remarquer beaucoup d'incorrections dans le ſtyle, qui pouvoient être moins ſenſibles dans le débit, où la chaleur de l'action cache & fait même pardonner les négligences de la compoſition. Quoi qu'il en ſoit, le P. *Girouſt* a été placé parmi nos bons Prédicateurs, & le P. *Bretonneau* nous a donné une Edition de ſes Sermons en 5 vol. in-12.

GLIN, [*N.* DE SAINT] né à Limoges en 1620, mort vers la fin du dernier ſiecle.

Pour profeſſer plus librement le Calviniſme, il prit le parti de ſe retirer en Hollande. Ses premiers travaux littéraires ſe bornerent à la compoſition de la Gazette. Enſuite devenu Athée par la lecture des

ouvrages de *Spinosa*, sa plume s'exerça à une mauvaise Tradiction du *Tractatus Théologico-Politicus* de ce bizarre incrédule. C'est dans cette Traduction qu'on a puisé les premiers arguments dont on a farci tant de déclamations contre *Moïse* & l'ancien Testament. Le plus petit embryon suffit à la Philosophie pour faire éclorre les monstres qu'elle va chercher dans des pays barbares & inconnus.

GLATIGNY, [*Gabriel* DE] premier Avocal général de la Cour des Monnoies de Lyon, de l'Académie de la même ville, sa patrie, né en 1690, mort en 1755.

On a imprimé, quelque temps après sa mort, le Recueil de ses *Œuvres* qui consiste en des Harangues, prononcées au palais, & des Discours académiques. On voit qu'il n'étoit pas sans talent, qu'il écrivoit avec une sorte de facilité peu ordinaire aux Magistrats de Province; mais on voit en même-temps qu'il avoit des prétentions au savoir & au bel-esprit, ce qui suffit pour déprécier ses bonnes qualités; d'ailleurs son style est trop peu noble & trop peu animé. Ses *Œuvres* n'ont pas laissé d'avoir une seconde Edition.

GOAR, [*Jacques*] Dominicain, né à Paris en 1601, mort en 1653, un de ces

hommes qui, ſans littérature & ſans goût, réuſſiſſent quelquefois à faire des ouvrages utiles. Tel eſt celui que nous avons de lui ſous le titre d'*Eucologe* ou Rituel des Grecs, dans lequel on trouve des recherches très-curieuſes ſur la Lithurgie ſacrée des Orientaux. Le long ſéjour qu'il fit dans le Levant le mit ſans doute à portée de s'inſtruire par lui-même de tout ce qui concerne les cérémonies & pratiques religieuſes des peuples qui l'habitent. Mais s'il y acquit de l'érudition, il y oublia le génie de ſa langue.

1. GODEAU, [*Antoine*] Evêque de Graſſe, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672. Dans ſon temps il paſſoit pour un des meilleurs Auteurs, ſoit en vers ſoit en proſe; aujourd'hui on ſait ſeulement qu'il a écrit, ſans qu'on ſe donne la peine de lire ſes Ouvrages qui déplaiſent par la prolixité du ſtyle, quoique l'élocution en ſoit nombreuſe & facile. Son *Hiſtoire de l'Egliſe* a de la nobleſſe & de la ſimplicité, mais n'eſt pas exempte du défaut que nous venons de lui reprocher. Il n'a pas plus évité cet écueil en poéſie qu'en proſe. On dit pourtant que ſa *Paraphraſe du Cantique des trois jeunes Hebreux* lui valut l'évêché de Graſſe. Il paroît que cette anecdote n'a été imaginée que pour faire

dire un bon mot ou plutôt un mauvais rébus au Cardinal de *Richelieu*. Quoi qu'il en ſoit, cette longue Paraphraſe ne valoit pas un évêché ; on n'y trouve par-tout que des *fleurs d'or ſur le Ciel étalées*, des *miracles roulants*, de *vivants écueils*, & mille autres expreſſions ſemblables que le bon goût rejette, & que n'admit jamais la belle Poéſie. Le ſeul mérite qu'on y reconnoiſſe, c'eſt le nombre & l'harmonie, qualités aſſez rares dans les Poëtes ſes contemporains. Il faut cependant rendre juſtice à quelques ſtrophes & ſur-tout à celle-ci dont le quatrieme vers paroîtra très-heureux :

Qu'on te béniſſe dans les Cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches ſur les étoiles,
Et d'où juſqu'aux enfers tu lances tes rayons.

L'immenſe recueil de ſes Poéſies offre quelques autres morceaux aſſez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de vers vuides & bourſoufflés. Enfin on peut s'en rapporter, à quelque choſe près, au jugement que *Boileau* portoit de ce Poëte. » M. *Godeau* eſt un Poëte fort eſtimable. » Il me ſemble pourtant qu'on peut dire

» de lui ce que *Longin* dit d'*Hyperide*, qu'il » eſt toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui » remue, ni qui échauffe : en un mot qu'il » n'a point cette force de ſtyle & cette vi- » vacité d'expreſſion qu'on cherche dans » les ouvrages & qui les font durer. Je ne » ſais point s'il paſſera à la poſtérité, mais » il faudra pour cela qu'il reſſuſcite, puiſ- » qu'on peut dire qu'il eſt déjà mort n'é- » tant preſque plus maintenant lu de per- » ſonne «.

Nous remarquerons, avant de finir cet article, qu'on lit dans une Ode de M. *Godeau à Louis XIII*, une image rendue preſque mot à mot dans la Tragédie de *Polieucte*.

Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il y a dans la Tragédie :

Toute votre félicité,
Sujette à l'inſtabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il eſt difficile de ſe déterminer à ſoupçonner *Corneille* de plagiat ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Ode à *Louis XIII* eſt

antérieure aux premieres repréſentations de *Polieucte*.

2. GODEAU, [*Michel*] Profeſſeur de Rhétorique au College des Graſſins, Recteur de l'Univerſité & Curé de S. Côme à Paris, n'eſt connu que par la peine inutile qu'il s'eſt donnée de traduire ou plutôt de traveſtir en vers latins les œuvres poétiques de *Deſpréaux*. Le *Virgile* de *Scarron* approche plus de l'Enéïde, que cette Traduction ridicule, de ſon original.

GODEFROI. Il y a eu pluſieurs Savants de ce nom, preſque tous de la même famille, qui ont laiſſé une quantité prodigieuſe d'ouvrages ſur la Juriſprudence civile & eccléſiaſtique, ſur les Antiquités, l'Hiſtoire, la Théologie, la Politique, la Morale, & qui ne ſont bons qu'à être conſultés.

GOGUET, [*Antoine-Yves*] Conſeiller au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1716, mort en 1758.

On a de cet Auteur un Ouvrage intitulé, *l'Origine des Loix, des Sciences & de leurs progrès chez les anciens peuples*, où l'on conſidere le progrès des connoiſſances humaines depuis *Adam* juſqu'à *Cyrus*. Cette matiere eſt traitée avec autant d'exactitude que d'habileté. Les recherches

& les réflexions profondes y répandent autant de jour que d'intérêt. Le travail s'y fait plus sentir que le génie, mais le génie y perce quelquefois de maniere à donner une idée très-favorable des vues & du mérite de l'Auteur. C'est dommage que sa carriere n'ait pas été plus prolongée ; il auroit pu enrichir notre Littérature de plusieurs autres Livres utiles ; on dit même qu'il se préparoit à développer, pour la France en particulier, ce qu'il avoit d'abord entrepris pour les anciens peuples en général.

GOMBAUD, [*Jean* OGIER DE] né à S. Just-de-Lussac en Saintonge, mort à Paris en 1666, âgé de près de cent ans, Membre très-oublié de l'Académie Françoise, moins parce qu'il fut un des premiers reçus dans cette Compagnie, que parce qu'il étoit peu fait pour conserver la moindre réputation. *Boileau* a trouvé cependant quelque-uns de ses Sonnets passables ; qu'on y joigne trois ou quatre Epigrammes pleines de naturel & de vivacité, & l'on aura dans trois pages tout l'esprit de *Gombaud.*

GOMBERVILLE, [*Marin* DE ROI, sieur DE] de l'Académie Françoise, né dans le Diocese de Paris en 1600, mort en 1674.

Si les louanges des Contemporains pouvoient assurer l'immortalité, cet Auteur, qui n'est plus connu, tiendroit un rang distingué sur notre Parnasse. Tel est le sort ordinaire de ces réputations soufflées par l'esprit de parti ou par une amitié indiscrete. On fit pour *Gomberville* pendant sa vie, ce que deux ou trois Journalistes font aujourd'hui en faveur d'une foule d'Auteurs médiocres qui ne valent pas mieux que lui. Il fut gratifié de plusieurs Odes, Epîtres, Sonnets, & entre autres d'un de *Maynard*, où l'on est étonné de lui voir prodiguer les louanges sans mesure.

Travaille utilement pour la postérité,
Abandonne la Fable & prends soin de l'Histoire;
Ton esprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.

Ta plume, *Gomberville*, a touché les Savants,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'art, qui fait les Discours fleuris & déeevants,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.

Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux;
Tes princes fabuleux l'ont puissamment charmée.

Rome plaint les diserts qu'*Auguste* a caressés;
Tes Ecrits ont enfin guéri la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les siecles passés.

Qu'avoit-il fait pour mériter une si forte dose d'encens ? Quelques Romans insipides que le Peuple ne voudroit pas lire à présent, quelques Poésies dont le recueil seroit à peine supportable quand on le réduiroit à quatre pages. Pourroit-on compter, après cela, sur tant de brevets d'honneurs accordés si libéralement par M. de *Voltaire*, par l'*Aristarque* du Mercure de France, & par plusieurs autres Laudateurs, qui ne songent pas assez que la louange est un ridicule pour ceux à qui on la donne sans qu'ils la méritent, & pour ceux qui se croient en droit de la dispenser.

GOMEZ, [*Madeleine-Angélique*]. POISSON DE] née à Paris en 1684, morte à S. Germain-en-Laie en 1770.

Sa plume a été aussi féconde qu'intéressante ; plus de cinquante volumes de Romans attestent sa facilité & son goût pour ces sortes de bagatelles qui cessent quelquefois d'en être, quand elles tendent à l'instruction & à la morale. Les plus connus de tous, & ceux qui méritent le plus de l'être, sont les *Journées amusantes & les cent Nouvelles Nouvelles*, où par un mélange d'Histoires & de Contes, l'Auteur trouve le moyen d'instruire & de plaire ; il y regne autant d'imagination que de va-

riété ; c'eſt dommage que le merveilleux en détruiſe quelquefois l'intérêt & que les longueurs en déparent le ſtyle d'ailleurs agréable & facile.

GOMICOURT, [*Auguſtin-Pierre* DE] Secrétaire du Gouvernement de Picardie & d'Artois, de l'Académie d'Amiens, ſa patrie.

Né avec des talents propres à le faire exiſter par lui-même, & après avoir donné deux bons Ouvrages de ſon propre fonds, il s'eſt attaché à des Compilations, & par malheur il ne paroît pas avoir ſu bien choiſir ſes matériaux. On en a de lui une intitulée, *Eſprit des Philoſophes & Ecrivains célebres de ce Siecle*, à la tête deſquels il a mis M. d'*Alembert*. Nous avons d'abord cru que c'étoit pour ſuivre l'ordre alphabétique, mais il aſſure très-poſitiment que c'eſt par ordre de mérite & de diſtinction : *c'eſt parce que je crois*, dit-il très-ſérieuſement, *pouvoir aſſigner à cet Auteur eſtimable la premiere place parmi les Philoſophes de nos jours, non-ſeulement de ma Nation, mais de toutes celles de l'Europe.* Si telle a été ſa perſuaſion, il auroit dû au moins ne pas nous préſenter un *Eſprit* auſſi volatil que celui de cet Extrait. *Le premier Philoſophe de l'Europe* y paroît dans un raccourci qui étonne, d'une

ſécheresse plus que géométrique, ce qui n'eſt pas propre à faire honneur à la *Philoſophie.* Auſſi ne faut-il pas être ſurpris que le Public, dont le Compilateur bénévole a voulu preſſentir le goût, ne ſe ſoit pas empreſſé à lui voir augmenter ſa Collection. Cet homme ſubſtantiel auroit eu bientôt réduit tous nos Philophes à rien.

Il n'eſt pas plus heureux lorſqu'il dit que *notre Siecle ne le cede en rien aux plus célebres de l'antiquité.* A-t-il pu ignorer que ceux de *Périclès*, d'*Auguſte*, de *Léon X*, & de *Louis XIV*, ſeront toujours par excellence les Siecles du Goût & de la Raiſon ? Qui pourra donc aſſurer la préſéance au notre ? Sera-ce les lumieres philoſophiques ? Mais on ſait en même-temps que tous ces beaux Siecles ont dégénéré, quand ces météores ont paru.

M. de *Gomicourt* eſt beaucoup plus connu par un Ouvrage périodique, intitulé, l'*Obſervateur François à Londres*, où il ſait répandre de l'intérêt ſur les matieres qu'il y traite. Il faut croire qu'abandoné à lui-même, ſon jugement y eſt moins expoſé aux mépriſes, que lorſque l'enthouſiaſme philoſophique lui ſert de guide.

GOUDELIN, (*Pierre*) né à Toulouſe, mort dans la même ville en 1649, âgé

de 67 ans, célebre Poëte Gaſcon, dont les Ouvrages ſubſiſteront tant qu'on parlera la langue dans laquelle ils ſont écrits, & qui ſerviront à la faire ſubſiſter elle-même.

Il s'eſt exercé dans l'Epigramme, le Sonnet, l'Epître, l'Idylle, la Chanſon, l'Ode & le Chant Royal, & a excellé dans tous ces genres. Nous oſons dire, ſans crainte d'être démentis par ceux qui ſont en état d'apprécier ſes ouvrages, qu'il le diſpute à nos meilleurs Poëtes, par l'agrément & la fécondité des images & des fictions, l'élégance & la variété des tours, la juſteſſe & l'originalité des expreſſions, & ſur-tout par l'harmonie imitative. Quoiqu'il eût reçu de la nature une imagination vive & brillante, un caractere tendre & enjoué, & un génie véritablement poétique, nous doutons qu'il eût également réuſſi, s'il avoit écrit en François, langue pauvre & timide en comparaiſon de celle qu'on parle en Languedoc Celle-ci eſt non-ſeulement riche & hardie, mais pittoreſque & flexible, douce & énergique, variée & harmonieuſe; elle n'a ni expreſſions triviales ni images ignobles, parce que le Peuple y donne le ton, & qu'une langue qui n'eſt point ſujette au caprice des Cours & des Académies ne

peut ni s'appauvrir ni dégénérer *.

Bayle, *Doujat*, *Pelisson*, le P. *Vaniere*, *Campistron* à qui la langue de *Goudelin* n'étoit point étrangere, faisoient beaucoup de cas de ses Poésies ; c'est sans doute ce qui a engagé M. *Titon du Tillet* à placer ce Poëte dans son Parnasse François. La ville de Toulouse, pleine d'admiration pour ses talents & d'estime pour ses vertus, lui fit une pension pendant les vingt dernieres années de sa vie, &, lorsqu'il fut mort, plaça son buste dans le Capitole, à côté de celui du Poëte *Maynard*, son Compatriote.

GOUJET, (*Claude-Pierre*) Abbé, des Académies de Marseille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1767.

De plus de trente ouvrages que nous

---

* L'Idiome Languedocien n'est autre chose que la *Langue Romance* ou *Romaine* que parloient les François avant que leurs Rois eussent fixé leur séjour à Paris. On peut s'en convaincre par la lecture du *Nitar*, Auteur du neuvieme Siecle, qui, dans son Histoire des guerres entre les fils de *Louis-le-Débonnaire*, rapporte plusieurs passages écrits en *Langue Romance*, qui ne different en rien du langage usité aujourd'hui par les Languedociens. Les différentes Poésies qui nous restent des *Troubadours* ou *Trouveyres*, en sont une nouvelle preuve. Cette langue fut, dans la suite, appellée *Provençale*, du nom des Comtes de Toulouse, qui prenoient le titre *de Marquis & de Seigneurs de Provence*. C'est ce qui fit donner le nom de *Poëtes Provençaux* aux Troubadours & aux autres Poëtes de la Gaule Narbonnoise.

avons de cet Auteur on ne connoît guere que sa *Bibliotheque Françoise*, qui lui donnera toujours de la célébrité. L'érudition qui y est répandue, le style qui, sans être vif ni délicat, a une rondeur justement proportionnée à ce genre de composition, la font lire avec plaisir. On auroit seulement voulu que M. l'Abbé *Goujet* se fût borné à la qualité d'Historien, sans prendre celle de Juge. Pour prononcer sur les Ouvrages d'esprit, il faut être connoisseur & impartial. Cet Auteur a trop paru oublier que ces deux qualités lui manquoient.

GOULU, (*Jean*) Général de l'ordre des Feuillants, né à Paris en 1576, mort dans la même ville en 1629.

Ce n'étoit pas la peine qu'il se fît connoître dans la République des Lettres par un démêlé tel que celui qu'il eut avec *Balzac*. La fermentation de son esprit plus fait pour la solitude & le recueillement, que pour l'escrime littéraire, ne produisit que des libelles aussi absurdes que platement écrits. Ils sont oubliés aujourd'hui pour l'honneur de sa politesse : ses Vers & ses Traductions le sont aussi pour l'honneur de sa littérature.

GOURNAY, (*Marie* JARS DE) morte à Paris en 1645, âgée de 80 ans, fut en haute considération parmi nos premiers

Académiciens. Elle étoit très-jalouſe de la ſociété des beaux-eſprits ; & quiconque prétendoit à ce genre de gloire, devoit d'abord un tribut à ſa vanité. A ce ridicule près, qui n'en eſt plus un aujourd'hui, Mademoiſelle de *Gournay* avoit du mérite. Son eſprit étoit orné ; elle avoit l'imagination vive & agréable, une érudition peu commune parmi les perſonnes de ſon ſexe. C'eſt ce qu'il eſt facile de reconnoître par ſes Ouvrages qu'elle termine aſſez ſinguliérement. » Si ce livre me ſurvit, dit-elle, » je défends à toute perſonne, telle qu'elle » ſoit, d'y ajouter, diminuer, ni changer » jamais aucune choſe, ſoit aux mots ou » en la ſubſtance, ſous peine, à ceux qui » l'entreprendront, d'être tenus pour dé» teſtables aux yeux des gens d'honneur, » comme violateurs d'un ſépulchre inno» cent.... Les inſolences, voire les meurtres » de réputation que je vois tous les jours » en pareils cas en cet impertinent ſiecle, » me portent à lâcher cette imprécation «. Ces terribles anathêmes ont ſans doute effrayé le Lecteur, & c'eſt apparemment pour ne pas s'expoſer à cette tentation qu'on ne les lit plus. On leur rendroit cependant un grand ſervice d'en retrancher une infinité de mots ſurannés pour leſquels Mademoiſelle de *Gournay* a toujours

eu la plus tendre affection, ce qui engagea *Ménage* à la faire figurer dans sa *Requête des Dictionnaires.* Le Cardinal de *Richelieu* ne pouvoit s'empêcher de rire quand il lui en entendoit prononcer. *Tant mieux*, lui répondit-elle un jour, *je fais un grand bien à la France.* La finesse de ce mot consistoit à faire entendre au Ministre qu'elle conservoit les jours de son Eminence en l'égayant, genre de flatterie plus fait pour plaire à celui qui en étoit l'objet, qu'au Lecteur qui n'en juge pas de même.

Il ne faut pas ignorer que Mademoiselle de *Gournay* fut fille adoptive de *Michel Montagne*, qu'elle avoit elle-même choisi pour Pere, après la mort de ses Parents. On lui doit une édition des *Essais* avec une Préface à sa maniere, où l'on trouve des traits de sens, d'esprit & d'érudition, qui ont fourni, par parenthese, à *Pascal*, trois ou quatre de ses plus brillantes pensées.

GOURNÉ, (*Pierre-Mathias* DE) Prieur de N. D. de Taverny, né à Dieppe en 1702. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages sur la Géographie ancienne & moderne, parmi lesquels il s'en trouve deux ou trois dont on fait cas.

GOUSSET, (*Jacques*) Ministre pro-

teſtant, né à Blois en 1635, mort à Groningue en 1704, où il étoit Profeſſeur de langue Grecque & de Théologie. On a de ſa façon un Dictionnaire Hébreu auquel il travailla pendant quarante ans, & qui n'en eſt pas meilleur pour cela, s'il faut en croire pluſieurs Savants qui en ont fait la Critique.

GRAFFIGNY, (*Françoiſe* D'HAPPONCOURT DE) née à Nancy en 1696, morte à Paris en 1758. Ses *Lettres Péruviennes* lui ont fait une grande réputation. Quoiqu'il regne dans ce Roman un ton de métaphyſique qui paroît contre nature, ſur-tout dans une femme, & qui en refroidit l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expreſſions alambiquées; quoique le dénouement en ſoit totalement manqué, on ne peut cependant ſe refuſer, en le liſant, au charme ſéducteur qui en rend la lecture agréable & en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendreſſe a de plus vif & de plus touchant, tout ce que la nature animée par le ſentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richeſſe des détails, la variété des images, la chaleur du ſtyle, le pathétique des ſituations, peuvent offrir, à l'ame pour l'intéreſſer, la captiver & l'attendrir, ſe trouve dans cet Ouvrage eſtimable, préférable à mille

autres du même genre. On eſt ſeulement fâché que l'infidélité de *Zilia*, contre l'attente du Lecteur, vienne amortir l'intérêt qu'elle inſpire. Son changement, dont les motifs, malgré l'adreſſe de l'Auteur, trouvent peu de grace dans un cœur ſenſible, change auſſi les ſentiments qu'on ſe plaiſoit à éprouver en ſa faveur. Elle a beau faire des tours de force pour juſtifier ſa foibleſſe, on n'y découvre plus que les preſtiges d'une conſcience qui veut s'étourdir ſur ſes fautes, mais qui n'en impoſent point au Juge impartial qui doit les condamner.

Madame de *Graffigny* eſt Auteur du Drame de *Cénie*, en cinq actes & en proſe. Cette Piece eut beaucoup de ſuccès dans ſa nouveauté, & le Public la revoit jouer avec un nouveau plaiſir. Tel ſera toujours le ſort de ces Pieces où l'intérêt domine, quand elles ſeront réduites aux juſtes bornes que le bon goût doit leur preſcrire.

GRAMMOND, (*Gabriel*, Seigneur DE) Préſident au Parlement de Toulouſe, mort en 1654.

On fait peu de cas de ſon *Hiſtoire de Louis XIII*, à cauſe de l'inexactitude des faits que l'envie de plaire au Cardinal de *Richelieu* lui fit dénaturer; mais on eſtime ſon Hiſtoire des Guerres que ce même Monarque

Monarque eut à ſoutenir contre les Sujets Proteſtants, pour les recherches & les anecdotes curieuſes qu'elle renferme. Le ſtyle de ces deux Ouvrages eſt peu ſoigné.

1. GRAND, (*Joachim* LE) Abbé, né à Saint-Lo, en Normandie, en 1653, mort à Paris en 1733.

Il fut très-profond dans l'Hiſtoire & dans la Politique, & ſe diſtingua dans pluſieurs ambaſſades, où, ſous le titre de Secrétaire il eut la plus grande part aux Traités qui ſe négocierent de ſon temps. A ſon retour, il exerça, dans le Miniſtere des Affaires étrangeres, la place que M. l'Abbé de *La Ville* remplit aujourd'hui avec tant de ſuccès & de diſtinction. Quoiqu'on ne liſe plus ſes différents Mémoires, parce que les objets ſur leſquels ils roulent, ont ceſſé d'être intéreſſants, on y trouve néanmoins des anecdotes & des vues propres à ſatisfaire & à inſtruire les Curieux. Son *Hiſtoire du Divorce d'Henri VIII* eſt ſur-tout un recueil de faits qu'on peut conſulter utilement, pour connoître les principaux reſſorts pratiqués dans ce célebre événement.

2. GRAND, (*Marc-Antoine* LE) Comédien, mort à Paris en 1728, âgé de 56 ans.

Peu content de prêter sa voix aux productions des autres, il voulut occuper la Scene de ses propres Ouvrages. Le défaut principal de ses Comédies en général, est d'être peu régulieres & trop licentieuses, mais elles offrent de la gaieté, des saillies, du naturel, un dialogue vif, & des traits d'un très-bon Comique. Plusieurs sont restées au Théatre ; *L'Aveugle-Clairvoyant*, *l'Ami de tout le monde* & *la Nouveauté*, sont celles qui reparoissent le plus souvent.

GRANVILLE, (*Jean-Etienne* LE BRUN DE) *voyez* BRUN.

GRANGE, (*Joseph* DE CHANCEL DE LA) né au Château d'Antoniat, près de Périgueux, en 1676, mort au même Château, en 1758.

Ses plus grands succès ont été précisément dans le genre qu'il auroit dû s'interdire. Tout le monde connoît ses *Philippiques*, ouvrage aussi plein d'énergie que de fiel & d'atrocité, dont la Poésie ne fait pas pardonner les monstrueux écarts. Malheur à ceux qui n'ont d'esprit qu'autant que la bile fermente dans leur estomac. L'esprit qui naît des passions déréglées ne peut que s'égarer, & perd, aux yeux des hommes sages, tout le mérite qui transpire dans ses productions. Il y a

toute apparence que c'étoit le ſeul germe de celui de M. de *la Grange*; ce qu'il a fait de ſang-froid eſt au-deſſous du médiocre. Il eſt étonnant que ſes Tragédies ne conſervent pas même le plus foible reſte de cette chaleur impétueuſe qu'on remarque dans ſes *Philippiques*. *Amaſis*, *Ino & Mélicerte*, ſont reſtées au Théatre ſans qu'on s'empreſſe trop de les faire reparoître. Le défaut de ſimplicité dans le plan, les négligences dans la verſification, ont été cauſe du diſcrédit de cette derniere, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs intéreſſante & pathétique ; la premiere eſt beaucoup mieux conduite, mais les défauts de l'élocution nuiſent également au mérite qu'elle peut avoir. Malgré ſa médiocrité elle n'a pas laiſſé de fournir au Marquis de *Maffei* & à M. de *Voltaire* le ſujet de leur *Mérope* ſous des perſonnages différents.

Pour apprécier en deux mots les talents & les défauts dramatiques de M. de *la Grange*, qu'on réuniſſe, d'un côté, la fécondité de l'invention, la liaiſon dans l'intrigue, l'adreſſe dans l'enchaînement des Scenes, la juſteſſe & l'intelligence dans le Dialogue, & de l'autre, les travers d'une imagination romaneſque à la foibleſſe du ſtyle, au manque de vigueur dans les carac-

teres, à trop de langueur dans le dialogue, & l'on aura une juste idée de ce Poëte.

On peut donc conclure qu'il n'avoit de talent décidé que pour la Satyre, car ses *Opéra* sont encore inférieurs à ses Tragédies. Cette malheureuse disposition ne l'abandonna presque jamais. Après avoir fait des vers à la louange du Gouverneur des Isles Ste. Marguerite où il étoit prisonsonnier, & en avoir obtenu par reconnoissance un peu plus de liberté, il fit bientôt après une Epigramme violente contre le même homme, ce qui le replongea dans une plus étroite prison. Ce trait suffit seul pour faire connoître que les talents sont toujours dangereux pour les mauvais caracteres.

Il a laissé un fils qui a cultivé aussi la Poésie. Si les vers de celui-ci ne sont pas non plus de la premiere perfection, ils sont du moins bien éloignés de l'emportement de ceux de son pere.

GRAVILLE, [*Barthelemi-Claude* GRAILLARD DE] né à Paris en 1727, mort en 1764.

De toutes les Brochures dont il a été le pere, la seule qui lui ait survécu est celle qui a pour titre, l'*Ami des Filles*. Ce n'est pas un de ces Ouvrages approfondis, mé-

dités avec ſoin, & toujours irréprochables dans leurs maximes; mais il eſt écrit avec facilité & contient des avis dont le Sexe peut tirer de l'utilité.

GRÉCOURT, [*Jean-Baptiſte-Joſeph* VILLARD DE] Chanoine de Tours, ſa patrie, né vers 1683, mort dans la même ville en 1743; Poëte moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordurier. Il s'eſt exercé dans le genre des Contes de *la Fontaine* & des Epigrammes de *Rouſſeau*, ſans ſonger qu'il n'avoit ni le même génie que ces deux Poëtes, ni les mêmes qualités pour lui faire pardonner ſes licences. Son Poëme de *Philotanus* n'eut de ſuccès que par les circonſtances & que parce que la malignité humaine eſt toujours avide de ce qui la flatte L'uniformité du ſtyle, le peu de nobleſſe des penſées, le défaut de fineſſe & même d'imagination, réduiſent ce Poëme, plus burleſque que marotique, dans la claſſe de ces ouvrages qui ne ſont plus ſupportables, dès que le ſujet ceſſe d'intéreſſer.

GRESSET, (*Jean-Baptiſte-Louis*) de l'Académie Françoiſe & de celle de Berlin, né à Amiens.

Le *Vert-vert* ſera toujours un Poëme charmant & inimitable. Sans ſouiller ſa plume par l'impiété & la licence qui dés-

honorent celle de l'Auteur de *la Pucelle*, le Poëte a ſu y répandre un agrément, une fraîcheur & une vivacité de coloris qui le rendent auſſi piquant dans les détails, qu'il eſt riche & ingénieux dans la fiction. On placera toujours cet agréable badinage parmi les productions originales, propres à faire aimer des étrangers la gaieté Françoiſe, en écartant toute mauvaiſe idée de nos mœurs.

Ses autres Poéſies légeres ne le diſtinguent pas moins des Poëtes de nos jours qui ſe ſont exercés dans le même genre. Si on leur pardonne quelques négligences qui prêtent quelquefois à l'agrément du ſtyle, & quelques longueurs qui impatientent le Lecteur, on conviendra que c'eſt ce que nous avons de mieux pour le naturel, les graces & la ſimplicité.

Le Méchant ſera toujours, de l'aveu des Connoiſſeurs, une de nos excellentes Comédies & un vrai modele de verſification. Le ton de cette Piece eſt du meilleur goût, le Dialogue plèin d'aiſance & de vivacité, le ſtyle précis, élégant & varié; les caracteres en ſont ſaiſis & deſſinés avec fineſſe & rendus avec vérité.

M. de *Voltaire* a donc eu tort de plaiſanter M. *Greſſet* ſur ſes ſcrupules au ſujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Il

étoit très-permis à un Poëte, toujours attentif à respecter les mœurs & la Religion, de se repentir publiquement d'avoir exercé ses talents dans un genre que l'austere vertu est très-éloignée d'approuver. D'ailleurs personne ne devoit être plus réservé sur la censure comique que l'Auteur de la *Prude*, de l'*Indiscret*, de *la Femme qui a raison*, du *Droit du Seigneur*, de *Charlot ou la Comtesse de Givry*, en un mot de toutes les Comédies qui ont paru sous son nom. Mais enfin il a voulu être plaisant, & il a oublié qu'*Arlequin* demeure toujours *Arlequin*, même lorsqu'il a joué son rôle avec le plus d'applaudissement.

GREVIN, (*Jacques*) né à Clermont en Beauvoisis, mort à Turin en 1570, âgé de 29 ans, Poëte oublié & contemporain de *Ronsard*. Tout ce qu'on peut dire à son sujet, c'est qu'il paroît avoir le premier introduit parmi nous l'usage des Chansons galantes, dont il avoit tiré le modele des Italiens & des Espagnols. Celles qu'on a faites depuis, sont très-propres à effacer les siennes. Ce genre étoit réservé à notre Nation & aucune n'y a plus excellé.

GRIFFET, (*Henri*) Jésuite, Prédicateur du Roi, né à Moulins en Bourbonnois en 1698.

L'éloquence de la chaire, l'Hiſtoire & la Critique ont ſucceſſivement exercé ſes talents. Ses *Sermons*, quoique très-eſtimables, d'un ſtyle naturel, oratoire & aſſorti aux différents ſujets, ne ſont pas la partie la plus ſenſible de ſon mérite. La *Continuation de l'Hiſtoire de France du P. Daniel & Hiſtoire de Louis XIII*, eſt particuliérement ce qui lui aſſure une gloire ſolide parmi nos utiles Littérateurs. Les Diſſertations qu'il a répandues dans le corps de l'ouvrage du P. *Daniel*, ſont d'une inſtruction & d'une netteté qui jette le plus grand jour ſur pluſieurs parties des nos Annales qui n'étoient pas encore aſſez développées. L'érudition, la ſagacité, la méthode, y marchent d'un pas égal, revêtues du genre de ſtyle convenable à ces ſortes de diſcuſſions. Le volume qu'il a ajouté aux *Mémoires chrologiques* du P. d'*Avrigny*, ſon confrere, eſt marqué au même coin. Son dernier Ouvrage ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire, doit être regardé comme le Code de tous les Hiſtoriens.

On a encore du P. *Griffet* pluſieurs Livres aſcétiques, comme l'*Année du Chrétien*, l'*Exercice de Piété pour la Communion*, &c, qui prouvent autant la diverſité de ſes talents, que ſon zele pour la Religion.

GROSLEY, [*Pierre Jean*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, né à Troyes en 1718.

Il a beaucoup écrit & preſque tous ſes Ouvrages ſont inſtructifs. On peut le placer avantageuſement dans le petit nombre de Littérateurs qui ſoutiennent parmi nous le goût de l'érudition. Avec un ſtyle plus ſoigné, il ſeroit encore plus intéreſſant, & par-là même plus utile. Son *Voyage d'Italie* & celui *de Londres* ſont les plus eſtimées de ſes productions, où parmi quelques petites inexactitudes on reconnoît le bon Obſervateur, en état de communiquer ſes obſervations d'une maniere auſſi agréable qu'inſtructive.

GUEDEVILLE, (*Nicolas*) né à Rouen, vers 1650, mort en 1712.

Après avoir quitté les Bénédictins, il ſe réfugia en Hollande où il ſe maria. La néceſſité ſans doute le jetta dans le métier d'Ecrivain, pour pouvoir ſubſiſter; les Ouvrages qu'on a de lui ſe reſſentent également & du mauvais état de ſa fortune & de la trempe de ſes ſentiments. Le plus connu eſt un Journal intitulé, l'*Eſprit des Cours de l'Europe*, qui n'eſt qu'un Recueil de déclamations pleines de fiel, de menſonges, de platitudes & d'atrocités. M.

d'*Avaux*, le fit ſupprimer, mais l'Auteur le continua, après la mort de ce Miniſtre ſous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, juſqu'en 1710. Malgré la baſſeſſe du ſtyle, cet Ouvrage a été recherché, parce que la Satyre eſt toujours piquante pour tous les Eſprits, & encore plus pour ceux qui y applaudiſſent ſans diſcernement. Il faut bien ſe garder d'accueillir de ſemblables productions. Quand la Satyre eſt inſolente & calomnieuſe, elle n'eſt propre qu'à révolter les ames honnêtes; elle eſt pardonnable & utile, lorſqu'elle attaque des défauts ou des abus réels, en reſpectant les loix de la bienſéance & en annonçant ſur-tout plus de zele que de malignité.

GUELLETTE, (*Thomas-Simon*) Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1683, mort à Charenton en 1766.

Les Contes Mogols, les *Mille & une heure*, les *Mille & un quart d'heure* ſont le fruit de ſa plume facile & plus attentive à conſulter le goût des perſonnes frivoles & oiſives, que l'utilité du Lecteur éclairé & judicieux. On doit être peu ſurpris que ces rêveries aient été bien reçues, dès qu'elles furent miſes au jour. Il eſt une certaine claſſe d'Eſprits, & c'eſt le plus grand nombre, incapable de s'attacher à

des lectures solides; il leur faut des Livres qui ne demandent ni application ni étude; & le talent de les amuser n'a pas droit de prétendre aux honneurs des talents réels & honorables.

GUENEBAULD, (*Jean*) Médecin, né à Dijon, mort dans la même ville, en 1630. On a de cet Auteur un ouvrage de près de 200 pages in-4. intitulé: *Le Réveil de Chindonax, Prince des Vacies, Druydes, Celtiques, Dijonnois, avec la sainteté, religion & diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures.* Ce livre est une preuve de l'intempérance des conjectures où se portent les enthousiastes de l'antiquité. On avoit trouvé dans une vigne appartenante à M. de *Guenebauld*, un tombeau de pierre où étoit une inscription grecque qu'on a traduite ainsi:

» Dans le Bocage de Mithra, ce Tom» beau couvre le Corps de Chindonax, » Grand-Prêtre. Retire-toi, impie, car les » Dieux sauveurs gardent mes cendres «.

Il n'en a pas fallu davantage pour faire, sur des preuves très-legéres, de ce *Chindonax*, un Prince des Vacies, des Druydes, des Celtes, des Dijonnois, & pour amener un Traité de la sainteté, de la religion des diverses cérémonies observées aux anciennes sépultures. Il peut y

avoir des recherches utiles dans ce Traité, mais on conviendra que, d'après la seule inscription, il faut avoir bien du courage, pour faire de *Chindonax* un Prince des Vacies, des Druydes, &c. Quoi qu'il en soit, nous remarquerons, au sujet de cette découverte, que M. *Guenebauld* ne fut pas le seul qui s'enthousiasma. *Casaubon* alla exprès de Geneve à Dijon pour voir ce monument ; le Président *de Thou* voulut l'acheter ; M. le Docteur ne put s'en détacher qu'en faveur du Cardinal de *Richelieu*, qui lui donna en échange la Charge de Bailli de l'Abbaye de Cîteaux d'une utilité plus réelle. Après la mort du Cardinal, ce tombeau passa entre les mains de *Gaston*, duc d'Orléans. On ne sait ce que cette pierre est devenue depuis ce ce temps ; M. l'Abbé *le Bœuf*, très-avide, comme on sait, de ces sortes de morceaux, assure cependant l'avoir vue dans la Basse-Cour d'un Curé, près de Versailles, où elle sert d'abreuvoir. C'est ainsi que tout dépérit dans la vie.

GUENÉE, [*Antoine*], Abbé, ci-devant Professeur de Rhétorique au College du Plessis, né dans le Diocese de Sens, est principalement connu par un Ouvrage intitulé, *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*, où

l'on venge la Nation Juive des calomnies de cet Ecrivain, & l'on releve avec force les erreurs, les méprises, les contradictions, les bévues, les absurdités dans lesquelles il est tombé, lorsqu'il a voulu disserter sur l'ancien Peuple de Dieu & sur les Livres sacrés. Il est peu d'ouvrages polémiques qui soient écrits avec autant de solidité, de sagesse, de méthode & d'honnêteté. Cependant M. de V. n'y a répondu que par des injures, toujours plus faciles que les raisons, sur-tout quand on a tort. Mais ses invectives n'ont pu nuire au succès de ces *Lettres*. On vient d'en donner une troisieme Edition, qui n'a pas été moins bien accueillie du Public que les précédentes, & qui, entre plusieurs augmentations, contient six nouvelles Lettres employées à la défense de la législation de *Moyse*. On ne peut refuser à M. l'Abbé *Guenée* une grande érudition, une profonde connoissance de l'histoire ancienne en général, & de celle des Hébreux en particulier, une logique vive & pressante, de la justesse dans les idées, de la clarté & de la netteté dans le style qui n'est peut-être pas assez animé, & un ton de modestie & de politesse d'autant plus généreux, que l'Auteur prend la défense de la vérité contre un Adversaire

qui l'avoit traité d'*imbécille* & de *franc ignorant.*

GUERET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1641, mort dans la même ville en 1688.

Le Parnasse réformé, & *la Guerre des Auteurs*, qui en est la suite, eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté, & seroient encore aujourd'hui des ouvrages piquants, si la plaisanterie & l'ironie qui y dominent étoient d'un meilleur goût. Ce qu'on y remarque de plus estimable, c'est la droiture & le zele de leur Auteur. Il étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de son temps, qui n'étoient cependant rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. Il eût fallu, pour avoir un succès durable, que *Gueret* eût su mieux modérer ses saillies, & qu'il eût attaqué ce travers de son siecle avec des armes plus propres à en faire sentir le ridicule & les dangereux effets. Tant que les Auteurs médiocres auront la ressource de suppléer au défaut du mérite par les maneges des petites séductions de Société, la Littérature sera médiocre, parce que le vrai talent, qui dédaigne les manœuvres, sera toujours opprimé & méconnu. Les Rossignols déserteront les bosquets du Parnasse, pour y laisser glapir les Roite-

lets, à moins que le Dieu du Goût ne vienne en personne écorcher les *Marsias* & distribuer des oreilles d'âne aux *Midas*, qui les protegent ou les approuvent.

GUIBERT, [*N.* Madame] Pensionnaire du Roi, née à Verseilles en 1725.

Ses Vers ont été loués par les Journalistes, mais ceux qui les lisent sans prévention, trouvent qu'elle eût pu se dispenser d'en publier le Recueil. Madame *Guibert* a joint, dit-on, dans sa premiere jeunesse les agréments de la figure à la prétention de l'esprit : elle a dû sans doute l'accueil de ses Poésies à l'empire de ses charmes. Les Lecteurs qui ne l'ont point vue, sont donc dispensés d'être aussi indulgents, & on peut lui dire que c'est desirer trop de faveurs à la fois, celles des Graces & des Muses.

GUICHARD, [*Jean-François*] Poëte léger, plein d'esprit & de saillies. Il ne s'est encore exercé que dans des bagatelles & sortiroit peut-être de son genre, s'il entreprenoit un Ouvrage sérieux & de longue haleine. Nos Journaux ont souvent présenté de petites Pieces de Poésie de sa façon, qui se font lire avec plaisir. Le Recueil qu'il se propose d'en donner pourra être très-piquant, à condition qu'il en

écartera certains Contes trop libres répandus ſous ſon nom dans les *Sociétés*. La petite Comédie lyrique du *Bucheron* eſt pleine d'agrément & de gaieté, & eſt dans le vrai goût du Théatre Italien qui ſe perd tous les jours par le jargon philoſophique qu'on a eu la mal-adreſſe d'y admettre.

GUICHENON, (*Samuel*) Hiſtoriographe de France, de Savoie & de Dombes, né à Mâcon en 1607, mort en 1664.

Ceux qui écrivent ſur l'Hiſtoire de France, trouveront de grands ſecours dans ſes Ouvrages ; ils contiennent des recherches curieuſes qui remontent fort haut. Son *Hiſtoire de Breſſe & de Bugey*, dont on a donné une nouvelle Edition en 1770, ſon *Hiſtoire généalogique de la Maiſon de Savoie*, fourniront toujours un recueil de titres, de chartres, d'obſervations, d'éclairciſſements qui peuvent ſervir à débrouiller le cahos de l'Hiſtoire, dont on ne ſauroit trop conſtater les monuments. Au reſte, ces Ouvrages ſont enrichis de figures, plus propres à inſtruire le Lecteur que la plupart des colifichets qui embelliſſent nos Brochures, & qui les font vivre quelque temps à la faveur du Burin.

GUYON, [*N.*] Abbé, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté.

Il eſt moins connu par ſon *Hiſtoire Romaine*, ſon *Hiſtoire des Indes*, celle *de Amazones*, celle *des Empires*, & ſon *Eſſai critique ſur* celui *d'Occident*, que par l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, Ouvrage où il entreprend de réfuter les erreurs & les impiétés de M. de *Voltaire*, en rapprochant ſes principes, & en le mettant en contradiction avec lui-même. Ce Livre a été accueilli, comme il le méritoit, par les Honnêtes-gens, & a eu pluſieurs Editions.

Il étoit naturel que l'Oracle, ſi vivement attaqué dans ſon ſanctuaire, ſe déchaînât à ſon tour contre le Profanateur de ſes myſteres; mais la maniere dont il s'eſt expliqué, n'a fait que mieux connoître combien il étoit indigne du culte que la ſuperſtition lui rendoit. Les termes les plus bas ſont ſortis en foule de ſa bouche ſacrée, & jamais Divinité ne fit entendre un pareil langage. Nous ne répéterons pas tous les anathêmes de ſa fureur; il ſuffit de dire qu'il l'appelle *Valet de Libraire*, *Auteur de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs*, *le dernier des Ecrivains inutiles & par conſéquent le dernier des Hommes*. Ces raiſons ne ſont rien moins que divines.

Voici ce qu'un ſimple Mortel y a répondu dans un * Ouvrage édifiant.

» Les derniers des hommes, M. de *Vol-*
» *taire*, ſont ceux qui ſont les plus dange-
» reux, & les plus dangereux ſont ces Ecri-
» vains dont la plume s'efforce de renver-
» ſer tout-à-la-fois l'ordre de la Religion
» & celui de la Société; ces Ecrivains qui
» dégradent les Lettres par l'injuſtice de
» leur haine, l'amertume de leur ſtyle, la
» licence de leurs déclamations, l'atrocité
» de leurs calomnies, le renverſement de
» toutes les bienſéances; ces Ecrivains qui
» amuſent, par leurs bons mots & leurs
» ſarcaſmes, la multitude ignorante & lé-
» gere, & qui oſent ridiculiſer le mérite
» & l'honnêteté; ces Ecrivains qui veu-
» lent être plaiſants aux dépens de ce qu'il
» y a de plus ſacré & de plus reſpectable,
» qui veulent être crus, en dépit du juge-
» ment & de la raiſon, qui veulent être
» eſtimés, malgré la juſtice & le bon goût;
» ces Ecrivains enfin que le délire encenſe,
» & qui, noircis par la fumée de l'encens
» même qu'ils ont reçu, ſont mis enſuite
» au rebut, comme ces fauſſes Divinités

* *Tableau philoſophique de l'eſprit de M. de Voltaire, pour ſervir de ſuite à ſes Ouvrages & de Mémoires à l'Hiſtoire de ſa Vie.*

» que la ſuperſtition la plus groſſiere ne
» peut adorer qu'un moment «.

GUYS, [*Jean-Baptiſte*] de l'Académie de Caen, né à Marſeille.

Son Drame en Vers libres d'*Abailard & d'Héloïſe*, n'eſt point fait pour être repréſenté; ſa Tragédie de *Térée*, en cinq actes, ne l'a jamais été; mais on remarque dans ces deux Pieces une verſification facile & quelquefois pleine de chaleur.



H.

1. HABERT, [*François*] né à Iſſoudun en Berri, Poëte qui vivoit ſous *François I.* & ſous *Henri II.* Après *Marot*, il eſt celui de tous ſes Contemporains qui ait réuni plus de grace & d'énergie dans ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, & qu'on ne lit plus. Les Littérateurs qui ne ſe laiſſent point aller au torrent & de la mode & du bel-eſprit, y trouveront des morceaux qui, pour la force & l'imagination, ſont infiniment ſupérieurs à ces prétendus morceaux choiſis dans nos anciens Poëtes, qui figurent dans le Mercure. C'eſt ſur-tout dans les Epîtres qu'*Habert* a le mieux réuſſi. Il en a d'hiſtoriques, de badines, de philoſophiques. C'eſt de ce dernier genre qu'eſt celle qu'il adreſſe au Comte de *Nevers*, dont le but eſt de prouver qu'il n'y a point de véritable nobleſſe ſans vertu,

Non pas vertu, de laquelle eſt vêtu
L'homme arrogant, qu'on dit vertu mondaine,
Qui ſemble belle & ne vaut un feſtu,
Pour ce qu'elle eſt de tout orgueil fontaine;
Mais bien vertu excellente, haultaine,

Qui fait des Grands la naiſſance florir,
Qui ſous les pieds met l'envie & la haine,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir,
Vertu qui vient d'une ſource certaine,
De vérité, non ſujette à mourir.

Pierre HABERT, ſon frere, n'eut pas autant de ſuccès dans la Poéſie, qu'il cultiva également. Ses Ouvrages ne laiſſerent pas de lui procurer des Charges honorables à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III.* Il fut pere d'un Poëte connu ſous le nom d'*Iſaac Habert*, dont les productions ſont auſſi inconnues que les ſiennes. C'eſt de ce dernier que naquit *Iſaac Habert*, mort Evêque de Vabres 1668, de qui nous avons des Poéſies Latines aſſez eſtimées, des Hymnes, entre autres, inſérées dans quelques Breviaires, dont la chaleur & l'onction donnent une idée favorable des talents & de la piété de l'Auteur.

2. HABERT, (*Philippe*) Commiſſaire d'Artillerie, un des premiers qui furent reçus à l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1603, mort en 1637, d'une autre famille que les précédents.

On a de lui, un Poëme de trois cents Vers, intitulé, *le Temple de la Mort*, où l'harmonie ſe fait ſentir autant que la verve, & où le langage eſt beaucoup plus pur, que dans la plupart des ouvrages de

ſon temps & même de celui-ci ; ce qui prouve qu'il avoit du génie & qu'il auroit pu porter plus loin la perfection de ſes talents, ſi la mort n'eût abrégé ſa carriere. On ſera étonné de ce début, ſur-tout ſi on ſe rappelle que *Deſpréaux* & *Racine* n'étoient pas nés, quand ce petit Poëme parut.

Sous ces climats glacés où le Flambeau du monde
Eſpand avec regret ſa lumiere féconde,
Dans une Iſle déſerte eſt un Vallon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
Là, ſur de vieux Cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oyſeaux de malheureux augure,
La terre pour toute herbe y produit des poiſons,
Et l'hyver y tient lieu de toutes les ſaiſons.
Mille ſources de ſang y font mille rivieres, &c.

3. HABET, (*Germain*) Abbé & Comte de Cériſy, de l'Académie Françoiſe, mort à Paris, ſa patrie, en 1655, frere du précédent, & auſſi bon Poëte que lui. Le plus connu de ſes Ouvrages, & qui mériteroit de l'être davantage, eſt la *Métamorphoſe des yeux d'Iris changés en Aſtres*, Poëme d'environ ſept cents Vers, digne de figurer à côté des meilleurs Métamorphoſes d'*Ovide*, ſoit pour l'invention qui eſt auſſi ingénieuſe que féconde, ſoit pour la Poéſie qui eſt noble, coulante, pleine de chaleur & de ſentiment, mais où le

goût de l'antithese se fait un peu trop sentir.

HALDE, (*Jean-Baptiste* DU) Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1743.

Il est connu dans la République des Lettres par la *Description historique, géographique & physique de l'Empire de la Chine*, en 4 vol. in-folio. Cet Ouvrage est ce que nous avons aujourd'hui de plus complet & de plus exact sur ce vaste Empire. On l'a traduit dans presque toutes les Langues de l'Europe, en entier ou par extraits Le style en est simple, judicieux, & tel qu'il convient à une Description historique.

Ce Jésuite a eu aussi une grande part au Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des Missions étrangeres, où, parmi des récits propres à intéresser la piété, on trouve des détails de Géographie, de Physique, d'Astronomie, d'Histoire naturelle, propres à intéresser également les Curieux & les Savants, dont quelques-uns ont su profiter de plusieurs découvertes qui sont énoncées dans cette Collection.

HALLÉ, (*Pierre*) Professeur en Droit Canonique dans l'université de Paris, né à Bayeux en 1611, mort à Paris en 1689;

mérite d'être plus connu des Juriſconſultes que des Littérateurs. On a de lui un Recueil de Poéſies & de Harangues Latines, qu'il publia étant Profeſſeur de Rhétorique au College d'Harcourt, & qui ne peuvent être eſtimées que de ceux qui ne connoiſſent pas les bons Poëtes & les bons Orateurs.

Si cet Auteur n'a pas été heureux dans la partie des Belles-Lettres, il s'eſt rendu juſtement recommandable dans la Falculté de Droit, en introduiſant dans ſes Ecoles la diſcipline qu'on y obſerve aujourd'hui.

HAMEL: (Il y a pluſieurs Auteurs de ce nom) *Voyez* DUHAMEL.

HAMILTON, (*Antoine*, Comte D') mort à S. Germain-en-Laie en 1720.

Ses Poéſies ſont très-agréables pour ceux qui préferent l'eſprit & la gentilleſſe au ſentiment. Son Epître au Comte de *Grammont*, mêlée de proſe & de vers, eſt une des plus jolies Pieces de ce genre. Les Romans qu'il a faits, n'intéreſſent que par un ton de badinage & de plaiſanterie, dont il a le premier donné l'exemple. On lui attribue les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui ſont très-bien écrits, & qu'on peut propoſer comme un modele à ſuivre dans ces ſortes de productions.

HARDI ou HARDY, [*Alexandre*] Poëte François qui vivoit du temps d'*Henri IV*, & qui a fait quarante Pieces de Théatre, parmi lesquelles il n'y en a pas une bonne. Cet Auteur ne travailloit que pour vivre, & la faim ne donne ni le tact nécessaire pour sentir les beautés, ni le temps de les perfectionner. Son style, cependant est plus conforme au genre dramatique, que celui de tous ses prédécesseurs. Il employa sur-tout les vers héroïques. Ceux par lesquels il commence sa *Didon*, ne sont pas irréprochables, mais on en a fait de nos jours de plus mauvais :

Grands Dieux, qui disposez de l'empire du Monde :
Toy, qui portes en main le tonnerre qui gronde,
Jupiter, ennemi du Peuple Phrygien,
Qui fais que notre Troie à présent n'est plus rien, &c.

Il ne faut pas chercher dans ce Poëte les regles des trois unités ; on voit dans une de ses Pieces intitulée : *la Force du sang*, une fille enlevée au premier acte & qui au second paroît dans la maison du ravisseur ; elle accouche d'un fils, au troisieme, qui, au quatrieme, se trouve âgé de sept ans, & au cinquieme acte, est reconnu par son pere. Dans ces temps encore barbares, les Auteurs & les Specta-

teurs étoient également peu difficiles ; on n'étoit point du tout étonné de voir le début d'une Piece commencer dans un lieu & le dénouement arriver dans un autre, vingt ans après.

HARDION, [*Jacques*] de l'Académie Françoise & de celle des Belles-Lettres, né à Tours en 1686, mort à Paris, en 1766.

Ce n'est pas sur les éloges de M. *Thomas*, son successeur à l'Académie Françoise, ni sur ceux de M. *le Beau*, qu'il faut juger du mérite de cet Ecrivain. Quand les louanges sont d'étiquette, on peut se dispenser de les prendre à la lettre. M. *Hardion* a beaucoup travaillé, mais ses Ouvrages ne sont, le plus souvent, qu'une compilation, où le jugement & la saine Critique n'ont pas présidé. Sa *Nouvelle Histoire poétique*, n'est qu'un recueil de morceaux traduits d'*Homere*, d'*Ovide* & de *Virgile*, dont il a fait un corps, auquel il a donné une forme historique, & qu'il a revêtu de son style net & facile, à la vérité, mais souvent inégal. Ses deux *Traités* de la Poésie & de l'Eloquence, sont une répétition inutile des préceptes des grands maîtres anciens & modernes : on n'y trouve pas une seule pensée qui lui appartienne. L'*Histoire Universelle* est ce qu'il a fait de mieux, mais on pourroit en faire

une meilleure pour remplir les vues qu'il s'étoit propofées.

HARDOUIN, [*Jean*] Jéfuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729; un des plus profonds & le plus fingulier de tous les Savants qui aient paru dans notre Littérature. L'immenfité de fon érudition le précipita dans les plus abfurdes chimeres. A force de favoir, il embrouilla tout, & la grande connoiffance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs & Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages compofés par les Moines du treizieme fiecle. Les Jéfuites l'obligerent de fe rétracter, ce qu'il fit, fans changer d'opinion, preuve certaine de folie. Son Livre intitulé *Athei detecti*, ne pouvoit être non plus que le fruit d'une imagination bleffée qui réalifoit tout ce qui fe préfentoit à elle. On fera furpris après cela d'apprendre que nous lui avons l'obligation de plufieurs excellents Ouvrages d'Hiftoire & de Critique; tant il eft vrai que le travers de l'efprit n'exclut pas toujours les lumieres néceffaires pour produire quelquefois de bonnes chofes.

HARPE, [*N.* DE LA] voyez DELAHARPE.

HAUTEROCHE, (*Noel* LE BRETON Sieur DE) mort à Paris en 1707 à 90 ans.

Egalement Acteur & Poëte, il a composé plusieurs Comédies dont quelques-unes sont conduites avec art, & d'une gaieté assez piquante. *Le Deuil*, *Crispin Médecin*, *le Cocher supposé*, sont restées au Théatre, & servent quelquefois à dédommager des lugubres pantomimes, tristes enfants de la Comédie larmoyante.

HAYER, (*Jean-Nicolas-Hubert*) Récolet, né à Sar-Louis en 1708.

Le meilleur Traité & le plus complet que nous ayons dans notre langue, sur *la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame*, est de ce Religieux. Ce Traité qui forme plusieurs volumes, est écrit d'un style clair, net & facile, qui annonce plus l'homme de Lettres que le Théologien. Il est plein de réflexions solides, de comparaisons justes, d'applications lumineuses, &c. Les autres Ouvrages du P. *Hayer*, ont pareillement pour objet la défense de la Religion; sans être aussi estimables que le premier, ils prouvent l'activité de son zele, & ne font pas moins honneur à ses lumieres qu'à ses sentiments.

HELVÉTIUS, (*Claude-Adrien*) ancien Maître-d'Hôtel de la Reine, ci-devant

Fermier-Général, né à Paris en 1716, mort dans la même ville en 1771.

Le goût des Lettres le porta à de grands ſacrifices, & l'engagea dans de grands écarts. On connoît le ſort de ſon Livre *de l'Eſprit*, où une Métaphyſique téméraire, a répandu tant d'erreurs & produit tant d'abſurdes aſſertions. Mais ſi M. *Helvétius* a eu le malheur de ſe tromper, il a eu au moins le courage de ſe rétracter & la prudence de ne rien mettre au jour, depuis le malheureux ſuccès de ſon Ouvrage.

S'il nous eſt permis de faire quelque réflexion ſur ſon caractere, nous ſerons autoriſés à dire que l'amour exceſſif de la célébrité & trop de penchant à ſe laiſſer ſéduire par des inſinuations artificieuſes, ont été la vraie cauſe de l'abus qu'il a fait de ſes talents, propres d'ailleurs à ſe faire eſtimer en tout autre matiere. La candeur & les autres vertus de ſon ame faiſoient pardonner, par ceux dont il étoit connu, les illuſions de ſa Philoſophie. Nous pouvons aſſurer, d'après de juſtes obſervations, qu'elle étoit dans lui une eſpece de manie involontaire, fruit de ſes premieres liaiſons, plutôt qu'une morgue arrogante & ſyſtématique. Auſſi M. *Helvétius* n'adopta-t-il jamais les intrigues & les

procédés de la Cabale, qui avoit ſu d'abord ſe l'attacher, par adreſſe, & le conſerver enſuite, par la juſte crainte qu'il avoit d'en devenir la victime. Il connoiſſoit trop bien le *Stylum philoſophicum* pour ne pas s'attendre à ſe voir accablé de ſarcaſmes, pour peu qu'il eût paru ſe détacher de l'étendard ſous lequel on le retenoit captif; il ſe contentoit de gémir dans le ſein de l'Amitié, de l'extravagance & des excès de tant de maniaques qui ſe faiſoient gloire de l'avoir pour confrere. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paroître philoſophe, avec tant de riſques, & la foibleſſe de n'oſer ceſſer de l'être, avec tant de moyens d'aſſurer ſa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il étoit capable de donner.

1. HENAULT, d'autres écrivent HESNAULT, (*Jean*) né à Paris, mort en 1682.

Boileau ne lui a pas rendu juſtice, en le confondant dans ſa neuvieme Satyre avec *Bardin*, *Colletet*, *Pelletier*. Son Sonnet ſur un avorton, celui qu'il fit contre le miniſtre *Colbert*, un autre ſur la vie privée, prouvent qu'il avoit beaucoup de talent pour la Poéſie. Ce fut lui qui en donna le goût & en apprit les regles à Madame *Deshoulieres*; peut-être même a-t-il

ſacrifié à la gloire de cette Dame quelques morceaux dont il auroit pu lui-même ſe faire honneur. Quoi qu'il en ſoit, il étoit peu jajoux de la gloire que donnent les talents de l'eſprit, comme il le paroît par une Lettre qu'il adreſſa à ſon Eleve, ſous le nom de *Sapho*, pour l'exhorter à ne pas tant s'appliquer à l'étude.

On ne peut craindre trop d'être trop eſtimée,
Rien ne nous aſſervit comme la Renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le ſuit.
Pour moi, je ne ſuis point la dupe de la gloire ;
Je vous cede ma place au Temple de Mémoire, &c.

On aſſure que ce Poëte avoit traduit en vers tout le Poëme de *Lucrece*, & qu'il le mit au feu par des motifs de conſcience. A juger de cette Traduction par les cent premiers vers qui nous en reſtent & que nous devons à ſes amis, qui les avoient copiés, c'eût été un des meilleurs Ouvrages de ce genre ; les divers morceaux qu'il a traduits de *Seneque* le Tragique, nous confirment dans cette idée. On a oublié d'inſérer dans le Recueil de ſes Poéſies une Eglogue & une Elégie, imprimées dans le *Fureteriana*, qui feroient honneur certainement à la plupart des Poëtes de nos jours Il y a ſur-tout de très-beaux vers &

beaucoup de Morale, dans l'Elégie, dont le ſujet principal eſt le combat de la Raiſon contre l'Amour. Tel en eſt le début.

Echappé des périls d'une ardente jeuneſſe,
Et parvenu dans l'âge où regne la ſageſſe,
Je m'étois réſolu d'écouter la Raiſon,
Et d'être ſage au moins dans l'arriere ſaiſon.
Je contemplois déjà les miſeres humaines,
Et j'en accuſois plus nos plaiſirs que nos peines;
J'en accuſois ſur-tout les plaiſirs amoureux,
Comme les plus légers & les plus dangereux;
Je voyois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font ou par les biens qu'ils coûtent,
Et me reſſouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croyois auſſi pour jamais dégoûté;
Mais j'oſai voir *Olimpe*, &c.

Nous ne citerons plus que ce morceau où le Poëte fait parler la Raiſon, qui lui a déjà donné de bons avis, & qui vient de l'exhorter à ne pas la confondre avec l'Opinion qui ne pourroit que le tromper.

Fuis le fantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle Opinion, Reine des fantaſtiques,
Source de tant de biens & de maux chimériques.
C'eſt-elle qui de l'homme augmentant les beſoins,
Multiplie avec eux ſes travaux & ſes ſoins,
Qui lui faiſant haïr le repos & la joie,
Aux avares ſoucis livre ſon ame en proie;
Qui lui fait de la gloire enſanglanter l'Autel,
Et courir à la mort pour ſe rendre immortel.

C'eſt-elle qui corrompt les mœurs & les maximes,
Ravale des vertus & couronne des crimes,
Selon ſon intérêt, regle ſes ſentiments,
Juge des actions par les événements,
Mépriſe un vertueux que le ſort abandonne,
Révere un ſcélérat que le bonheur couronne,
Aux Peuples inquiets vante les nouveautés,
Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltés, &c.

L'Auteur de l'*Art Poétique*, n'auroit-il pas dû retrancher du nombre des mauvais Poëtes, un homme qui penſoit & verſifioit ainſi*? Son jugement à l'égard d'*Hénault*, ne doit donc être regardé que comme un de ces excès auxquels le penchant à la Satyre entraîne quelquefois les eſprits les plus juſtes d'ailleurs.

2. HENAULT, (*Charles-Jean-François*) Préſident Honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, mort à Paris, ſa patrie, en 1770.

Ceux qui ſont capables d'apprécier la

* » C'étoit, dit M. de *la Monnoie*, un des hommes de » ſon temps qui tournoit le mieux un vers. *Deſpreaux*, » ſi délicat là-deſſus, ne le nioit pas, & quand on lui » demandoit, pourquoi donc au troiſieme Chant de ſon » Lutrin, & dans ſa neuvieme Satyre, il en avoit parlé » avec mépris? Il répondit qu'au lieu d'*Heſnault*, il avoit » d'abord mis *Bourſault* & enſuite *Perrault*, avec leſquels » il s'étoit réconcilié, & leur avoit ſubſtitué en dernier » lieu *Heſnault*, qui, étant mort dès 1682, étoit hors d'état » de former aucune plainte «.

méthode & la précision, la profondeur & la clarté, la multitude des instructions & la briéveté des volumes, l'art de présenter en racourci des tableaux, sans rien faire perdre aux objets les plus étendus & les plus multipliés, trouveront ces qualités réunies dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.* Cet Ouvrage lui a procuré une grande célébrité pendant sa vie, & lui en assurera une plus solide encore dans la postérité. Ses imitateurs n'ont pas eu le même succès; aussi n'avoient-ils pas le même génie. On pense bien que si M. le Président *Hénault*, n'eût composé que la Comédie du *Réveil d'Epiménide* & & la Tragédie de *François II*, il eût été facile de l'égaler & même de le surpasser en ce genre qui n'étoit pas fait pour lui.

HERITIER, (*Nicolas* L') Historiographe de France, mort à Paris, sa patrie, en 1680.

Après avoir donné au Théatre deux Tragédies qui n'eurent pas de succès & n'en méritoient point, il s'adonna à l'Histoire où il ne réussit pas mieux. On peut en juger par son *Tableau historique des principaux événements de la Monarchie Françoise*, Ouvrage diffus, traînant, & surchargé de détails inutiles, qui annoncent plutôt un homme qui écrivoit pour remplir

les fonctions de sa place d'Historiographe & faire des volumes, qu'un Ecrivain judicieux & exercé dans la Littérature. Il est à remarquer que notre histoire n'a jamais été mieux écrite que par ceux qui s'y sont appliqués par l'impulsion du talent, & non par celle du devoir qui ne le donne pas.

La Traduction du *Traité de la Paix & de la Guerre par Grotius*, prouve que M. l'*Héritier* étoit aussi mince Traducteur, que Poëte médiocre, & mauvais Historien.

2. HÉRITIER DE VILLANDON, (*Marie-Jeanne* L') fille du précédent, de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Ricovrati, né à Paris en 1664, morte en 1734.

Quoique ses Ouvrages, qui consistent en des Romans, des Contes, des Traductions & des Poésies annoncent, de l'imagination, de l'esprit & de la facilité, ils n'ont pas été capables de lui faire une réputation solide. La raison de cette disgrace est qu'ils ne s'élevent pas au-dessus de la médiocrité, destinée de tous les temps à une mort prompte & sans éclat. Ils ont cependant reçu de grands éloges de ses Contemporains; mais la Postérité actuelle ne daigne pas plus lire ces éloges, que ces productions qui en ont été l'objet. Ce

ne sont pas les louanges qui font vivre les écrits ; c'est aux écrits à vivre par leur propre mérite, & à justifier les louanges.

HERMANT, (*Godefroi*) Chanoine de Beauvais, sa patrie, & ancien Recteur de l'Université, né en 1617, mort à Paris en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne.

M. de *Voltaire* ne le connoissoit sans doute pas, quand il a dit, dans sa Notice des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV*, qu'il n'avoit fait que des Ouvrages polémiques. Il est vrai que sa plume s'est beaucoup exercée sur des discussions théologiques, & que ses productions, en ce genre, ont subi le sort commun à tous les enfants de la discorde, & de l'humeur qui ne devroient pas naître, & qui meurent toujours avec la honte d'avoir existé ; mais il n'est pas moins vrai que M. *Hermant* a laissé beaucoup d'autres écrits, tels que les *Vies* de *S. Athanase*, de *S. Basile*, de *S. Grégoire de Naziance*, de *S. Chrysostome*, de *S. Ambroise*, & des Traductions de quelques Ouvrages des Peres de l'Eglise, dont le défaut principal est l'enflûre & la diffusion ; ce qui suffit pour ôter tout empressement de les lire, excepté à ceux qui savent pardonner le verbiage en faveur de l'instruction.

HERSAN, (*Marc-Antoine*) Professeur de Rhétorique au College du Plessis, & ensuite d'Eloquence au College Royal, né à Compiegne en 1652, mort en 1724.

Il a servi les Lettres de deux manieres très-utiles, en les enseignant avec zele & en leur procurant des secours par des établissements. La fondation du College de Compiegne, à ses propres dépens, est un trait qui suffiroit seul pour faire honneur à sa mémoire, si ses Ouvrages ne lui donnoient un rang parmi nos Littérateurs estimables. Le plus connu & le plus estimé est l'*Oraison funebre*, en Latin, *du Chancelier le Tellier* : le style en est noble, pur, bien soutenu ; la Traduction qu'en a donnée M. l'Abbé *Bosquillon*, sans en faire sentir tout le mérite, ne laisse pas d'être élégante & propre à se faire lire avec plaisir. Les Poésies latines de M. *Hersan*, ne sont pas de la premiere force ; elles annoncent plus de goût dans l'expression, que de richesse dans l'invention ; malgré cela, on peut les mettre à côté de ce que plusieurs modernes ont composé de mieux en ce genre.

HOUDART, (*Antoine*) voyez MOTHE.

HUET, (*Pierre-Daniel*) Evêque d'Avranches, de l'Académie Françoise, né à Caen en 1630, mort à Paris en 1721.

Tous ſes Ouvrages ſont remplis d'une érudition qui étonne l'eſprit humain, & ſuppoſe l'étude la plus immenſe & la plus réfléchie. Son *Traité de l'Origine des Romans*, offre tant de recherches curieuſes, de remarques inſtructives, de déciſions judicieuſes en matiere de goût, qu'il lui donneroit une place diſtinguée parmi les Littérateurs, quand il n'auroit pas d'autre titre.

Sa *Démonſtration évangélique* eſt d'un autre genre. Cet Ouvrage, le plus riche, le plus complet, le plus déciſif qu'on ait en matiere de Religion, réunit à la multitude des preuves hiſtoriques, un ordre & une force de ſtyle qui en rendent la lecture intéreſſante. Ceux qui ſe plaignent de n'y pas trouver aſſez de raiſonnements, ignorent que la Logique (dont on peut abuſer) n'eſt pas toujours propre à éclairer & à convaincre l'eſprit; que l'enchaînement des faits conduit de lui-même, & ſans peine, à la connoiſſance de la vérité. Les Ecrivains qui ont attaqué la Religion, ſe ſont attachés à des faits particuliers, qu'ils ont ajuſtés à leur maniere, pour en tirer parti en faveur de l'incrédulité. M. *Huet* les préſente tous ſans déguiſement, il y joint les autorités propres à les appuyer, & rend la conſéquence facile &

victorieuse à tout esprit juste, dégagé du préjugé des passions. C'est par-là que son Ouvrage est classique pour toutes les Théologies de l'Europe. Il le composa avant d'avoir embrassé l'Etat ecclesiastique, où il n'entra qu'à l'âge de 46 ans. *Louis XIV* qui connoissoit son mérite, lui donna l'Evêché d'Avranches, l'associa au grand *Bossuet* pour l'éducation de M. le Dauphin, en qualité de Sous-Précepteur. Ce fut M. *Huet* qui traça le plan, & dirigea l'exécution de tous ces Commentaires utiles qu'on nomma *Dauphins*. Il se démit de son Evêché, afin d'avoir plus de temps à donner à l'étude, & se retira ensuite à la Maison professe des Jésuites de Paris, où il passa les vingt dernieres années de sa vie.

On a encore de cet Auteur plusieurs Ouvrages de Géométrie, de Philosophie, de Morale, de Politique, d'Histoire, de Critique, de Grammaire, de Poésie Grecque & Latine, dont la plupart sont estimés. Son *Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, porte le caractere propre de l'Auteur, c'est-à-dire, qu'on y trouve une érudition sage & de la plus grande étendue. Son *Traité philosophique de la foiblesse de l'Esprit humain* n'est pas aussi estimé. Il est vrai qu'il y soutient des paradoxes, mais ces parado-

xes n'ont rien qui puiſſe faire penſer qu'il ait douté des vérités de la Religion, comme M. de *Voltaire* a oſé l'aſſurer. Telle eſt la ruſe ordinaire des Incrédules : ils s'efforcent d'aſſocier à leur Secte les grands Hommes, en jettant malignement des nuages ſur la ſincérité de leur foi. M. *Huet* n'a jamais rien dit ni rien avancé de propre à favoriſer cet odieux artifice ; il fut toujours auſſi fidele à ſes devoirs, que zélé pour la gloire de la Religion, & mourut dans des ſentiments dignes des Ouvrages qu'il avoit publiés pour la défendre.



J.

JACOB, (*Louis*) Carme, Bibliothécaire du Cardinal de *Retz*, né à Châlons-sur-Saone en 1608, mort à Paris en 1670, est un de ces Ecrivains laborieux qui n'ont d'autre mérite que celui des recherches, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'être quelquefois très-utiles. Ceux du P. *Jacob* ont tous pour objet l'Histoire Littéraire; & quoiqu'ils offrent des inexactitudes, & soient écrits en Latin barbare, ils lui ont mérité un rang distingué parmi les Erudits du siecle dernier. On prétend que sa *Bibliographie Parisienne*, dans laquelle il rendoit compte de tous les Livres qui s'imprimoient à Paris, a donné la premiere idée des Journaux, & que ce ne fut que d'après cette espece de Catalogue, que M. de *Sallo* conçut le dessein du Journal des Savants. Quoi qu'il en soit, *Baillet*, le P. *Nicéron*, *Bayle* & *du Pin*, ont beaucoup puisé dans les Ouvrages de ce Religieux, dans celui, entr'autres, qui a pour titre : *Bibliotheca pontificia*, où l'Auteur donne un Abrégé de la Vie des Papes, & une Notice des Ecrits publiés par eux &

contre eux; ce qui suffit pour ranger le P. *Jacob* parmi les Compilateurs utiles.

JACQUELOT, (*Isaac*) Théologien Protestant, né à Vassy en Champagne en 1647, mort à Berlin en 1708. Il passe pour un des meilleurs Prédicateurs de sa Secte; quelques-uns des nôtres en ont sans doute jugé de même, car il est facile de reconnoître dans leurs discours plusieurs morceaux de cet Auteur.

Jacquelot eut de grands démêlés avec *Bayle* & le Ministre *Jurieu*. Ces démêlés produisirent beaucoup d'Ecrits qu'on ne lit plus. On a de lui un Traité de l'Existence de Dieu, infiniment au-dessous de celui de *Fénélon*, & un Traité de l'Inspiration des Livres sacrés, dont la premiere Partie est très-estimée. Le style de cet Auteur est coulant & rapide, mais incorrect & négligé. C'est assez le défaut de ceux qui écrivent en pays étranger, où l'on n'est pas difficile en fait de langage.

JACQUIN, (*Armand-Pierre*) Abbé, des Académies de Rouen, de Metz & d'Arras, né à Amiens en 1721.

Ses *Entretiens sur les Romans*, & ses autres Ouvrages littéraires, annoncent des conoissances & le talent d'écrire, sans avoir rien qui les distingue de cette foule de productions qui se perdent dans le Public. Ce

qu'il a fait de mieux, sont deux volumes de *Sermons* pour l'Avent & le Carême, où l'onction & le zele caractérisent cet Orateur chrétien. On n'y trouve point, à la vérité, ces traits de force qui étonnent l'Auditeur, ces tableaux énergiques qui le frappent, ces grands mouvements qui l'entraînent ; mais il est aussi très-éloigné de cette affectation de descriptions frivoles, plus propres à amuser qu'à instruire, de ces portraits où l'on s'occupe plus du coloris que de la vérité, de cette recherche d'esprit qui éteint le feu de l'action, & invite à croire qu'on n'est pas plus persuadé soi-même, qu'on ne s'inquiete de persuader les autres ; de ces pensées plus fines que solides, de ces tours plus brillants que naturels, de ces expressions plus mondaines qu'oratoires ; ressources indignes de la majesté de la Chaire, & plus ajustées au ton des fauteuils académiques, où l'on peut sentir le sommeil de celui qui parle, & prédire celui des personnes qui étoutent. Ces Discours offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur, & toujours du naturel. M. l'Abbé *Jacquin* paroît s'être formé sur *Cheminais*. Il n'a pas un caractere aussi marqué, ni une éloquence aussi soutenue que son modele ; il

ne laisse pas, malgré cela, de se faire lire avec plaisir. Il paroît persuadé de tout ce qu'il dit ; & ce mérite, si rare aujourd'hui, exige qu'en sa faveur on lui fasse grace de ce qui lui manque.

JARDIN, (*Benigne* DU) ancien Maître des Requêtes, né à Paris. Sa Traduction de *Pétrone* n'est qu'une paraphrase sans goût, sans élégance, qui ne conserve aucun des caracteres de l'original. Quoique les fragments trouvés par *Nodot*, soient reconnus pour des Ecrits supposés, M. *du Jardin* n'a pas laissé de les admettre & de les traduire, parce qu'ils donnent une liaison apparente au corps de l'Ouvrage. Il a rendu les vers Latins par des vers François, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns d'heureux. Les Notes qui accompagnent la Traduction, sont instructives pour la plupart. M. *du Jardin* a fait aussi une Histoire de *Rienzi*, moins bien écrite & plus abrégée que celle qu'en avoit donné avant lui le P. *Ducerceau*. On n'y trouve de morceau bien frappé que le portrait qu'il fait de son Héros. » Né, dit-il, avec » un esprit vif, élevé, entreprenant, une » conception facile, une mémoire sûre, » un génie subtil & délié, beaucoup de facilité à s'exprimer, un cœur faux & dissimulé, une ambition sans bornes, il se

» donna tout entier à l'étude, enſorte qu'il
» devint bon Grammairien, meilleur Rhé-
» toricien, excellent Humaniſte. Il em-
» ployoit les jours & les nuits à la lecture;
» il ſavoit par cœur *Tite-Live*, *Cicéron*,
» *Valere-Maxime* & *Séneque*. Il avoit une
» admiration particuliere pour *Jules-Céſar*,
» qu'il ſe propoſoit pour modele. Il paſ-
» ſoit ſon temps à déchiffrer les Inſcrip-
» tions qu'il cherchoit ſur les marbres bri-
» ſés des ruines les plus anciennes, & les
» expliquoit mieux que perſonne. Il s'é-
» crioit ſouvent : ô Dieu ! que ſont deve-
» nus ces grands Hommes ? Ne verra-t-on
» plus de véritables Romains ? La juſtice
» eſt-elle exilée pour jamais? Il étoit d'une
» figure avantageuſe, ſévere Obſervateur
» des Loix : moyen dont il ſe ſervoit pour
» gagner la bienveillance du Peuple ; four-
» be, impoſteur, hypocrite, faiſant ſervir
» la Religion à ſes deſſeins, mettant en
» œuvre les Révélations & les Viſions pour
» s'autoriſer ; effronté juſqu'à ſe vanter
» d'affermir l'autorité du Pape, dans le
» même temps qu'il la ſapoit par les fon-
» dements ; fier dans la proſpérité, prompt
» à s'abattre dans l'adverſité, étonné des
» moindres revers, mais avec la réflexion,
» capable de ſe ſervir des moyens les plus
» hardis pour ſe relever «.

JARDINS DE VILLEDIEU, (*Marie-Catherine* DES) née à Alençon en 1632, morte en 1683.

On disoit que, pour écrire ses Romans, elle s'étoit servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour ; louange peut-être excessive, mais due au talent avec lequel elle a su peindre la puissance de ce Dieu. Peu d'hommes ont mieux connu qu'elle la marche des passions, & peu ont su les mettre en action avec plus d'énergie. Ses principaux Ouvrages en ce genre sont *les Désordres de l'Amour, les Annales galantes, les Exilés, les Amours des Grands Hommes.* Dans tous on reconnoît une adresse singuliere à profiter de certains traits de l'Histoire, pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé ; & ce but est toujours une morale agréablement embellie, seul mérite qui puisse faire valoir un Roman.

Sa vie auroit fourni la matiere à un des plus singuliers. A l'âge de dix-neuf ans elle vint à Paris, où elle épousa d'abord M. de *Villedieu* ; peu de temps après elle se sépara de lui, consentit que ce mariage fût déclaré nul, & se remaria avec M. de *Chate* ; après la mort de celui-ci, elle épousa M. *Desjardins*, son cousin. Le nom de son premier mari fut le plus cher à son cœur,

& celui qu'elle a pris plaiſir à mettre à la tête de tous ſes Ouvrages.

Quand on a lu les Romans de Madame de *Villedieu*, on eſt fâché de ſavoir qu'elle eſt l'Auteur de *Manlius*, de *Nitetis*, & d'une eſpece de Tragi-Comédie, intitulée *le Favori*, trois Pieces qui prouvent combien elle a méconnu ſon talent. Ses Poéſies fugitives ſont infiniment plus dignes de l'attention du Lecteur. La plupart ſont d'un goût & d'une délicateſſe capables d'effacer tout ce que les Poëtes fugitifs modernes ont fait de plus paſſable. Un des beaux-eſprits de ſon temps a tâché de la louer par ces vers proſaïque.

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes,
Il ne faut que vous mettre en train;
Tout le monde, *Iris*, vous admire;
Si les Dieux ſe mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choſes ſi belles,
Si juſtes & ſi naturelles,
Que votre ſtyle eſt ſans égal;
Sans ceſſe je vous étudie:
Qui peut être votre copie,
Paſſe pour être Original.

JOANNET, (*Claude*) Abbé, de l'Académie de Nancy, né à Dole. On trouve

dans ses *Eléments de la Poésie Françoise*, des réflexions judicieuses, une critique fine, des regles sûres ; les caracteres d'un bon Poëte y sont tracés avec discernement & avec goût. Si son style étoit toujours égal, & sa maniere de s'exprimer toujours correcte, cet Ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur & le plus complet que nous ayons en ce genre. Malgré ces deux défauts, qui en affoiblissent & n'en détruissent pas le mérite, les Compilateurs de l'Encyclopédie n'ont pas craint d'en faire souvent usage ; l'article *Jeu de mots*, entr'autres, est entiérement copié des *Eléments* de M. l'Abbé *Joannet*. On est étonné de ne pas voir son nom au bas de cet Article, qui lui appartient en entier, tandis qu'on y voit si exactement figurer celui de tant d'Ecrivains obscurs qui sont allés s'ensevelir dans ce vaste sépulcre.

M. l'Abbé *Joannet* est Auteur de quelques autres Ouvrages, & a long-temps travaillé au *Journal Chrétien*.

JARRY, (*Laurent* JUILLIARD DU) Abbé, né près de Saintes en 1658, mort vers 1718.

On lit peu aujourd'hui ses *Sermons* & ses *Oraisons Funebres*, qui offrent cependant, par intervalles, plusieurs traits d'une éloquence

éloquence vive, noble & convenable au ton de la Chaire. Ses *Poésies Chrétiennes* sont plus dignes de l'oubli dans lequel on les a laissées depuis long-temps, quoique quelques-unes aient été couronnées par l'Academie Françoise. Une de ses Odes sur le Vœu de *Louis XIII*, sujet proposé en 1714, fut préférée à une de M. de *Voltaire*. Il faut convenir que celui-ci méritoit de l'emporter sur son concurrent, dont les vers sont plus boursoufflés que poétiques, & peu convenables à la matiere & au ton de l'Ode. Pour se venger de l'Académie, il fit imprimer son Ouvrage à la suite du Poëme de la *Ligue*, aujourd'hui *la Henriade*, en y joignant une Note qui contenoit de vifs reproches à ses juges. Comme ces deux morceaux ne sont point dans le Recueil des Œuvres de M. de *Voltaire*, on sera peut-être charmé d'en retrouver ici quelques traits.

» L'Ode suivante, dit-il dans la Note, fut » présentée à l'Académie en 1714, au sujet » du Vœu de *Louis XIII*, que *Louis XIV* » venoit d'accomplir, en faisant construire » l'Autel de Notre-Dame de Paris. La Piece » de M. de *Voltaire* ne remporta point le » prix. L'Académie la mit au-dessous de » celle de M. l'Abbé du *Jarry*, que le Pu- » blic trouva très-mauvaise quand elle pa-

» rut, & qui commence par ces trois vers :

» Enfin le jour paroît où le ſaint Tabernacle
» D'ornements enrichi, nous offre un *beau* ſpectacle,
» La mort ravit un Roi plein d'un projet ſi *beau*, &c.

» L'Académie ne s'apperçut point de » tous les défauts de cette Piece, qui eſt » très-plate, très-proſaïque, & où l'on » trouve des *Poles glacés* & des *Poles brû-* » *lants*, & jugea à propos de la couronner.

» Voyez le Recueil de l'Académie de » 1714, chez *Coignard.* Faut-il s'étonner » que ceux qui ont du talent pour les vers, » ne veuillent plus compoſer pour les Prix » d'une Académie qui juge ſi mal « ?

ODE.

» Du Roi des Rois la voix puiſſante,
» S'eſt fait entendre dans ces lieux :
» L'or brille, la toile eſt vivante,
» Le marbre s'anime à mes yeux.
» Prêtreſſes de ce Sanctuaire,
» La Paix, la Piété ſincere,
» La Foi ſouveraine des Rois,
» Du Très-haut filles immortelles,
» Raſſemblent en foule au tour d'elles,
» Les Arts animés par leurs voix.

» O Vierges, compagnes des juſtes,
» Je vois deux Héros * proſternés,

* Les ſtatues de Louis XIII & de Louis XIV ſont au deux côtés de l'Autel.

» Dépouiller leur bandeaux auguftes,
» Par vos mains tant de fois ornés;
» Mais quelle puiffance célefte
» Imprime fur leur front modefte,
» Cette fuprême majefté?
» Terrible & facré caractere,
» Dans qui l'œil étonné révere,
» Les traits de la Divinité.

» L'un voua ces pompeux portiques,
» Son fils vient de les élever.
» O que de projets héroïques,
» Seul il eft digne d'achever!
». C'eft lui, c'eft ce Sage intrépide,
» Qui triompha du fort perfide,
» Contre fa vertu conjuré,
» Et de la difcorde étouffée,
» Vient dreffer un nouveau trophée,
» Sur l'Autel qu'il a confacré *.

» Telle autrefois la Cité fainte,
» Vit le plus fage des Mortels,
» Du Dieu qu'enferme fon enceinte,
» Dreffer les fuperbes Autels.
» Sa main redoutable & chérie,
» Loin de fa paifible patrie,
» Ecartoit les troubles affreux,
» Et fon autorité tranquille,
» Sur un peuple à lui feul docile,
» Faifoit luire des jours heureux, &c.

Il eft aifé de connoître, par ce que nous

* La paix de l'Empereur faite dans le temps que le chœur a été achevé.

venons de citer, que M. de *Voltaire* a été de tout temps très-ſenſible. Après tout, il n'avoit pas tort dans cette occaſion. Si ſa Muſe eût toujours parlé un langage auſſi religieux, il eût eu la gloire, non pas de faire des Odes comparables à celle de *Rouſſeau* & de M. de *Pompignan*, mais de ſe faire eſtimer de tous les honnêtes gens, & n'auroit pas fait *la Pucelle*, *le Cadenat*, *la Guerre de Geneve*, & tant d'autres Pieces qu'on peut regarder comme les Trophées de la Licence & l'aviliſſement de la Poéſie.

JAUBERT, (*N.*) Abbé, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, né en 17...

Son *Eloge de la Roture* n'a rien que de noble ; ſon Livre *des cauſes de la dépopulation, & des moyens d'y remédier*, n'a rien que d'utile ; ſa *Traduction de l'Imitation de Jeſus-Chriſt* n'a rien que d'édifiant, & celle *des Œuvres d'Auſone* rien qui ne ſoit médiocre.

JAUCOURT, (*Louis*, Chevalier DE) de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, Stokholm, Bordeaux, &c.

Il eſt rare de trouver, dans les perſonnes de ſa naiſſance, autant d'amour pour le travail & de zele pour les Lettres. Cet Ecrivain laborieux, après avoir donné

beaucoup d'Ouvrages Latins & François ſur la Médecine, dont il ne nous appartient pas de juger le mérite, s'eſt livré tout entier à l'Encyclopie. On peut dire que les deux tiers de cette immenſe Compilation ont été fournis par lui ſeul. Ce n'eſt pas qu'il ait tiré tout de ſon propre fonds : la vie d'un homme ne ſuffiroit pas pour produire une ſi grande abondance d'idées & de préceptes ſur tant de matieres différentes ; mais on doit lui ſavoir gré d'avoir ſoutenu ſi courageuſement la fatigue & le dégoût des recherches, & d'avoir préſenté les penſées d'autrui ſous un jour qui les rend plus ſenſibles & plus intéreſſantes que dans les originaux. M. de *Jaucourt* eût encore ajouté à ſa gloire, en ſe rendant plus ſévere dans le choix des matériaux, & en indiquant les ſources où il les a puiſés. Quoi qu'il en ſoit, on peut dire à ſa louange que l'eſprit philoſophique ne l'a jamais entraîné dans aucun de ces démêlés, où la Philoſophie de notre Siecle a ſi fort prouvé combien elle étoit éloignée de la véritable Philoſophie. Il auroit même, dit-on, à ſe plaindre de l'ingratitude des Philoſophes Encyclopédiſtes, s'il eût attendu de la reconnoiſſance de leur part. L'expérience l'a ſans doute fait revenir ſur les principes de ces Meſſieurs, dont il eſt ſi facile de ſe dé-

tacher, quand on a été à portée d'en juger par la pratique ; & en le rendant à ses propres sentiments, elle ne sera qu'offrir au suffrage du Public un Littérateur habile, autant que noble & désintéressé, qui n'a besoin des maneges d'aucun Parti pour se faire estimer.

JEANNIN, (*Pierre*) simple Avocat, puis Conseiller, puis Premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1622, âgé de 82 ans.

Son éloquence & son mérite l'éleverent aux premieres charges de la Robe. On a de lui des *Mémoires* & des *Négociations*, que le Cardinal de *Richelieu* appelloit son *Breviaire*, & qu'on peut lire encore aujourd'hui avec plaisir, quoique le style en soit suranné : avec du talent pour les affaires, le Président Jeannin eut le temps d'observer, car il vécut sous sept Regnes différents, & fut employé dans les négociations les plus importantes, où il montra toujours autant d'intelligence que de probité.

JEUNE, (*Jean* LE) Oratorien, né à Poligny en Franche-Comté en 1592, mort à Limoges en 1672.

Dix gros volumes de *Sermons* déposent en faveur de son zele & de sa facilité. Il fut regardé comme un des plus célebres

Prédicateurs de ſon temps ; & ſi on lui pardonne le défaut de goût & les vices du ſtyle de ſon ſiecle, on conviendra que du côté de l'onction, de la ſimplicité & de l'inſtruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue, & qu'il conſerve encore parmi ceux qui font plus de cas des choſes, que de la maniere, du ton & de l'arrangement des mots. Ses Sermons furent traduits en Latin ſous ce titre : *Johannis Junii deliciæ paſtorum ſive conciones*, ce qui prouve combien on les eſtimoit. On aſſure que la lecture de cet Orateur ne fut point inutile à M. *Maſſillon*, qui ſut en éviter les défauts, & y puiſer les germes de cette facilité & de cette douce chaleur qui le caractériſent.

JODELLE, (*Etienne*) né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573. Avant lui la Tragédie n'étoit chez nous que ce qu'elle fut d'abord chez les Grecs, c'eſt-à-dire, informe & groſſiere. De même que les Païens célébrerent leurs Divinités dans des chants ou dans quelque récit qu'ils exécutoient en leur honneur ; de même, parmi nous, les premiers Poëtes prétendus tragiques, s'attacherent à repréſenter des myſteres, ſans s'aſſujettir à aucune des regles de l'art dramatique. *Jodelle* a le premier diſtribué les Tragédies & les Comé-

dies en actes, les actes en ſcenes, & rappellé les trois unités preſcrites par *Ariſtote.* Voilà à-peu-près à quoi ſe réduit tout ſon mérite ; car ſa Tragédie de *Cléopatre*, celle de *Dion*, & ſa Comédie d'*Eugene*, ne peuvent pas être comparées même aux plus mauvaiſes Pieces d'à-préſent ; mais dans un ſiecle groſſier, c'eſt beaucoup que d'imaginer quelque choſe. *Jodelle* fut regardé pendant quelque-temps comme un génie ſupérieur. *Henri II* lui accorda une gratification de cinq cents écus après la repréſentation de *Cléopâtre* ; & pour renouveller les uſages des anciens, il fit conduire chez lui un Bouc couronné de lierre, dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce triomphe dura peu. Cet Auteur, ſi fêté, eut peu après des Rivaux qui firent oublier ſes talents ; ſon nom eût éprouvé le même ſort, ſi ce Poëte ne faiſoit époque dans l'hiſtoire de notre Théatre.

1. JOLY, (*Guy*) Conſeiller du Roi au Châtelet, Secrétaire du Cardinal de *Retz*.

Il s'en faut de beaucoup que ſes *Mémoires* valent ceux de ſon maître qui, par ſon eſprit, conſerve la même ſupériorité qu'il avoit ſur lui par ſon rang. On y trouve quelques détails curieux ; mais tant d'autres Ecrivains ont parlé des mêmes faits, que

les *Mémoires de Joly* pourroient être supprimées sans conséquence.

On ignore le temps de sa naissance & celui de sa mort ; on sait seulement qu'en 1652 il fut nommé Syndic des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

2. JOLY, (*Claude*) Evêque d'Agen, né à Bury, dans le Diocese de Verdun, en 1610, mort en 1678.

Les *Prônes* qu'on a de lui ont été beaucoup estimés autrefois ; ils méritent encore de l'être, quoiqu'ils aient été surpassés par plusieurs autres ouvrages de ce genre, donnés depuis au Public, parmi lesquels nous ne prétendons pas placer quelques prônes modernes qui ne les valent pas.

JOUBERT, (*Joseph*) Jésuite, né à Lyon, mort en 1724.

Tout le monde connoît son *Dictionnaire François-Latin* qui est devenu un Ouvrage classique. Cette espece de travail procureroit aujourd'hui peu de gloire, mais dans le temps du P. *Joubert*, il supposoit quelques talents, de l'application, de l'étude, & sur-tout le desir estimable d'être utile au Public.

JOUVENCY, (*Joseph*) Jésuite, né à Paris en 1643, mort à Rome en 1719.

Une latinité pure, élégante, facile, & comparable, à beaucoup d'égards, à celle

des anciens, caractérise tous ses Ouvrages. Ses *Harangues* & son traité de l'*Art d'apprendre & d'enseigner*, ajoutent au mérite du style celui des préceptes & du bon goût. Ses *Notes* sur *Horace*, *Perse* & *Juvenal*, sont des modeles de clarté & de précision; il est difficile de développer l'esprit d'un Auteur avec plus de substance & en moins de mots, contre la coutume des Commentateurs; il ne faut pas s'étonner que ces Ouvrages, aussi bien que son *Appendix de Diis & Heroïbus Poëticis*, soient devenus des Ouvrages classiques. Nous ne parlons pas de sa continuation de l'Histoire de sa Société, où la richesse de l'imagination & l'élégance de l'expression se font autant sentir, que les préjugés ultramontains qui lui attirerent la condamnation du Parlement de Paris.

JURET, (*François*) Chanoine de Langres, né à Dijon, mort à Paris en 1626, âgé d'environ 73 ans, est auteur de plusieurs vers latins & de quelques Commentaires sur des Auteurs peu connus, qui n'ont guere contribué à les faire connoître.

JURIEU, (*Pierre*) Ministre Protestant, né dans le Diocese de Blois en 1637, mort à Roterdam en 1713, où il étoit Professeur de Théologie.

Il est moins connu par ses Ouvrages,

que par ses démêlés avec *Bayle*, *Bossuet*, M. *Arnaud*. Toutes ses productions annoncent le Sectaire hardi, violent & fanatique, & ne sont plus lues aujourd'hui, parce que les déclamations intéressent peu, quand la cause des démêlés ne subsiste plus, & qu'elles révoltent toujours quand elles sont portées à l'excès.

IRAILD, [*N.* L'ABBÉ] Prieur de saint Vincent-les-Moissac, connu dans la République des Lettres par un Ouvrage qui y a excité de justes murmures ; il a pour titre : *Querelles Littéraires*, & pour Epigraphe, le *Tantæ ne animis cœlestibus iræ !* On y trouve l'histoire des démêlés des Ecrivains les plus célébres, anciens & modernes. Cet Ouvrage, qui est assez bien écrit, contient un grand nombre d'anecdotes singulieres, propres à le rendre amusant ; mais la vérité, la justice & le bon goût y sont presque tous sacrifiés à M. de *Voltaire*, dont M. l'Abbé *Iraïld* a élevé un des petits neveux. On reconnoît même en plusieurs endroits la touche & les idées de l'historien du *Siecle de Louis XIV* ; c'est sa maniere d'écrire, sa tournure d'esprit, sa façon de penser ; ce qui a fait dire à quelques personnes, qu'il avoit eu quelque part à cet Ouvrage. Quoi qu'il en soit, le style n'en est pas toujours soutenu, tous les

faits n'en ſont pas exacts, ni les jugements équitables. On diroit que le but de l'Auteur eſt de juſtifier M. de *Voltaire* de tous les torts qu'on lui reproche, à l'égard des gens de Lettres qu'il a ſi indignement outragés, & de le placer au-deſſus de tous les Ecrivains qui l'ont précédé dans les différents genres de littérature qui ont exercé ſa plume. M. l'Abbé *Iraïld* auroit-il dit ſans cela, en parlant de *Racine* qu'il place au-deſſus du ſublime *Corneille*: *Heureux s'il eût été auſſi grand Philoſophe qu'il étoit grand Poëte!* On ne voit pas ce qu'auroit pu ajouter au mérite de *Racine* cette bienheureuſe Philoſophie que le beau M. *Iraïld* prend la peine de lui ſouhaiter, ſans s'appercevoir qu'il avoit la véritable, celle du cœur; c'étoit ſans doute pour réſerver à M. de *Voltaire* un degré de prééminence ſur l'Auteur de *Phedre*, d'*Athalie*, de *Britannicus*, &c. Il ignoroit vraiſemblablement qu'il faudroit une grande doſe de philoſophie pour équivaloir au mérite de ces chef-d'œuvres. Auroit-il dit encore que *les Oraiſonns funebres de Boſſuet*, *& ſon Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle*, *ſont les ſeuls de ſes ouvrages qui méritent l'immortalité*, s'il n'eût eu intention, à l'exemple de ſon *Mécene*, de déprimer tout ce qui éleve les ouvrages de controverſe de ce

Prélat, au-dessus des misérables rapsodies qu'on a débitées contre la Religion ? Auroit-il accusé M. de *Fénélon d'avoir fait des vers galants dans le goût de ceux de Quinault*, si son souffleur ne lui eût persuadé cette ridicule anecdote, que le neveu de ce grand Homme, & M. l'Abbé de L*** , ont si formellement démentie ? Auroit-il ajouté, en parlant de ce vertueux Archevêque & de M. *Bossuet* : *Qu'ils avoient une façon de penser toute philosophique, & que s'ils étoient nés à Londres, ils auroient donné l'essor à leur génie, & déployé leurs principes que personne n'a bien connus*, s'il n'avoit voulu grossir la Secte philosophique de deux Noms qui en seront toujours le fléau ? Auroit-il été assez injuste à l'égard de *Boileau*, pour avancer qu'*on ne peut lui refuser toutes les parties d'un grand Poëte, excepté l'invention*, si le *Lutrin*, qui est tout invention, n'étoit un meilleur Poëme * que la Henriade ? Auroit-il eu enfin la simplicité d'assurer qu'il n'est rien sorti des mains de M. de *Voltaire* qui ne respire l'amour du vrai, si l'Auteur de l'*Histoire générale*, du *Siecle de Louis XIV*, du *Sie-*

* Ceux qui doutent que *le Lutrin* ne soit un meilleur Ouvrage que *la Henriade*, considérée comme Poëme, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qui a été fait de ces deux Ouvrages.

cle de Louis XV & de cent autres Hiſtoires, n'eut dirigé ſa plume ou plutôt ne l'eût aveuglé ſur la ſottiſe qu'il avançoit ?

Nous ne relevons pas mille autres menſonges répandus dans cet Ouvrage, & ſurtout dans les articles qui regardent les démêlés de M. de *Voltaire* avec *J. B. Rouſſeau*, l'Abbé *Desfontaines*, M. de *Maupertuis*, &c. Nous nous contentons d'avertir le Lecteur du cas qu'on doit faire de ces Auteurs prétendus impartiaux, qui ne s'occupent jamais que de ceux pour qui ils écrivent, ſans réfléchir ſur ce qu'ils écrivent.

IVETAUX, (*Nicolas* VAUQUELIN DES) Abbé, fils du Poëte *la Freſnaye*, né dans un château près de Falaiſe, mort en 1649 ; eſt plus connu par ſon goût pour les plaiſirs, que par ſes ouvrages, quoiqu'il écrivît, dit-on, purement en Latin, en Italien & en François, ſoit en proſe, ſoit en vers. Il ne nous reſte de lui qu'un Poëme médiocre, intitulé l'*Inſtitution du Prince*, compoſé pour M. de *Vendôme*, dont il étoit alors précepteur, & quelques Pieces fugitives inſérées dans le Recueil qui a pour titre : *Délices de la Poéſie françoiſe*. A juger de ſon eſprit par ces petites pieces, on peut aſſurer qu'il l'avoit délicat & orné ; mais c'eſt le chant de la fauvette & non celui du roſſignol.

L'Abbé *des Ivetaux* fut plus ſingulier dans ſes mœurs, qu'il ne l'eſt dans ſes écrits. A cauſe de ſa vie licencieuſe, il ſe fit chaſſer de la Cour, où il étoit Précepteur du Dauphin, depuis *Louis XIII.* Cette diſgrace ne l'affligea pas beaucoup. L'amour du repos, celui des plaiſirs, deux ſources de Philoſophie pour ceux qui ne peuvent en connoître de meilleure, le conſolerent de la perte de ſa fortune & de ſon honneur. C'eſt aſſez l'effet ordinaire de cet égoïſme, qui réduiſant chaque Individu à lui-même, ne l'attache qu'à ce qui le flatte & le porte à ne compter pour rien ce qu'il doit à la ſociété. Un eſprit d'indépendance, le plus funeſte de tous les travers, le rend inſenſible, nous ne dirons pas à tout, mais du moins au blâme. L'orgueil toujours avide de louanges, dédaigne alors celles qu'il ne peut obtenir, & brave la cenſure qu'il ne peut éviter. C'eſt ainſi qu'on parvient à cette prétendue élévation d'ame, ou plutôt à cette exiſtence iſolée, où l'on ne s'endort avec complaiſance que parce que, n'écoutant que ſoi-même, on ne trouve pas de contradicteurs; eſpece de mort morale, dont on oſe faire une vertu ſublime, tandis qu'elle anéantit toutes les vertus. C'eſt ce qui a fait dire, avec raiſon, à *J. J. Rouſſeau*, que le fanatiſme eſt

moins dangereux que la Philoſophie, qui conduit toujours à cet égarement. Et quelle étoit la philoſophie de *des Ivetaux* ? un genre de délire moins ſombre que la morgue dominante, mais auſſi abſurde dans ſa maniere.

Cet homme ne voyoit rien de ſi beau que la vie paſtorale; c'eſt pourquoi, ſans ſortir de la ville, il chercha à contenter la bizarrerie de ſon goût pour les champs. Il s'habilloit en Berger, &, dans cet équipage, la houlette à la main, la pannetiere au côté, le chapeau de paille ſur la tête, accompagné d'une chanteuſe des rues, érigée en Bergere, il ſe promenoit dans un jardin, & s'imaginoit mener paître des troupeaux. Pour completter la Bergerie, il chantoit des airs champêtres, pendant que ſa Maîtreſſe jouoit de la harpe, (inſtrument qui n'eſt pas fort paſtoral) & attiroit par ſes airs des oiſeaux de voliere dreſſés péniblement à ce manege.

Cette manie n'a pas trouvé beaucoup d'imitateurs, quoique *des Ivetaux* ait trouvé des panégyriſtes; mais chacun a ſa maniere de philoſopher, & qu'importe la maniere, ſi elles tendent toutes au même but ?

L.

LABAT, (*Jean-Baptiste*) Dominicain, né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroisse tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs, qui observent mal & exagerent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéressants dans son *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*; il y donne une idée assez étendue de l'Histoire naturelle de ce pays, des mœurs, de la religion, du gouvernement & du commerce de ses habitants. Il est écrit avec un ton de liberté & de franchise, qui le fait lire avec plaisir, malgré la prolixité & l'incorrection du style. L'Auteur le composa, dit-on, sur les lieux.

Le P. *Labat* a fait aussi l'Histoire de ses *Voyages en Espagne & en Italie*, qui sont beaucoup moins lus, depuis que tant de voyageurs ont écrit sur ces mêmes contrées.

Il a donné encore d'autres Relations historiques de divers pays, & rédigé les

Mémoires du Chevalier d'Arvieux, Envoyé du Roi de France à la Porte, qui ne ſont pas à l'abri de reproche, ou, pour mieux dire, ils fourmillent de fautes de toute eſpece, comme on peut en juger par une critique publiée, dans le temps, ſous le nom d'un Secrétaire de l'Ambaſſadeur *Méhémet Effendi.*

LABBE, (*Philippe*) Jéſuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une bibliotheque de tout ce qu'il a publié. Ses Ouvrages, preſque tous en latin, forment une immenſité de volumes in-folio; les plus connus ſont la *grande Collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliotheque des Bibliotheques*, & le *Chronologue françois.* On chercheroit vainement dans ces Ecrits de la pureté, de la préciſion & du goût; l'auteur a un peu trop négligé ces qualités qui donnent un nouveau luſtre à l'érudition; peut-être a-t-il trop écrit pour ſe rendre capable de bien écrire.

LABÉ, (*Louiſe* CHARLY, dite) ſurnommé *la belle Cordiere*, parce qu'elle étoit femme d'un marchand de cordes, née à Lyon en 1526, morte en 1566.

Elle cultiva la Poéſie dans un temps où les principes du goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née

avec de vrais talents, c'eſt que malgré la barbarie de ſon ſiecle, on remarque dans ſes Poëſies des traits d'eſprit & de délicateſſe qui ſont le plus grand plaiſir. L'allégorie intitulée, *Débats de folie & d'amour*, eſt un Ouvrage plein d'images, de naturel, de fineſſe, & dont le ſujet eſt auſſi ingénieux, que la morale en eſt utile.

LABOUREUR, (*Jean* LE) Aumônier du Roi, né à Montmorency, près Paris en 1623, mort en 1676.

Tous ſes Ouvrages hiſtoriques ne ſont bons qu'à être conſultés par ceux qui travaillent ſur l'Hiſtoire, & qui ſont bien aiſes de s'épargner la peine dans les ſources, en feuilletant les ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

LACHARRY, (*Gilles*) Jéſuite, né dans le Dioceſe de Caſtres en 1605, mort à Clermont en 1684. Il a beaucoup écrit ſur l'Hiſtoire Romaine, & ſur-tout ſur celle de nos premiers Rois; & ſes différents Ouvrages, qui ſont tous en Latin, annoncent un Ecrivain qui a ſu allier le goût au ſavoir & la clarté à la profondeur.

1. LACOMBE, (*Jacques*) Avocat, puis Libraire, né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de ſe rendre utile au Public par des Ouvrages, tels que l'*Hiſtoire de Chriſtine, Reine de Suede*, l'*Abrégé chro-*

nologique de l'hiſtoire ancienne, le *Dictionnaire* portatif *des beaux Arts*, de l'amour des Lettres il eſt paſſé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir, par cette voie, un certain empire dans la Littérature, que ſes talents ne lui auroient pas procuré : il faut cependant convenir que ſes compilations annoncent des connoiſſances, de l'ordre, du diſcernement, & qu'elles pourroient contribuer à l'inſtruction, ſi elles ne favoriſoient trop la pareſſe, par la méthode ſuperficielle des abrégés.

M. *Lacombe* pourroit rendre des ſervices plus réels aux Lettres, en uſant avec plus de fermeté de ſa ſurintendance ſur un grand nombre de nos Journaliſtes ; car il a ſu ſoumettre au joug de ſa Preſſe, non-ſeulement l'*Avant-Coureur*, *la Gazette univerſelle de Littérature*, & quelques autres petits Journaux, mais encore le *Mercure*. Ce dernier Recueil ſur-tout, qu'on a vu autrefois intéreſſant par le choix des pieces & l'impartialité des jugements, ne paroît être, depuis qu'il en a la direction, qu'un dépôt de fadeurs & de délires philoſophiques qui commencent à fatiguer le Public éclairé. Comment le vrai goût pourroit-il ne pas être ſoulevé par la fumée inſipide de tant de louanges prodiguées à des ou-

vrages médiocres, & le bon ſens ne pas être révolté par l'enthouſiaſme que l'eſprit de parti y affiche dans toutes les occaſions? Ce Journal, deſtiné dans ſon origine à recueillir les prémices des Muſes naiſſantes, à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des Talents capables de flatter ſes eſpérances, à être un mêlange intéreſſant des différents traits de délicateſſe, d'agrément, de force & de ſenſibilité que peut produire l'imagination françoiſe, à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours, & à encourager, à éclairer les Artiſtes, par de juſtes éloges ou des critiques lumineuſes, ce Journal borne à préſent tout ſon mérite à des Logogryphes dignes du ſeizieme ſiecle, à des Contes ou d'une froideur ou d'une extravagance qui glace l'eſprit, égare le ſentiment & corrompt le goût, à quelques pieces fugitives en l'honneur des héros littéraires du temps, admiſes par préférence ſur d'autres productions plus propres à être goûtées, à des analyſes infideles ou partiales, qui contrediſent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence. Ce n'eſt plus qu'un Théatre burleſque où l'on voit toujours reparoître les mêmes acteurs, tenir les mêmes propos, reſſaſſer les mêmes principes, décrier les

grands hommes & déïfier les plus minces avortons.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Lacombe* ces désordres dont il sera la premiere victime, puisque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution de ses Souscripteurs ; mais ne devroit-il pas réprimer ses Gagistes, & exclure de sa domination les plumes foibles ou téméraires ? Ne devroit-il pas rejetter tant de lambeaux parasites, consacrés à des extases ridicules sur l'excellence prétendue de tant de mauvaises pieces (1) de Théatre, foudroyées par le Parterre, & réhabilités dans ses Bureaux ? ne devroit-il pas défendre, en vertu de son autorité pécuniaire, à M. *de la Harpe*, par exemple, d'outrager le grand *Rousseau* (2) en faveur de M. de *Voltaire* & de *la Mothe-Houdart*, de se déchaîner contre M. *Clément* (3), pour applaudir aux corrupteurs du goût ? Ne devroit-il pas abaisser, par de sages avis, ce ton de suffisance qui n'est pas celui de la supériorité, mais le fruit d'un égoïsme dont l'excès souleveroit l'indignation, s'il étoit moins ridicu-

---

(1) De la *Mere jalouse*, entr'autres. Voyez le *Mercure* de Mars, 1772.

(2) Voyez le *Mercure* d'Avril, 1772, premier vol.

(3) *Ibid.* Voyez aussi celui de Juin, 1772.

le ? Ne devroit-il pas enfin lui dire, ne louez pas vos propres ouvrages, car le public ne rétractera pas le jugement qu'il en a porté; ne célébrez pas les Philosophes, parce que le temps de l'illusion ne subsiste plus; ne farcissez pas vos Extraits des éloges que M. de *Voltaire* vous prodigue, parce qu'on sait que M. de *Volaire* ne loue que la médiocrité; n'ajoutez point aux Lettres qu'il vous écrit, parce que vous les gâtez par votre amplification, & sur-tout gardez-vous bien de les faire arriver trop tôt (4), parce que vos bévues sont trop sensibles.

De cette maniere M. *Lacombe* réprimeroit les abus de sa presse, préviendroit les murmures des gens de lettres, & réuniroit à l'estime qu'on doit à sa politesse, l'avantage de contribuer, sans aucun reproche, à l'amusement & à l'utilité du Public.

2. LACOMBE DE PREZEL, (*Honoré*)

---

(4) Dans le 2 vol. du Mercure d'Avril, 1772, qui ne parut que le 17 ou le 18 du même mois, M. *Delaharpe* rend compte des *Odes Pythiques de Pindare*, traduites par M. de *Chabanon* : dans le Mercure du mois de Mai suivant, on trouve une Lettre de M. de *Voltaire* à M. *Delaharpe*, dans laquelle on lui dit qu'il a *rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse*. Or, cette Lettre de M. de *Voltaire* est datée *du* 18 *Avril* 1772, c'est-à dire, du jour même que parut à Paris le Mercure où se trouve l'Extrait en question.

Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou six Dictionnaires, tels que le *Dictionnaire Iconologique*, celui *du Citoyen*, celui *de Jurisprudence & de Pratique*, celui *d'Anecdotes & de Traits singuliers*, celui *de Portraits des hommes célebres*, dont quelques-uns ont eu du succès, sont le fruit de ses travaux littéraires. On remarque dans ces différentes compilations de la méthode & du goût, dans l'arrangement & le choix des matieres. C'est à-peu-près tout le mérite que comporte ce genre de Travail. S'il n'est pas propre à procurer une gloire brillante, il fait du moins goûter la satisfaction de s'être rendu utile, &, ce qui n'est pas moins satisfaisant, l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, (*François*) né à Avignon en 173....

Ce Nom est destiné sans doute à figurer à la tête de tout ce qui s'appelle Dictionnaire ou Compilation. On a de celui-ci un *Dictionnaire du vieux Langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Auteurs, aux Généalogistes, aux Chartriers, aux Notaires, qui seroient embarassés pour l'intelligence de quelques expressions hors d'usage. Il a aussi donné une Edition des *Lettres choisies*

de Chriſtine, Reine de Suede. Ces Lettres ont été bien accueillies du Public, parce qu'elles ſont véritables. Il n'en a pas été de même des *Lettres ſecretes*, qu'il a publiées ſous le nom de cette même Princeſſe, parce qu'il étoit aiſé d'en ſentir la ſuppoſition. D'ailleurs, elles ne ſont nullement propres à faire honneur à cette Reine; elle y paroît pédante, orgueilleuſe, livrée à toutes les paſſions, ſans décence, & preſque ſans jugement. Sa conduite, il eſt vrai, pourroit faire croire qu'elle en a écrit quelques-unes; mais il vaut mieux les rejetter toutes, comme apocryphes, puiſque la fauſſeté manifeſte de quelques-unes, forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

1. LACROIX, (*Pierre-Firmin*) Avocat au Parlement de Toulouſe, de l'Académie des Jeux Floraux, né en 173....

Le Recueil de ſes *Mémoires* offre une diverſité de cauſes intéreſſantes, bien préſentées; & ſur-tout un ſtyle noble, facile, élégant, propre à ſervir quelquefois de modele à la plupart des Avocats de la Capitale, quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province, & qu'il ſoit expoſé aux inconvénients d'un Idiome particulier, qui influe ſouvent ſur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur pluſieurs

petits Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres, & qui ne font pas moins honneur à sa plume.

2. LACROIX, (*N.*) moins de Réflexions dans ses *Mémoires du Chevalier de Gonthieu*, publiés en 1766, en rendroit la lecture plus intéressante, & n'étoufferoit pas si souvent la chaleur & le sentiment que l'Auteur a su y répandre. Un faiseur de Romans doit moins s'attacher à penser, sur-tout quand il met de l'affectation dans ses réflexions, qu'à faire penser son Lecteur, ce qui arrive toujours, quand les situations sont énergiques, les caracteres bien saisis, les événements bien amenés.

Les *Lettres d'Asi à Zurac*, celles du *Colonel Talbert*, le *Traité de Morale* du même Auteur, sont en général trop dépourvus de bonnes choses, pour qu'on puisse se plaindre de l'oubli où ces Ouvrages sont tombés.

3. LACROIX, (*N.*) né à Compiegne en 17....

L'Esprit de Mademoiselle Scudery, Ouvrage qui suppose le talent de l'analyse, par la profusion qui regne d'un bout à l'autre dans les productions de cette Demoiselle, le *Dictionnaire des Mœurs, Coutumes & Usages des François*, que nous lui attribuons, n'est pas de lui, celui *des Dits &*

Faits mémorables, lui mérite une place parmi ceux qui, ſans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir ſu joindre l'utile & l'agréable dans ces différents Recueils, dont le titre du dernier nous paroît fautif. Il eût ſuffi d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables*, car les *Faits* y ſont très-rares & toujours ſecondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre, devroit préſenter un récit abrégé des principaux événements arrivés ſur notre Globe, & celui de M. *Lacroix* ne contient que des Anecdotes & des Bons-mots.

LADVOCAT, (*Jean-Baptiſte*) Docteur, Bibliothécaire & Profeſſeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Dioceſe de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diverſité des objets auxquels il s'eſt attaché, l'a ſans doute empêché, non de réuſſir, mais d'exceller dans aucun genre, comme les diſpoſitions de ſon eſprit ſembloient l'annoncer. Belles-Lettres, Langues ſavantes, Philoſophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Hiſtoire ſacrée & profane, eccléſiaſtique & littéraire, tout a été de ſon reſſort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il a eu cependant l'avantage de ſe rendre

utile à plusieurs égards, ce qui suffit pour lui donner un rang parmi les bons Littérateurs de ce Siecle. On fait cas de sa *Grammaire* Hébraïque, composée pour l'instruction de ses Eleves, aussi-bien que de son *Dictionnaire géographique* portatif, qu'il publia sous le nom de *Vosgien*, où il a su réduire à de justes notions les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Dictionnaire historique* portatif conservera toujours sa supériorité sur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & sur ceux même qu'on a publiés depuis. Il est moins complet que le *nouveau Dictionnaire historique*, en 6 vol.; mais on y trouve aussi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fausses citations, moins de faux jugements, moins de fautes de style & de typographie. Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat*, qu'ils sont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reproché, & qu'ils en ont commis une infinité de nouvelles beaucoup plus répréhensibles. D'ailleurs, ils ont souvent copié l'Auteur qu'ils se sont efforcés de déprimer, & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puisée dans le *Dictionnaire historique, littéraire &*

critique, qu'ils n'ont pas laissé de décrier aussi.

LAFARGUE, (*Etienne* DE) Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve dans ses *Œuvres mêlées* plusieurs petits Ouvrages, qui annoncent un homme éclairé, un Observateur judicieux, un sage Moraliste, & un Ecrivain, qui, sans être de la premiere ni de la seconde classe, ne laisse pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, [*Pierre-François*] Evêque de Sisteron, né à Bourdeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gazetier ecclésiastique, comme les Auteurs du *nouveau Dictionnaire historique* des Hommes célebres, que l'*Histoire de la Constitution UNIGENITUS* de M. *Lafiteau*, offre *plus de légéreté dans le style que de vérité dans les faits*, & ce sera par un Esprit d'impartialité; car on y trouve, au contraire, de l'ordre, de la clarté, du développement, un style noble, convenable à l'histoire, &, sans entrer dans le fonds de la question, une modération qu'on doit observer à l'égard de tout le monde. Ses Ouvrages de Piété sont écrits avec onction, avec élégance, & renferment des maximes très-

utiles pour la conduite des ames pieuſes. Si ſes *Sermons* n'abondent pas en raiſonnements & en ſolidité, ils ſont du moins biens ſupérieurs aux diſcours légers de la plupart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais, que d'un Evêque François, comme l'a dit encore, avec ſon élégance ordinaire, le Gazetier Eccléſiaſtique.

LAFONT, (*N.* DE) né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit ſervir & pour les talents & pour les mœurs. Si ſa mort, cauſée par la débauche, ne l'eût enlevé dans la vigueur de l'âge, il auroit pu ſe faire une grande réputation dans la carriere dramatique. De pluſieurs Comédies qu'il a compoſées, on ne joue aujourd'hui que les *trois Freres rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, repréſenté pour la premiere fois en 1714, eut quatre-vingt Repréſentations de ſuite, & reparoît toujours avec ſuccès. La vigueur de l'eſprit, les graces du pinceau, ſe font ſentir dans ces deux productions, quoique d'un genre différent.

LA FONTAINE, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, né à Château-Thiéry en 1621, mort à Paris en 1695.

Qui croiroit que l'Homme de tous les âges & de toutes les nations, le Poëte de la nature, le Génie peut-être le plus original qui ait paru dans la littérature, ait trouvé dans notre siecle des détracteurs, & que, parmi ces détracteurs, le plus acharné soit précisément celui qui en eût dû sentir le plus tout le mérite, M. de *Voltaire*? Nous nous garderons bien de soupçonner, qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célebre Ecrivain ait voulu déprimer le seul Poëte qu'il eût tenté vainement d'imiter, & dont il n'a pas même essayé de suivre la carriere. Ce motif seul suffiroit pour ôter toute autorité à son jugement. Mais quand on le voit, dans différentes brochures, réduire tantôt à *trente* les bonnes fables de l'*Esope* françois, tantôt à une *cinquantaine*, & en dernier lieu * lui en accorder, comme par grace, *quatre-vingt*; quand on lui entend dire que ce Poëte *n'a rien inventé, qu'il n'a qu'un style, qu'il écrivoit un Opéra du même ton, dont il parloit de Jeannot Lapin & de Rominagrobis; que son génie n'étoit nullement propre à la poésie sublime, & que tout cela pouvoit excuser Boileau de n'avoir pas fait*

* *Questions sur l'Encyclopédie*, sixieme Partie, article *Fable*.

*mention de lui, & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui faiſoient honneur au Siecle de Louis XIV**, il eſt impoſſible de ne pas croire, que dans une critique auſſi peu judicieuſe, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes, ſans réfléchir qu'il devoit ſoulever contre lui, non-ſeulement ſes Compatriotes, mais encore tous les peuples éclairés de l'Europe, qui ne s'étudient à faire des progrès dans notre langue, que pour mieux ſentir les beautés originales de ces mêmes fables, qu'il cherche à dépriſer. D'après cette obſervation, il ſeroit inutile de réfuter des déciſions auſſi étranges; cependant comme un Nom acrédité dans la littérature n'eſt que trop capable aujourd'hui d'en impoſer à la multitude, comme les Eſprits foibles & légers ſe laiſſent aiſément ébranler par le perſifflage, comme la plupart d'entre eux ceſſent d'admirer, dès que la mode ou le ridicule les effraie, il n'eſt pas inutile de défendre la gloire d'un des premiers Poëtes de la Nation.

Nous remarquerons d'abord que la méthode de M. de *Voltaire*, pour décrier *la Fontaine*, eſt préciſément la même qu'il a conſtamment employée contre les grands

* *Ibid.*

génies qui ont illuſtré notre littérature. *Deſcartes*, *Corneille*, *Monteſquieu*, les deux *Rouſſeau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, M. *le Franc*, auroient trouvé le tombeau de leur célébrité, ſi on eût ſouſcrit à cette formule, qui lui eſt ſi familiere, *un homme qui s'exprime ainſi mérite-t-il....*, formule qui ne vient jamais qu'après l'expoſition de quelques fautes légeres contre la langue, preſque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas juſtifier *la Fontaine* ſur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque ſorte à la tournure de ſa penſée, & contribuent ſouvent à l'embellir. Il en eſt de ces inexactitudes comme des licences poétiques : dès qu'elles produiſent un grand effet, elles ceſſent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que M. de *Voltaire*, ſi ſévere ſur cet article, en offre plus d'exemples dans ſa poéſie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé ſa cenſure : la *Henriade* ſeule en fournit plus de mille, comme il ſera facile d'en juger, par l'édition commencée que M. de *la Baumelle* ſe propoſe d'en donner. Nous ajouterons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, peuvent ſervir de con-

damnation contre les ſiens, quand il s'en appuie pour décrier ceux des autres.

Il n'eſt pas mieux fondé, lorſqu'il refuſe à *la Fontaine* le talent de l'invention. M. de V. peut-il ignorer que le coloris a toujours été ſa partie principale? N'eſt-on pas en droit de lui dire, que ſon plus grand mérite, en Poéſie, eſt d'embellir tout ce qu'il touche? & embellir, eſt-ce inventer?

On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

La Fontaine, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même & de ne rien devoir à perſonne. En convenant que pluſieurs ſujets de ſes Fables ont été tirés d'*Eſope*, de *Phedre*, de *Locman*, il n'en ſera pas moins vrai que la maniere neuve, originale, naïve, pleine de grace & de fécondité dont il les a préſentés, l'en rend comme le créateur. C'eſt un Statuaire habile qui ſait former une figure accomplie d'un bloc informe & groſſier, qui, ſans ſon ciſeau, n'auroit eu qu'une exiſtence obſcure. D'ailleurs, toutes ſes Fables n'ont pas été tirées d'un fonds étranger; il en eſt un très-grand nombre dont il eſt l'inventeur, & dont le mérite le place bien au-deſſus des Auteurs, qui lui ont quelquefois fourni des matériaux. C'eſt-là qu'on reconnoît le vrai Poëte:

nature du ſujet, ſageſſe du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornements, richeſſe de détails, naturel des deſcriptions, vérité des caracteres, fineſſe de morale, tout y fait ſentir cette heureuſe facilité inconnue avant lui.

On l'accuſe encore d'avoir toujours le même ſtyle. Si on prétend dire par-là que ſes Fables ſont toutes écrites de la même maniere, du même ton, comment ne s'eſt-on pas apperçu qu'on avançoit une abſurdité démentie par la ſeule inſpection de ſon Recueil? Quelle variété de ſujets, de deſſein, d'exécution, de coſtume, d'images, de tours, d'expreſſions, de morale! On y reconnoît par-tout, à la vérité, le même caractere de génie, comme on reconnoît la touche de *Rubens* à chacun de ſes tableaux, mais chaque objet y eſt traité avec les couleurs qui lui ſont propres. Si on veut faire entendre que *la Fontaine* n'a fait que des fables, ou qu'il n'eſt eſtimable que dans cette ſeule partie; ſes imitations des Métamorphoſes d'Ovide, ſa belle Elégie ſur la diſgrace de M. *Fouquet*, ſes diſcours à Madame de *Monteſpan*, à Madame de *la Sabliere*, &c. & quelques autres de ſes Ouvrages, prouvent qu'il étoit capable de réuſſir, & même d'exceller dans plus d'un genre. En un mot, s'il étoit poſſible

que *la Fontaine* n'eût jamais eu qu'un ſtyle, il ſeroit toujours certain qu'il a eu celui du génie ; il auroit donc mal fait d'en changer.

A-t-on plus de raiſon de nier qu'il eût de l'aptitude au ſublime ? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Roſeau, celle du Payſan du Danube, & une infinité d'autres, ne démontrent-elles pas un eſprit qui ſait s'élever dès que ſon ſujet exige de la nobleſſe, de la force, de l'enthouſiaſme ? Y a-t-il, ſoit parmi les anciens, ſoit parmi les modernes, un Poëte qui offre autant d'exemples du ſublime de ſentiment & du ſublime d'expreſſion ? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois ſainement des grands maîtres, dit, en parlant de *la Fontaine*, que nous n'avons pas de *Poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus* SUBLIME ; il recommande la lecture de ſes Fables aux jeunes Poëtes, pour étudier ſa verſification & ſon ſtyle, *où les Pédants,* ajoute-t-il, *n'ont ſu relever que des négligences & dont les beautés raviſſent les hommes de l'art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats* *.

Que faut-il donc conclure de la criti-

---

* Poétique françoiſe, Chap. XVII, *de la Fable.*

que de M. de *Voltaire* & du ſilence de *Boileau* * ? Rien autre choſe, ſi ce n'eſt que l'un & l'autre tournent au déſavantage de ces deux Auteurs. Sans pénétrer dans les motifs de l'Auteur de l'*Art poétique*, on pourroit aſſurer que ce Poëme ceſſe d'être complet, dès qu'il omet un genre le plus capable de faire honneur à notre Parnaſſe & à notre langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faiſoit cas de ce Fabuliſte, & M. de *Voltaire*, ſi inſtruit dans les anecdotes littéraires, auroit dû ſe rappeller que ce Juge ſi éclairé de l'eſprit & du cœur humain, avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Meſſieurs, ne raillez point le bon homme, il ira plus loin que nous.* Ne ſeroit-il pas honteux, pour la gloire des Lettres, que la modeſtie de *la Fontaine* & la ſimplicité de ſon caractere & de ſes mœurs, euſſent affoibli le mérite de ſes talents auprès des deux hommes le plus en état de les apprécier ? Quoi qu'il en ſoit, les Fables de ce Poëte ſi délicat & ſi naïf, ſeront toujours des chef-d'œuvres ; les plus médiocres n'ont pas encore été égalées par

* Si *Boileau* n'a pas fait mention de *la Fontaine*, dans ſon *Art poétique*, il a beaucoup parlé de ce Poëte dans ſa Diſſertation ſur *Joconde*, où il le propoſe comme un modele de naturel & de naïveté.

ceux qui ont le mieux réussi dans la même carriere.

Il est fâcheux pour les mœurs que ses *Contes*, qui sont autant de modeles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuse, soient en même-temps un recueil de tableaux que la Jeunesse doit redouter. La simplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit, au contraire, comme des préservatifs contre les pieges de la séduction, ce qui lui faisoit dire, avec une confiance que la trempe seule de son caractere peut sauver du soupçon de fausseté :

J'ouvre l'esprit & rends le Sexe habile
A se garder des pieges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une seule à qui nuiront mes Vers.

Tout le monde sait combien le repentir expia les écarts de son imagination, quand on eut dissipé sa sécurité ;

Vrai dans tous ses Ecrits, vrai dans tous ses Discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice ;
Et l'Auteur de *Joconde* est armé d'un cilice *.

---

* Epître de M. *Racine* le fils, à *J. B. Rousseau*.

Peut-être ces marques, non équivoques de repentir, ont-elles ſoulevé contre lui pluſieurs héros de la Philoſophie. Leur admiration & leur ſuffrage ne ſe reglent que ſur les rapports qu'on a avec leur façon de penſer. Il y a long-temps qu'on lit ſur le Frontiſpice du Sanctuaire d'où ils diſpenſent les réputations :

Et la Proſe & les Vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos Amis.

Qu'ils apprennent cependant que *la Fontaine* a plus droit qu'aucun d'eux, au titre de Philoſophe qu'ils uſurpent. Une ſeule de ſes Fables renferme plus de vraie philoſophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les Ouvrages dont ils fatiguent le Public. Il eſt vrai que la philoſophie du Fabuliſte ne reſſemble en rien à cette manie audacieuſe qui tourmente, dégrade & ruine l'Humanité, en prétendant l'inſtruire; elle eſt puiſée, au contraire, dans la ſaine raiſon, préſentée avec décence, avec intérêt, & eſt toujours d'accord avec la politique & la vertu. On peut en juger par ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

Ni l'or, ni la grandeur, ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille;
Des ſoucis dévorants c'eſt l'éternel aſyle,

Véritable Vautour, que le fils de *Japhet*
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toît est exempt d'un tribut si funeste;
Le Sage y vit en paix & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Les vertus devroient être sœurs:
Ainsi que les vices sont freres;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toît.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid, &c.

Deux Démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la Raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie;
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour, & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir: &c.

Du titre de clément rendez-le ambitieux; [*Louis XIV*]
C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.

Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie,
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie,
Inspirez à *Louis* cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
Le soient aussi ; c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance, &c.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La Ruse la mieux ourdie,
Peut nuire à son Inventeur :
Et souvent la perfidie
Retourne sur son Auteur.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux ;
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux?

Ne soyez, à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade Adulateur, ni Parleur trop sincere, &c.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Il ſeroit aiſé de pouſſer plus loin les citations. On peut donc dire de *la Fontaine* qu'en qualité de Philoſophe, il connut la vraie ſageſſe & l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui, en qualité de Poëte,

Il peignit la nature & garda les pinceaux.

LAINEZ, (*Alexandre*) né à Chimai en Hainault, en 1650, mort à Paris en 1710. Ce n'eſt pas le grand nombre de Poéſies de cet Auteur qui l'a rendu célebre, c'eſt la ſingularité de ſes mœurs & l'originalité de ſon talent. Son caractere, auſſi indépendant que ſon imagination étoit vive & féconde, ne lui a pas permis de s'appliquer conſtamment à un même Ouvrage, & l'amour de la gloire n'a jamais pu le porter à recueillir ce qu'il avoit compoſé en différentes occaſions. C'eſt pourquoi il ne nous reſte qu'un très-petit nombre de ſes Poéſies, encore a-t-il fallu que ſes amis aient pris ſoin eux-mêmes de les garantir de l'oubli. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'eſt qu'à lui ſeul; ſa maniere de peindre, l'agrément de ſon coloris, la vivacité de ſes expreſſions, la chaleur de ſa compoſition, le diſtinguent de tous ceux qui ſe ſont exercés dans le genre de Poéſies fugitives. Parmi ſes Ouvrages perdus,

ceux qu'on doit regretter davantage ſont une *Epître à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille vers ſur les campagnes de *Charles XII*, dont les fragments qui nous reſtent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien ſon eſprit étoit facile, délicat & orné.

Le tendre *Apelle*, un jour, dans ces jeux ſi vantés,
Qu'Athenes autrefois conſacroit à *Neptune*,
Vit, au ſortir de l'onde, éclater cent beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa *Vénus* un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas ! s'il avoit vu la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

La Fontaine, *Boileau* & *Chapelle* faiſoient beaucoup de cas de *Lainez* & de ſes Poéſies. *Chapelle* ſur-tout l'eſtima d'une façon particuliere : la reſſemblance d'eſprit, de caractere & de conduite, décide ſouvent les ſuffrages des hommes : ce fut ſans doute ce qui rendit *Lainez* ſi aimable aux yeux de ſon confrere, qui avoit les mêmes paſſions que lui.

LALANDE, (*Joſeph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE) de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Stockholm, de Harlem, de

Bologne, de Florence & des Arcades de Rome.

Il a cultivé les Lettres en même-temps que les Sciences. A ce dernier égard, on le place parmi les premiers Aſtronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur, il a fait connoître, par quelques bons Ouvrages, qu'il eût été en état de ſe diſtinguer dans cette carriere, s'il s'y fût totalement conſacré. Son *Voyage d'Italie* eſt écrit avec autant d'ordre & de méthode, que de jugement & d'érudition; tout ce qui regarde la topographie & les beaux Arts y eſt traité de maniere à donner de juſtes & de ſaines idées ſur les différentes contrées & ſur les Chef-d'œuvres de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de cette délicieuſe partie de l'Europe. Les réflexions critiques de l'Auteur ſe trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art, & avec les remarques des habiles Artiſtes. On trouve encore dans les Ouvrages de M. *Lalande* un Eloge du Maréchal de *Saxe* aſſez bien écrit, pour faire connoître que l'Eloquence ne lui eſt pas plus étrangere que l'Aſtronomie.

LALANE, (*Pierre*) Poëte qui vivoit du temps de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pieces, parce que la délicateſſe de ſon goût ne lui permit pas, dit-on, d'en faire paroître davantage. On eût pu encore ajou-

ter qu'il en avoit fait paroître deux de trop, car il n'y a que ses *Stances* à *Ménage* qui vaillent la peine d'être lues. En passant légérement sur quelques-unes qui sont minces, ou qui ne sont que des répétitions, nous en rapporterons ici les meilleures, afin qu'on puisse juger qu'il n'est point d'Auteur médiocre où l'on ne puisse trouver des traits estimables. Il s'agit dans ces Stances d'inviter *Ménage* à venir habiter la Campagne.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelques légers qu'ils puissent estre;
Viens, *Ménage*, en ce lieu champestre,
Où content de tes propres biens,
Tu n'auras que toy pour ton maistre.

Non que le Maistre que tu sers,
Ne soit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers,
Ne soit charmante & desirable.

Lui-mesme viendroit dans ces bois,
Jouir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'estoient pour le salut du monde.

Toy qui peux prendre ce loisir,
Fuy le tumulte de la ville;
Et si tu veux estre tranquille,
Ton ame ne sauroit choisir
Un plus délicieux asyle...."

Les plaiſirs y ſont purs & doux,
Comme l'air que l'on y reſpire,
L'innocence y tient ſon empire;
Et chacun ſans eſtre jaloux,
Y poſſede ce qu'il deſire...

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine idole;
Et nous mépriſons la ſplendeur,
De tous les thréſors du Pactole.

Nous n'avons ſçeu que trop ſouvent;
Tout ce que peut un beau viſage;
Mais par un tel apprentiſſage,
Noſtre cœur, devenu ſçavant,
En eſt auſſi devenu ſage.

Icy, comme dans un miroir,
Noſtre ame, à ſoy-meſme connue;
Et de nulle erreur prévenue,
Se conſidere & ſe fait voir
Libre, ſans fard & toute nue.

Des violentes paſſions
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ſes actions,
Elle eſt ſeulement occupée...

Viens donc en ces lieux peu battus;
Où la fortune & ſes careſſes,
L'Amour & toutes ſes tendreſſes:
Cedent aux ſolides vertus,
Qui ſont nos biens & nos Maiſtreſſes.

Lalane avoit épousé *Marie Galtelle des Roches* qui, selon lui, étoit une des plus belles Femmes de son temps. Une mort prématurée la lui enleva. Il l'avoit célébrée pendant sa vie, il la célébra après sa mort, & l'on soupçonneroit son amour ou ses regrets d'avoir été très-foible, à en juger par ses vers, que M. de *Saint-Marc* a eu tort de recueillir, contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre justice, en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, (*Ambroise*) Chanoine de Sainte Opportune, à Paris, sa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans son *Histoire* des Traductions françoises de l'Ecriture-Sainte, & dans son *Histoire & Abrégé* des Ouvrages Latins, Italiens & François, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on trouve des choses instructives & curieuses, qui doivent faire pardonner les défauts de style dont ces deux Ouvrages ne sont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture-Sainte donne sur-tout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif & éclairé, qui sait relever à propos les falsifications que les Ministres Protestants se sont si souvent permises, pour ajuster les textes aux principes de leur doctrine

1. LAMARE, (*Nicolas* DE) Doyen des Commiſſaires du Châtelet, mort en 1723, âgé de 82 ans.

Tout le monde connoît ſon *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails inſtructifs, de réflexions ſolides, de vues utiles. Perſonne avant lui n'avoit embraſſé cette matiere. On ne peut pas dire que ce *Traité* ſoit complet, ni exempt de défauts; mais un Ecrivain habile qui ſauroit en conſerver les matériaux, & les employer avec plus de diſcernement & de critique, auroit peu de choſe à faire, pour en tirer un grand parti, & rendre des ſervices précieux à cette partie eſſentielle de tout gouvernement éclairé.

2. LAMARRE, (*N.*) ex-Abbé, né en Bretagne, mort en 1752, Poëte qui n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans talents, mais qu'une vie diſſipée empêcha de s'élever au-deſſus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former ſon Goût, auroient pu perfectionner ſes heureuſes diſpoſitions pour la Scene lyrique. On remarque dans ſa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le Plan, de l'intelligence dans la diſtribution des Scenes, du naturel & de la vérité dans les idées & les expreſſions, du ſentiment & du pathétique dans les ſituations.

La

La Paſtorale de *Titon & l'Aurore*, miſe en Muſique par M. de *Mondonville*, eſt une Production poſtume de la Muſe de M. *Lamare*. Le Muſicien y a fait des changements qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théatre lyrique qui ne peut guere ſe ſoutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pieces fugitives de ce Poëte, qui méritoient peu d'être recueillies. Elles ſe réduiſent, ſi l'on en excepte ſes Couplets à la Princeſſe de R. à des penſées foibles, & le plus ſouvent à de la Proſe rimée.

I. LAMBERT, (*Anne-Thérèſe* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquiſe DE) née en 1647, morte à Paris en 1733; une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par ſon eſprit, à la Cour de Madame la Ducheſſe *du Maine*. Perſonne n'a mieux rendu les caracteres d'une morale ſage, ſenſible & embellie par les graces du ſtyle. Les *Avis d'une mere à ſon fils*, ceux *d'une mere à ſa fille* ſont d'une inſtruction ſaine, tendre & remplie d'aménité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plupart des Auteurs moraliſtes, & principalement aux perſonnes de ſon ſexe qui ont écrit en ce genre; elle ne s'attache point à des définitions métaphyſiques de

la vertu, elle ne s'occupe qu'à en inſpirer le goût; & ſa maniere d'en parler eſt très-propre à la faire aimer. Lorſqu'elle cite les Auteurs claſſiques, Latins & François, c'eſt toujours ſans affectation & ſans pédanterie. Les jeunes perſonnes qui voudront ſe former le cœur & l'eſprit, ne ſauroient trop ſe nourrir de la lecture de ſes Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait ſentir ce doux ſentiment, le fait deſirer, & prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame *Lambert* que des négligences dans le ſtyle, & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, (*Joſeph*) Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous ſes Ouvrages ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus ſont les Homélies, imprimées ſous le titre d'*Année Evangélique*, des conférences intitulées : *Diſcours ſur la vie eccléſiaſtique*, des *Inſtructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'Année. On y remarque, en général, un Eſprit nourri de la lecture des Livres ſaints, quelquefois de l'onction, & preſque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui au-

roient un vrai desir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'est pas toujours exact; la multitude de ses compositions l'a sans doute jetté quelquefois dans des négligences & des méprises, qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, (*Claude-François*) Abbé, né à Dole, mort à Paris en 1765, a composé des Romans où le style du besoin & de la faim se fait sentir à chaque page, & des Histoires qu'on ne lit guere que pour les noms & les dates. Le plus connu de ses Ouvrages est son *Histoire littéraire du Siecle de Louis XIV*, divisée en autant de Livres qu'il y a de classes de Littérateurs & de Savants, & dont chaque Livre est précédé d'un Discours sur l'Origine & les progrès de chaque art, de chaque science. Ces Discours, au nombre de seize, sont écrits comme le reste de l'Ouvrage, c'est-à-dire, que le style en est lourd & diffus, que les réflexions en sont triviales, les détails ennuyeux, les faits mal exposés. Son *Histoire générale de tous les Peuples* n'est pas mieux écrite. On y trouve, il est vrai, ce qu'il faudroit aller chercher dans cent Auteurs différents; mais ce qu'on tâcheroit vainement d'y trouver, c'est du goût, de l'exactitude dans les faits, de la vérité dans les portraits, de la nouveauté dans les idées,

de la nobleſſe & de la correction dans le langage. Il arrive à M. *Lambert* de ſe recopier, & de tomber ſouvent en contradiction avec lui-même, défaut ordinaire aux longues compilations.

1. LAMI, (*Bernard*) Prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715.

Nous ne le jugerons pas ſur ſes productions de Théologie, qui ſe réduiſent, pour la plupart, à des diſcuſſions polémiques, ni ſur ſes Ouvrages de Mathématiques, dont on fait cas. Nous n'en parlons, qu'eu égard à ce qu'il a fait dans le Genre littéraire; & l'on peut dire que ſes *Entretiens ſur les Sciences & la maniere d'étudier* forment une compoſition eſtimable, dont la lecture ſeroit très-utile aux Jeunes gens, aſſez ſages pour vouloir s'inſtruire, avant d'exercer leur plume au haſard & ſans principes. L'Auteur y donne des avis très-judicieux, & leur indique, avec diſcernement, les ſources où ils peuvent puiſer.

Sa *Rhétorique ou l'Art de parler*, ſans être le meilleur Ouvrage que nous ayons dans cette partie, eſt néanmoins très-propre, par l'érudition & la profondeur des réflexions qui y dominent, à former l'eſprit, & à lui faire contracter l'heureuſe habitude de juger des choſes ſur des princi-

pes clairs & solides. On y trouve une Préface lumineuse où il est aisé de prendre d'abord une juste idée de la matiere que l'Auteur va traiter. Ce Livre n'est pas tout-à-fait à la portée de la Jeunesse qu'on instruit dans les Colleges ; mais tout homme, accoutumé à concevoir & à réfléchir, y trouvera de quoi s'instruire, le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Historien comme le Philosophe. Au mérite des choses, il réunit celui de la méthode, d'un style clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, (*Dom François*) Bénédictin, né à Montereau près de Chartres en 1636, mort à Saint-Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique* disent que, de tous les Bénédictins, il est celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaise idée de la plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi lesquels on en trouve plusieurs plus estimables du côté du style, que le P. *Lami*. En effet, les Ouvrages de ce Religieux sont d'une diffusion, d'une monotonie, d'une foiblesse d'expression, qui en rendent la lecture insipide. Nous avons eu la patience d'en lire plusieurs, celui entr'autres qui a pour titre : *la Rhétorique du College trahie par son Apo-*

logiste, contre l'Ouvrage de M. *Gibert*; Nous pensions y trouver de quoi nous instruire, & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatigant. Quand on est aussi plat & aussi vuide de choses, dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célebre Professeur, comment peut-on être intéressant dans d'autres productions? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ses *Lettres philosophiques sur divers sujets*, où une loquacité, une intempérance de raisonnements qui ne disent rien, une surcharge de mots inutiles, autorisent à prononcer sur cet Ouvrage cette sentence mortelle :

Sunt verba & voces, prætereaque nihil.

1. LAMOIGNON, (*Guillaume* DE) Premier Président au Parlement de Paris où il naquit en 1617, & où il mourut en 1677, plus connu dans la République des Lettres par les justes éloges de *Boileau* & l'Oraison Funebre de *Fléchier*, que par ses Ouvrages qui sont dispersés & ne subsistent que dans de vieux recueils. Ce Magistrat aussi recommandable par ses mœurs & sa probité, que par ses talents, a eu la gloire d'être un des plus zélés Protecteurs des Lettres. Il les aidoit par ses conseils, & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de son *Lutrin*.

2. LAMOIGNON, (*Chrétien-François* DE) Avocat-Général du Parlement de Paris, de l'Académie des Inſcriptions, fils de *Guillaume*, né à Paris en 1644, mort dans la même Ville en 1709, n'avoit pas moins de talents que ſon pere, & eut plus d'occaſions de les faire briller. Ses *Plaidoyers* ſont d'un ſtyle véhément, rapide, pleins de penſées nobles, de tours énergiques, & d'expreſſions heureuſes. On peut les regarder comme des Traités de Juriſprudence, où l'Orateur, l'Hiſtorien, le Naturaliſte, le Philoſophe, & même le Théologien trouveroient à s'inſtruire. Nous ne parlons pas des qualités de ſon cœur; ſon nom ſeul les annonce; & ce Magiſtrat auroit démenti ſon ſang, ſi elles n'euſſent pas été d'accord avec les vertus qui y ſont depuis long-temps héréditaires

LANCELOT, (*Dom Claude*) Bénédictin, né à Paris en 1615, mort en 1695; un de ces Littérateurs qui, ſans avoir une réputation brillante, n'en ont pas moins rendu aux Lettres des ſervices très-intéreſſants. Ses excellentes Grammaires ſont d'un très-grand ſecours, pour faciliter à la Jeuneſſe la connoiſſance du Grec & du Latin. C'eſt à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue*

Latine, ainſi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes*, connues ſous le nom de Port-Royal. On voit par ces Ouvrages élémentaires, devenus claſſiques, que perſonne ne connoiſſoit mieux le Méchaniſme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile*.

Le *Jardin des Racines Grecques* du même Auteur, eſt un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, ſi peu cultivée aujourd'hui. Ce n'eſt donc pas faute de ſecours qu'on néglige ſi fort les Auteurs Grecs. Il ſeroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils ont pris le parti de ne les connoître que dans les Traductions ; encore la plupart ignorent-ils qu'elles exiſtent ; la facilité de ſe faire une réputation dans les Eſprits frivoles, les diſpenſe de tout travail. Mais il eſt encore temps d'apprendre aux jeunes-gens, ſuſceptibles d'être dirigés vers les ſources du génie, qu'on ne peut devenir un grand homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands modeles, & que ce n'eſt qu'en allumant ſon flambeau aux rayons du ſoleil, qu'on peut, comme *Prométhée*, communiquer à ſes Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLET DU FRESNOY, (*Nicolas*) *voyez* LENGLET.

LANGLOIS, (*Jean-Baptiste*) Jésuite, né à Nevers en 1663, mort en 1706.

De plusieurs Ouvrages qu'il a faits, on n'estime aujourd'hui que son *Histoire des Croisades contre les Albigeois*, qui suppose des Recherches, de la Critique, & surtout l'art de le fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoît*, Jacobin, avoit traité le même sujet ; mais la forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, en gâtoit les matieres ; un style lourd déparoît le mérite des choses, au lieu que le P. *Langlois* a su les embellir, & les rendre intéressantes par une diction noble, aisée, & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, (*Hubert*) né à Viteaux en Bourgogne, en 1518, mort à Anvers en 1581 ; fougueux Protestant, dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit par sa hardiesse que par son éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du regne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* consistent dans des morceaux d'Histoire, & des Traités de Politique, assez médiocrement écrits, qui furent cependant recherchés, dans leur nouveauté, faute de mieux.

2 LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI, (*Jean-Joseph*) Docteur de

Sorbonne, Archevêque de Sens, arriere-petit-neveu du précédent, de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1677, mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques, ascétiques, historiques, polémiques, académiques, dont plusieurs ont été traduits en Latin, par le cas qu'on en a fait. On trouve, dans les Recueils de l'Académie Françoise, plusieurs *Discours* de sa façon, qui annoncent un sage Littérateur & un Ecrivain élégant, mais souvent diffus.

Ce Prélat est un des Ministres de l'Eglise, qui ont été le plus maltraités par l'Auteur du *Dictionnaire critique*. Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré, avec avantage, dans un parti contraire au sien, si l'on doit appeller parti, celui de l'Eglise, auquel M. *Languet* fut toujours attaché, & dont il fut un des plus zélés Défenseurs. Nous ajouterons donc, par un principe d'équité, que ce Prélat doit être regardé, sinon comme un des premiers Ecrivains de l'Eglise, du moins comme un Ministre laborieux, dont les talents sont plus dignes d'éloge, que de critique. La piété qui respire dans ses Ouvrages, & celle qu'il a fait paroître dans toute sa conduite, sont de nouveaux titres qui déposent en sa faveur,

& réfutent les imputations du Censeur Biographique. Ce n'est point en cherchant à déprimer injustement ses Adversaires, c'est en prouvant qu'on pense mieux qu'eux, c'est sur-tout par la douceur & l'équité, qu'on peut, en matiere de doctrine, appuyer sa propre cause; ou, quand on s'attache à la bonne, on n'a pas besoin de mauvaises ressources pour la soutenir.

LANOUE, [*Jean* SAUVÉ DE] Comédien, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit, dit-on, naturel, rempli d'intelligence, de noblesse & de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. C'est plus qu'il n'en faut, pour nous mettre en droit de dire, qu'il étoit donc meilleur Comédien, que bon Poëte dramatique. Il ne s'ensuit pas delà qu'il fût sans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II*, offre des beautés qui justifient le succès qu'elle a eu & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de disposer les Scenes de maniere que l'action ne languit point, & c'est par cette espece de magie, peu connue des Poëtes tragiques d'à-présent, qu'il a su en rendre les défauts moins sensibles. De six Comédies que nous avons de lui, il y en

a cinq au-dessous du médiocre ; mais *la Coquette corrigée* est une des meilleures Pieces de caractere qui aient été faites de nos jours, quoiqu'elle ne soit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de Théatre de Province où elle ne reparoisse trois ou quatre fois l'an, & toujours avec de nouveaux applaudissements. On la verroit, sans doute, avec le même plaisir, dans la Capitale, si des motifs, dont on ne devine pas la cause, n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Quoi qu'il en soit, cette Piece offre des détails très-piquants, & des vers que tout le monde sait par cœur ; tels sont ceux, entr'autres, qui réglent la conduite d'un Honnête-homme, trompé par une Maîtresse perfide :

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

ils sont applicables à plus d'une circonstance de la vie.

LAPLACE, [*Pierre-Antoine* DE] de l'Académie d'Arras, né à Calais en 1709, Auteur du *Théatre Anglois*, Ouvrage qui manquoit à notre Langue, & qui assure à M. de *Laplace* un rang distingué parmi nos bons Littérateurs. Cette Traduction nous a procuré des richesses, qui, mises en comparaison avec les nôtres, en ce

genre, contribuent à la gloire du Théatre François, mais n'en offrent pas moins au Lecteur de quoi admirer mille beautés, malgré l'irrégularité qui y regne. Le Traducteur s'est attaché à rendre l'original, selon le style dont il est écrit, c'est-à-dire, qu'il traduit tantôt en Vers, tantôt en Prose, & qu'il emploie quelquefois des Vers Alexandrins sans rimes, qu'on appelle Vers blancs, fort en usage en Angleterre, & qui y rendent la versification bien plus facile que parmi nous. Un autre service que M. de *Laplace* a rendu, par cette Traduction, c'est d'avoir ouvert une source, où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois, peuvent aller puiser des idées, des situations, des caracteres, des sujets même, pour les naturaliser ensuite sur notre Scene. C'est ce que M. de *Voltaire* n'a pas négligé de faire, avant même que l'Ouvrage de M. de *Laplace* ne parut. La Tragédie de *Zaïre* est entiérement calquée sur la Tragédie d'*Othello* de *Shakespéar*. Dans l'une & l'autre Piece, c'est un amour excessif qui forme l'action, c'est la jalousie qui en est le ressort, c'est une méprise qui enfante la catastrophe. *Othello* croit sa femme infidelle, à la vue d'un mouchoir qu'on lui persuade qu'elle a donné à un de ses rivaux ; *Orosmane* entre en fureur à la

vue d'une Lettre écrite par *Zaïre* à *Néreſtan*, qu'il croit ſon rival. *Othello* tue ſa femme, ſe poignarde lui-même, après qu'on l'a déſabuſé; *Oroſmane* en fait autant. Ils débitent l'un & l'autre, avant de ſe poignarder, les mêmes ſentiments, avec cette ſeule différence, que ceux d'*Othello* paroiſſent plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait paſſer dans notre Langue, pluſieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Hiſtoire de Tom-Jones*, l'*Orpheline Angloiſe*, &c. lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoiſſance. Il a fait auſſi des Tragédies qui méritoient quelques ſuccès. *Veniſe ſauvée* en a eu beaucoup plus, que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu*. Il a, outre cela, long-temps travailé au Mercure de France, mais ce n'eſt pas ce qu'il a fait de mieux; des louanges trop peu juſtes & trop prodiguées, nous diſpenſent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, [*Joſeph* DE] Abbé, né à Béfort en Alſace, en 172...

Après avoir débuté, dans la carriere des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a ſu aſſez généralement obſerver les regles du goût

& celles de l'honnêteté, il a renoncé au dangereux office de Journaliſte & de Critique, dans la crainte d'être forcé de louer des Ouvrages foibles, ou de s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juſte valeur. Des Compilations ont depuis exercé ſa plume ; mais il faut ſe garder de confondre les ſiennes avec celles de tant d'autres, qui n'ont fait que moiſſonner indiſtinctement, dans le champ d'autrui, le bon grain avec l'ivraie, en ſe réduiſant à la ſimple fonction de Copiſte, qui exigeroit du moins de l'attention & du diſcernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé, il eſt vrai, mais il a ſu revêtir de ſon ſtyle, toujours facile, & ſouvent agréable, la plupart des Ouvrages dont il a voulu donner des Abrégés. Tel eſt ſon *Voyageur François*, où l'on ne ſauroit condamner que quelques deſcriptions qui ſentent trop l'afféterie, & une affectation de gentilleſſes, qu'il auroit pu éviter, en ſe laiſſant aller à la tournure naturelle de ſon eſprit.

On feroit une petite Bibliotheque de tous les Ouvrages qu'il a publiés, comme il eſt facile d'en juger, par la liſte qu'on en donnne dans *la France littéraire.*

LARCHER, [*N.*] né à Dijon en 1726, Littérateur infiniment plus verſé dans

l'Hiſtoire des anciens Peuples & dans la connoiſſance des bons Auteurs Grecs & Latins, que nos Philoſophes, qui n'ont cherché à répandre du ridicule ſur l'Erudition & ſur ceux qui la cultivent, que par la manie générale de proſcrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il eſt vrai que ſon érudition a dû leur être incommode, par ſon zele à relever quantité de bévues répandues dans leurs Ecrits, & à redreſſer les falſifications qu'ils ſe ſont permiſes pour appuyer leurs ſyſtêmes. Son *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire*, a allumé la bile de M. de *Voltaire*, & lui a attiré des injures qui ne reſſemblent à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être ſera-t-on bien aiſe de trouver ici un échantillon du ſtyle polémique de ce célebre Ecrivain. Nous allons citer un morceau du *Tableau philoſophique de* ſon *Eſprit*, où ſe trouvent raſſemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées, dans un Libelle intitulé, *Défenſe de mon Oncle.* On jugera de quel côté eſt la raiſon & ſur qui retombe la honte & le ridicule.

EXTRAIT DES NOUVELLES DE FERNEY, DANS LE PAYS DE GEX.

» Les Savants de France juſtement alar-

» més du tort que M. de *Voltaire* faisoit à
» l'Erudition, par ses bévues, ses anachro-
» nismes, ses fausses interprétations, comme
» il appert par plusieurs de ses Ouvrages, &
» notamment par *sa Philosophie de l'His-*
» *toire*, s'assemblerent à Paris, pour trou-
» ver moyen de remédier à ce désordre.
» La matiere mise en délibération, ils con-
» vinrent qu'on lui députeroit en poste un
» d'entr'eux, pour l'interroger juridique-
» ment, & juger s'il avoit les qualités né-
» cessaires pour former un bon Historien,
» mais principalement pour s'éclaircir s'il
» savoit le Grec. M. *Larcher* fut choisi
» pour cette importante commission. Il
» part, accompagné d'un témoin irrépro-
» chable, arrive dans le pays de Gex, & se
» transporte au domicile du sieur de *Vol-*
» *taire.* Il le trouve occupé au Grec, à la
» vérité, mais à du Grec à côté duquel
» étoit une mauvaise Traduction; il lisoit les
» anciens Auteurs, mais c'étoit dans des
» extraits infideles, qu'on lui avoit fourni
» des pays étrangers. Vous venez, sans
» doute, Messieurs, dit-il aux deux Dépu-
» tés, pour rendre hommage à mes lu-
» mieres & à mes talents; est-ce par ha-
» sard de la part de quelque Puissance que
» vous venez? c'est de la part du monde
» savant, répond M. *Larcher.* L'hommage

» du monde ſavant vaut bien celui d'un » Prince, reprit modeſtement M. de *Voltaire.* Oui, ſans doute ; continue le Député ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. » Le monde ſavant, ajoute-t-il, eſt fort » étonné que vous uſurpiez ſes droits, ſans » que vous ayez les connoiſſances requiſes. » Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous » n'entendez pas ; vous employez le mot » barbare de *Baſiloi*, qui n'eſt point Grec, » au lieu de *Baſileis* ; vous vous ſervez du » mot de *deſpotes*, ſans en ſavoir la ſignification ; vous avez ſouvent le mot de » *demiourgos* à la bouche, & vous ignorez » ce qu'il veut dire ; vous prenez le nom de » *Dynaſtie* pour celui d'une Province ou » Contrée ; vous appellez les Prêtres Egyptiens des *Bouteilles* ; car c'eſt ce que ſignifie le mot *choas*, que vous leur appliquez ; vous faites paſſer à *Hercule* le » détroit de Calpé & d'Abila dans ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa dans » un navire appellé *Scyphus* ; enfin, vous » êtes véhémentement ſoupçonné, par pluſieurs de vos citations, de ne pas entendre » ce dont vous voulez parler.

» Le Savant du pays de Gex étonné, » ſe mit auſſi-tôt à crier : *Je ſuis Seigneur* » *de Ferney, Gentilhomme ordinaire de la* » *la Chambre du Roi, & Membre de cent*

» *Académies*. Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſ-
» tion, reprit M. *Larcher*, nous parlons de
» Grec. Alors l'Interrogé entra en fureur,
» & ſe met à crier : *Cuiſtre*, *Fauſſaire* *,
» *Paillard*. Ce n'eſt pas du méchant Fran-
» çois, c'eſt du Grec qu'on vous demande.
» L'Interrogé répond : *Bouc*, *Craſſeux*,
» *Sodomite*. Ceci eſt encore du François,
» & non du Grec, ajouta le Député. Mais
» puiſque vous ne voulez pas répondre ſur
» le Grec, voyons ſur les Auteurs.

» Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire
» que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone*
» que de quarante lieues, tandis qu'il y en
» avoit cent de diſtance de l'une à l'autre ?
» Pourquoi faites-vous de cent quatre-
» vingt ſtades, huit de nos grandes lieues,
» tandis que cent quatre-vingt ſtades ne
» font qu'environ trois & demi de nos pe-
» tites lieues ? Pourquoi établiſſez-vous des
» Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut ja-
» mais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une
» Divinité particuliere, tandis qu'*Eleuſine*
» n'eſt qu'un ſurnom de *Cérès* ? Pourquoi
» faites-vous flageller, par des Prêtres d'*E-*
» *leuſine*, les Pénitents & les Initiés, tan-

---

* Telles ſont les graves raiſons que M. de *Voltaire* apporte contre les ſavantes réfutations de M. *Larcher* ; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

» dis qu'il ne s'agit dans le paſſage de *Pau-*
» *ſanias*, que vous avez cité pour preuve,
» que de petites baguettes, avec leſquelles
» les Prêtres frappoient, dans les cérémo-
» nies, non les Initiés & les Pénitents, mais
» les Images des Dieux des Enfers, parce
» que ces Dieux retenoient *Proſerpine* ?

» Le Grec moderne eſt interdit par tou-
» tes ces queſtions. Ses accès le reprennent,
» & ſe met à crier dans ſon délire : *Jan-*
» *ſéniſte, qu'on a vu donner des ſcenes au*
» *cimetiere de S. Médard, vil & ancien Ré-*
» *pétiteur du College Mazarin....*

» Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon
» Compagnon, l'étude du Grec vient de
» renverſer, dès le commencement, la
» cervelle à ce pauvre homme. Il dit que
» j'ai donné des ſcenes au cimetiere de Saint
» Médard, moi qui ſuis né en 1726, & les
» convulſions en 1729 ; il me fait Répéti-
» teur au College Mazarin, moi dont la
» fortune a permis que j'euſſe un Répéti-
» teur. Ne nous en étonnons pas ; c'eſt
» ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il
» les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où
» l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa
» rage pour le *Sanchoniaton*, forgé par *Por-*
» *phyre*, ſa fureur de vouloir ſe perdre dans
» l'antiquité, pour perdre enſuite le ſiecle
» préſent dans ſes rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainsi, le Philoso-
» phe historien étoit tombé en foiblesse,
» ses petits yeux de feu s'étoient fermés, &
» sa grande bouche restoit ouverte. Les Dé-
» putés se retirerent, & le laisserent dans
» cet état, en prenant la précaution d'aver-
» tir qu'on allât lui jetter de l'eau sur la tête,
» & lui faire prendre de l'ellébore pour
» purger son cerveau.

» Ils retournerent à Paris, faire leur rap-
» port juridique, & le Monde savant con-
» vaincu que M. de *Voltaire* étoit *mentis*
» *& græcæ linguæ non compos*, il fut déli-
» béré, d'une voix unanime, de lui envoyer
» un Rudiment Grec, un Répétiteur du
» College Mazarin, & un *Prêtre* d'*Eleu-*
» *sine* pour le *fesser*, d'après son systême, en
» qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En atten-
» dant, ordre à lui, de n'écrire que très-
» peu en François, & défense de parler
» jamais de Grec. «.

M. *Larcher* ne s'est pas borné à des Critiques ; on a encore de lui une excellente traduction de l'*Electre* d'*Euripide*, de quelques Poésies de *Pope*, & de plusieurs morceaux des *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres, dont il se propose de publier la suite ; ce qui est plus que suffisant pour donner une idée avantageuse de cet Homme de Lettres, dont les mœurs

douces & honnêtes méritoient autant d'égards, que l'utilité de ses travaux.

LARREY, [*Isaac* DE] Protestant, né à Montivilliers dans la Normandie en 1638, mort à Berlin en 1719.

Ceux de ses Ouvrages où l'esprit de parti n'est point entré sont assez estimables, & du côté des choses & du côté du style; c'est pourquoi on lit, avec plaisir, son *Histoire de l'Empereur Auguste.* Celle d'*Eléonore*, femme de *Louis VII*, annonce un réfugié qui veut plaire aux Anglois: c'est dans le même esprit qu'il composa l'*Histoire d'Angleterre*, qui n'est plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits, en gravure, des Princes & des grands Hommes qu'on y trouve. Son *Histoire de Louis XIV* n'est le plus souvent qu'une compilation informe des Gazetes étrangeres de son temps, dont les Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. Son expression favorite est; *on dit*, jamais Historien ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Historien n'a été plus avide à recueillir les bruits populaires & les calomnies débitées en faveur de sa Secte.

LA RUE, [*Charles* DE] Jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès sa jeunesse, les Belles-Lettres & la Poésie Latine & Françoise exercerent ses

talents qui annonçoient des ſuccès, propres à le diſtinguer des Littérateurs & des Poëtes de College. *Corneille* ne crut pas s'abaiſſer en traduiſant en vers françois ſon Poëme des *Conquêtes de Louis XIV*; & fit l'Eloge du jeune Poëte, lorſqu'il préſenta ſa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande eſtime pour ce Jéſuite qui ne profeſſoit encore que les Humanités.

La verve poétique du P. *la Rue* ſe développa bien davantage dans des Tragédies Latines & Françoiſes. De ce dernier genre, eſt celle de *Sylla*, honorée des éloges du grand *Corneille*; on dit que les Comédiens ſe préparoient à la jouer, lorſque l'Auteur, qui ne s'étoit jamais propoſé de travailler pour eux, obtint un ordre pour en arrêter la repréſentation. Il eſt vrai que ſes liaiſons avec le Comédien *Baron* ont pu le faire ſoupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le théatre, que ſon état ne le permettoit; on étoit même perſuadé, de ſon temps, comme on l'eſt encore aujourd'hui, que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonne Fortune* devoient beaucoup à ſes talents. Quoi qu'il en ſoit, la maturité de l'âge les dirigea vers leur véritable objet. La carriere de la Chaire offrit à ce Jéſuite un champ où il ſe fit une très-grande réputation, que ſes *Sermons*

imprimés justifient, malgré qu'ils aient perdu quantité de traits, que l'imagination de l'Auteur enfantoit subitement dans la chaleur du débit. Sans avoir la solidité de *Bourdaloue*, le P. *la Rue* a quelquefois plus d'élévation, & sa Morale annonce un Esprit aussi fin observateur, qu'heureux à trouver des expressions & des tours propres à rendre ses idées, & à les faire saisir, par une vive impression. Cet Orateur est sur-tout frappant dans les Discours du *Pécheur mourant*, du *Pécheur mort*, & dans celui des *Calamités publiques*. Il est plus éloquent, plus soutenu dans ses Oraisons Funebres. Celle du Maréchal de Luxembourg, celle du Duc & de la Duchesse de *Bourgogne*, dont le texte est aussi heureux que le sujet en étoit affligeant, seront toujours regardées comme un des plus beaux monuments de l'Eloquence de la Chaire.

Nous ne parlons point du Recueil de ses Poésies fugitives, dont *Barbou* a donné une Edition magnifique, où les Connoisseurs trouvent plus d'esprit, de délicatesse & de sentiment, qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque se seroit borné à ce seul genre.

LATTAIGNANT, [*Gabriel-Charles* DE] Chanoine de Reims, né à Paris au commencement de ce Siecle.

Sa

Sa Muse a su se plier à tous les goûts. Tantôt gaie, tantôt sensible, elle a célébré successivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lattaignant* ait choisi le genre des Chansons, préférablement à tout autre. Il a mieux aimé, sans doute, suivre les impressions de son génie, que la décence de son état, qui lui a paru trop sévere. Quoi qu'il en soit, ce Chansonnier peut occuper une place parmi les Esprits agréables, qui font honneur à la gaieté françoise. Si ses Chansons ne sont pas toujours égales, s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles, il en a beaucoup d'ingénieuses & de très-délicates.

Une réserve dont on doit lui savoir gré, c'est que la vivacité de son imagination n'a jamais laissé échapper aucun trait contre la Religion, aucun de ces transports qu'on appelle philosohiques, aucune de ces saillies licencieuses qui coûtoient si peu aux *Grécourt*, aux *Chaulieu* & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'esprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire, à sa gloire, qu'il a réparé les légéretés de sa Muse, par des productions plus dignes de ses talents. Ses Cantiques spirituels lui feront plus d'honneur dans les Esprits sages, que ses Ouvrages de ga-

lanterie ne lui ont attiré d'applaudiſſements, de la part des Eſprits frivoles, dont les ſuffrages ne valent pas la peine qu'on leur ſacrifie ſes devoirs.

LAVAL, [*P. A.*] Comédien. On a lu, dans ſa Nouveauté, un Ouvrage de ſa façon, intitulé *le Tableau du Siecle*; & l'on s'eſt apperçu que la connoiſſance de nos mœurs y étoit revêtue d'un ſtyle trop diffus, & quelquefois trop familier. Il a publié auſſi une Apologie du Théatre, en réponſe à la Lettre de *J. J. Rouſſeau* ſur les Spectacles. Rien n'étoit plus naturel que les motifs de ſon zele ; c'étoit ſoutenir les avantages de ſon métier. Mais il s'en faut bien que les armes ſoient égales entre ſon Adverſaire & lui, ſoit pour le fonds des choſes, ſoit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre juſtice, du côté de la modération avec laquelle il préſente ſes raiſons; c'eſt toujours beaucoup d'être modéré dans la diſpute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER; [*Marc-Antoine*] Abbé, ci-devant Jéſuite, Aſſocié des Académies d'Angers, de Marſeille, & de Lyon, né à Manoſque, dans le Dioceſe de Siſteron, en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit ſur la Muſique, la Peinture, l'Architecture, annonce des con-

noiſſances & du talent pour ſaiſir les principes & les fineſſes de ces trois Arts ; ſes *Eſſais ſur l'Architecture* ſont ſur-tout très-eſtimés.

L'Oraiſon Funebre du Prince de *Dombes* a des beautés d'Eloquence, qui font juger qu'il s'eſt mépris en s'attachant à un autre genre : ce genre eſt l'Hiſtoire, dont il a défiguré l'eſprit & le ſtyle, en la ſurchargeant de traits plus oratoires qu'hiſtoriques, d'une intempérance de figures, d'un luxe d'expreſſions déplacé, d'une affectation de grands mots qui ne produiſent que des ſons, lorſqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'eſt ainſi qu'il a écrit ſon *Hiſtoire de Veniſe*, où il compare, en ces termes, cette République à celle de Genes : » C'étoient com-
» me deux tourbillons, qui, gênés l'un par
» l'autre dans leur rencontre, menaçoient
» inceſſamment de s'abſorber l'un & l'autre
» par des forces incompatibles de leur ex-
» panſion ; dominant l'un & l'autre ſur deux
» mers oppoſées, l'endroit où elles ſe réu-
» niſſent étoit pour eux un centre de
» concurrence, où ils ne portoient qu'une
» détermination décidée à ſe croiſer «. Ceci n'eſt-il pas du *Diderot* tout pur ? & un Ecrivain qui ſe permet des comparaiſons auſſi amphigouriques, qui les répete

en toute occaſion, & même ſans occaſion, eſt très-certainement auſſi peu propre à écrire l'Hiſtoire, que l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphyſique.

LAUJON, [*Pierre*] Secrétaire des Commandements du Comte de *Clermont*, né à Paris en 17...

Poëte agréable, ingénieux & délicat, dont les Paſtorales & les Ballets ſont un des principaux ornements de notre Théâtre lyrique. Le naturel & le tendre de la Poéſie, l'intelligence & les reſſorts de ce genre de Spectacle, y ſont maniés avec une fineſſe qui en rend l'effet des plus intéreſſants. Tout le monde ſait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie*, dont les vers ſont ſi naturels & ſi harmonieux, qu'ils font, pour ainſi dire, valoir la Muſique, quoiqu'excellente par elle-même, au lieu que, dans tant d'autres, c'eſt la Muſique qui fait ſupporter les vers. Ce qui diſtingue encore les productions de M. *Laujon*, c'eſt que le ſentiment y conſiſte moins dans une affectation de paroles doucereuſes, que dans un fonds de chaleur & de ſenſibilité qui anime l'expreſſion.

LAUNOY, [*Jean* DE] Docteur en Théologie, né à Valdeſie, dans la Baſſe-

Normandie, en 1603, mort à Paris en 1678; Homme des plus érudits de ſon temps, comme on peut en juger par dix volumes *in-fol.* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des diſcuſſions ſur pluſieurs Saints qui, ſelon lui, n'avoient jamais exiſté. Le ſeul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs, eſt ſon *Hiſtoire du College de Navarre*, encore faut-il faire grace à ſa maniere dure & barbare d'écrire, en faveur des recherches curieuſes qu'il offre au Lecteur.

LAURÉS, [*Antoine* Chevalier DE] né à Gignac, dans le Dioceſe de Montpellier, en 17...

Ce n'eſt pas ſur quatre Couronnes obtenues de l'Académie des Jeux Floraux, & ſur trois autres décernées par l'Académie Françoiſe, qu'il faut juger de ſes talents. Ces lauriers littéraires ont été ſi ſouvent prodigués au haſard ou par ſyſtême, que la gloire qui peut en revenir commence à être généralement décriée. Il ſeroit cependant injuſte de refuſer des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés*, pleines de verve & d'enthouſiaſme, principalement celle qu'il a faite ſur *le Jeu*. Mais ce Poëte a oublié volontiers ces petits triomphes, pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre ſo-

lidement sa réputation. Il se prépare à donner au Public une Traduction en vers de la Pharsale de *Lucain*, dont les premiers chants, qu'il a lus dans les Sociétés, annoncent les plus grands succès pour la suite du Poëme. Ce travail est d'autant plus propre à lui faire honneur, que, sans s'appliquer à rendre scrupuleusement son modele, il n'en saisit que la substance, & se réserve la liberté de réformer, de changer, d'ajouter & d'embellir, selon les divers efforts de sa Muse, & les principes du bon goût. C'est par-là qu'il peut espérer de se distinguer avantageusement de la foule des Traducteurs. En mettant habilement en œuvre les matériaux d'un ancien Edifice, il n'en aura pas moins le mérite d'avoir fait un Edifice nouveau.

Jusqu'à présent on ne paroît pas avoir assez senti l'utilité des imitations, pour le développement des dispositions de l'esprit & de l'imagination. On s'est persuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, à l'égard des Auteurs Grecs & Latins, que de traduire, & l'on n'a pas fait attention que la diversité du génie des peuples, celle des langues, étoient des obstacles insurmontables pour une bonne Traduction. On a souvent dit que la meilleure de toutes ne sauroit ressembler qu'à l'envers d'une tapis-

ſerie, ou, tout au plus, qu'à l'Eſtampe d'un Tableau.

Il eſt donc bien plus digne des ſoins de quiconque a du talent, de ne pas s'aſſervir à rendre un Original mot à mot, phraſe par phraſe, idée par idée, image par image. Il eſt bien plus noble d'imiter ces Fondeurs habiles, qui, ſachant conſerver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour rendre avec les beautés qu'elle avoit déjà, celles qui lui manquoient, & la correction des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuſe.

On a lieu d'eſpérer que M. de *Laurés* atteindra ce but, qui met ſouvent le Reſtaurateur au niveau, & même au-deſſus du premier Artiſan. Telle a été de tout temps la marche des hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'eſt formé ſur *Pindare* & ſur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chef-d'œuvres de ſon propre fonds. *Corneille* & *Racine* ont puiſé dans *Sophocle* & *Euripide* les aliments qui ont nourri & développé leur Muſe; & après s'être nourris de la ſubſtance des grands Hommes qui les avoient précédés, ils ſont devenus eux-mêmes propres à ſeconder l'eſſor de quiconque voudroit marcher ſur leurs traces.

L'imitateur de *Lucain* peut eſpérer les mêmes honneurs, s'il remplit ſon projet avec cette ſupériorité, ſans laquelle il ne faut jamais penſer à tenter de grandes entrepriſes.

LEBEUF, [*Jean*] Chanoine d'Auxerre, ſa patrie, né en 1687, mort en 1760; a été un des plus grands zélateurs des Monuments de l'antiquité. Le *Mercure de France*, depuis 1720 juſqu'en 1740, contient plus de cent Diſſertations, ou Mémoires, ou Lettres de ſa compoſition. Tous ces différents Ouvrages ſont hiſtoriques, & ont pour objet des choſes curieuſes. L'Abbé *Desfontaines* appelloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pauſanias*, le *Suidas* du Siecle, & comparoit ſes Obſervations hiſtoriques, aux Obſervations phyſiques de *Galilée*, de *Malpighi*, de *Newton*. S'il étoit queſtion d'apprécier ſon ſtyle, on pourroit ſe diſpenſer de chercher des comparaiſons auſſi glorieuſes; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura toujours la gloire d'avoir rendu des ſervices utiles aux Lettres, par ſes recherches laborieuſes, & par ſes heureuſes découvertes. C'eſt tout ce qu'on peut attendre de ces eſpeces de Mireurs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laiſſant aux autres la gloire de les polir.

LEFEVRE, [*N.*] de la Doctrine Chré-

tienne, a publié des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de France*, & une *Hiſtoire générale de la Ville de Calais*, où l'on trouve des recherches profondes, des diſcuſſions préciſes, bien préſentées, propres à répandre du jour ſur diverſes points de notre Hiſtoire, & un ſtyle ſimple, naturel, tel qu'il convient à ces ſortes d'Ouvrages.

LE GENDRE, [*Louis*] Chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Rouen en 1655, mort à Paris en 1733; Auteur d'une mauvaiſe *Hiſtoire de France*, en 7 volumes in-12., d'une *Vie du Cardinal d'Amboiſe* qui ne vaut guere mieux, & de pluſieurs autres Ouvrages, parmi leſquels il y en a un très-eſtimé & très-digne de l'être; il a pour titre : *Mœurs & Coutumes des François dans les différents temps de la Monarchie.* M. l'Abbé *Veli* & M. *Villaret* en ont ſenti tout le mérite, & c'eſt-là où ils ont puiſé la plupart des notions curieuſes dont ils ont enrichi leur *Hiſtoire de France*, à la fin de chaque Regne. Il ne paroît pas que M. l'Abbé *Garnier*, leur Continuateur, ait connu cet Ouvrage, ou qu'il ait jugé à propos d'en tirer le même parti. On peut regarder cependant cette partie de notre Hiſtoire, comme un objet intéreſſant, & qui n'a pas peu contribué au ſuccès des volumes qui ont paru avant les ſiens. Par-

mi les anciennes coutumes des François, on trouve, dans le Livre de M. *le Gendre*, plusieurs articles qui méritent l'attention d'un Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'administration de la Justice, les Dietes, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'institution des Ordres de Chevalerie, les Joûtes, les Tournois; tous ces divers objets y sont traités avec clarté & avec précision, & l'on n'y peut voir, qu'avec beaucoup de plaisir, réunies dans un seul volume, une infinité de choses intéressantes, qui se trouvoient noyées dans les Histoires générales.

LEGIER, [*N.*] né en Franche-Comté en 173...

Les productions de sa Muse avoient été enterrées au hasard, jusqu'en 1769, dans différents Journaux, & l'on peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, sous le titre d'*Amusements Poétiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expression, le sort de cette triste famille, destinée à vivre peu de temps, étant le fruit d'une Muse froide, foible & décharnée, dont la Postérité ne pouvoit être qu'éphémere.

M. *Légier* a été aussi malheureux du côté du Théatre. Il a donné aux Italiens, en

1763, une Comédie intitulée, *le Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-facheux pour lui, puisque sa Piece fut sifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuse, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les disgraces de la Scene.

Il ne faut pas conclure delà, que ce Poëte soit sans esprit; il a quelquefois de l'imagination dans l'invention des sujets, des traits pétillants, des pensées ingénieuses; mais l'esprit sans le talent, ne procura jamais des succès, & le talent ne se fit jamais sentir, dans des vers assez communément prosaïques, sans grace, & péniblement travaillés; ce n'est point l'Abeille légere qui se joue sur les fleurs pour y préparer son miel; c'est la Fourmi qui voiture laborieusement les minces denrées qui doivent former son magasin.

LELONG, [*Jacques*] Bibliothécaire & Prêtre de la maison de l'Oratoire, né à Paris en 1665, mort en 1721; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliotheques*, l'une *Sacrée*, l'autre *Historique* & écrite en François, dans laquelle il a rassemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Histoire. C'est particuliérement par cette derniere qu'il a rendu de grands services aux Historiens. Indiquer les sources où l'on peut puiser, c'est épar-

gner des recherches pénibles, & souvent rebutantes à des Esprits capables de travailler avec succès, mais trop indolents pour soutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande assiduité, & les plus grands efforts de patience, ce qui suffit pour obtenir grace à son Auteur sur plusieurs inexactitudes échappées sans doute à son attention. Elles ont d'ailleurs été corrigées dans la nouvelle Edition donnée par M. *Fevret de Fontette*, qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage, & y a joint des Notices, des Extraits, des Analyses, quelquefois même des jugements assez exacts sur un grand nombre de Livres peu connus. Cet Editeur s'est sur-tout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établissement des Journaux littéraires, ou dont les Journalistes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Lelong* savoit l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Chaldéen, l'Italien, le Portugais, l'Espagnol & l'Anglois. Quand même on en croiroit sur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique*, qui ont copié à cet égard les autres Lexicographes, la réalité de ces connoissances importeroit peu au Public, qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui présente :

ce qu'il y a de certain, c'eſt que jamais Compilateur n'eut plus ce qu'on appelle l'eſprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition, de la vérification d'une date, que de l'exactitude & la correction du ſtyle ; auſſi le ſien eſt-il dépourvu de tout ce qui peut plaire ou intéreſſer. On ne doit pas lui en faire un grand crime, non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence, la Poéſie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel.

Le P. *Malebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvements qu'il ſe donnoit pour découvrir un titre de Livre, une date ou quelqu'autre minutie. *La vérité eſt ſi eſtimable*, lui répondoit-il, *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir.* C'eſt appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIÉRE, [*Antoine-Marin*] né à Paris. Il eſt inconteſtable qu'il n'eſt pas né Poëte, & que, par conſéquent, il ne le deviendra jamais :

Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Voilà le terrible anathême qu'*Horace* a prononcé contre lui, & que le Public ratifie tous les jours, d'après la lecture de ſes Ou-

vrages, si toutefois on continue à les lire. C'est donc vraiment ici le cas de dire, que *des cerveaux les chanterelles élastiques s'accordent* * à réprouver les Tragédies de M. *Lemiére*, comme des Poëmes d'une versification propre à ruiner les instruments les plus robustes. Il y a apparence que le gosier des Comédiens s'est autant fatigué à les débiter, que les oreilles des Spectateurs à les entendre, car on ne les donne plus. *Idoménée* est mort, peu après sa naissance; *Térée* est rentré dans les ténebres; *Guilaume Tell*, après avoir débité un François Suisse, a dit:

> Je pars, j'*erre* en ces *rocs* où *par*-tout se h*éri*sse,
> Cette chaine de monts qui couronne la Suisse **.

Et personne n'a été tenté de le rappeller. On ne s'est pas plus empressé de retirer *la Veuve de Malabar* des flammes où on l'eût jettée, si elle ne se fût pas exécutée d'elle-même; *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'est réellement mort que du poison de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs; & l'on ne sait pas ce que *Barnewelt* auroit fait, si on eût permis qu'il parût sur la Scene.

---

* Expressions poétiques de M. *Lemiére*.
** Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

Telle eſt l'Hiſtoire tragique des Tragédies de M. *Lemiére*. Si ſon *Hypermneſtre* a paru ſurvivre au déſaſtre de cette déplorable famille, c'eſt plutôt en faveur des décorations, que de l'intérêt répandu ſur ſes malheurs. Une lampe d'une main, un poignard de l'autre, une Femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de converſion, ne l'eſt pas, ont paru à des yeux, avides de ſpectacles, une optique qu'on pouvoit ſupporter quelquefois; mais les gens de goût ſavent combien cette pantomime eſt peu propre à intéreſſer, ou plutôt combien elle prouve la ſéchereſſe d'un eſprit qui a beſoin de recourir à de ſi minces reſſorts. *

M. *Lemiére* paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à la juſtice, qu'il s'eſt rendu à lui-même, ſi ſon Poëme ſur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche; il eſt malheureuſement par-tout le même homme: en pre-

---

* » Il n'y a dans cette Tragédie, dit un Journaliſte célebre, aucune ombre de verſification, aucune force, aucune chaleur, aucune pureté, nul développement des » penſées, nulle gradation, nulle harmonie, nul coloris, nul enſemble, nulle liaiſon, nulle phraſe; tous » les vers ſont iſolés, & tombent l'un après l'autre; le » Poëte a le ſecret de les faire durs & lâches à la fois.... » Cette Piece eſt propre à figurer avec les Œuvres tragiques » des *Jodelles* & des *Hardis*, pour la conduite & le ſtyle ». *Ann. litt.* 1759, *tom.* 7.

nant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant un modele bien capable de féconder ſon imagination, & d'adoucir ſon ſtyle. M. l'Abbé de *Marſy* auroit pu lui enſeigner le ſecret de rendre ſa touche plus moëlleuſe ; mais l'indomptable roideur de ſon poignet, étoit-elle capable de fléchir ? Ce n'eſt pas tout d'imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat ; il faut encore ſavoir donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on préſente. M. *Lemiére* paroît n'avoir pas ſenti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'eſprit pouvoit ſuppléer à tout. Il ſeroit plus en état qu'un autre, de remplacer par-là le défaut de talent & de génie, ſi cet eſprit étoit moins baroque, & qu'il fût accompagné de plus de goût. Les meilleurs morceaux de ſon Poëme, (& l'on ne peut diſconvenir qu'il n'y en ait un certain nombre de bons) ſont offuſqués par des tirades de vers durs, gigantesques, puérils, incorrects, monotones, qui ne ſauroient être rachetés par la force & l'agrément de quelques penſées.

M. *Lemiére* n'a pas mieux réuſſi dans la Poéſie légere. On eſt tenté de rire, mais dans un ſens contraire à celui qu'il s'eſt propoſé, lorſqu'on lit les gentilleſſes, répandues dans la plupart de ſes Epîtres ; on

ſe rappelle alors très-à-propos ces Vers de *la Fontaine*.

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grace; &c.

Malgré cela, il a des admirateurs; il faut convenir que ces admirateurs n'oſent plus lui prodiguer leurs applaudiſſements que dans l'*Almanach des Muſes*, Almanach, dont l'Auteur n'eſt pas plus infaillible dans ſes éloges, que l'Auteur de celui de Liege dans ſes prédictions; en effet, il ne rencontre la vérité, que quand il dit que M. *Lemiére* a une maniere à lui, & il y a apparence que cette maniere lui reſtera toujours.

LEMONIER: (*N.*) cinq ou ſix petites Comédies, mêlées d'Ariettes, parmi leſquelles *le Maître en Droit*, & le *Cadi dupé*, ſont les ſeules qui aient eu un ſuccès durable, annoncent dans lui des talents pour ce nouveau genre de ſpectacle. Il faut bien ſe garder de mettre ces ſortes de ſuccès au rang des titres qui peuvent aſſurer une gloire ſolide. On ne ſe fait jamais un grand nom, dans les Lettres, par de petites choſes; mais il eſt des Eſprits qui amuſent pour le moment, & le ſuffrage du moment eſt toute la récompenſe qu'ils doivent attendre.

LENFANT, (*Jacques*) Miniſtre Proteſtant, né dans la Beauce en 1661, mort en 1728.

On ne peut lui refuſer la juſtice d'être celui de tous les Miniſtres Proteſtants, de l'autre ſiecle, qui ait écrit, chez l'Etranger, avec le plus de pureté & le plus de modération. La plupart des Ouvrages de ſes Confreres, ſont des déclamations, pleines d'emportements & de menſonges; le ſtyle en eſt auſſi dégoûtant, par ſa barbarie, que le fond des ſentiments en eſt attroce. Pour lui, ſans renoncer à ſes préjugés, (comme il le paroît par ſon *Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne*, qui ne peut être que le fruit d'un Eſprit exceſſivement crédule, ou d'une imagination trop avide à recueillir tout ce qui favoriſe les rêveries d'une Secte), il a ſu répandre, dans d'autres Ouvrages hiſtoriques, du diſcernement, de l'ordre, de la netteté, de l'élégance & de l'inſtruction. Tel eſt le caractere de ſes *Hiſtoires* des Conciles de *Conſtance*, de *Piſe* & de *Baſle*, qui, à proprement parler, ne ſont que des continuations du même ſujet. L'extinction du grand Schiſme d'Occident, y eſt très-bien développée, à l'eſprit de Parti près, qui égare quelquefois l'Auteur. Ces Hiſtoires ſont écrites d'ailleurs d'un ſtyle, tantôt

ſimple & tantôt noble, tantôt grave & rapide, ſelon la différence des objets qui ſe préſentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz*, ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant*, l'un dans le Dictionnaire des Héréſies, l'autre dans celui des Conciles; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent toujours puiſé dans d'auſſi bonnes ſources; quant à la diction, le Dictionnaire de M. *Alletz*, principalement, offre une bigarrure de ſtyle qui déplairoit moins, s'il n'y avoit pas autant de différence entre un article & un autre article, pour le ton & l'expreſſion. Ce défaut conſidérable eſt aſſez ordinaire aux Compilations, où les Auteurs ne font que copier, ſans ſe donner la peine, & ſans avoir le talent de refondre & de colorier les lambeaux qu'ils tirent de différents Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY, (*Nicolas*) Abbé, né à Beauvais en 1674, mort à Paris, en 1755, un des Auteurs les plus laborieux & les plus féconds, que la France ait produit. Il a donné au Public quarante Ouvrages, qui forment plus de trois cents volumes. La Religion, la Morale, la Politique, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chymie, tout a été de ſon reſſort, & par-tout on y reconnoît l'Homme érudit,

mais ſans jugement, ſans principes, & ſans goût. C'eſt en quoi cet Auteur a fait voir combien un Eſprit cauſtique, indépendant, aidé d'une mémoire prodigieuſe, eſt propre à enfanter des erreurs, & à les débiter avec aſſurance. Jamais les réglements de la police, pour la Librairie, ne contrarierent perſonne plus que lui; auſſi fut-il toujours en guerre avec les Cenſeurs, qu'on lui donnoit, pour examiner ſes Manuſcrits. Entêté dans ſes idées, il ne pouvoit ſe réſoudre aux changements ou aux ſuppreſſions les plus néceſſaires. Sa méthode étoit de rétablir à l'impreſſion ce qu'on avoit rejetté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas-là. Le Cenſeur, dont il étoit mécontent, devoit s'attendre à quelque trait ſatyrique, dans le premier Ouvrage que l'Auteur faiſoit imprimer.

Nous ſentons combien, dans le ſiecle où nous ſommes, ce travers paroîtra excuſable; mais nous n'en ſerons pas moins perſuadés combien il eſt néceſſaire de donner des entraves à ces Eſprits fougueux, propres à égarer les autres, après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumieres utiles & bienfaiſantes, & rejetter celles qui ſont équivoques ou dangereuſes. Moins d'Hom-

mes ſavants, ou des Savants raiſonnables & bons Citoyens, telle ſera la deviſe de tout Gouvernement ſage.

Si l'Abbé *Dufreſnoy* eût pu ſe perſuader, qu'il valoit mieux ne rien écrire, que d'écrire ſans regle & ſans égard, il ſe ſeroit épargné bien des déſagréments. Pendant le cours de ſa vie, il habita moins ſa maiſon que la Baſtille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit ſi accoutumé à ces fréquents voyages, qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin*, auſſi-tôt ſans lui donner le temps de s'expliquer, *allons vîte*, diſoit-il à ſa Gouvernante, *mon petit paquet, du linge, du tabac.*

LÉONARD. (*N.*) Ce jeune Poëte annonce des talents, ſur-tout pour l'Idylle, genre de poéſie, qui, depuis Mad. *Deshoullieres*, a été cultivé aſſez infructueuſement parmi nous. Ses Paſtorales ſont très-variées, & offrent un agréable tiſſu de Penſées naturelles, naïves, délicates, embellies par une verſification douce, ſimple & facile, ce qui forme le vrai caractere de cette eſpece de production, qui ne demande que de la tendreſſe & de l'aménité.

LIGER, [*Louis*] né à Auxerre en 1658, mort à Guerchi, à trois lieues d'Auxerre, en 1717.

Cet Auteur à écrit ſur les Parterres, les Jardins, les Potagers, les Vergers, les Champs, la Cuiſine, & généralement ſur tout ce qui a rapport à l'économie domeſtique. Il a peut-être rendu en cela des ſervices très-utiles; mais c'eſt à ceux pour qui il a travaillé, à apprécier ſon mérite.

LIGNAC, [*Joſeph-Adrien* LE LARGE DE] d'abord Jéſuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers, mort à Paris en 1762.

On connoît peu ſes Ouvrages de Métaphyſique & d'Hiſtoire naturelle, très-eſtimés cependant de ceux qui ſont capables d'apprécier ce genre de mérite; tels ſont les *Eléments de Métaphyſique, tirés de l'Expérience*; *l'Examen ſérieux & comique du Livre de l'Eſprit*; les *Mémoires pour l'Hiſtoire des Araignées*, & les *Lettres à un Américain ſur l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon*. Ce dernier Ouvrage prouve ſur-tout une connoiſſance très-profonde & très-étendue de la Nature & de ſes productions. L'Auteur y critique, avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains, pluſieurs obſervations de M. de *Buffon*. Ses Critiques ſont aſſez ſenſées, mais quelquefois trop minutieuſes.

M. de *Lignac* a encore compoſé, contre les Fataliſtes modernes, un Ouvrage

très-bien raiſonné, intitulé, *Témoignage du ſens intime & de l'expérience, &c.* On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le Plan de défenſe de la Religion, dont M. *Paſcal* a laiſſé les riches matériaux. Peut-être les penſées qu'il eût tirées de ſon propre fonds, n'euſſent-elles pas été auſſi ſublimes que celles de cet habile Ecrivain; mais on peut juger par ſes Ouvrages, qu'il étoit en état de compoſer un bon Livre, ſur un auſſi ſolide fondement.

LIMOJON, (*Ignace-François*) *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT, (*N.*) né à Rouen, en 1702, mort en 1749, un de ces Eſprits ſubalternes qui ne ſavent exiſter, qu'en s'attachant, pour ainſi dire, au ſervice de quelques Hommes célebres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire*, & peut-être un des plus reconnoiſſants; car il n'a ceſſé de chanter ſes louanges & ſes bienfaits dans pluſieurs Odes, aſſez froides, & dans la Préface d'une Edition qu'il a donnée de la Henriade, où ſon Génie tutélaire, eſt célébré avec enthouſiaſme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris ſoin de former ſes talents. Il paroît, ou que le Maître n'étoit pas difficile ſur le choix de ſes Eleves, ou que l'Eleve a bien peu ſu profiter des ſoins du Maître; car les Poéſies

de M. *Linant* ſont très-médiocres, & deux Tragédies, qu'on a de lui, plus que médiocres.

LILLE, (*Jacques* DE) Abbé. *Voyez* DELILLE.

1. LINGENDES, (*Jean* DE) né à Moulins en Bourbonnois, mort en *1616*. Dans un temps où l'on ne connoiſſoit pas encore le bon goût, il cultiva la Poéſie avec réputation, & quoique ſes productions ſoient bien éloignées de la perfection à laquelle on eſt parvenu depuis, on ne laiſſe pas d'en lire quelques-unes avec plaiſir. On connoît ces vers pleins de naturel & de délicateſſe,

> Si c'eſt un crime de l'aimer,
> On n'en doit juſtement blâmer,
> Que les beautés qui ſont en elle.
> La faute en eſt aux Dieux,
> Qui la firent ſi belle,
> Et non pas à mes yeux.

Il a ſur-tout réuſſi dans les *Stances*, où l'on remarque un ton de ſentiment & de délicateſſe qui auroit pu, cinquante ans plus tard, en faire un excellent Poëte.

2. LINGENDES, (*Claude* DE) Jéſuite, de la même famille que le précédent, né à Moulins en 1591, mort à Paris en *1660*. Celui-ci a rendu de grands ſervices à l'Eloquence

loquence de la Chaire. On eſt étonné de la nobleſſe & de la chaleur qui regnent dans la plûpart de ſes Sermons, compoſés d'abord en François, & mis enſuite en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'eſt à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs qui l'ont ſuivi, ſe ſont cru autoriſés à puiſer dans cet Orateur ſacré pluſieurs beaux traits admirés enſuite dans leurs Diſcours. On ſait que ce beau morceau de l'Oraiſon Funebre de *Turenne* par *Fléchier*, *ennemis de la France vous vivez*, &c. eſt tiré de celle d'un Duc de Savoie par *Lingendes*. Ce Jéſuite joignoit au mérite de l'Eloquence, celui de la douceur & de la ſageſſe dans la direction. Il paſſa par les premieres places de ſa Société & fut Confeſſeur de *Louis XIII.*

LINGUET, (*Simon-Nicolas-Henri*) Avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1736.

La nature ſemble l'avoir formé pour l'Eloquence. Les connoiſſeurs le placent déjà dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un caractere à eux, & dont il eſt aiſé de diſtinguer, au premier coup d'œil, la maniere. Celle de M. *Linguet* ſe fait ſentir dans tout ce qu'il a écrit, par une richeſſe d'imagination, une chaleur

& une force de penſées, une multitude & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de ſtyle, qui le ſéparent avantageuſement de la foule de nos Littérateurs, mêmes célebres.

Ce peu de mots ſuffit pour completter l'Eloge de ſes talents. Mais comme les plus heureuſes qualités, ont des excès toujours voiſins des défauts, s'ils n'en ſont pas eux-mêmes, & qu'il eſt facile aux grands talents de s'en corriger, nous uſerons des droits de la franchiſe que nous nous ſommesimpoſée.

Cet Auteur ſeroit-il moins eſtimable, en ſe montrant plus atentifà ſe prémunir contre l'eſprit de ſyſtême qui lui fait enviſager les choſes du côté le plus ſingulier, à éviter de certaines diſcuſſions propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais pas toujours d'accord avec l'exactitude du jugement, à interdire à ſon imagination quelques efſors un peu trop libres, & à retrancher de ſa maniere d'écrire des expreſſions qui, pour être pittoreſques & ſuppoſer la facilité la plus heureuſe, n'en ſont pas toujours pour cela plus conformes à la dignité du ſtyle & à la ſévérité du goût ? Il eſt aiſé de ſentir que ſes travers momentanés ne ſauroient être le partage de la médiocrité ; mais les

défauts sont d'autant plus sensibles, que les beautés qui les avoisinent sont plus frappantes ; on peut les comparer à des taches qui échapperoient dans l'examen d'un tableau commun, & qui choquent dans les productions d'un pinceau, dont on a droit d'attendre autant de correction & de réserve, qu'il a d'aisance & d'énergie. Ce n'est pas assez d'être doué d'une Eloquence prestigieuse propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainsi dire, sous sa protection. Le premier devoir d'un Ecrivain éloquent est de ne pas se laisser séduire lui-même, parce que sa propre séduction entraîne bientôt celle des autres, & l'on est fâché d'être obligé de condamner par réflexion, ce qui a d'abord entraîné par attrait.

Quoi qu'il en soit, sans entrer dans la discussion de quelques principes de M. *Linguet*, ce qui nous meneroit trop loin, nous dirons qu'il n'est aucun de ses Ouvrages où les beautés ne se trouvent en plus grand nombre, que les défauts dont nous venons de parler, ce qui suffisoit pour lui mériter les égards des Journalistes, & dont les Auteurs du *Mercure* n'ont pas assez senti la nécessité. En prenant sur nous de placer ici quelques remarques sur les fautes qui lui sont échappées, nous ai-

mons à penser que nous n'avons fait que lui indiquer ce que ses propres réflexions ont peut-être déjà condamné dans ses Ouvrages, & concourir à la perfection de ceux qu'il peut donner dans la suite.

LINIERE, (*François* PAJOT DE) né à Senlis mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poëte plus célebre par ses impiétés & ses mœurs dépravées, que par ses vers qui sont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit de l'esprit & de la vigueur que pour les Chansons satyriques ou impies. Quoi qu'il en soit, les vers qui nous restent de cet Auteur sont au-dessous du médiocre, comme on peut en juger par ceux qu'on a insérés dans ce Recueil de *Poésies choisies* qui,

N'a fait de chez *Sercy* qu'un saut chez l'Epicier.

Liniere étoit l'ami de *Saint Pavin* qui n'étoit ni moins débauché, ni moins impie. Il ne sera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & sont encore regardés comme des Philosophes.

LIONNE, [*Hugues* DE] Ministre d'Etat, né en 1611, mort à Paris en 1671.

Il a laissé des *Mémoires* & une *Histoire de ses Négociations à Francfort.* Ces deux Ouvrages, médiocres pour le style, peu-

vent fournir des lumieres à ceux qui veulent s'instruire dans la Politique, ou, pour mieux dire, la politique changeant à-peu-près comme les modes, les ouvrages anciens en ce genre ne peuvent être regardés que comme ces monnoies qui n'ont plus de cours & qu'on garde par curiosité.

LISLE, (*Claude* DE) né à Vaucouleurs en 1644, mort à Paris en 1720. Quoique la Géographie ait été le principal objet de ses travaux & la premiere source de la réputation qui lui procura des Eleves de la premiere qualité, & entr'autres le Duc d'Orléans, depuis Régent, il mérite quelqu'estime pour la partie historique. Sa *Relation du Royaume de Siam*, sur-tout, peut-être regardée comme un Ouvrage sagement écrit.

M. *de Lisle* eût deux fils, *Guillaume de Lisle*, Membre de l'Académie des Sciences, premier Géographe du Roi, & *Nicolas de Lisle*, dont les excellents Mémoires sur des objets d'Astronomie & de Mathématiques, se font lire avec plaisir dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, (*Théodore*) ci-devant Jésuite, né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des Jeux Floraux, & deux à celle de Mar-

ſeille, ſans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littérature ; tant il eſt vrai que les Tribunaux Littéraires ont peu d'influence ſur le goût du Public !

LONDRES (*Théophile - Ignace* ANSQUERS DE) Abbé, né à Quimper en 1722.

Il ne paroît pas qu'il ait donné d'autres Ouvrages, depuis ſes *Variétés Philoſophiques & Littéraires*, qui doivent faire blâmer l'inaction de ſa plume. Avec une imagination vive, une ame ſenſible, un eſprit nourri de la bonne Littérature, le talent de rendre avec intérêt ſes idées, comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer, il eût été en état d'enrichir notre Littérature de pluſieurs excellentes productions. l'Auteur s'eſt propoſé dans celle-ci, comme il le dit lui-même, d'inſtruire & de plaire. Il y a réuſſi ſans tomber, d'un côté, dans la morgue du Pédantiſme, preſque toujours inſéparable de l'inſtruction, & ſans rien ſacrifier, de l'autre, au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle production agréable. Il a eu l'art d'y ſemer des traits hiſtoriques & légers, qui donnent du reſſort à la morale & n'ôtent rien à ſa ſolidité. Ce qu'il y a de mieux, ce ſont des

morceaux contre les Philoſophes, dont il fait connoître avec énergie, les travers & les inconſéquences.

LONG, (*Jacques* LE) Oratorien. *Voyez* LE LONG.

LONGCHAMPS, (*N.* DE) Abbé.

Nous connoiſſons de lui pluſieurs Ouvrages de Poéſie qui nous ont paru très-eſtimables, mais dont il eſt peu jaloux. Ce n'eſt pas apparemment ſur ces ſortes de Productions qu'il fonde ſa réputation. Il s'eſt attaché à un genre qui exige plus de talents, & plus propre à lui donner une place diſtinguée parmi les Ecrivains utiles. Le *Tableau Hiſtorique des Gens de Lettres*, dont il a déjà publié pluſieurs volumes, fait deſirer qu'il puiſſe donner à cet Ouvrage toute ſon étendue. Il n'eſt point encore arrivé au Regne de *François I*, &, par cette raiſon, nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ſes lumieres.

On ne peut ſe diſſimuler toutes les difficultés de la carriere que parcourt M. l'Abbé de *Lonchamps*. Il y a déjà acquis une juſte gloire, mais les temps critiques ne ſont pas encore arrivés. Il y a peu de riſque à apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas, ſelon les idées du Public, on a le Public contre ſoi, & ſon zele n'eſt jamais ſi ardent que celui des particuliers;

au contraire, quand il s'agit de parler des Vivants, les écueils ſe multiplient de tous côtés.

Il n'eſt point de Littérateur qui ne ſe croie des droits aux ſuffrages de ſes contemporains. Ces droits ne ſont pas toujours réglés par l'équité : l'amour-propre en établit les titres, l'amour-propre en eſt le défenſeur, & l'animoſité eſt toujours le prix de quiconque oſe ſe déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire ? Les Morts, du fond de leur tombeau n'appellent point des Sentences prononcées contre eux ; les Vivants ſont toujours prêts à crier à l'injuſtice & à être injuſtes, pour prouver qu'on a tort de les attaquer. Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient ou qui corrompent le goût ? Les Génies les plus diſtingués peuvent-ils ſe croire irréprochables, & en rendant juſtice à leurs talents, eſt-on obligé de ſe taire ſur leurs défauts ? N'eſt-il pas à craindre que ces défauts, quelquefois ſéduiſants, ne contribuent à la ruine de la Littérature ? La République des Lettres ſeroit-elle un Etat deſpotique où chacun fût en droit d'établir des Loix arbitraires ; & quand des Journaliſtes, de leur propre mouvement, certaine ſcience & pleine puiſſance, au-

ront approuvé ce que le bon goût réprouve, ou condamné ce qu'il admet, leurs décrets feront-ils fans appel, comme fans infaillibilité ? Au contraire, c'eft précifément contre la féduction de ces Juges, & les applaudiffements du Parterre abufé, que le zélateur du bon, du vrai, du beau, doit s'élever avec le plus de force. Ce font les raifons qui prouvent, en ce cas, & non les autorités, ni les fuffrages qui fe décrient par l'abus qu'on en fait.

Voilà ce qui rend une Hiftoire littéraire, le plus difficile, peut-être, de tous les ouvrages ; car indépendamment des recherches, du difcernement, de l'impartialité, de l'honnêteté même, il faut encore une adreffe fur-humaine, pour pouvoir dire la vérité, fans offenfer les oreilles délicates :

> Nul n'eft content de fa fortune,
> Ni mécontent de fon efprit.

Quoi qu'il en foit, nous ne penfons pas que toutes ces confidérations foient capables de décourager un homme fage ; fon premier foin doit être pour le vrai, & fa derniere inquiétude pour les murmures.

Au refte, M. l'Abbé de *Longchamps* vient de publier une Traduction de *Pro-*

perce, qui lui a mérité les Eloges des Journalistes & le suffrage du Public.

LONGEPIERRE, [*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE] né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721. Nous avons de lui une Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho*, des Idylles de *Moschus*, de *Bion* & de *Théocrite* qu'on peut se dispenser de lire, en ne s'attachant qu'aux Remarques qui sont assez bonnes. Il a composé aussi un *Parallele de Corneille & de Racine*, qui prouve qu'avec un jugement peu sain, un goût médiocre, un style lourd, incorrect & diffus, on n'est point en droit de juger du mérite de ces deux Poëtes.

Nous avons encore de lui les Tragédies d'*Electre* & de *Médée*, que M. de la *Monnoye* a comparées à celles de *Sophocle* & d'*Euripide*, mais qui n'y ressemblent pas plus, que celles de MM. *Marmontel* & *Lemiére* ne ressemblent à celles de *Corneille* & de *Racine*. On joue pourtant encore la *Médée* de *Longepierre*, tandis qu'on ne joue plus *Denys le Tyran*, *Aristomene*, *Cléopâtre*, &c. *Idoménée*, *Artaxerce*, *Guillaume Tell &c.*

LONGUERUE, (*Louis* DUFOUR DE) Abbé des Sept-Fontaines & du Jar, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

Outre le Grec & le Latin, il ſavoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe ; mais à en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre, on ſeroit tenté de penſer qu'il n'en poſſédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Deſcription hiſtorique de la France ancienne & moderne*, qu'il fit, dit-on, de mémoire, ce qu'on croit ſans peine, par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* ſur le fameux Cardinal *Volſey* ſont aſſez judicieuſes.

On a imprimé ſous le titre de *Longueruana*, un Recueil de penſées & de prétendus bons mots qui, s'ils ſont véritablement de lui, donneroient une idée peu favorable de ſes mœurs & de ſa Religion.

LONGUEVAL, [*Jacques*] Jéſuite, né près de Péronne en 1680, mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Hiſtoire, & ſurtout pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, où les diſcuſſions doivent être fondues avec tant d'adreſſe dans le corps du récit. Les huit premiers volumes de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, & même le neuvieme & le dixieme, quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait de lui, ſont la preuve de la juſtice de cet éloge. Ils ſe font lire avec autant d'intérêt que d'utilité. L'Hiſtorien y réunit un mê-

lange de méthode, de clarté, de critique, & d'élégance, qui attache l'eſprit du Lecteur le plus indifférent ; il lui préſente les objets ſous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événements racontés ſans enthouſiaſme, & développés avec impartialité. On reconnoît ſur-tout, dans les Diſcours préliminaires, un Homme inſtruit & laborieux, dont l'érudition n'obſcurcit point le diſcernement, un Ecrivain auſſi ingénieux que ſage, qui ſait animer les ſujets les plus arides, & nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du temps, & embellis par l'habileté de ſon pinceau ; &, par-deſſus tout, on y admire un ton de reſpect pour les matieres qu'on y traite, qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur, que de ſes lumieres.

Le P. *Longueval* a fait d'autres Ouvrages, qui ne ſont pas auſſi connus que ſon *Hiſtoire* ; mais qu'on peut eſtimer, chacun dans leur genre.

C'eſt dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger ſainement de la Religion & de ſes dogmes. On y puiſe des lumieres, propres à éclairer l'ignorance, & des ſentiments, capables de faire reſpecter la vertu ; double mérite, dont nos Auteurs philoſophiques ſont bien éloignés.

LORENS, [*Jacques* DU] né à Châteauneuf, dans le Thimerais, mort en 1658, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poëte, dont les Ouvrages ſont juſtement mépriſés. On a de lui une trentaine de Satyres, qui ne ſont que de plates déclamations contre quelques abus de ſon Siecle, & le plus ſouvent contre les déſagréments du Mariage. *Du Lorens* eſt éloquent ſur ce dernier article ; il avoit, dit-on, un aiguillon, toujours prêt à réveiller ſa Muſe ſatyrique, c'eſt-à-dire, une femme acariâtre, qui ne lui laiſſoit point de repos. Après l'avoir fêtée dans ſes Satyres, il lui fit cette Epitaphe, aſſez heureuſe dans ſa ſimplicité :

Ci gît ma femme. Oh ! qu'elle eſt bien,
Pour ſon repos & pour le mien.

LORET, [*Jean*] né en Normandie, mort vers 1666.

Celui-ci étoit auſſi Poëte, & mauvais Poëte. Il fit long-temps une Gazette, en vers burleſques, où il annonçoit les Nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une maniere propre à faire rire ſes Contemporains. Le Sur-Intendant *Fouquet* s'en amuſa, ſans doute, puiſqu'il fit du Rimeur un de ſes Penſionnaires ; mais il ſeroit difficile de s'amuſer aujourd'hui de la lecture de

ces Gazettes, qu'on a pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE, [*Simon* DE LA] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouſe, en 1642, mort en 1729.

C'étoit un véritable Chryſologue, il ſavoit un peu de tout, & rien à fond. Les Mathématiques, l'Hiſtoire naturelle & civile, les Langues, la Politique, la Morale, la Poéſie, exercerent tour-à-tour ſa plume, également foible dans tous les genres. Il ne laiſſa pourtant pas d'être reçu de l'Académie Françoiſe. Il eſt vrai que ce fut à la ſollicitation de M. de *Pont-Chartrain*, Contrôleur-Général des Finances, qui le protégeoit; car on fit des difficultés pour l'admettre, parce que l'Académie étoit alors plus difficile qu'à préſent. Cette réſiſtance donna lieu à *la Fontaine* de faire des vers, qui finiſſoient ainſi :

Il en ſera, quoi qu'on en die,
C'eſt un impôt, que *Pont-Chartrain*
Veut mettre ſur l'Académie.

LOUPTIERE, [*Jean-Charles* RELONGUE DE LA] de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né dans le Dioceſe de Sens, en 1727.

Le Recueil de ſes Poéſies n'a pas été

accueilli du Public, auſſi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercure*, dans lequel elles ont paru ſucceſſivement, a-t-elle contribué à ce peu de ſuccès. Le dégoût qu'occaſionnent les ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal, eſt très-propre à nuire aux bonnes Pieces qui y paroiſſent de temps-en-temps. Tel eſt l'effet de la mauvaiſe Compagnie. Malgré cela, la Muſe de M. de *la Louptiere* doit être diſtinguée de la foule de ces Muſes meſquines qui oſent s'y montrer tous les mois. Elle eſt aſſez communément noble, facile, ingénieuſe, tendre & délicate. Ce qui la rend plus eſtimable encore, c'eſt de ne s'être point laiſſé corrompre par le faux air du Bel-eſprit, ou le ton précieux de ſentence, ſi fort en vogue aujourd'hui. On voit, au contraire, qu'elle s'eſt appliquée à ſe former ſur les Anciens, & ſur les bons modeles du Siecle dernier. On deſireroit ſeulement qu'elle fût plus pittoreſque & plus vigoureuſe.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, [*Pierre-Joſeph-François*] né dans le Dioceſe de Bourges, en 173...

Avant ſon Procès contre les Libraires, ſa célébrité étoit reſſerrée dans un cercle aſſez obſcur. Une Edition de *Racine*, avec un Commentaire, formé de diverſes Ob-

ſervations, dont peu lui appartiennent; un Recueil, ſous le nom d'*Elite de Poéſies fugitives*, qui n'eſt, à peu de choſe près, qu'une répétion des autres Recueils; un *Cours d'Hiſtoire & de Géographie univerſelle*, où il n'y a rien de neuf, ne ſembloient pas annoncer les talents qu'il a développés lorſqu'il s'eſt agi de ſe défendre lui-même. On peut lui appliquer, à cet égard, ce paſſage de l'Ecriture, *vexatio dat intellectum.* En effet, rien de plus vif, de plus ſolide, & de mieux écrit, que les *Mémoires* qu'il a compoſés dans cette Affaire. On y trouve, entre autres, la Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot*, qui ſe réfutoit, à la vérité, d'elle-même, par ſon extravagance, & le délire philoſophique qui y regne d'un bout à l'autre; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins la plus grande idée de ſon eſprit & de ſon jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui ſavoir gré de les avoir ſi complétement vengés dans ſes *Plaidoyers* & ſes *Mémoires*, de l'oppreſſion de ces petits Tyrans, qu'ils font vivre par leur eſprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas de ſupporter ſi patiemment le joug, impoſé autrefois par les Spartiates aux Ilotes qui cultivoient la terre, pour en abandonner la moiſſon à des

Maîtres, qui s'attribuoient impérieusement le fruit de leurs travaux ?

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

LUSSAN, [*Marguerite* DE] née à Paris, en 1682, morte dans la même ville, en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru sous son nom, seroient précisément ceux qui ne lui appartiendroient pas, s'il en falloit croire des personnes qui l'ont beaucoup fréquentée ; aussi en rendant à l'Abbé *Chiron*, plus connu sous le nom de *Boismorand*, les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, qu'on lui attribue ; à M. *Baudot de Juilly*, l'Histoire de *Louis XI*, celle de *Charles VI*, & celle de la derniere Révolution de Naples, il ne resteroit à Mademoiselle de *Lussan* que la *Vie du brave Crillon*, ouvrage prolixe, & assez mal écrit, ainsi que toutes les autres Histoires qu'elle a adoptées, si on en excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*. Mais il vaut mieux croire, par indulgence pour le Sexe, que cette Demoiselle n'a fait qu'emprunter des secours, ce qui est assez ordinaire à bien des femmes qui veulent se donner un nom dans le Monde littéraire.

M.

MABILLON, (*Jean*) Bénédictin, né près de Mouson, dans le Diocese de Reims, en 1632, mort à Paris en 1707, dont les Ouvrages sont immenses & très-utiles pour la plupart. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du style, comme dans des productions littéraires : le P. *Mabillon* a de la clarté, de la méthode, mais trop de simplicité & quelquefois de la diffusion, soit dans la trop grande quantité de preuves souvent inutiles, soit dans la maniere de les présenter. Il eut plusieurs démêlés, & entre autres, avec le fameux Abbé de *Rancé* qui condamnoit les études monastiques, & réduisoit les Moines à la simple connoissance de la Religion. Le P. *Mabillon* entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe, & ses Réponses furent, d'après son caractere, douces, honnêtes, modestes, & nous croyons pouvoir ajouter, décisives. En effet, il paroît; d'après-elles & la raison même, que son Adversaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celles des Reli-

gieux. Quand la ſcience eſt animée par l'eſprit de Religion, bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus ſolides & plus reſpectables; l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

MABLY, [*N.* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de Condillac, né, comme lui à Grenoble, en 17....

Il eſt du nombre des Gens de Lettres eſtimables qui ne ſont pas de l'Académie Françoiſe, & qui ne ſeroient jugés que plus dignes d'en être, par le ſuffrage du Public, ſi les vrais talents étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir ſu apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en ſoit, ſon mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre Ses Ouvrages en ſont la preuve. Il n'en eſt pas ſorti un ſeul de ſa plume, [& nous en connoiſſons une douzaine] qui n'annonce un eſprit pénétrant & un ſage obſervateur. La plupart ſont peu connus, parce qu'ils ont pour objet des matieres au-deſſus du goût de la Multitude, qui ne s'amuſe guere que de frivolités. Les plus répandus ſont ſes *Obſervations ſur les Grecs*, celles *ſur les*

Romains, les *Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique.* Dans ce dernier Ouvrage sur-tout, les matieres sont approfondies & épuisées sans effort, sans sécheresse, sans diffusion. La Raison, c'est-à-dire, cette saine Raison, si rare dans les ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme, le flambeau à la main, & découvre, sur sa route, des vérités profondes, enchaînées les unes aux autres, formant un tout aussi instructif, que pensé avec justesse, & sagement digéré.

M. *Fréron* a eu raison de dire de cet Ouvrage, » qu'il étoit la production d'un » excellent Citoyen, qui n'écrit que pour » se rendre utile, qui voit tous nos travers » & tous nos vices, non pour en plaisanter » avec légéreté, mais pour nous en corri- » ger; qui gémit sur cet abyme de corrup- » tion où nous sommes plongés, & qui » voudroit nous en faire sortir; qui nous » offre la perspective la plus effrayante des » maux que nous préparent des révolutions » qu'amenera cette mollesse hébêtée qui » tient nos sens engourdis; car le voile est » aisé à lever; ce tableau de la Grece est » un miroir où la France doit se voir elle- » même. On découvre dans ce Livre des » vérités de tous les temps, de tous les » lieux, de toutes les legislations....... Puis-

» ſe cet écrit tomber entre les mains de nos
» Jeunes-gens ! puiſſent-ils le lire & le goû-
» ter ! Ils y puiſeront des idées ſaines &
» lumineuſes de la vertu & des devoirs
» qui les attachent néceſſairement à l'E-
» tat. »

On ne ſe ſeroit pas attendu, après cela, que les *Entretiens de Phocion*, ſi lumineux & ſi utiles pour la Morale, fuſſent devenus la matiere du radotage inſipide d'un héros de Roman. Il ne faut que lire *Beliſaire* pour y trouver *Phocion* traveſti. C'eſt ainſi que la Philoſophie prétend faire des découvertes, en altérant les bonnes choſes qu'on avoit dites avant elle, de même que les Harpies infectoient les mets ſervis ſur la table des Sages & des Héros.

MABOUL, [*Jacques*] Evêque d'Aleth, né à Paris, mort à Aleth en 1723, un de ces Prédicateurs qui en auront toujours un grand nombre au-deſſous d'eux, mais très-inférieur à ceux qui ont véritablement droit à la célébrité.

MACQUER, [*Philippe*] Avocat au Parlement, né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1769.

Il eſt Auteur de cinq ou ſix Abrégés chronologiques d'Hiſtoire, faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné M. le Préſident *Henault*.

Pierre-Joseph Macquer, son frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, a donné plusieurs Ouvrages de Chymie qui lui ont procuré un nom célebre dans la Physique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savants, pour ce qui concerne cette derniere Science.

MADELENET, ou MAGDELENET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, né en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poëte Latin & François. Sous ce dernier titre, il est justement confondu dans la foule des Auteurs obscurs. Ses Vers latins méritent qu'on en fasse un peu plus de cas ; ce n'est point parce que *Balzac* les comparoit à ceux d'*Horace* ; *Balzac* n'étoit pas un Juge bien sûr en matiere de Goût : ce n'est pas non plus parce que *Barbou* leur a donné une place dans sa belle collection à côté de ceux du P. *Sautel* : c'est parce que plusieurs de ses Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent, par intervalles, dans le rampant & le puérile.

Le Cardinal de *Richelieu* choisit *Madelenet* pour son Interprete de la Langue Latine.

MAGNAN, ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime, né à Toulouse en 1601,

mort dans la même ville en 1676.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en paſſant par Toulouſe, lorſqu'il venoit d'épouſer l'Infante, ne dédaigna pas de viſiter la Cellule de ce Religieux. Le monarque fut payé de l'honneur qu'il lui faiſoit, par le plaiſir que lui cauſerent quantité de Pieces de Méchanique dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, [*Gabriel*] né à Carcaſſone, Auteur de pluſieurs Romans Ephémeres, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne ſont connues que par leur chûte. Ce ſeroit en dire aſſez, ſi nous ne pouvions ajouter à ſa louange, qu'il s'eſt exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poéſie, & ſans doute à la Proſe, ce qui prouve qu'il ſait ſe rendre juſtice. Combien d'Auteurs auſſi malheureux, & plus opiniâtres !

MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier, né à Paris, mort à Toulouſe en 1502.

C'eſt un de ces hommes qui ſe ſont rendus célebres à force de ridicule. On a malheureuſement conſervé pluſieurs de ſes *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences qui atteſtent tous la biſarrerie de ſon ima-

gination, son peu de goût & de raison. Il est impossible d'en avoir une juste idée, à moins de les avoir lus. Ceux qui disent que c'est ainsi qu'on prêchoit dans son siecle, se trompent grossiérement. Nous avons des Sermons de ce temps-là, qui, sans être aussi éloquents & aussi méthodiques, que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis, sont du moins, au défaut de goût près, plus instructifs & plus décents. C'est comme si l'*Oraison Funebre de M. le Dauphin*, par le P. *Fidele*, de Pau, étoit destinée à faire connoître à la Postérité la maniere dont on prêchoit dans le dix-huitieme Siecle.

MAILLET, [*N.* DE] mort à Marseille en 1738, après avoir été Consul au Grand-Caire.

Les gens sensés ont toujours regardé son *Telliamed* *, comme l'Ouvrage le plus absurde & le plus extravagant. Il suffit d'en indiquer le systême, pour en faire sentir tout le délire. Le principal objet de l'Auteur est d'expliquer, par des conjectures bizarres, les différentes révolutions de notre globe. Selon lui, les montagnes les plus élevées sont sorties des eaux, la génération des hommes a commencé par des poissons,

* Ce titre est le nom renversé *de Maillet.*

sons, & mille autres chimeres qui sont sans doute l'effet des Productions d'un cerveau exalté par la chaleur du climat qu'il a long-temps habité.

Malgré cela, ce Livre a fait une espece de fortune, précisément parce qu'il est original, bisarre, hardi, éloigné de la maniere de penser ordinaire ; moyen assuré de faire impression sur la multitude des Lecteurs inconsidérés.

Quelques-uns de nos Philosophes ont tâché de le rendre un peu plus supportable, mais ils n'ont fait que développer cette inquiétude, cette démangeaison qui les porte à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout, les Auteurs où ils ont puisé les rêveries qu'ils débitent, ne valent guere mieux que *Telliamed.*

MAIMBOURG, [*Louis*] Jésuite, né à Nancy en 1610, mort à Paris en 1686.

» Il eut d'abord trop de vogue, dit M. » de *Voltaire*, & on l'a trop négligé dans » la suite « ; ce qui est vrai. Ses *Sermons* sont pitoyables ; mais ses Ouvrages historiques peuvent être lus encore, avec plaisir, de tous ceux qui ne sont point effrayés par de longues phrases & un style plus que nombreux. Ils sont, en général, écrits avec feu. La marche en est rapide ; elle

entraîne, malgré le ton romanesque qui s'y fait trop sentir. Il faut attribuer, sans doute, à la lecture de *Scudery*, & de quelques autres Ecrivains à la toise, ce travers dont *Maimbourg* auroit pu se garantir, avec plus de culture; car dans le fond, il avoit beaucoup de talent.

Ce qui doit surprendre, c'est que ses Sermons, qui sont d'une froideur insupportable, soient le fruit de sa jeunesse, & que ses Histoires, où respire tant de vivacité, aient été composées dans un âge mûr. Il est vraisemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ses véritables dispositions; quoi qu'il en soit, en passant sur les inexactitudes de son *Histoire des Croisades*, on y trouvera des détails approfondis. Celles *de l'Arianisme*, *des Iconoclastes*, *du Schisme des Grecs*, *du grand Schisme d'Occident*, &c. avec les mêmes qualités, ont les mêmes défauts, aussi-bien que celle *de la Ligue*, où l'on trouve des Pieces originales, qui, auparavant, n'avoient pas été publiées.

MAIRET, [*Jean*] né à Besançon, mort à Paris en 1660, dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille*, il avoit la réputation du meilleur Poëte tragique, & il pouvoit la mériter alors. Ses Pieces seroient plus

eſtimables, ſi elles n'étoient pas parſemées de pointes, reſte de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un ſuccès qui ſe ſoutint plus de trente ans & trouve encore aujourd'hui des approbateurs: *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la ſuite. La cauſe de cette préférence, ſelon M. de *Saint-Evremont* vient de ce que *Mairet* s'étoit appliqué dans cette Piece à rendre les mœurs des perſonnages conformes à celles de ſon ſiecle, ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs; au lieu que *Corneille* attaché au vrai goût de l'antiquité, n'avoit pas eu la complaiſance de s'écarter de la nature pour flatter les eſprits frivoles. Il avoit conſervé à *Sophonisbe*, fille d'*Aſdrubal*, & Reine de Numide, le caractere de ſa nation, & plus particuliérement celui de ſa famille.

Dans un ſiecle où l'apparence même de l'eſprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie, on dût entendre avec plaiſir ces quatre vers de la *Sophonisbe* de *Mairet.*

Ah, Philon! ſouviens-toy que la fortune eſt femme,
Et que de quelque ardeur que Siphas la réclame,
Elle eſt pour Meſſaniſſe, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déjà vieux.

Arrêtez, mon Soleil, dit un Amant à

ſa Maîtreſſe dans une autre Piece du même Auteur : la Maîtreſſe répond :

Si je ſuis un Soleil, je dois aller toujours.

Ces Pointes que l'ignorance des Spectateurs applaudiſſoit, ont été proſcrites par le bon goût, mais on y ſubſtitue aujourd'hui des maximes de Morale & de Philoſophie, qui ne ſont pas moins ridicules, ni moins applaudies par les ignorants.

MAISTRE, (*Antoine* LE) Avocat au Parlement de Paris, Neveu du célebre *Arnaud*, & frere de M. de *Sacy*, né en 1608, mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers*; autrefois ſi eſtimés, ne peuvent ſervir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de diſtance, entre avoir une grande réputation, & la mériter. Ils prouvent encore combien l'Eloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un avocat qui plaideroit, comme M. *le Maiſtre*, ſeroit aſſuré de ſe voir accablé de ridicule, & cependant les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthouſiaſme, & célébrés ſans meſure. On ne prévoyoit pas alors que des idées giganteſques, des mots emphatiques, des citations paraſites, ſeroient comptées pour peu de choſe, auſſi-tôt que les d'*Agueſſeau*,

les *Cochin*, &c. auroient fixé, dans la Plaidoierie, le vrai goût pour bien penſer & bien écrire.

MALEBRANCHE, [*Nicolas*] Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de Génie de notre Nation, qui ont cultivé la Philoſophie, il a la gloire de n'avoir à ſe reprocher que les erreurs attachées à la foibleſſe de l'eſprit humain. Il fut Philoſophe mais Philoſophe chrétien, & l'on peut dire que ſes lumieres ont autant ſervi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philoſophie. Il s'adonna d'abord, par le conſeil d'un de ſes Confreres, qui ne connoiſſoit pas ſans doute la trempe de ſon eſprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né : des Commentaires ſur l'Ecriture-ſainte, des Diſcuſſions théologiques étoient au-deſſous de cette rare ſagacité, qui lui étoit ſi naturelle : l'application qu'il donna à cette eſpece de travail, ſervit du moins à fortifier ſes bons principes. La lecture du Traité de *Deſcartes* ſur l'Homme, lui fit ſentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la Carriere philoſophique, & lui donna l'idée de ſon Livre ſur *la Recherche de la Vérité*. A peine eût-il publié

cet Ouvrage, qu'on s'empressa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples, en effet, étoient intéressés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propose, est de développer les erreurs, dans lesquelles nous entraînent les sens, l'imagination, l'esprit, quand il est abandonné à lui seul, & sur-tout les passions, principe ordinaire de la plupart de nos méprises. A ces guides infideles, il substitue le flambeau de l'expérience, & trace la route qu'on doit suivre pour parvenir à la Vérité. Il a eu l'art d'insérer, dans le cours de son Livre, une infinité d'observations importantes sur la Physique expérimentale, & d'y développer ce que la Métaphysique a de plus sublime, & la Morale de plus épuré. Quiconque est capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur & profond, un ordre & une netteté dans les matieres, une énergie de Pensées, un choix d'expressions vives, une solidité de raisonnement; en un mot, tout ce qui peut entretenir l'admiration, & faire éclore la lumiere dans les Esprits, capables de réflexion. On convient, que le systême qu'il y expose, n'est pas exempt de contradiction, mais on est forcé de convenir aussi, que ses illusions mêmes sont celles du génie. Per-

ſonne encore n'a pouſſé plus loin, que le P. *Malebranche*, le talent, de mettre à la portée de tous les Eſprits, les idées les plus profondes & les plus abſtraites ; il donne, pour ainſi dire, un corps, aux choſes les plus ſpirituelles, afin de les rendre ſenſibles à tous les yeux. Son ſtyle, auſſi brillant que châtié, eſt toujours proportionné au ſujet, & à toutes les graces, dont le ſujet eſt ſuſceptible ; jamais Philoſophe ne ſut mieux orner la raiſon des richeſſes de l'Eloquence.

On doit penſer, après cela, qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques ; auſſi ne manqua-t-on pas de s'élever contre pluſieurs des opinions de l'Auteur. Son Syſtême des idées, par lequel il prétend établir qu'on voit tout en Dieu, eſſuya ſur-tout des attaques & des railleries. Nous n'entrerons pas dans les diſcuſſions du pour & du contre ; ce n'eſt point de notre reſſort ; nous nous contenterons de répeter, que quand bien même le P. *Malebranche* ſe ſeroit égaré dans ſes Hypotheſes, elles ſont développées avec tant d'adreſſe, de force & de ſéduction, il en découle tant de bons principes, tant d'idées lumineuſes, une morale ſi ſaine, ſi inſtructive, qu'on doit les regarder avec reſpect. Il reſſemble, en ce-

la, à ces Voyageurs, qui, en allant à la découverte du nouveau Monde, ont trouvé, ſur la route, des pays riches & féconds, qui ont facilité enſuite les recherches des Voyageurs qui ſe ſont propoſé le même but. Ses Rêves ſont ceux de *Jupiter*; il n'appartient qu'au Génie de créer de pareils ſyſtêmes. M. de *Voltaire*, plus en état qu'un autre d'en ſentir le prix, auroit dû en parler avec plus d'égards; il ſe ſeroit épargné par-là le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre ſur cet illuſtre Métaphyſicien. Il eſt plus aiſé de plaiſanter les Faiſeurs de Syſtêmes, que d'en créer ſoi-même. D'ailleurs, les Eſprits vraiment éclairés, ſavent reſpecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves, les plus grandes, les plus utiles, parce qu'ils ſont plus capables d'apprécier la grandeur des obſtacles & l'immenſité de la carriere qu'il a fallu parcourir, même pour s'égarer ainſi.

Quoi qu'il en ſoit des illuſions du P. *Malebranche*, on s'aviſa de ſoupçonner que la Religion pouvoit être intéreſſée dans ſon ſyſtême. Il fit auſſi-tôt un ſecond Ouvrage, intitulé, *Converſations chrétiennes*, où il venge victorieuſement ſa foi & ſes principes, autant que ſon Syſtême pouvoit le permettre. Ces Converſations

ont trois Interlocuteurs, qui concourent à expliquer & à justifier, d'une maniere aussi agréable qu'instructive, tout ce que le Philosophe avoit avancé dans *la Recherche de la Vérité*; le dialogue en est naturel, plein d'intelligence & d'adresse, les caracteres en sont intéressants & soutenus. Le rôle de *Théodore*, personnage qui répresente le P. *Malebranche*, est comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate*; ce personnage a même un talent supérieur à celui du Grec, pour faire accoucher ses Auditeurs des Vérités dont ils ne se doutoient pas, quoiqu'elles fussent en eux.

A cet Ouvrage en succéderent plusieurs autres, qui prouvent également le génie fécond de ce Philosophe. Celui qui a pour titre, *Entretiens métaphysiques*, peut être regardé comme un chef-d'œuvre, soit pour le raisonnement; soit pour les vues profondes, soit pour le style; & M. *d'Aguesseau* le préfere à celui de *la Recherche de la Vérité*.

Le P. *Malebranche* avoit sur l'Histoire une opinion vraie, à quelques égards; mais qui a besoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raisonnable ne doit s'occuper que du vrai considéré en lui-même; que ce vrai peut seul perfectionner notre intelligence; que l'étude de

l'Homme eſt préférable à toute autre étude, & qu'il n'appartient qu'à la Philoſophie de nous le montrer, tel qu'il eſt, dans les idées primitives, dont l'Hiſtoire ne nous préſente, ſelon lui, que des copies imparfaites, ou des portraits défigurés. Il ajoutoit qu'il y a plus de vérité dans un principe de Métaphyſique ou de Morale, que dans tous les Ouvrages hiſtoriques; il agiſſoit en conſéquence, & s'occupoit plus à éclairer ſon eſprit qu'à charger ſa mémoire; un inſecte l'intéreſſoit plus, comme l'a remarqué M. de *Fontenelle*, que toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philoſophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter, avec réſerve, ſes ſentiments, ſur la néceſſité de connoître l'homme; mais il faut ſe garder de ſuivre ſon exemple, quant au genre d'étude excluſif qu'il ſe permettoit. L'Hiſtoire eſt une ſeconde Philoſophie, qui peut être auſſi utile que la premiere, pour la connoiſſance de l'Homme. La Métaphyſique & la Morale, forment, à la vérité, les premiers traits du Tableau de ſes paſſions; mais elles n'indiquent que les cauſes; au lieu que l'Hiſtoire nous en découvre les effets, & par-là les différents reſſorts. C'eſt dans ce ſpectacle vivant de

la nature humaine, que les Poëtes, les Orateurs & les Moraliſtes eux-mêmes, peuvent trouver encore plus de quoi s'inſtruire, parce que les exemples y ſont plus frappants, que les préceptes ne le ſont dans un Traité de Morale ; c'eſt là qu'on trouve, avec la ſource des vices & des vertus, les principes qui les excitent, les aliments qui les nourriſſent, les reſſources qu'ils déploient, le but qu'ils ſe propoſent, & les moyens, qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche*, nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. » Il avoit ſi bien acquis, dit-il, » la pénible habitude de l'attention, que » quand on lui propoſoit quelque choſe » de difficile, on voyoit dans l'inſtant » ſon eſprit ſe pointer vers l'objet, & » le pénétrer. Ses délaſſements étoient » des divertiſſements d'enfant, & c'étoit » par une raiſon très-digne d'un Philoſo- » phe, qu'il y cherchoit cette puérilité hon- » teuſe en apparence ; il ne vouloit pas » qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans ſon » ame : dès qu'ils étoient paſſés, il ne lui » en reſtoit rien, que de ne s'être pas tou- » jours appliqué. Il étoit extrêmement mé- » nager de toutes les forces de ſon eſprit, » & ſoigneux de les conſerver à la Philo-

» ſophie.... Sa converſation rouloit ſur les
» mêmes matieres que ſes Livres ; ſeule-
» ment pour ne pas trop effaroucher la
» plupart des gens, il tâchoit de la rendre
» un peu moins chrétienne, mais il ne relâ-
» choit rien du philoſophique : on la re-
» cherchoit beaucoup, quoique ſi ſage &
» ſi inſtructive.... Il ne venoit preſque point
» d'Etrangers ſavants à Paris, qui ne lui
» rendiſſent leurs hommages. On dit que
» des Princes Allemands y ſont venus ex-
» près pour lui.... Il a eu l'honneur de re-
» cevoir une viſite de *Jacques II*, Roi
» d'Angleterre, &c.

» Les Compatriotes de cet Homme il-
» luſtre, ſentoient auſſi ce qu'il valoit, &
» un aſſez grand nombre de Gens de mé-
» rite, ſe raſſembloient autour de lui. Ils
» étoient la plupart ſes Diſciples, & ſes
» Amis en même temps ; & l'on ne pou-
» voit guere être l'un ſans l'autre. Il eût
» été difficile d'être en liaiſon particuliere
» avec un homme toujours plein d'un ſyſ-
» tême qu'on eût rejetté ; & ſi l'on rece-
» voit le ſyſtême, il n'étoit pas poſſible
» qu'on ne goûtât infiniment le caractere
» de l'Auteur, qui n'étoit, pour ainſi di-
» re, que le ſyſtême vivant. Auſſi jamais
» Philoſophe, ſans en excepter *Pythagore*,
» n'a-t-il eu des Sectateurs plus perſuadés ;

» & l'on peut ſoupçonner, que pour pro-
» duire cette forte perſuaſion, les qualités
» perſonnelles du P. *Malebranche* aidoient
» à ſes raiſonnements «.

MALFILATRE, (*N.*) né à Caen, en 1733. mort à Paris, en 1767.

Sans avoir rien laiſſé d'achevé, & qui ſoit capable de lui faire une réputation ſolide, on apperçoit, dans ce qui eſt ſorti de ſa plume, le germe des plus heureux talents. Ses Productions ſe réduiſent à un Poëme de *Narciſſe*, dont quelques détails paroiſſent auſſi heureux, que l'invention en eſt médiocre, à une Ode, aſſez froide, pour juger que la Poéſie lyrique n'étoit pas de ſon reſſort; mais les morceaux d'Imitation des Géorgiques de *Virgile*, que M. *Clément* a inſérés dans ſes *Nouvelles Obſervations critiques*, donnent une idée avantageuſe de ſa Muſe, & des progrès qu'elle eût fait, ſi les Parques euſſent été d'accord avec la Fortune pour prolonger ſa vie, & lui procurer cette aiſance, ſi néceſſaire aux Enfans d'*Apollon*.

C'eſt peu pour eux d'avoir ce Dieu pour Pere,
Si rien n'échoit du côté de leur Mere.

L. D.

MALHERBE, (*François* DE) né à Caen, en 1556, mort à Paris, en 1628.

C'eſt ainſi que *Deſpréaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poéſie, parmi nous :

Enfin *Malherbe* vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans ſes Vers une juſte cadence ;
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances, avec grace, apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix ; & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps, ſert encore de Modele.

Malherbe eſt le premier de nos Poëtes, qui a fait ſentir que notre langue pouvoit s'élever à tout ce que la Poéſie lyrique a de plus ſublime. Avant lui, *Ronſard* avoit compoſé des Odes héroïques ; mais comme il s'étoit propoſé *Pindare* pour modele, il en avoit plus ſouvent imité l'enflûre & l'obſcurité, que la force & l'élévation ; ſa Poéſie conſiſtoit moins à dire de grandes choſes, qu'à en exprimer de petites, par de grands mots, moitié Grecs, moitié François ; ce qui donnoit un air merveilleux à ſon ſtye, que l'ignorance ſeule pouvoit goûter. *Malherbe*, au contraire, en s'attachant à la lecture des Anciens, ne puiſa dans leurs Ouvrages que cette douce harmonie, & cette noble ſimplicité,

qu'il nous eſt ſi difficile de faire paſſer dans les nôtres. Il imita les mouvements de *Pindare*, mais à l'exemple d'*Horace*, il ſut captiver l'enthouſiaſme ſous le joug de la raiſon, de ſorte que le déſordre eſt chez lui un effet caché de l'art, qualité bien préférable à cette impétuoſité fougueuſe, plus ſemblable au délire, qu'à la chaleur du vrai génie.

Dans l'Ode qu'il compoſa pour *Louis XIII*, lorſque ce Prince alloit réduire les Rochelois, on admire, à la fois, une netteté d'idées, un tour heureux d'expreſſion, une juſteſſe & un choix dans les comparaiſons, une variété dans les figures, une adreſſe dans les tranſitions, qui la font regarder, avec raiſon, comme un vrai modele de Poéſie lyrique. Le ſujet en eſt grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des ſujets agréables, c'eſt une richeſſe d'ornements qui embellit la matiere la plus ſtérile, c'eſt un coloris vif & tendre, qui anime juſqu'aux moindres détails. Peindre ainſi la Renommée,

Nymphe, qui jamais ne ſommeilles,
Et dont les Meſſagers divers

En un moment ſont aux oreilles
Des Peuples de tout l'Univers,

nous donner cette idée de la paix,

C'eſt en la paix que toutes choſes,
Succedent * ſelon nos deſirs.
Comme au printemps naiſſent les roſes,
En la paix naiſſent les plaiſirs.

n'eſt-ce pas être né vraiment Poëte? N'eſt-ce pas joindre la force de la vérité aux graces du pinceau? Ne ſemble-t-il pas voir, dans la Strophe ſuivante, le temps s'écouler *tacito pede*, comme dit *Ovide*?

Le temps d'un inſenſible cours,
Nous porte au terme de nos jours;
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de cent ſoixante-douze ans? Mais peut-on lire rien de plus poétique & plus agréable, que la deſcription du Siecle heureux qu'il prédit lui-même ſous le nom d'un Berger?

---

* *Succéder*, du temps de *Malherbe*, ſignifioit avoir un heureux ſuccès.

La terre, en tous endroits, produira toutes choses ;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
    Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
    Et les perles sans nombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans sa fameuse Strophe du *Pallida mors equo pulsat pede*, que *Malherbe*, dans sa riche Imitation, que tout le monde sait par cœur ?

Tant de douceur & d'harmonie dans le style, ne semblent pas devoir annoncer un caractere brusque & caustique ; celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa conversation & ses manieres ne se ressentoient en rien du génie de sa Muse. Il y a même lieu d'être étonné du peu de ressemblance qu'il y avoit entre le Poëte & l'Homme. On est fâché de lui voir une sensibilité d'amour-propre, dont les grands talents devroient être à l'abri. Un jour, son ami *Racan*, à qui il venoit de réciter une Ode, lui ayant avoué, de bonne-foi, qu'il n'avoit pu en juger, parce que, dans la récitation, il avoit *mangé* la moitié des vers, il entre aussi-tôt en fureur, & lui répond : *ils sont à moi, puisque je les ai faits ; si vous me fâchez je les mangerai tous.* C'auroit été dommage as-

surément, mais c'en est un plus grand encore, qu'un tel génie fut si foible contre un reproche aussi léger.

Malherbe, ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla, pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher, *dispensez-m'en*, lui dit-il brusquement, *je dormirai bien sans cela.* On sait qu'il voulut se battre contre de *Piles*, qui avoit tué son fils en duel. Il avoit alors soixante-treize ans, & quelqu'un lui faisant sentir l'inégalité de la partie, *c'est pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre; je ne hasarde qu'un denier contre une pistole*; réponse qui prouve aussi peu de courage que de Philosophie, tant il est vrai que les Muses, qu'on nous dit avoir apprivoisé les hommes sauvages, ne rendent pas toujours le même service à leurs plus chers Nourrissons.

1. MALLET, (*Edme*) Chanoine de Verdun, ancien Professeur de Théologie, au College de Navarre, né à Melun, en 1713, mort à Paris, en 1755.

Quoiqu'il ait fourni, au Dictionnaire Encyclopédique, quelques Articles de Littérature, qui ne sont pas les plus médiocres de cette Compilation universelle, il a su néanmoins se garantir de l'influence du Siecle, éviter les écueils du faux Bel-esprit

& de la Philoſophie. Ses autres Ouvrages littéraires, ſans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la claſſe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poëtes*, forment une eſpece de Poétique, où ſe trouvent expoſés, d'une maniere nette & facile, les préceptes des grands Maîtres. Ce n'eſt, à proprement parler, qu'un long Commentaire de l'Art Poétique de *Deſpréaux*, accompagné d'exemples choiſis, propres à rendre les remarques plus ſenſibles. Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent ſervir auſſi de Rhétorique; l'Auteur y développe, d'une maniere aſſez lumineuſe, les principales regles qu'en donnent *Ariſtote*, *Cicéron* & *Quintilien*; il en eût fait un des meilleurs Traités d'éloquence, s'il ſe fût moins étendu ſur certains objets, peu intéreſſants, & preſque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces deux Ouvrages ont de la méthode, de la clarté; la diction en eſt noble, aiſée, & nombreuſe. M. l'Abbé *Mallet* y fait ſentir le mérite d'un goût ſûr & exact à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale y ſont très-bien fondues avec les regles de la Littérature, attention auſſi néceſſaire qu'utile, à l'égard de la Jeuneſſe qu'on veut inſtruire.

2. MALLET, (*Paul-Henri*) Professeur d'Histoire, à Geneve, ci-devant Professeur des Belles-Lettres Françoises à Coppenhague, de l'Académie d'Upsal & de celle de Lyon, né en 17...

Il a composé une *Histoire de Danemarck*, très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoissances assez incertaines, avant cette Histoire. Ce qui la rend sur-tout estimable, c'est le ton de simplicité, d'aisance & d'impartialité, avec lequel elle est écrite. M. *Mallet* a dû trouver des ressources abondantes pour ce travail pendant son séjour à Coppenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince actuellement régnant. Il seroit à souhaiter que les Historiens des différents Peuples de l'Europe, eussent été à portée, comme lui, de puiser dans les sources.

MALLEVILLE, (*Claude* DE) né à Paris en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoise. Nous ne dirons pas que ce fut, sans doute, la difficulté de trouver quarante Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-esprits de son Siecle. Ses Poésies ont de la chaleur, & de la vivacité; l'expression en est souvent agréable & facile, les images

en ſont quelquefois brillantes, mais preſque toujours les métaphores outrées. Son Sonnet, ſur la *Belle Matineuſe*, eut le prix ſur tous ceux qui furent composés ſur le même ſujet.

Le ſilence régnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerain, & l'olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis*, au viſage riant,
Sortant de ſon palais, plus clair que l'orient,
Fit voir une lumiere, & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu à la manie de comparer à des aſtres les Beautés, à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus*, jeune Romain, des derniers temps de la République, ayant rencontré ſa Maîtreſſe au lever du Soleil, lui fit auſſi-tôt un Quatrain, où il la plaça au-deſſus de l'Aſtre qui commençoit à paroître. On le tradui-

fit en François, du temps de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la pensée si jolie, que depuis ce temps, le Soleil est devenu l'objet éternel des comparaisons galantes.

Malleville réussit encore mieux dans le Rondeau ; celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*, favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il savoit badiner agréablement.

Coëffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere *René* devient Messire,
Et vit comme un déterminé.

Un Prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coëffé.

Ce n'est pas que Frere *René*,
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire ;
Mais seulement c'est qu'il est né
Coëffé.

Ce mot *né coiffé*, expliqueroit assez bien la petite fortune de quelque merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, (*Louis*) Chanoine du

Temple, né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1768; Poëte dont nous avons peu de Poésies, encore sont-elles toutes médiocres, en exceptant néanmoins son Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'est montré supérieur à tout ce que MM. de *Fontenelle* & *la Mothe* ont fait en ce genre. Le style en est élégant & naturel, la narration simple & intéressante; les setiments en sont vrais & délicats, qualités qui manquent absolument à une seconde Eglogue qu'il a faite, [elle a pour titre, *les Confidences*] ainsi qu'à ses autres petites Pieces. Auroit-on tort, après cela, de s'être imaginé que *Palaprat*, son Oncle, & *Brueys*, son premier Maître, ont fort bien pu l'avoir aidé dans la composition du *Rendez-vous*, Pastorale infiniment supérieure à tout ce qu'il a donné, depuis la mort de ces deux Poëtes?

Nous ne connoissons, de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en Prose, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage, son *Histoire abrégée de la Poésie Françoise*, plaisanterie aussi juste qu'agréable, où il seroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle se réduit à une demi-page. La voici.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

» La Poésie Françoise, sous *Ronsard* & » sous *Baïf*, étoit un enfant au berceau, » dont on ignoroit jusqu'au sexe. *Malherbe* » la soupçonna mâle, & lui fit prendre la » robe virile. *Corneille* en fit un héros. *Ra-* » *cine* en fit une femme adorable & sensi- » ble. *Quinault* en fit une courtisanne, pour » la rendre digne d'épouser *Lully*, & la » peignit si bien sous le masque, que le » sévere *Boileau* s'y trompa, & condamna » *Quinault* à l'enfer, & sa Muse aux pri- » sons de S. Martin. A l'égard de *Voltaire*, » il en a fait un excellent Ecolier de Rhé- » thorique, qui lutte contre tous ceux qu'il » croit Empereurs de sa classe, & qu'au- » cun de ses pareils n'ose entreprendre de » dégoter, se contentant de s'en rappor- » ter au jugement de la Postérité, unique » & seul Préfet des études de tous les Sie- » cles «.

MANGIN, (*N.*) Docteur de la Facul- de Théologie de Paris, Doyen & Grand-Vicaire du Diocese de Langres, sa patrie, est Auteur de quelques Ouvrages Ecclé- siastiques, qui n'offrent rien qui soit di- gne de l'attention du Public. Ce qu'il a publié

publié de plus utile, eſt l'*Hiſtoire eccléſiaſtique & civile, politique, littéraire & topographique du Dioceſe de Langres*, qui pourroit être beaucoup mieux faite, & ſurtout mieux écrite. Elle renferme des recherches curieuſes, & quelques diſcuſſions intéreſſantes.

MANNORY, (*Louis*) ancien Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en *1696*.

A ne juger de lui, que par ſes Ouvrages, on ne peut s'empêcher de rendre juſtice à ſes talents. Sa *Traduction* de l'Oraiſon funebre de *Louis XIV*, par le P. *Porée*, eſt très-élégante, & rend très-bien l'original. Ses *Obſervations*, ſur quelques Tragédies de M. de *Voltaire*, ſont ſouvent juſtes, & annoncent un Homme qui connoît le Théatre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers*, très-propres à donner une idée favorable de ſon éloquence, ſi ſa trop grande facilité ne nuiſoit ſouvent à l'examen, à la réflexion, & quelquefois à la gravité qu'exigent ces ſortes d'Ecrits. Les Journaliſtes en ont parlé ſucceſſivement avec des éloges que le Public ſemble avoir juſtifiés, par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA, [*Pierre*] Archevêque de Toulouſe, né à Gand, dans le Béarn, en 1594, mort à Paris, en *1662*.

Les Ouvrages qui nous reſtent de lui, prouvent qu'il étoit grand Juriſconſulte, bon Politique, ſavant Théologien, & excellent Critique. Son *Hiſtoire de Béarn* eſt pleine d'éclairciſſements utiles, ſur l'origine des Rois de Navarre, des Ducs de Gaſcogne, des Comtes de Toulouſe, de Carcaſſonne, &c, & contient un grand nombre d'obſervations géographiques. Ceux qui voudront travailler à l'Hiſtoire d'Eſpagne, trouveront dans le *Marca Hiſtorica* des ſecours utiles & même néceſſaires.

M. de *Marca* fut nommé à l'Archevêché de Paris, ſur la démiſſion du Cardinal de *Retz*, mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre poſſeſſion, ce qui donna lieu à cette mauvaiſe épitaphe :

Ci gît Monſieur de *Marca*,
Que le Roi ſagement marqua,
Pour le Prélat de ſon Egliſe ;
Mais la mort, qui le remarqua ;
Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Tout auſſi-tôt le démarqua.

1. MARCHAND, (*Proſper*) né en Picardie, mort à la Haye, en 1756, âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches, que des réflexions & du ſtyle, trou-

veront de quoi se contenter dans son *Histoire de l'Imprimerie*; ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minuties biographiques, pourront se satisfaire dans son *Dictionnaire historique*, à l'imitation de celui de *Bayle*, où ce genre d'érudition est très-vaste & très-étendu.

2. MARCHAND, (*Jean-Henri*) Avocat au Parlement de Paris, Censeur-Royal, né en 17...

Il est connu par plusieurs Bagatelles littéraires, en prose & en vers, écrites d'un style aussi plein d'esprit, que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy* & le *Testament politique de M. de Voltaire*, sont ce qu'il a fait de plus piquant. On peut voir, par ces Ouvrages, qu'il s'est fait de la Littérature un amusement, plutôt qu'une occupation.

MARIVAUX, (*Pierre* CARLET DE) de l'Académie Françoise, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un style pétillant, une métaphysique trop subtile, en matiere de sentiments, des réflexions trop recherchées, ont beaucoup nui au succès de ses Ouvrages, dans l'esprit des gens de goût. Il auroit une maniere d'écrire agréable, s'il ne se fût pas trop laissé aller à son imagination & à la manie de dire les choses, tout autre-

ment qu'il ne les ſentoit, ce qui affoiblit & défigure ſouvent ſes meilleures penſées. Il étoit capable de développer les différents reſſorts du cœur & de l'eſprit humain; il paroît avoir ſondé & connu tous les replis du premier, mais pour avoir trop raffiné, il a quelquefois brouillé les matieres, & l'on ignore ſouvent ce qu'il a voulu dire, parce qu'il veut le dire mieux qu'il n'eût fallu, pour le faire comprendre. Le *Spectateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers: il eſt difficile de réunir dans un Ouvrage plus de ſagacité pour démêler les paſſions & les caprices des hommes, plus d'adreſſe à les développer, & plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* ſont encore gâtées, pour la plupart, par l'affectation, ou, pour mieux dire, par la ſingularité de ſa maniere de rendre les choſes. Nous croyons que la ſubtilité de ſes idées vient de ce que ſon eſprit n'étoit pas aſſez vigoureux pour penſer ſolidement.

Il eſt le même dans ſes Romans, qui ſont néanmoins agréables & quelquefois intéreſſants, ſur-tout ſa *Marianne*; il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop long, des deſcriptions trop minutieuſes, des réflexions trop diffuſes

& ſur-tout les Peintures trop libres.

MARMONTEL, (*Jean-François*) Hiſtoriographe de France, né à Bort, petite ville de Limouſin.

Dès qu'il s'agira de Tragédies, de Paſtorales lyriques & de Poéſies légeres, le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poëtes de notre nation.

M. *Marmontel* s'eſt ſans doute rendu juſtice. Du Théatre tragique & du lyrique, il s'eſt jetté dans l'Opéra-Bouffon, qui paroît être plus de ſon genre. *Le Huron*, *Lucile*, *Sylvain*, ſont des preuves que ſon eſprit eſt préciſément fait pour les bagatelles, ſur-tout quand une muſique agréable vient relever un peu la fadeur de ſa Poéſie

On convient que ſa *Poétique* n'eſt nullement propre à ſervir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront ſe former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande, dont l'objet eſt d'affoiblir l'eſtime due à la ſaine Littérature, pour ériger en héros du Parnaſſe des Ecrivains, que le bon ſens ne regardera jamais comme des modeles. On eſt ſur-tout indigné d'y voir régner un ſtyle énigmatique, qui obſcurcit les choſes les plus claires, en voulant les expliquer par principe, & les prouver

par raiſonnements. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, pour proſcrire les vrais Légiſlateurs, (qu'il auroit beaucoup mieux fait d'imiter) ſe mettre à leur place, & s'aſſocier dans ce nouveau tribunal, des Auteurs dont on doit, avant toutes choſes, ſe défier.

La Traduction de *Lucain* eſt encore une preuve de la particularité de ſes idées. Il a voulu réhabiliter ce Poëte, mais il l'a traduit de maniere qu'il n'en montre que les défauts ; ſans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de quoi ſervir de modele, en un genre ; &, après tous les grands eſſais, auxquels il s'eſt attaché, on aura peine à croire que ce genre ſe réduiſe à des Contes. Il faut convenir que les ſiens, quoique en proſe, ſe font lire avec un véritable plaiſir. Un ſtyle délicat & correct, un petit ton de minauderie, une morale légere & tout-à-fait du bel-air, les rendent propres à amuſer les têtes frivoles, & à diſtraire agréablement les ames ſenſées. Perſonne n'a ſu, mieux que lui, développer les petits caracteres, & les préſenter ſous un jour ſavorable, & ſouvent inſtructif. Quand il traite le ſentiment, le ſentiment, ſous ſa plume, n'eſt ni chaud, ni éner-

gique ; en revanche, il chatouille, il effleure, ce qui est beaucoup dans un Siecle où l'on ne veut rien approfondir. Son Dialogue est naturel & rapide. Il n'est cependant pas vrai que M. *Marmontel* soit l'inventeur de la suppression des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ses Enthousiastes se sont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cents ans avant lui, cette façon d'écrire étoit en usage parmi nous. *Rabelais*, & l'auteur du *Moyen de parvenir*, lui en auroient fourni de fréquents exemples.

Malgré cela, les *Contes Moraux* seront toujours des productions qui feront honneur à M. *Marmontel*, si l'on excepte *Bélisaire*. Ceux qui ont osé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé tout-à-la-fois, la raison & la gloire de la Nation Françoise. Quelle comparaison ! entre un Ouvrage, marqué au coin du génie, conduit avec un art qui enchante, enrichi de tableaux & de sentiments qui attachent & pénetrent l'ame, embelli par des peintures qui ravissent l'imagination & la captivent ; un Ouvrage, le chef-d'œuvre le plus parfait qu'on puisse opposer à ceux des anciens ; un Ouvrage, où la richesse des détails, la grandeur des événements, la vérité des caracteres, la sublimité de la morale, l'harmonie de la prose, l'empor-

tent ſur la pompe de la verſification, & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en paſſer dans un Poëme épique : quelle comparaiſon ! entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraiſemblance, parſemé de caracteres baroques, inondé d'un radotage inſipide ; un Roman, où la monotonie des incidents, l'uniformité des reſſorts, l'afféterie du ſtyle, l'imbécillité des perſonnages, forment un contraſte perpétuel avec le bon ſens, le goût, & la nature des objets qu'on y traite ; un Roman, enfin, dont il n'y a que les premiers chapitres qui ſoient ſoutenables, & dont tout le reſte fait tomber le Livre des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

M. *Marmontel*, en reconnoiſſant les fautes & les erreurs, répandues dans cet Ouvrage, a ſans doute rougi, en même-temps, des éloges ridicules qu'on lui a prodigués. Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes perſuadés que dans le Poëme des *Incas*, auquel il travaille, il évitera les défauts qui lui ont attiré tant de juſtes critiques. Les Articles qu'il a fait pour l'Encyclopédie, prouvent combien il eſt capable de joindre le mérite de penſer avec juſteſſe, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne veut pas ſortir de lui-même,

& appliquer ſes talents à des ſujets qui leur ſont étrangers.

MAROLLES, (*Michel* DE) Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris en 1681; Traducteur peu eſtimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards. Ceux qui ont ſuivi depuis la même carriere, & qui ſe font un honneur de le mépriſer, ont oublié, ſans doute, que les premiers pas, en tout genre, ſont ceux qui coûtent le plus, & que, s'il ne leur eût pas frayé le chemin, leurs progrès euſſent été moins faciles. On ne peut diſconvenir que les Traductions de l'Abbé de *Marolles*, ne ſoient trop ſerviles & très-plates; mais ſans lui, *Plaute*, *Lucrece*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c. n'auroient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection, dont nos bons Ecrivains l'ont rendue ſuſceptible. Les Traducteurs auroient dû encore ſentir qu'il leur a été d'un très-grand ſecours. Malgré ſa ſéchereſſe, il eſt ordinairement exact & fidele à rendre, non-ſeulement le ſens, mais tous les mots de la phraſe; & c'eſt toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ſes Originaux, mérite qui n'eſt pas le partage de tous nos fai-

ſeurs de Traductions. Par-là, il eſt devenu un guide ſûr, qu'ils n'ont eu que la peine de ſuivre.

On a auſſi de lui des *Mémoires* qui ſeront eſtimés de quiconque eſt capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarraſſé ou à la fauſſe chaleur que pluſieurs Ecrivains n'ont pas ſu éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit eſſayé de traduire *Virgile* en vers; en cela, on doit lui ſavoir plus de gré de l'heureux inſtinct qui lui fit comprendre, que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poëtes, qu'on ne doit lui reprocher ſon imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage, avec auſſi peu de talent pour la verſification. *Liniere* avoit très-fort raiſon de répondre à ce mauvais Verſificateur, qui ſe vantoit de ce que les vers ne lui coûtoient rien, *ils vous coûtent ce qu'ils valent.*

MAROT, (*Clément*) né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544; le plus ancien des Poëtes François, dont la lecture ſoit capable de procurer encore quelque plaiſir.

C'eſt à lui qu'on doit le modele d'un ſtyle plein de naïveté & d'agrément, qui conſacrera ſon nom à l'immortalité. Rien

ne prouve plus le mérite original, que l'approbation constante & l'adoption générale. *Marot* possédoit, au plus haut degré, cette tournure d'esprit qui rend les plus petites bagatelles intéressantes. Malgré l'imperfection du langage, ses Poésies sont légeres, agréables, délicates, & sur-tout d'une finesse qui plaît infiniment aux personnes de goût. Ce n'est pas tant l'estime des Princes de son temps (estime qui le faisoit appeller alors *le Poëte des Princes, & le Prince des Poëtes*) que l'approbation de *la Fontaine*, de *Despréaux*, de *J. B. Rousseau*, qui a perpétué sa réputation & l'estime de ses Ouvrages. *La Fontaine* le relisoit toujours avec un nouveau plaisir; *Despréaux* le propose comme un modele de Poésie piquante & gracieuse; *Rousseau*, en lui adressant une épître, se fait gloire d'imiter son style & de le regarder comme son maître. Ces trois Poëtes le reconnoissent pour l'inventeur de la Ballade, genre de Poésie trop négligé à présent, sans doute parce que le génie de nos Poëtes modernes est plus tourné au jargon philosophique, qu'à cette aimable naïveté, qui faisoit autrefois le principal caractere & les délices de nos peres.

M. de *Voltaire* ne s'est attaché, dans ses derniers Ouvrages, à décrier *Marot*,

que parce qu'il eſt toujours porté à dépriſer le genre de talent qu'il n'a pas, quoiqu'il ſe ſoit efforcé dans quelques occaſions (avec peu de ſuccès, à la vérité) d'imiter le ſtyle marotique. Delà vient qu'il dit auſſi qu'on devroit réduire le naïf *la Fontaine* à cinquante pages.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne ſont pas toujours exempts de reproches. Ses Contes ſont quelquefois licencieux, & ſes Vers trop libres ſur des objets qu'il devoit reſpecter. C'eſt cette liberté qui lui attira ſes diſgraces. On ſait qu'il a traduit une grande partie des Pſeaumes de *David* en vers François; ce n'eſt pas cet Ouvrage qui l'a rendu célebre. Le peuple proteſtant a pu chanter quelques temps ces Cantiques bizarrement traveſtis; mais le bon ſens a toujours rejetté des productions où la naïveté s'efforce en vain d'atteindre au ſublime qui n'a rien de commun avec elle.

MARQUEZ, (*Pierre*) Abbé, Profeſſeur d'Eloquence, au College Royal de Toulouſe, né à Montpellier en 1725.

L'eſprit des Colleges, le ton de la Province, n'ont point nui aux talents qu'il paroît avoir pour écrire. On a de lui pluſieurs petits Ouvrages, entr'autres, les Eloges de *Duqueſne*, de *Maſſillon*, & ce-

lui de M. le *Dauphin*, dont le ſtyle eſt noble, égal, ennemi de l'enflure & de l'affectation ; mais qui manque trop ſouvent d'intérêt & de vivacité, défaut qui devient aujourd'hui plus commun que jamais, dans les Ouvrages d'Eloquence.

MARSAIS, (*Céſar* CHESNEAU DU) Avocat au Parlement de Paris, né à Marſeille en 1676, mort à Paris en 1756, un des plus habiles & des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, *Reſtaut*, *la Touche*, *Wailli*, & quelques autres ont compoſé des Grammaires qui ſe réduiſent à l'expoſition des regles du diſcours ; celui-ci, moins occupé du méchaniſme des langues, que de leur génie particulier, en a fait, pour ainſi dire, l'anatomie ; & c'eſt en les décompoſant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits ſur la Grammaire Françoiſe & Latine conviennent également aux maîtres & aux diſciples ; les derniers y apprennent les éléments du langage & les premiers, la maniere de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage reſté trop long-temps inconnu, offre tout-à-la-fois & le Didactique grammatical, & la Métaphyſique du diſcours ; on y apprend à connoître ce qui conſtitue le ſtyle figuré, & à ſaiſir dans toutes les expreſſions, le ſens propre & celui que

l'imagination y ajoute pour mieux colorier la penſée. Ce Livre eſt un chef-d'œuvre de Logique, de juſteſſe & de netteté. La *Méthode raiſonnée pour apprendre la Langue Latine*, ſans être auſſi eſtimable que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. *du Marſais*; cet Auteur y ſuit, pour ainſi dire, le progrès des idées, & en facilite le développement; c'eſt un Philoſophe, qui après avoir étudié la marche de la nature, nous donne ſes lumieres pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour ſentir tout le prix d'une pareille opération. On jouit ſouvent des avantages d'un bon livre ſans ſonger aux qualités qu'il ſuppoſe, & aux travaux qu'il a coûté.

On voit par les Ouvrages de ce Grammairien, qu'il avoit l'eſprit juſte, mais froid, méthodique, mais lent; ſage, mais peu brillant; profond, mais peu vif; ſon ſtyle eſt net, mais ſouvent diffus; ce qui eſt un défaut moins capital, lorſqu'il s'agit de préceptes, & qu'on veut ſe faire entendre.

Les articles de Grammaire qui ſe trouvent dans les premiers volumes de l'Encyclopédie ſont de M. *du Marſais*, & n'en font que mieux appercevoir la foibleſſe & la maigreur de ceux des volumes ſuivants.

On lui a attribué quelques petites Brochures contre la Religion, assez mal écrites, qui ne sont pas de lui. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il eût de grandes liaisons avec la Secte philosophique, ce qui lui a valu les honneurs d'un Eloge historique, où, selon les loix de la Société, on l'éleve jusqu'aux nues ; foibles honneurs, quand c'est l'esprit de parti qui les décerne, & qu'on les a achetés par trop de complaisance pour ceux qu'on craignoit ou qu'on méprisoit peut-être. M. *du Marsais* a paru rétracter ses écarts philosophiques ; il est mort en remplissant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, (*Jacques*) Chanoine régulier de Ste. Genevieve né à Paris en 1647, mort à Usez en 1724.

Avec du talent pour écrire l'histoire, il ne s'est attaché qu'à des Vies particulieres, auxquelles on ne peut reprocher qu'un style quelquefois inégal, & souvent trop diffus ; ce style est plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur & de naturel. Les *Histoires* du Cardinal *Ximenès*, de *Henri VII*, Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne*, Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquisition*, offrent des détails curieux qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marsolier* a aussi consacré sa plume à des Productions édifiantes. Les *Vies* de *S. François de Sales*, de Madame de *Chantal* & de l'Abbé de *Rancé*, sont parsemées de traits, qui, aux défauts près dont nous avons parlé, font encore mieux sentir les dispositions qu'il avoit pour ce genre d'Ouvrages. La *Vie de l'Abbé de Rancé* a été fort durement critiquée; aussi étoit-ce par un Solitaire.

MARSY, (*François-Marie* DE) Abbé, mort à Paris sa patrie, en 1763.

Deux excellents Poëmes, l'un sur *la Tragédie*, l'autre sur *la Peinture*, lui ont mérité un nom distingué dans les Lettres. M. *Clément*, dont les Critiques sont ordinairement si justes, a été beaucoup trop sévere dans le jugement qu'il a porté sur ce dernier Ouvrage. Il nous paroît en avoir également méconnu & le fonds & le style.

De tous les Poëmes Latins qui ont paru successivement dans le genre didactique, il n'en est point qui, au jugement des connoisseurs, annonce plus de génie, soit pour le dessein, l'ordonnance, la composition, les détails, soit pour l'expression & le coloris.

M. l'Abbé de *Marsy* s'étoit attaché de bonne-heure aux vrais moyens de réussir. L'étude des anciens modeles, sur-tout de

Virgile, avoit diſpoſé ſa Muſe à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui ſont toujours les germes aſſurés du ſuccès.

Il eſt bien difficile, après cela, de ſe rendre aux raiſons par leſquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poëme de *la Peinture n'eſt qu'une amplification de quelques Paſſages de celui de du Freſnoy* * ſur le même ſujet, & d'élever ce dernier au-deſſus du premier, ſous prétexte qu'il le trouve plus inſtructif & plus original.

Comme ces reproches ont rapport à pluſieurs objets intéreſſants pour la Littérature, nous nous étendrons un peu plus dans cet article. Et d'abord, nous ne craignons pas d'aſſurer, que, malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poëme de *du Freſnoy*, celui de l'Abbé de *Marſy* lui eſt très-ſupérieur, quant à l'inſtruction, & quant à la maniere de la préſenter. Il eſt vrai que *du Freſnoy* eſt très-fort ſur les regles, & que preſque chacun de ſes vers renferme une leçon; mais eſt-ce la multiplicité des préceptes qui conſtitue le mérite d'un Ouvrage didactique, ſurtout d'un Poëme, & encore plus quand

---

* *Obſervations critiques ſur différents Poëmes de la Peinture, pag.* 241.

ces préceptes y ſont entaſſés les uns ſur les autres ? De même que le Gouvernement le mieux organiſé eſt celui qui a le moins de loix ; de même dans les Arts, il eſt eſſentiel de diminuer & de ſimplifier, le plus qu'il eſt poſſible les préceptes. Ce n'eſt que par la clarté, la méthode & la préciſion, qu'on peut éclairer & former le commun des eſprits. Indépendamment de l'inſtruction qu'on ſait répandre ſur différents ſujets, il faut encore poſſéder l'art de rendre les objets intéreſſants, afin de les inſinuer avec autant d'agrément, que de ſolidité. L'inſtruction devient inutile, ſi l'on ne ſe rend agréable pour ſe faire lire.

Or perſonne ne peut diſputer, à cet égard, la ſupériorité à l'Abbé de *Marſy*. *Du Frenoy*, eſt, en fait de Peinture, ce que *Deſpautere* eſt en fait de Grammaire ; il eſt farci de documents & dénué d'exemples; ce n'eſt cependant que par les exemples, qu'on peut faire ſaiſir & goûter les regles, que ces exemples renferment : *longum iter per præcepta, breve per exempla.* Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marſy*, ces fréquents Tableaux qui renforcent & embelliſſent ſon Ouvrage ? Pourquoi les appeller de *vains ornements ?* Il eſt bien plus naturel & plus juſte de les conſidé-

rer comme autant de préceptes, mis en action, comme autant d'Apologues, dont il eſt facile de tirer le ſens moral; & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra, par exemple, que dans la Deſcription énergique du Tableau du Jugement dernier, par *Michel-Ange*, le Poëte a eu pour but principal, de faire ſentir aux Peintres, combien il eſt eſſentiel de ne pas négliger, dans leurs ouvrages, les bienſéances, les mœurs & le coſtume? La deſcription du Démoniaque, peint par *Raphaël*, eſt encore une leçon aux Peintres, pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les paſſions fortes & impétueuſes, &c.

Cette route, n'eſt-elle pas plus agréable, plus inſtructive, & plus ſûre, que d'enſeigner ſans ceſſe ce qu'il faut faire, ſans montrer comment on le fait? *Horace* l'a dit, & nous le répétons, parce que ces paroles décident la queſtion en faveur de notre Poëte,

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

M. *Clément* a-t-il eu plus de raiſon d'avancer que » le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à

» lui ; qu'il s'eſt formé ſur *Lucrece* & ſur
» *Horace*, mais qu'il ne les a point mis à
» contribution ; que l'Abbé de *Marſy* a le
» ſtyle de tous les Poëtes Latins de Col-
» lege ; que ce ſont des membres de Vers,
» pris çà & là dans *Virgile*, dans *Ovide* ;
» qu'il n'a rien qui lui appartienne, rien
» qui lui ſoit propre, &c ? «

Cette aſſertion doit paroître d'autant plus étrange, qu'en convenant que le ſtyle de *du Frenoy* eſt à lui, il n'en ſera pas moins vrai qu'il eſt dur, ſec, & quelquefois barbare, ce qui le rend ſans intérêt, d'une lecture effrayante, tout au plus ſupportable, comme on l'a obſervé M. *Racine* le fils, *pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture* *. D'après cette remarque, *du Frenoy* auroit donc fait un mauvais Poëme ; car, ſelon M. *Clément*, tout Poëme qui n'eſt pas fait pour tout le monde, eſt néceſſairement mauvais **.

M. l'Abbé de *Marſy* eſt bien éloigné de ce défaut. C'eſt ſur-tout par la chaleur & les graces du ſtyle, qu'il a rendu ſon Poëme capable d'être goûté de toutes les eſpeces de Lecteurs.

Peut-on appeller un ſtyle formé ſur

---

* *Réflexions ſur la Poéſie, chap. VII.*

** *Obſervations critiques, p. 418.*

celui de tous les Poëtes de College, une Elocution noble, vive, ferme, toujours aſſez ſouple pour ſe plier ſans effort à tous les tons, à tous les genres? Qu'eſt-ce qui forme, dans un Ecrivain, un ſtyle qu'on peut regarder comme à lui? La maniere de concevoir & de ſentir, le mouvement & l'ordre des idées, la tournure de l'expreſſion, une certaine forme d'exiſter & de vivre dans ſes ouvrages, qui lui eſt particuliere. On le reconnoîtra facilement dans l'Auteur du Poëme de *la Peinture*; par-tout il a la même chaleur, la même fécondité, la même élégance, la même harmonie. Malgré la variété de ſes tableaux, ſa touche eſt toujours égale. Les différents contraſtes ne font que mieux ſentir la dextérité & la richeſſe de ſon pinceau. Si on compare le coloris d'une deſcription, à celui d'une autre entiérement oppoſée, quoique différent, il s'annonce pour être parti de la même main. Ce même Poëte, qui peint les ravages des Barbares en Italie, n'a beſoin que de changer de couleurs, pour tracer avec le même ſuccès, les douces & paiſibles opérations de la Nature. Ainſi, *Rubens* laiſſe toujours l'empreinte de ſon génie, en offrant aux yeux l'agitation des Furies, ou le ſourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé à *Virgile* quelques Hémiſtiches. Nous dirons d'abord que le larcin ſeroit peut-être difficile à prouver ; mais quand il exiſteroit, que peut-on en inférer à ſon déſavantage ? N'eſt-il pas arrivé à *Virgile* lui-même, d'avoir mis à contribution pluſieurs Poëtes de ſon temps, à en juger par les citations de *Macrobe* ? D'ailleurs, cette eſpece de vol ne prouveroit que mieux ſon génie ; on ne pourroit en conclure autre choſe, ſinon, qu'il a ſu ſe rendre propres des richeſſes étrangeres, par la maniere dont il les a miſes en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature, que dans le commun des Arts. La beauté d'un ouvrage quelconque ne conſiſte pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un tout habilement compoſé des différentes matieres qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marſy* ſur ſon Prédéceſſeur, c'eſt qu'il eſt Poëte dans le Plan, comme dans les détails, tandis que *du Freſnoy* n'eſt jamais que verſificateur. Auſſi eſt-ce par cette raiſon qu'un autre M. *Clément* * met le Poëme de *la Peinture* au-deſſus de celui de *Lucrece*.

* » Les deux Poëmes Latins de M. l'Abbé de *Marcy*,

Le Critique de l'Abbé de *Marſy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poétique de *Deſpréaux*, tandis qu'il ne reproche point à *du Freſnoy*, d'avoir imité *Horace*, ſur lequel il s'appuie preſque toujours. En ſuppoſant que l'Abbé de *Marſy* ſe ſoit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit toujours la gloire d'avoir ſu bien choiſir ſes modeles, & dans ſes modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractere de quelque Auteur original, c'eſt ſans contredit celui de *Virgile*. Mais comment l'a-t-il imité? ſans aſſujettiſſement, ſans plagiat, à-peu-près comme *Virgile*, lui-même, a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché ſur les pas de *Deſcartes*, comme *Deſpréaux* a ſaiſi la maniere d'*Horace*, & *Rouſſeau* celle de *Pindare*. Il a fait plus; ſemblable à l'Abeille qui ſait tirer des fleurs les ſucs primitifs dont elle fait ſon miel, en les transformant en ſa propre ſubſtance, il s'eſt nourri des beautés de ce grand Poëte, ſans qu'on puiſſe lui reprocher de

---

» l'un ſur la *Peinture*, l'autre ſur la *Tragédie*, ſont preſque « dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au-deſſus de *Lucrece*, » autant qu'on en peut juger dans ce Siecle «. *Clément de Geneve*, *Nouvell. Littéraires*, *Lett.* 114.

lui avoir rien dérobé, & par-là, il eſt devenu lui-même original.

Il doit réſulter de ce que nous avons dit, que l'imitation, bien loin d'être un vice, eſt, au contraire, un principe de vie & de développement pour les talents qu'on a reçus de la nature. Les plus heureux Génies ont beſoin de ſecours pour croître & s'alimenter. *Boſſuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre eſſor à ſon éloquence, qu'après s'être nourri de la ſubſtance des Livres ſaints, & s'être animé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'eſt ce qu'il appelloit allumer ſon flambeau aux rayons du ſoleil.

Il en eſt de même des Poëtes. Tant qu'ils ſe bornent à ne puiſer que dans leur propre fonds, on s'apperçoit d'une ſéchereſſe, d'un déſordre, d'une mononie rebutante, partage ordinaire d'un eſprit qui n'a pas ſu fortifier ſes propres richeſſes par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point*, dit un Auteur anglois, *ne ſeront jamais imités.*

On doit bien ſe garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats, qui n'offrent que des lambeaux arrachés de toutes parts, dont la bizarre réunion préſente l'image du monſtre, dont parle *Horace.* Le véritable Imitateur n'eſt ni copiſte, ni plagiaire. Il ſe transforme en ſon original

ginal, évite ses défauts, s'approprie ses beautés, & , en les adaptant au sujet qu'il traite, il sait leur donner une forme & un caractere qui les lui rend propres.

Tel est l'empire de l'exemple, qu'il agit plus puissamment que les regles, en ce qu'il montre, tout-à-la-fois, & la route & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* sera plus d'impression sur un jeune Peintre, la lecture d'une Oraison funebre de *Bossuet* saisira plus un jeune Orateur, & fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondissant un modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penser, de procéder & de s'exprimer comme lui, mais la force nécessaire pour inventer, penser, procéder & s'exprimer, à son tour, aussi bien que lui. *Les Ouvrages des grands Maîtres*, d'après *Longin*, *sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les esprits les moins échauffés.* *

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il est inutile d'avertir de préférer ceux avec qui la nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès

* *Traité du Sublime, Chap. XI.*

ſon enfance, diſtingue les Œuvres d'*Euripide*, des Livres que ſes Maîtres lui préſentent; *Boileau* ſent, à la lecture d'*Horace*, ce qu'il eſt capable de faire. Tous les célebres Ecrivains ont eu, pour ainſi dire, un Génie tutélaire, qui a préſidé à la compoſition de leurs Ouvrages.

Il eſt cependant des précautions à prendre. Ces précautions conſiſtent, à ne pas s'enthouſiaſmer ſi fort d'un Auteur, qu'on ne s'applique à joindre aux ſecours qu'il nous fournit, les ſecours qu'on peut tirer des autres Auteurs d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui ſe trouvent éparſes, tantôt dans un modele, tantôt dans un autre. Delà vient que *Boileau*, quoique voué à *Horace*, ne fait pas difficulté de l'abandonner pour ſuivre *Perſe* & *Juvenal*, quand il trouve, chez ces Poëtes, de quoi enrichir ſa Muſe d'un ornement de plus. *Racine*, après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractere de ſa Phedre, ne néglige point d'aller puiſer, dans *Séneque*, d'autres traits propres à le rendre plus intéreſſant. *Apelles* ne crut pouvoir former le tableau d'une Beauté parfaite, qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pousserons pas plus loin cet article, quoique nous nous fussions proposé d'y prouver, contre l'Auteur des *Observations critiques*, non-seulement que le Poëme de l'Abbé de *Marsy* est très-didactique, mais encore, qu'il n'est pas impossible d'en faire un, sur le même sujet, dans notre Langue, dont la lecture soit intéressante ; ce que nous exécuterons dans l'article de *Racine*, le fils, où nous aurons occasion de parler de la Poésie didactique.

Les autres Ouvrages qu'a laissés M. l'abbé de *Marsy*, ne sont, tout au plus, que propres à faire sentir les méprises dans lesquelles se précipite un esprit, dès qu'il s'écarte de son vrai genre. Après sa sortie des Jésuites, il ne renonça pas aux Lettres, mais la manie philosophique éteignit le feu de son imagination & son jugement. Son esprit, si capable de produire par lui-même, ne lui permit plus que d'être un Compilateur, aussi-tôt qu'il se fut attaché à la lecture de *Bayle*, dont il entreprit de donner une *analyse*. Cette analyse n'a pas même le mérite du discernement. Ce qu'il y a de plus absurde, de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philosophe, devint, entre ses mains, le fonds principal d'une compilation odieuse, condamnée au feu

par le Parlement, & punie par la détention de l'Auteur à la Baſtille. Il eſt aiſé de comprendre par-là combien la Philoſophie eſt oppoſée aux vrais talents, & combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, [*N.*] Procureur au Parlement de Paris, ſa patrie, mort en 1508; mauvais Poëte, qui eut beaucoup de réputation de ſon temps, & qui la méritoit peut-être, par l'eſprit, la gaieté, & la naïveté qu'il mettoit, dit-on, dans la plupart de ſes Poéſies. Celui de ſes Ouvrages qui fut le plus goûté, eſt un Recueil d'*Arrêts d'amour*, au nombre de cinquante, dont les Poëtes Languedociens, ou *Troubadours*, lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles ſont enterrées dans un coin de Bibliotheque.

MARTIGNAC, (*Etienne* ALGAI, ſieur DE) né en 1628, mort en 1698; Traducteur médiocre d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Juvénal*, &c., mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ſes Traductions.

MARTINAY, (*Jean*) de la Congrégation de S. Maur, né à Saint-Sever, petite Ville de Gaſcogne, en 1647, mort à Paris en 1717.

On a de lui des Traductions de quelques

Peres de l'Eglise, & de quelques Ouvrages sur l'Ecriture-sainte, qui prouvent qu'il étoit habile dans la connoissance des Langues savantes. Plusieurs Auteurs ont profité de ses lumieres; ils auroient dû, par reconnoissance, en faire honneur à ce Religieux, dont les travaux leur ont été si souvent utiles.

MASCARON, (*Jules*) Evêque de Tulles, né à Marseille en 1634, mort à Agen en 1703. Ses Sermons & ses Oraisons funebres eurent de la réputation dans un temps où il avoit pour rivaux *Bossuet* & *Fléchier*. L'impression de ses Ouvrages fut un écueil pour sa gloire; aussi faut-il convenir qu'il dût en partie ses grands succès à un débit séduisant; ressource très-capable de faire disparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Bossuet*, il n'en a ni la chaleur ni le génie; & avec un style assez pur, il n'a ni l'élégance, ni la politesse de *Fléchier*. Il ne faut pas cependant confondre *Mascaron* avec les Orateurs médiocres. En lisant attentivement ses Sermons, on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus grand nombre de nos Prédicateurs modernes qui ne l'estiment peut-être pas, & seroient certainement heureux de lui ressembler.

MASSIEU, (*Guillaume*) Abbé, Profes-

ſeur en Langue grecque au College royal, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Caen en 1665, mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du ſiecle dernier, non dans le premier ordre, mais dans celui d'une utilité qui exige de la reconnoiſſance pour ſes travaux. Il a fait une *Hiſtoire de la Poéſie françoiſe*, dont les recherches ſont également curieuſes, inſtructives & bien digérées ; cet Ouvrage eſt écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la ſimplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare* qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entrepriſe, à en juger par les ſix Odes qu'il avoit déjà traduites. La foibleſſe du corps avoit, ſans doute, énervé la vigueur de ſon imagination ; ou bien il faut ſuppoſer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageuſement dans les Notes pleines de lumiere & de ſolidité qu'il y joignit. M. de *Vauvilliers* ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur ſubſtance ſon excellent *Eſſai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent pluſieurs *Diſſertations* de M. l'Abbé de *Maſſieu*, qui ſe font lire

avec autant de plaiſir que d'utilité.

MASSILLON, [*Jean-Baptiſte*] Evêque de Clermont, de l'Académie Françoiſe, né à Hieres, en Provence, en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom eſt devenu, parmi nous, celui de l'éloquence chrétienne, c'eſt-à-dire, de cette éloquence qui, ſans prétendre au ſublime, offre un ton ſimple, noble intéreſſant, affectueux, naturel, un ſtyle pur, correct, élégant, dont le charme ſe fait ſentir, & va droit au cœur, ſans le contraindre & l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne ſont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent; mais une marche paiſible, également vive & inſinuante, forme ſon véritable caractere. C'eſt dans la ſenſibilité de ſon ame qu'il puiſoit la douceur, l'abondance, le pathétique & l'élégance continue qu'on admire dans ſes productions. Le ſentiment eſt ſon reſſort favori, & l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il eſt impoſſible d'en employer de meilleur, pour imprimer dans l'ame de ceux qui nous écoutent ou qui nous liſent les vérités qu'on veut leur apprendre, & l'amour des devoirs qu'on veut leur faire pratiquer. *Bourdaloue*, comme un Conquérant redoutable, entraîne, ſubjugue & force de ſe rendre aux armes de la raiſon;

Maſſillon, comme un Négociateur habile, procede avec moins de rapidité, plus de douceur, quelquefois plus ſûrement, & amene inſenſiblement au terme qu'il s'eſt propoſé. L'un s'adreſſe à l'eſprit, & le domine; l'autre s'attache à l'ame, la captive l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démoſthene*; celui-ci, l'abondance, l'adreſſe, & le naturel de *Cicéron*.

La comparaiſon qu'on fait ordinairement de *Maſſillon* à *Racine* feroit aſſez exacte, ſi leurs objets n'étoient pas ſi différents : en effet, l'Evêque de Clermont, eſt dans ſon genre, auſſi tendre, auſſi moëlleux, auſſi élégant, auſſi ſoutenu que l'Auteur d'*Athalie*; mais celle de *Bourdaloue* à *Corneille* ne paroîtra jamais exacte : le Jéſuite n'a pas des traits aſſez ſublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie de ce Poëte; il n'a pas non plus l'enflure, l'incorrection & l'inégalité néceſſaires pour juſtifier le parallele. *Bourdaloue* eſt toujours égal à ſon ſujet & à lui-même. Il n'a d'autre trait de reſſemblance avec *Corneille*, que d'avoir été, parmi nous, le pere de l'éloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna*, l'a été de la Tragédie.

Un avantage rare dans les Sermons de *Maſſillon*, c'eſt la connoiſſance du cœur

humain qu'ils annoncent; connoiſſance auſſi délicate, que juſte & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs ſeront toujours reſſemblantes, parce qu'il ne les a point deſſinées d'après quelques ſociétés particulieres Il a pénétré juſqu'à la ſource, & c'eſt delà qu'il tire le ſujet de ſes Tableaux toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les déſordres extérieurs, paſſagers, n'eſt pas toujours un moyen sûr d'intéreſſer l'Auditeur, de réprimer la corruption publique; il faut attaquer les paſſions dans leur germe, les ſuivre ſous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchements, les oppoſer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les reſſources qu'elles emploient pour ſe juſtifier. Par cet art admirable, perſonne n'a mieux poſſédé que l'Evêque de Clermont le talent de ſe rendre ſenſible & intéreſſant pour tout le monde.

Son *Petit Carême* paſſe pour être ſon chef-d'œuvre, & celui de l'art oratoire. Il nous ſemble cependant, & pluſieurs perſonnes ſont de notre avis, que le ton d'éloquence qui y regne, n'en eût été que plus eſtimable, ſi les ornements y étoient moins prodigués, & les répétitions & les paraphraſes plus rares. Mais la rapidité de

la composition, & l'objet que se proposoit l'Auteur, sont plus que suffisants pour le justifier sur ces petits défauts, dont d'ailleurs peu d'esprits sont susceptibles.

1. MASSON, (*Jean*) Ministre Protestant, mort en Hollande vers 1720; Erudit que l'auteur du *Mathanasius* a eu, dit-on, en vue, dans la plupart de ses Plaisanteries. Il y a grande apparence qu'il est le Héros de l'*Aristarchus Masso*, & on ne peut disconvenir que son érudition indigeste & diffuse ne lui méritât cet honneur.

Il a fait une *Histoire critique de la République des Letres*, qui comprend l'espace de cinq années, où il est aisé de voir que les citations étoient ses armes favorites, sans s'inquiéter beaucoup où elles pouvoient porter.

Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Pline* le jeune, écrites en Latin, sont dans le même genre, quoiqu'on les regarde comme ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON, (*Pierre-Toussaint*) Trésorier de France, né à Paris en 1715.

Ses Poésies ne méritent pas plus la peine d'être lues, que sa traduction de la *Pharsale de Lucain*, qui n'est propre qu'à donner du prix à celle de M. *Marmontel*.

MASSON DE PEZÉ ou PEZAI, *voyez* PEZAI.

MATHIEU, (*Pierre*) Historiographe de France, né à Potentru en 1563, mort à Toulouse en 1621 ; Poëte oublié, qui n'étoit pas sans mérite, plus digne d'obtenir une place dans le Parnasse François de M. du *Tillet*, & dans la Bibliotheque Françoise de M. l'Abbé *Goujet*, que tant d'autres Poëtes obscurs, qu'on eût pu oublier mieux que lui. Quelques-uns de ses *Quatrains* sont préférables à ceux de *Pibrac*, & pour les Pensées & pour la Poésie. Voici celui par lequel il débute :

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moi, je la tiens pour le point desirable,
Où commence nos biens & finissent nos maux.

Matthieu est aussi Auteur d'une Tragédie intitulée *la Ligue*, Tragédie mauvaise, comme on peut le croire, où l'on trouve ces Vers que *Racine* semble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains....
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour Pere,
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes Passeraux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes,
Tout vit de sa bonté, &c.....

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte ;

Dieu laiſſe-t-il jamais ſes Enfants au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

On a encore, de *Pierre Matthieu*, une *Hiſtoire des choſes mémorables arrivées ſous le Regne de Henri-le-Grand*, où la vérité n'eſt pas toujours exacte, & où la diction ne l'eſt preſque jamais.

1. MATHON, [*Alexis*] né à Lille, en Flandres, en 17...

Comme il a cultivé les Lettres & la Poéſie, pour ſon propre amuſement, il ſeroit injuſte de lui faire un crime de n'avoir pas été tout auſſi heureux à l'égard du Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs, qui, à ſon exemple, cultivent les Muſes pour elles-mêmes, & qui ont des mœurs douces & honnêtes, fruit d'un eſprit ſans orgueil & ſans prévention.

2. MATHON DE LA COUR, [*Charles-Joſeph*] né à Lyon en 1738.

Nous ignorons ſi celui-ci a des prétentions ; en ce cas, il ſeroit très à plaindre, ſelon M. *Paliſſot*, bien capable de le guérir de cette illuſion. Quant à nous, nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon*, qu'un peu de part à la confection de l'*Almanach des Muſes*, que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames*, ouvrage malheureux, qui eſt venu

expirer entre ses mains, après avoir passé par tant de mains meurtrieres, seroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penser que M. *Mathon* compte pour peu de chose toutes ces pitoyables bagatelles, & qu'il développera plus avantageusement ses talents dans son Histoire de Lacédémone, plus qu'il ne l'a fait dans sa *Dissertation sur la décadence des Loix de Licurgue*, où il n'est rien moins que Laconique.

MAUBERT, [*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu sous le nom DE] né à Rouen en 1721, mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur par ce qu'en ont dit plusieurs faiseurs de brochures, &, entr'autres *Chévrier*, il n'en est pas moins vrai que sa vie a été agitée par des événements singuliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû plusieurs à sa bizarre destinée ? Mais il est certain qu'il s'est attiré beaucoup de disgraces par son imprudence, & l'inquiétude de son esprit, qui le portoit sans cesse au changement. On l'a vu successivement Capucin, Apostat, Secrétaire du Roi de Pologne, *Auguste III*, puis rentrer dans son Ordre, en sortir ensuite pour recommencer un nouveau cercle d'aventures, & finir par mourir Protestant.

Toutes les inconséquences de sa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Testament du Cardinal Alberoni*, & l'*Histoire politique de ce Siecle*, décelent, dans lui, un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu se rendre très-utile, s'il eût su se fixer, ou si la fortune lui eût fourni les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire sans être frappés de la profondeur des vues, de la finesse des observations, de la justesse du raisonnement, qui y étincellent de temps en temps. Le style ne répond pas toujours au caractere des idées; il est quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expressif.

On trouve les mêmes qualités & les mêmes défauts dans les *Entretiens politiques*, dans le *Testament du Chevalier Walpole*, & dans cinq ou six autres Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent sur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, (*Jean-François-Dieudonné*) né à Metz en 1735, mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un est intitulé : *Histoire de Madame d'Erneville*, l'autre, *Nitophar*, anecdote babylonienne, ne sembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe*. Les tableaux trop hardis, au sujet du Cal-

vinisme, dans son *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, qui n'est qu'une compilation, ne devoient pas paroître non plus un titre suffisant pour le placer parmi les Ecrivains célebres dans le *nouveau Dictionnaire historique.* Voilà pourtant tout ce qui est sorti de la plume de M. *Maucomble*, à moins qu'on ne lui sache encore gré de nous avoir régalé d'une Tragédie bourgeoise, sous le titre des *Amants désespérés*, ou *la Comtesse d'Olinval*, production monstrueuse, qui n'est autre chose que l'Histoire de l'infortunée Marquise de *Ganges*, mise en action. Ce Drame, plus sinistre encore que celui de *Béverley*, n'est qu'un amas d'horreurs, entassées les unes sur les autres, plus propres à rendre les ames féroces, qu'à leur inspirer la haine du crime. Telles sont les ressources des faiseurs de Drames ; ils veulent à toute force émouvoir, sans se douter que leurs Tableaux ne sont capables que de révolter contre le sujet & le Peintre.

MAUCROIX, (*François* DE) Chanoine de Reims, né à Noyon en 1619, mort en 1708.

Malgré le style languissant de ses Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, elles se font lire encore avec quelque plaisir, à cause de la clarté & de l'exactitude. Quant

à ses Poésies, on peut se dispenser de les lire, si on en excepte deux ou trois Pieces sauvées du naufrage, à l'abri de ces Recueils, qui n'ont pas toujours l'avantage de s'en sauver eux-mêmes, faute d'être faits avec discernement & avec goût. Telle est l'Epigramme suivante, dont on aime la tournure & la finesse :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien :
Prendre femme, est étrange chose.
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

MAUGER, (*N.*) Garde-du-Corps, né à Paris en 17..

Il publia en 1745 un petit Poëme sur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des vers très-bien frappés, qui auroient fait plus d'honneur à ce Poëte, si l'on y découvroit moins d'hémistiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la Henriade. La versification de M. *Mauger* est, en général, noble, aisée, mais souvent dépourvue de cette chaleur & de ces images qui font le charme de la Poésie.

Il a fait depuis, *Amestris*, *Coriolan*, *Cos-*

roès, Tragédies qui n'ont eu aucun ſuccès, & qui néanmoins ſont aſſez bien écrites.

MAUMENET, [*Louis*] Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris en 1716.

L'Académie Françoiſe, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné pluſieurs de ſes Poéſies, mais n'ont pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'eſt aſſez le ſort de ces Productions fantaſtiques; elles expirent ſous les lauriers éphémeres qui les ſurchargent, & les traces de leur exiſtence ne ſont conſtatées que ſur les Regiſtres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, [*Pierre-Louis* MOREAU DE] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo en 1697, mort à Bâle en 1759.

Auſſi bon Philoſophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres avec les Sciences. Dans ſes Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la préciſion à la clarté; la méthode y rend tout intelligible & facile à retenir. Tour-à-tour Géometre, Aſtronome, Naturaliſte, Géographe, Moraliſte, il eſt par-tout Ecrivain inſtructif, dont les leçons plaiſent toujours, parce qu'elles n'ont point l'air de leçons, & qu'il a l'art d'éclairer l'eſprit, ſans le rebuter par un ton dogmatique.

Les matieres, les plus abstraites, deviennent intéressantes sous sa plume, par la maniere agréable dont il les présente, & les fleurs qu'il a su y répandre, sans y joindre cet air de prétention & de suffisance qui les rend si souvent ridicules, & par conséquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ses vertus sociales, lui mériterent l'estime, la bienveillance, & même la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à son égard, qu'il faisoit encore plus de cas des vertus que des talents. L'amitié distinguée dont ce Prince Philosophe l'a honoré, devoit lui attirer des envieux; mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adversaires qui se sont déshonorés, en voulant porter atteinte à sa gloire. Le plus acharné de tous, est celui qui avoit mis au bas de son portrait :

Son sort est de fixer la figure du Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Le Roi de Prusse le défendit lui-même, pendant sa vie, contre les attaques de M. de *Voltaire*; il l'a même défendu après sa mort : ce qui prouve que les véritables grands Hommes ne perdent rien en cessant d'exister.

MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé, de

l'Académie des Arcades de Rome, né en 1746.

Sa plume ne s'eſt encore exercée que ſur des Eloges hiſtoriques. Celui de M. le *Dauphin* ne ſembloit pas annoncer les talents qu'on a remarqués depuis dans ceux du Roi *Staniſlas*, de *Charles V* & de *Fénelon*. Quoique ces deux derniers, qui ont concouru pour le prix de l'Académie Françoiſe, n'aient pas obtenu la préférence ſur ceux de M. *Delaharpe*, le Public les en a jugés dignes; l'Eloge de *Fénelon*, ſur-tout, aux imprudences près, qui lui ont attiré du blâme, eſt infiniment mieux écrit. On n'y trouve point, comme dans celui de ſon Rival, de ces phraſes à prétention, de ces penſées détachées, de ces lieux communs, cet appareil de réflexions, couſues tout exprès, comme ſi l'on ſe fût dit à ſoi-même, il faut qu'il y en ait une ici. M. l'Abbé *Maury*, au contraire, a un ſtyle, c'eſt-à-dire, une marche uniforme, coulante, pleine d'aiſance & de facilité; il ne court point après les penſées, les penſées ſe préſentent à lui, & font naître, ſans effort, de l'intérêt dans l'eſprit du Lecteur. Son ſeul Diſcours, pour ſervir de Préface aux Sermons de *Boſſuet*, quoiqu'un peu négligé, annonce plus de talent pour écrire, que tous les Ouvrages de M. *Delaharpe*,

ſans en excepter ſes ſages Critiques, & les agréables Plaiſanteries qu'il délaye de temps en temps dans le Mercure.

MAYNARD, [*François*] de l'Académie Françoiſe, né à Toulouſe en 1582, mort en 1646, ami de *Regnier* & de *Deſportes*, & l'Eleve de *Malherbe*.

Son principal mérite eſt d'avoir ſu verſifier avec beaucoup de netteté, de préciſion & d'élégance. Ses Vers ne ſont point ſurchargés de mots inutiles, d'épithetes oiſeuſes qui ne ſervent qu'à la rime; mais ils ſont froids & monotones, quoique plus remplis de penſées que ceux de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains. *Maynard* excelloit ſur-tout dans l'Epigramme, & vouloit que dans celles de dix vers, on marquât un repos après le quatrieme & le ſeptieme, & que dans celles de ſix vers, on en marquât un autre au milieu; minuties très-indifférentes, & dont on ſe paſſe très-bien. Une autre obſervation qui fait plus d'honneur à ſon goût, & qui eſt devenue une regle de l'art, c'eſt celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance, il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le ſens en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en compoſant les deux quatrains ſur des rimes différentes. Son exemple n'a

pas été ſuivi, parce qu'on s'en tient toujours aux choſes conſacrées par des limites qui ont ſu plaire.

On ne ſait pourquoi *Maynard*, étant, ſans contredit, un des meilleurs Poëtes de ſon temps, n'eut aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*, qui n'étoit pas difficile pour le choix. Ce Poëte lui adreſſa un jour ces beaux vers, que nous allons copier pour le plaiſir de ceux qui ne les connoiſſent pas, & même pour celui de ceux qui les connoiſſent.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte
Je verrai bientôt mes Aïeux,
Sur le rivage du Cocyte.

C'eſt où je ſerai des ſuivants
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Savants,
En un ſiecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Eſpagne de honte.

Je contenterai ſon deſir,
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir,
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais, s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé, dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

La réponſe du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-bruſquement. *Maynard* s'en vengea par pluſieurs Epigrammes, & pluſieurs Sonnets, où ce Miniſtre eſt attaqué d'une maniere auſſi offenſante qu'ingénieuſe. La philoſophie de ce Poëte triompha de ſon reſſentiment; il ſe retira chez lui, dégoûté de la Cour & de ſon ſiecle, & conſacra ſes ſentiments dans ces vers, qu'il plaça ſur la porte de ſon Cabinet d'Etude.

Las d'eſpérer & de me plaindre,
Des Muſes, des Grands & du Sort,
C'eſt ici que j'attends la Mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

MAZARELLI, [*N.* Mademoiſelle] Quoique ſon nom ne paroiſſe pas François, nous ne balançons point à lui donner ici un article, parce que tous les Ouvrages que nous connoiſſons d'elle ſont écrits en notre langue, & propres à lui faire honneur. Son *Eloge du Duc de Sully* nous a procuré le plus grand plaiſir à la lecture.

S'il n'a pas eu le Prix de l'Académie, pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'eſtime du Public, qui y a reconnu des talents auſſi diſtingués qu'intéreſſants. Cet Eloge eſt écrit avec une noble ſimplicité, qui n'eſt rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, ſon Rival couronné, eſt très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* eſt une production ingénieuſe, aſſaiſonnée de tout ce que la connoiſſance du monde & celle du cœur humain peut offrir d'inſtructif & de piquant. La morale en eſt d'autant plus facile à ſaiſir, qu'elle s'y trouve en action. On voit que l'Auteur ſait penſer & faire penſer, mérite auſſi rare qu'utile; qu'il a du goût & de la raiſon, de l'imagination & de la ſenſibilité.

MÉHÉGAN, [*Guillaume-Alexandre* DE] né à la Salle en Cevennes en 1721, mort en 1766.

Qu'on réuniſſe tout-à-la-fois l'eſprit, l'étendue des connoiſſances, la facilité pour écrire, un ſtyle guindé & précieux, un goût peu ſûr, & quelquefois mauvais, on ſe fera une juſte idée des Productions de cet Auteur. On eſt étonné de le voir, dans ſes *Conſidérations ſur les révolutions des Arts*, donner la préférence au Siecle de *Louis XV*, ſur celui de *Louis XIV*.

Où a-t-il pris, entr'autres choses, que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours ;* que *ce sont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la nature & l'école de la vertu ;* que *nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine ;* que *les maximes des Tragédies de nos jours sont plus vraies, & inspirent plus l'humanité?* M. de *Méhégan* n'avoit, sans doute, pas lu tous ces Ouvrages où la Morale est si fort défigurée sous le pinceau philosophique ; ces Romans où la vertu n'est rien moins que le but de ceux qui les ont composés ; ces Tragédies où le sentiment a beaucoup plus d'appareil & de machinisme, que de naturel & de réalité ; ces tirades aussi déplacées qu'audacieuses, qui ne peuvent plaire qu'à des esprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorants, qui ne sentent pas combien elles sont hors de propos.

Il y a apparence que M. de *Méhégan* auroit réformé ses jugements, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carriere lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait ; l'étude, la réflexion lui auroient donné de l'expérience, & l'expérience plus de circonspection, pour

pour ne pas décider d'une maniere auſſi tranchante.

Au reſte, ſon *Tableau de l'Hiſtoire moderne*, & ſa petite *Hiſtoire d'Euphanor*, ſont ce qu'il a fait de mieux. Ces deux Ouvrages ſont écrits avec intérêt & avec chaleur ; mérite que ſes Poéſies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, [*Gilles*] de l'Académie *Della Cruſca*, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692, eſt un des plus célebres Littérateurs du Siecle dernier. Ce n'eſt pas à ſon génie ni à ſon eſprit, qui étoit médiocre, qu'il doit ſa réputation : quelques Ouvrages utiles ſur la Langue Françoiſe, ſes querelles avec des Gens de Lettres de toutes les claſſes, ont donné à ſon nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne ſe ſentit plus d'attrait pour la Littérature ; il ſacrifia tout à ce penchant, qui l'auroit pu rendre heureux, s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, ſans y joindre la démangeaiſon la plus violente de mettre tout au jour. Tel eſt le caractere de ces ſortes de Dévots aux Muſes ; il participe ordinairement de celui qu'on attribue aux faux Dévots qui ſont aigres & difficiles, qui ſont toujours parade de leur dévotion, & ſemblent attirer par-là les critiques & les contradictions.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un Appartement dans le Cloître Notre-Dame, où se tenoit tous les mercredis une assemblée, qu'il appelloit sa *Mercuriale* : les Gens de Lettres, tant Nationnaux qu'Etrangers, s'y rendoient avec empressement. Le Maître de la maison se plaisoit fort à y débiter son savoir ; il arrivoit souvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occasion de placer un seul mot, & s'en alloient sans avoir fait autre chose qu'écouter. *Ménage* s'excusoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en disant que, quand il étoit en Anjou, il passoit pour taciturne, parce que ses Compatriotes parloient encore plus que lui. Il faut convenir que sa mémoire, qui, dit-on, étoit prodigieuse, devoit fournir abondamment à sa loquacité ; par son secours, il se trouvoit en état de citer à tout propos & sur toutes sortes de sujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens & François, & quantité d'Historiettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, soit dans les livres, soit dans les sociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liste des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenses ; commission qui lui valut,

pour ſa part, une penſion de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de vers Grecs, Latins, Italiens & François. Ces derniers ſont les plus foibles : *en charmes féconde, à nulle autre pareille, chef-d'œuvres des Cieux, Beauté ſans ſeconde*, &c. voilà tout ce que *Ménage* ſavoit faire. Ses vers Italiens ſont infiniment meilleurs ; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup de cas, quoiqu'on aſſure que ce Poëte ne ſavoit pas parler Italien. Ils lui mériterent une place à l'Académie *Della Cruſca*; & il en auroit obtenu une à l'Académie Françoiſe, ſans ſa *Requête des Dictionnaires*, Production ſatyrique & ingénieuſe, qui l'éloigna pour toujours de ce Corps ; ce qui fit dire à un des Membres *, qu'*on auroit dû, d'après cette Piece, le condamner à en être, comme on condamne un homme à épouſer une fille qu'il a déshonorée.*

Son *Diogene Laërce* eſt très-eſtimé. Ses *Origines de la Langue Françoiſe & de la Langue Italienne*, conſidérablement augmentées depuis ſa mort, dénotent un grand fonds d'érudition, mais pas toujours le diſcernement néceſſaire, ni une critique

* *M. Hobert, ſieur de Montmor, Maître des Requêtes, reçu à l'Académie* Françoiſe *en* 1635, *mort en* 1679.

exacte. Son *Anti-Baillet* est une réfutation des *Jugements des Savants*. M. *Baillet* l'avoit maltraité dans cet Ouvrage ; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugements des Savants*, il en fit de nouvelles, que M. de *la Monnoye* releva à son tour dans ses *Remarques sur l'Anti-Baillet*. Ce Critique, par égard pour la mémoire de *Ménage*, ne voulut pas les publier, quoique le Président *Cousin* le pressât vivement de les faire imprimer. On jour qu'il le pressoit davantage, M. de *la Monnoye* lui répondit par ces vers :

Laissons en paix Monsieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis ;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, de qui les Vers & la Prose,
Nous ont si souvent endormis.

Le Président *Cousin* avoit ses raisons ; il n'avoit point oublié une Epigramme où *Ménage* le faisoit parler ainsi :

Moi, qui fais de belles Harangues,
Moi, qui traduis en toutes Langues,
A quoi sert mon vaste savoir,
Puisque par-tout on me diffame,
Pour n'avoir pas eu le pouvoir,
De traduire une Fille en Femme.

Cette plaisanterie les brouilla irrécon-

ciliablement. Le Préſident, pour s'en venger, fit, après la mort de M. *Ménage*, l'Eloge de cet Auteur d'une maniere ironique, à-peu-près comme M. de *Voltaire* fit celui de M. de *Crébillon*, qui n'avoit pas composé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les ſiennes.

MÉNARD, [*Léon*] Conſeiller au Préſidial de Nîmes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Taraſcon en 1706, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un aſſez mauvais Roman [les *Amours de Caliſthene*] il s'eſt appliqué à des Ouvrages plus ſolides. Son *Hiſtoire civile, eccleſiaſtique & littéraire de Nîmes*, en ſept volumes *in*-4°. eſt remplie de recherches curieuſes, mais étendues avec une prolixité qui auroit beſoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en ſeroit que plus eſtimable ; car c'eſt noyer les faits, que de les préſenter avec une quantité d'acceſſoires qui les font perdre de vue.

On ſent bien qu'il n'eſt rien de plus dur aux Savants que le ſacrifice de quelques morceaux d'érudition ; cependant avec un peu plus de réflexion, il leur ſeroit aiſé de comprendre que l'ennui épargné au Lecteur, tourneroit à l'avantage de leur

mérite littéraire, & que l'honneur de faire un bon Livre eſt préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* eſt celui qui a pour titre : *Mœurs & Uſages des Grecs*. Il y a lieu d'être étonné, qu'ayant eu intention d'en donner une idée dans ſon Roman de *Caliſthene*, il l'ait fait ſi ſuperficiellement, tandis qu'il paroît ſi inſtruit, dans l'Ouvrage qu'il a composé exprès ſur cette matiere. Cette remarque doit faire ſentir que les Productions d'imagination ſont rarement du reſſort des Erudits.

MESNARDIERE, [*Hippolyte-Jules*, PILET DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Loudun en 1610, mort à Paris en 1663.

De tout ce que nous avons de lui, ſes Paraphraſes de l'Anthologie ſont ce qu'il a fait de mieux. *Il ſeroit plus eſtimé*, diſoit Chapelain, *s'il ſe fût borné à ce ſeul Ouvrage*. En effet, ſes Tragédies & ſes autres Poéſies ne valent pas mieux que ſa *Poétique*, dont le ſtyle, tantôt obſcur & emphatique, tantôt diffus & rampant, eſt très-bien proportionné à la médiocrité des penſées, & à la foibleſſe des principes.

La Ménardiere cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il s'acquit les

bonnes graces du Cardinal de *Richelieu*, par la réfutation de l'ouvrage d'un Médecin Ecossois, qui ne croyoit point à l'obsession des Religieuses de Loudun. Le Cardinal, qui avoit des raisons pour y croire, récompensa magnifiquement le zele de *la Ménardiere*, le fit son Médecin, & lui procura une place à l'Académie, & la Charge de Maître d'Hôtel du Roi, qui valoit encore mieux. C'est faire bien du chemin à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, [*Claude-François*] Jésuite, né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705. Ses Ouvrages, sans le placer parmi les Auteurs du premier ordre, ne laissent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a écrit, sur le Blason, la Noblesse, les Devises, les Décorations des Spectacles & des Monuments de toute espece, une multitude de Traités, qu'on a recueillis avec assez d'empressement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blason, est très-estimée, & vient d'avoir, tout récemment, une nouvelle Edition.

La mémoire du P. *Menestrier* est encore plus célebre que ses Ouvrages. Quand la Reine *Christine de Suede* passa par Lyon où il étoit, elle voulut juger, par elle-même, si ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça, en sa pré-

ſence, trois cents mots les plus bizarres qu'elle pût imaginer, & les fit écrire afin de s'en reſſouvenir. Le P. *Meneſtrier* les répéta avec facilité, non-ſeulement dans l'ordre, où ils avoient été lus, mais encore ſelon tel ordre & tel arrangement qu'on voulût lui preſcrire. Il faut avouer que c'étoit un grand reteneur de mots.

MENOT, (*Michel*) Cordelier, mort en 1518. On a de lui des Sermons, écrits en Latin, dans le même goût que ceux de *Maillard*, ſon Confrere. Voyez l'article de celui-ci.

MERCIER, (*Louis-Sébaſtien*) né à Paris en 1740.

Poëte, Orateur, Romancier, Diſſertateur, Philoſophe, Faiſeur de Drames, ſous quelque rapport qu'on l'enviſage, il ſeroit difficile de le placer au-deſſus de la médiocrité, même dans ce qu'il a fait de mieux.

Après avoir débuté par des Héroïdes, auſſi fades que langoureuſes, il s'eſt jetté, depuis quelque-temps, à corps perdu, dans la compoſition des Drames, autres Productions de la même eſpece.

Ne paroîtra-t-il pas étrange de voir s'élever, chaque jour, parmi nous, de ces Ecrivains hypocondres, qui ſemblent avoir conjuré contre la gaieté de notre Nation?

Ne vaut-il pas mieux ne point écrire, que de ſemer par-tout la doléance, & d'épaiſſir les vapeurs qui ne dominent déjà que trop dans la plupart des cerveaux ?

Il eſt vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la repréſentation, du moins dans la Capitale, pas même au milieu de ces ſociétés mornes & prétendues ſenſibles, où les ſoupirs factices d'un Héros ſanglottant de trois points en trois points, ſont toujours ſûrs d'être merveilleuſement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs, toujours prêts à dévorer ce qui eſt nouveau, &, encore plus, tout ce qui eſt marqué au vénérable coin de l'affectation, de l'enflure, du bathos, ſtyle ordinaire de tous ceux qui veulent ſinger le ſentiment.

M. *Mercier* a auſſi exercé ſa plume à des *Eloges* hiſtoriques, tels que ceux de *Charles V* & de *Deſcartes*, à des *Songes philoſophiques*, propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon, avec l'eſprit & la facilité de penſer qu'il a reçus de la Nature, s'il vouloit s'appliquer à être ſimple, naturel, & donner à ſon ſtyle cette chaleur qui ſuppoſe de l'ame, & fait vivre les Productions.

1. MERÉ, [*George* BROSSIN, Chevalier, Marquis DE] né dans le Poitou, mort

vers le commencement de ce ſiecle.

On le mettoit au rang des Beaux-eſprits de ſon temps. A en juger par ſes Ouvrages, il devoit avoir la converſation plus agréable que le ſtyle, pour mériter cette réputation. Le plus connu de ſes Ecrits, eſt un petit volume, intitulé, *Converſation de M. de Clerembaut & du Chevalier de Méré.* Ce petit volume ne contient que de petites réflexions, aſſez communes, qui ne méritoient pas les honneurs de l'impreſſion. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré*, qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde*, dont on diſoit qu'ils ne contenoient rien de bon, que ce que tout le monde ſavoit.

2. MÉRÉ, [*N.* Chevalier DE] né en 17...

Il a écrit des *Lettres ſur les Femmes*, qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts, que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peint qu'en mal, ce qui n'eſt pas galant pour un Chevalier; mais chacun écrit ſelon qu'il eſt affecté. M. de *Méré* avoit peut-être ſujet de ſe plaindre d'elles, ce qui feroit croire que les leçons qu'il donne, ne renferment pas des moyens toujours bien ſûrs pour en triompher.

Ses autres Ouvrages annoncent, comme

celui-là, un Homme d'esprit, un Ecrivain facile, mais caustique.

MERVESIN, [*Joseph*] Prieur de Baret, mort à Apt, sa patrie, en 1721.

Boileau parle de lui, dans ses Lettres, comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait, en cela, que lui rendre justice. Aussi médiocre en prose qu'en vers, l'Abbé *Mervesin* n'a rien laissé qui méritât d'être conservé. Son *Histoire de la Poésie Françoise* est ce qu'il a fait de plus supportable, si toutefois on peut appeller Histoire, un léger Essai historique, ou plutôt un coup d'œil rapide, & souvent peu juste sur les anciens Poëtes de notre Nation.

MERVILLE, [*Michel* GUYOT DE] né à Versailles en 1696, mort dans le pays de Gex, en 1756.

Plusieurs de ses Comédies ont été jouées avec succès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théatre François, est *le Consentement forcé*, Piece qu'on voit reparoître souvent, & avec plaisir. M. *Merville* a, en général, le talent de bien imaginer une intrigue, & de la conduire avec dextérité. Ses caracteres sont assez bien soutenus, mais sa versification, pour être trop facile, est presque toujours foible & négligée.

Il a aussi travaillé, pendant quelque-temps, à un Journal, sous le titre d'*His-*

toire littéraire, dont il reste cinq ou six volumes. Ce Journal eut peu de succès, peut-être parce qu'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* sur-tout n'y étoit pas ménagé ; c'en fut assez pour le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci, pour l'adoucir, fit quelques Vers à sa gloire, mais ce fut inutilement. *Je n'attaque personne*, lui répondit gravement le Héros poétique, *mais je suis impitoyable pour ceux qui m'attaquent.* Nous pourrions dire ici, que deviendra donc la tolérance, & cette supériorité philosophique qui éleve au-dessus de tout ? Mais il vaut mieux demander à M. de *Voltaire* où est la droiture, la sincérité ? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Montesquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvetius* lui-même, vous ont-ils jamais attaqué ? Peut-être avez-vous regardé leurs talents comme une insulte faite aux vôtres ; en ce cas, vous avez raison.

MESENGUY, [*François-Philippe*] né à Beauvais en 1677, mort en 1763.

On peut louer ses Ouvrages du côté du style ; mais ceux qui aiment l'exactitude dans le Dogme, la conséquence dans les principes, la franchise dans la maniere d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien-Testament*, aussi-bien que dans

ſon *Expoſition de la doctrine chrétienne*, condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les ſentiments, la ſoumiſſion à l'autorité, la modération dans la diſpute, goûteront peu ſes Ouvrages polémiques, où il eſt aiſé de s'appercevoir, que l'empire du préjugé l'emporte ſur ſa raiſon, & peut-être ſur ſes propres ſentiments.

METTRIE, [*Julien-Offroi* LA] Médecin, de l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo, en 1709, mort à Berlin, en 1751, Auteur frénétique de pluſieurs bons Ouvrages ſur la Médecine, & contre les Médecins, & de pluſieurs Livres de Philoſophie, qui font également tort aux Lettres & à la Raiſon. Il étoit én Hollande lorſqu'il publia ſon *Homme-Machine*, Production qui l'auroit conduit ſur l'échafaud, ſans une prompte fuite, qui le déroba aux perquiſitions des Magiſtrats. Si, dans cette République, on ſévit ainſi contre les Auteurs qui déchirent la Religion, comment oſe-t-on ſe plaindre de voir, en France, arrêter le débit de leurs Ouvrages, & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger? Quand la peſte eſt répandue dans un pays, on forme un cordon de troupes, afin que rien ne ſorte des lieux infectés, & ne vienne corrompre

ceux qui n'ont pas ſenti la contagion. Il eſt des Ouvrages peſtilentiels, dont il eſt néceſſaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la preſſe, que M. de *Voltaire* préconiſe avec tant de complaiſance, ſeroit le moyen le plus ſûr de corrompre l'Univers. Ce Poëte a beau dire que le choc des Eſprits produit la lumiere ; il eſt certaines matieres ſur leſquelles le choc des Eſprits produit l'embraſement. Qu'on imprime des inepties, à la bonne heure : le Sage en rit, & prend quelquefois la peine de les réfuter ; mais, qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes, le Sage en gémit, & ſe garde bien de réclamer la *tolérance*. Nous remarquons que ce mot n'eſt ordinairement prononcé que par des Gens qui ne l'entendent pas. Que doit-on tolérer ? de minces Littérateurs, quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer ? de mauvaiſes Pieces de Théatre, quand nous manquons d'Hommes de génie, qui peuvent ſeuls nous en donner de bonnes. Qu'eſt-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer ? ce ſont des Ecrits impies, & par-là même ſéditieux, deſtructeurs de toute Société, parce que ſi on les toléroit, ce ſeroit une injuſtice envers le Curieux qui les lit, le Sot qui les adopte, le Libertin qui les préconiſe, l'Homme de bien qui ne

peut en apprendre l'existence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, pourroit-elle jamais produire la millieme partie des maux, qu'une indulgence funeste entraîneroit à sa suite ?

MEZERAI, [*François* EUDES DE] Historiographe de France, Secrétaire de l'Académie Françoise, né à Ry, près de Falaise en Basse-Normandie en 1610, mort à Paris en 1683.

Tout le monde sait que son *Histoire de France*, & l'*Abrégé* de cette Histoire ont été, jusqu'au P. *Daniel*, les meilleurs Ouvrages que nous ayons eu en ce genre. On les lit encore avec fruit, quoiqu'on sente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour former un bon Historien. De la clarté, de la simplicité, une maniere de présenter les objets qui intéresse le Lecteur, forment son principal mérite; il manquoit de noblesse, de correction, de précision dans le style, & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un Traité sur l'*Origine des François*, où tous les Historiens, ses successeurs, ont puisé la plus grande partie de ce qu'ils ont écrit sur les antiquités de la Nation. Cet Ouvrage est écrit du même ton que l'Histoire de France; ton, après tout, plus supportable que celui qui subs-

titue la déclamation & l'appareil de l'Eloquence, à la noble ſimplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC, [*Claude - Gaſpard* BACHET, Seigneur DE] de l'Académie Françoiſe, né à Bourg en Breſſe en 1581, mort en 1638 ; mauvais Poëte, mauvais Hiſtorien, mauvais Traducteur, mauvais Mathématicien, qui, ſelon M. l'Abbé d'*Olivet*, ne laiſſoit pas d'être un *bon Académicien.* L'Hiſtorien de l'Académie veut ſans doute le louer de ſon aſſiduité aux aſſemblées, ce qui n'eſt pas un mérite aux yeux du Public.

MILLIET, [*Jean-Baptiſte*] de la Bibliotheque du Roi, né à Paris en 1746.

On doit à ſes travaux la *Vie des Poëtes Grecs*, Ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Le Lecteur qui aime à s'inſtruire y jouit avec plaiſir des fruits d'une infinité de recherches auſſi intéreſſantes que bien préſentées. M. *Milliet* a pris les choſes d'auſſi haut qu'il l'a pu ; il remonte à la naiſſance de la Poéſie Grecque, & nous donne une idée des talents des douze Poëtes qui ont précédé *Homere.* Sans ſe borner toujours à la ſimple Biographie, il ſe permet ſouvent des réflexions judicieuſes ſur les Ouvrages de ceux dont il écrit la vie. Il ajoute encore un nouveau

mérite à ses Remarques, celui d'en rapprocher plusieurs citations tirées des meilleurs Poëtes François, vrai moyen de répandre une agréable variété sur les sujets qu'il traite. On peut dire enfin que ce jeune Auteur a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'estime des Lecteurs solides & judicieux, pour peu qu'on fasse grace à son style, qui, à notre avis, n'est pas encore formé.

M. *Milliet* nous annonce la *Vie des Poëtes Latins*, où il promet de s'étendre encore plus que sur celle des Poëtes Grecs, ce qui lui sera très-facile, parce que les matériaux seront plus abondants.

On peut espérer que les avis de quelque ami fidele lui feront sentir la nécessité de soigner un peu plus sa maniere d'écrire, & l'engageront à indiquer les sources où il puise ses citations, attention qui lui a quelquefois échappé; on ne peut y manquer, sans frustrer le Lecteur, toujours curieux d'apprendre à qui appartiennent les divers morceaux de traductions ou d'imitations qu'on lui met devant les yeux.

MILLOT, [*Claude-François-Xavier*] Prédicateur du Roi, des Académies de Lyon & de Nancy, né à Besançon en 1726.

Il s'est exercé dans plus d'un genre,

dans l'Hiſtoire, l'Eloquence & la Traduction, & pluſieurs de ſes Ouvrages ont eu du ſuccès. Les *Eléments de l'Hiſtoire de France* en ſont dignes ſur-tout, parce qu'ils réuniſſent le mérite de l'abrégé, à l'attention de ne laiſſer échapper aucuns faits intéreſſants, & encore plus à l'art de les préſenter. Cet Ouvrage donne une idée ſuccinte de tous les principaux événements arrivés depuis *Clovis* juſqu'à *Louis XV*. L'Auteur a ſu y placer à propos pluſieurs remarques piquantes ſur l'origine des Loix & des Uſages, ſur les Mœurs & la Politique; en cela, il paroît s'être véritablement propoſé l'inſtruction du Lecteur. On deſireroit ſeulement qu'il eût ſupprimé quelques réflexions un peu trop philoſophiques, quelques cenſures trop ameres; qu'il eût évité un certain air de complaiſance, en détaillant les abus de l'autorité dans quelques Papes, les déſordres de l'Egliſe dans une partie de ſes miniſtres, les égarements du fanatiſme & de la ſuperſtition. Il étoit ſi aiſé de le faire avec modération & ſans annoncer un penchant trop marqué à plaiſanter ſur tous ces objets! M. l'Abbé *Millot* auroit-il voulu, par-là, faire ſa cour à nos Philoſophes? Nous nous garderons bien de lui imputer de pareils ſentiments. Il paroît trop éclairé pour ne pas ſavoir que

dans tous les temps & dans toutes les classes d'hommes, il y a eu des erreurs & des vices ; que c'est être Juge injuste & mauvais raisonneur, que de prétendre faire rejaillir sur un Etat quelconque, les fautes qui ont pu le rendre digne de blâme dans les Siecles précédents. D'ailleurs, un Ecrivain impartial doit insister avec le même zele sur le bien & sur le mal. La Philosophie elle-même est d'autant plus intéressée à l'observation de cette loi, que les délires de nos Philosophes actuels sont plus propres à tourner à la honte de la Philosophie, comme les égarements des Philosophes qui les ont précédés peuvent contribuer à en faire sentir les abus, dans tous les temps.

M. l'Abbé *Millot* a aussi composé des *Discours* où il s'applique à discuter plusieurs questions proposées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Discours soient mauvais, mais ils sont bien inférieurs aux Eléments de l'Histoire de France. Il seroit singulier qu'avec un style net, précis, correct, & quelquefois élégant, cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéresser ses Lecteurs, si on ne pouvoit en rejetter la faute sur la froideur, l'uniformité & le défaut de mouvements. On y trouve par-tout les mêmes tours, les mêmes figures, les mêmes expressions. Avec

un appareil de pensées, rien n'y paroît senti. C'est un Géometre qui parle, & non un Orateur qui persuade. Il est certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages de Morale, que pour ceux qui exigent de l'imagination & du sentiment. Ce qui acheve de le confirmer, c'est sa *Traduction* des Harangues choisies de quelques Auteurs Latins, où il est toujours le même, quoique ses Originaux soient pleins de chaleur & de vie.

I. MIRABEAU, [*Jean-Baptiste* DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, né en Provence, mort en 1760, âgé de 86 ans.

On ne connoît de lui que deux Traductions assez médioces, l'une de *la Jérusalem délivrée*, l'autre du *Roland furieux*; ces Traductions n'ont pas laissé d'avoir du succès, parce que nous n'en avons pas de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabeau* ne s'est point acquis par-là des droits à la grande célébrité, il a du moins mérité par ses vertus sociales l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toute prétention, & n'avoit, dit * M. de *Buffon*, *nul empressement de se faire valoir, nul pen-*

---

* *Discours prononcé à l'Académie Françoise.*

chant à parler de ſoi, nul deſir ni apparent, ni caché de ſe mettre au-deſſus des autres.

Un homme de ce caractere devoit-il jamais s'attendre qu'après ſa mort, ſon Nom paroîtroit à la tête d'une production auſſi extravagante qu'odieuſe ? Que penſer de l'audace philoſophique qui oſe lui attribuer l'aſſemblage de tous ſes délires, en eſſayant de le faire paſſer pour l'Auteur du *Syſtême de la Nature ?* Un pareil renverſement de toutes les Loix, n'a pu qu'indigner les honnêtes-gens & les Sectateurs même de l'incrédulité, qui ont conſervé quelques ſentiments d'honneur & de bonne-foi. Quel Citoyen pourra ſe flatter de ſauver ſa cendre de l'ignominie, tant qu'il exiſtera parmi nous des Auteurs aſſez téméraires, des Calomniateurs aſſez intrépides, pour répandre ſur le tombeau des Hommes * reſpectables les funeſtes vapeurs de le frénéſie qui les domine ?

C'eſt cependant ce que notre ſiecle a vu. L'artifice de nos Philoſophes s'eſt efforcé de ſuppléer au courage qui leur manque. Généreux ſeulement lorſqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'é-

* On a fait la même inſulte aux Manes de *Boſſuet*, de *Fénélon* & d'*Huet*, en attribuant à ces Prélats des ſentiments philoſophiques dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

voquer des Ombres, pour se dérober, par ce stratagême, à l'indignation publique, & aux poursuites de l'autorité.

Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution, pour débiter sans risque des principes aussi impies & aussi séditieux, qu'humiliants pour l'Humanité. Destructeurs de la Société, ils en avoient tout à craindre, & c'est à la faveur de ceux qui n'en sont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en sûreté à l'avilir & à la déchirer.

Comment ont-ils espéré trouver des Disciples, pour peu qu'il reste encore dans les Esprits quelques traces de la raison la plus commune ? Que renferme ce *Systéme* prétendu *de la Nature* ? Un enchaînement de contradictions frappantes, où la Nature se ment à elle-même, à chaque page; un chaos de raisonnements absurdes, dont il ne résulte que des idées vagues & détruites par les observations les plus simples; un renversement général de toutes les notions, de toutes les regles, de toutes les institutions; un réchauffé des délires de tous les anciens Philosophes; en un mot, un assemblage monstrueux d'inconséquences & d'atrocités. Quand on est assez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui existe, ou, pour n'en juger que comme des frénétiques, dont les organes sont entiére-

ment dépravés, n'eſt-ce pas le comble du ridicule, que d'oſer s'ériger en Précepteurs du genre-humain ? Que penſer du ſang-froid de ces judicieux Obſervateurs, qui ſe vantent de remonter à la ſource des choſes, ſans s'appercevoir qu'ils la troublent & l'empoiſonnent, & n'en font découler que des torrents d'inepties, de vices & de crimes ? Où l'ont-ils donc étudiée, cette Nature, qu'ils méconnoiſſent autant qu'ils la dégradent, cette Nature qui ne devient, ſous leur pinceau, qu'un cloaque infect, d'où s'exhalent plus de maux que la boîte de *Pandore* n'en contint jamais, puiſqu'ils ôtent juſqu'à l'eſpérance ? Eſt-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée ? Quel doit donc être un cœur philoſophique, à en juger par l'odieuſe Morale qui en découle ! Anéantir toutes les lumieres, renverſer toutes les loix, détruire toute autorité, déchaîner toutes les paſſions, transformer tous les hommes en autant de monſtres, tel ſeroit, par une juſte conſéquence, le fruit de leurs odieuſes conceptions.

Si malheureuſement la Poſtérité devoit juger de notre Siecle, par l'idée qu'un tel Livre eſt capable d'en donner, balanceroit-elle à croire qu'en penſant ainſi, nous avons renchéri ſur ce que les Siecles barbares peu-

vent offrir de plus monſtrueux ? Que deviendroit le Monde, ſi jamais les Dogmes pervers d'une ſemblable Philoſophie pouvoient ſe réduire en pratique ? Une Société de Philoſophes formés à cette Ecole, ne ſeroit-elle pas un vrai pays de Leſtrigons, dont il ſeroit dangereux d'approcher ? Ces Philoſophes eux-mêmes ne ſeroient-ils pas les premieres victimes de leur Doctrine antropophage, pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer ? Car enfin, qu'on parcoure l'Hiſtoire des Peuples les plus ſauvages, on y trouve encore quelque étincelle d'inſtinct & de raiſon, conſervée au milieu de la barbarie des mœurs & de la férocité du genre de vie. Dans le *Syſtême de la Nature* tout s'altere, ſe brouille, s'éteint ; la Nature, en déſordre, n'a plus rien qui rappelle à elle-même ; tout ce qu'elle produit dans l'humanité, devient ſa honte & ſon ennemi.

C'eſt cependant ainſi qu'on a voulu éclairer les Hommes ; lumieres funeſtes, qu'on peut comparer à ces clartés ſiniſtres, qui ne brillent que dans la tempête, ne frappent la vue que pour lui découvrir des ſpectres, des abymes, & un horiſon chargé de tous côtés de nouveaux orages, prêts à éclater. Voilà les guides effrayants que les Philoſophes oſent ſubſtituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent, & dont toutes

toutes leurs folles déclamations ne viendront jamais à bout de détruire l'autorité. Au contraire, l'excès de leurs emportements a déjà servi à désabuser les Esprits, que le langage hypocrite de leur faux zele pour l'Humanité avoit d'abord séduits. On a compris que ces Syrenes perfides ne cherchoient à flatter les hommes, par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & se repaître du spectacle de leur naufrage; les breuvages qu'ils présentoient, n'ont paru propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes ceux qui seroient assez imprudents pour en approcher les levres.

Leurs systêmes odieux auront donc un succès bien différent de celui qu'ils croyoient devoir en attendre. L'effet des séditions a toujours été de ramener à l'obéissance, & de faire sentir le prix de l'autorité légitime, par l'expérience des maux que la révolte entraîne : de même leur soulévement contre la Religion, deviendra le plus solide trophée de sa gloire, & le lien le plus sûr pour y attacher les Esprits raisonnables. Qui pourroit être assez aveugle, pour ne pas sentir la différence qui subsiste, entre les lumieres de cette Religion, & les phosphores philosophiques ? La fausse clarté de ceux-ci, n'est que le produit de la corruption, & s'éteint avec elle : l'autre est une

clarté, dont l'éclat ſoutenu ne nous permet pas de méconnoitre le vrai guide deſtiné à nous conduire. Ils ont beau faire, ces Pigmées, qui ne paroiſſent des Géants qu'au microſcope de l'ignorance; elle eſt, pour les Eſprits, ce que le Soleil eſt pour le Monde, deſtiné à l'éclairer, à l'embellir, à le féconder, tant qu'il exiſtera. A quoi aboutiront ces foibles nuages, que le ſouffle de l'impiété s'efforce de raſſembler contre elle? Ils ſe diſſiperont, comme ces vapeurs groſſieres que l'Aſtre du Jour met en fuite, & fait retomber ſur les terres fangeuſes, d'où elles s'exhaloient en vain, pour l'obſcurcir.

Qu'ont produit, en faveur de l'Humanité, tant de déclamations vagues, qui n'ont ſervi qu'à enrichir la Preſſe, en la déshonorant, ou plutôt, quels maux n'ont-elles pas déjà enfanté? En attaquant de légeres erreurs, elles ont détruit les principes eſſentiels; en cherchant à anéantir les préjugés, elles ont égaré les Eſprits; en prétendant élever l'ame, elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on eſt inondé d'Ecrits philoſophiques, il ſemble que les vices, qui ſe multiplient, aient pris un caractere qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance, la groſſiereté en étoit comme la ſource naturelle; aujourd'hui,

plus combinés & plus réfléchis, sous le masque de la décence, ils ont acquis l'art funeste de donner impunément un plus libre essor à leur perversité. L'intérêt particulier est devenu le mobile de toutes les actions; par-là, plus de sûreté dans le commerce, plus de sincérité dans les sentiments, plus d'amour de la patrie, plus de lien dans les familles, plus de respect pour les Maîtres.

La Religion, au contraire, ramene à toutes ces obligations. Sous un joug qui ne sauroit être pénible qu'à l'inquiétude de l'esprit, elle sait le captiver, sans le contraindre, & l'arrête au moment de l'erreur. Par l'autorité d'une morale toute divine, elle réprime les passions, & ne met un frein aux desirs, que pour épargner les crimes & les remords. Ce puissant ressort établit ainsi l'ordre général & la félicité de chaque individu.

La Religion ne borne pas là ses bienfaits. L'Homme est encore plus son enfant que celui de la Nature. Sa prévoyance attentive ne cesse de pourvoir à tous les besoins de la Société. A-t-on vu, sous d'autres auspices, se former tant d'établissements en faveur de l'indigence, tant de monuments d'une charité aussi généreuse qu'éclairée? Nos Villes offrent par-tout des asyles, ou-

verts à tous les genres de miſeres & d'infirmités. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat : la Religion recueille les triſtes Créatures qui lui échappent, & les conſerve par ſes ſecours. Le Vieillard, le Malade, l'Infortuné, le Criminel même, trouvent, dans elle, toutes les reſſources d'une tendreſſe inépuiſable. Ce que la ſoif de l'or ne ſeroit pas capable d'inſpirer, ne coûte rien à ſon déſintéreſſement & à ſon zele. Elle pénetre dans les triſtes Hôpitaux, deſcend dans les Cachots obſcurs, monte juſques ſur les échafauds, pour ſoulager, par ſes ſoins, les différentes claſſes des Malheureux. Enfin, le tableau des biens qu'elle a procurés & qu'elle procure, dépoſera toujours, en faveur de ſon eſprit, contre les calomnies de tant d'Ecrivains philoſophes, qui ont oſé lui imputer les crimes qu'elle condamne, dont elle a bien pu être le prétexte, mais qui ont ceſſé, dès qu'on en eſt revenu à ſes vrais ſentiments.

2. MIRABEAU, [*Victor* DE RIQUETY, Marquis DE] des Académies de Marſeille & de Montauban, né en Provence, en 17...

L'Ami des Hommes trouvera toujours grace aux yeux de la ſévere Littérature, par le bon uſage qu'il a fait de ſes talents. Qu'importe, que ſon ſtyle ſoit quelquefois

diffus, néologique, incorrect, peu assujetti aux regles strictes de l'élocution? Ne suffit-il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui feroient honneur à nos Ecrivains les plus exacts? Quiconque peut s'assurer, comme lui, que le zele du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier, sans peine, le foible honneur d'être proposé pour Modele aux Puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle est la justice qu'on ne peut refuser à M. le Marquis de *Mirabeau.* Tout ce qu'il a écrit, porte le caractere d'une ame sensible, d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de la prospérité de sa patrie; son Ouvrage de l'*Ami des Hommes*, justifie son titre, & méritera ce nom à l'Auteur, dans la postérité.

1. MOINE, [*Pierre* LE] Jésuite, né à Chaumont, Capitale du Bassigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuse & trop féconde, une verve sans regle & sans frein, un style trop brillant & sans correction, joignons à cela le mauvais goût de son Siecle qui sortoit à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès sont, sans

doute, condamnables, mais ils n'en supposent pas moins les germes précieux du génie, germes si rares aujourd'hui, & qui l'eussent rendu capable d'illustrer notre Parnasse dans l'Epopée, s'ils eussent été dirigés par l'étude des bons Modeles. Le Poëme de *Saint-Louis, ou la Couronne reconquise sur les Infideles*, offre des richesses, qui, quoique souvent barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poétique ne soit pas né un Siecle plus tard ? La lecture des vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inspiré ce goût qui manquoit à ses talents; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force, qu'on admire dans son Poëme, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poëtes sublimes.

Ses autres Ouvrages poétiques offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII*, est pleine de métaphores trop hardies, d'expressions trop guindées, comme tout ce qui est sorti de sa plume; mais elle a des Strophes, dont l'enthousiasme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois supérieur à *Malherbe*

2. MOINE D'ARGIVAL, [*Henri* LE] Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il est né vers l'an 1719, Auteur de quelques Ouvrages de littérature, qui annoncent plus

de talent naturel & d'érudition, que de goût & de solidité. On trouve dans ses *Considérations sur l'origine & la décadence des Lettres chez les Romains*, des vues souvent profondes, & des réflexions assez justes; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une finesse d'observation, & un discernement exquis, dont M. *le Moine d'Argival* ne paroît pas assez abondamment pourvu.

Ce seroit rendre un véritable service aux Lettres, que de faire connoître tout-à-la-fois les ressorts qui les ont développés, les moyens qui les ont perfectionnés, & les vices qui concourent à leur affoiblissement & à leur ruine. Nous avons l'expérience de trois âges littéraires, qui ont précédé celui que nous finissons. Une bonne Histoire des Ouvrages qui ont paru au commencement, au milieu & vers la fin de chacun de ces Ages, pourroit nous instruire, & de ce qui peut féconder, nourrir, perfectionner les Esprits, & de ce qui peut les resserrer, les énerver & les engourdir. Par ce moyen, en jugeant des différents symptômes, en comparant le caractere des Ouvrages d'un temps, avec le caractere de ceux d'un autre, il seroit facile de savoir au juste si la maniere actuelle est préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cause,

le progrès & le terme, de même, en ce qui concerne la marche des Eſprits, on auroit un moyen sûr, ſelon les diverſes circonſtances, d'employer les remedes, & de prédire ou de prévenir la révolution. Et, pour appliquer ceci à notre Siecle, ſi, par exemple, les Productions qu'il enfante ſont marquées au même coin, ont les mêmes travers, que celles qui ont paru ſur le déclin des Siecles de *Périclès*, d'*Auguſte*, de *Léon X*, ne ſera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chûte qu'ils ont ſucceſſivement éprouvée?

M. *le Moine* a fait encore un autre Ouvrage, intitulé: *Diſcours ſur les progrès de l'Eloquence de la Chaire, & ſur les manieres & l'eſprit des Orateurs des premiers Siecles*; autre entrepriſe qui exigeoit des talents ſupérieurs aux ſiens. Pour bien décider de ces ſortes de matieres, il faudroit, non-ſeulement remonter aux ſources, ſuivre les traces, ne jamais perdre de vue ſon objet, mais avoir encore une ſûreté de tact pour ſaiſir les caracteres, un eſprit de ſagacité pour découvrir & recueillir les débris, pour ainſi dire, perdus, & une adreſſe pour les concilier & en former un Tout, capable de remplir le but qu'on s'eſt propoſé; & c'eſt ce dont M. *le Moine* ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la né-

gligence & la dureté de son style sont peu propres à faire ressortir le mérite de ses vues, souvent profondes, & à les faire goûter. On en sera peu étonné, si ce qu'on nous dit du genre de vie de cet Auteur n'est pas exagéré.

En rendant justice à la régularité de ses mœurs, & à son exactitude pour les devoirs de son ministere, on ne peut s'empêcher de remarquer dans sa conduite des traits d'une originalité peu commune. Sa maniere d'étudier sur-tout ressemble à celle de quelques anciens Philosophes. Il est véritablement l'homme redoutable d'*unius libri*, car il n'en a jamais chez lui plus d'un à la fois. Nous ne voulons pas plus croire que ce soit l'horreur d'une Bibliotheque qui le porte à cette unité, que l'attribuer à une économie que sa fortune rendroit condamnable. Nous ne prenons sur nous de lui faire ce reproche, que parce qu'avec une lecture plus suivie, une culture d'esprit plus étendue, il auroit pu se mettre en état de donner de meilleurs Ouvrages.

MOLIERE, [*Jean-Baptiste* POCQUELIN DE] né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie subsisteront, on le préférera à tout ce que les Anciens & les Modernes ont produit

d'Auteurs célébres en ce genre.

Il eſt inutile de nous attacher à développer les différents caracteres de ſon génie : tant d'Ecrivains ſe ſont empreſſés de le faire connoître, que nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous nous permettrons ſeulement quelques réflexions qui ont pu leur échapper.

Comment *Moliere*, Auteur ſeulement de trois ou quatre Pieces achevées, Auteur de tant d'autres dont le dénouement eſt ſi peu naturel, & les défauts ſont ſi ſenſibles ; comment, avec une Proſe ſi négligée, des Vers ſi peu exacts, des Caracteres auſſi outrés, eſt-il parvenu à ſe faire regarder, à juſte titre, comme le premier Poëte Comique de tous les Théatres connus ? Il faut donc que ſon génie ait été doué d'une touche bien dominante, pour enlever ainſi l'univerſalité des ſuffrages ! Qu'eſt-ce qui pouvoit en conſtituer le reſſort principal ? Nulle autre cauſe de cette étonnante ſupériorité, que la connoiſſance profonde qu'il avoit du cœur humain, qu'une obſervation ſubtile qui lui faiſoit ſaiſir avec juſteſſe les vices & les ridicules par-tout où ils ſe trouvoient, qu'une délicateſſe de tact qui diſcernoit, à coup sûr, ce qu'il y avoit de plus ſaillant dans les travers de la Société, que l'art enfin de les préſenter ſous un jour propre à les

rendre ſenſibles, & à les corriger, par une plaiſanterie ſans aigreur, ſans apprêt, & toujours ſi naturelle que l'effet en étoit immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talents de ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere, le ſel d'*Ariſtophane*, le coup-d'œil de *Ménandre*, la gaieté de *Plautè*, la fineſſe de *Térence*; il falloit encore les ſurpaſſer, & il l'a fait. Le Recueil de ſes Pieces, fût-il réduit à l'*Avare*, à l'*Ecole des Maris*, au *Tartuſe*, au *Miſantrope*, aux *Femmes ſavantes*, il n'en ſeroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres Pieces, quoique moins parfaites, ſeroient capables de faire un nom à quiconque eût eu aſſez de génie pour en être l'Auteur. Malgré les imperfections qui y regnent, on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule, le Peintre de la Nature, le Précepteur de la Société. La preuve, qu'il étoit deſtiné à corriger les Hommes, c'eſt que ſes Comédies ſont les ſeules qui aient eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a corrigé les Médecins du verbiage & de la pédanterie, les Marquis de leurs ridicules, les Savants de leur morgue, les Précieuſes de leur jargon, les Femmes d'une folle prétention au ſavoir. On pourroit dire que

ſon génie fut favorablement ſecondé, par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de ſon temps. Plus une eſpece de folie eſt ſenſible, plus le Réformateur, qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il eſt des défauts qui n'ont beſoin que d'être fidélement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en ſont atteints, & les en détacher ſans retour. Mais le grand art eſt de les préſenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau aſſez énergique, pour qu'un chacun s'y reconnoiſſe : la ſurcharge eſt même alors néceſſaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture ; & le comble du génie, eſt d'ôter à la laideur ce qu'elle a de hideux ; de ſavoir l'apprivoiſer à ſe conſidérer elle-même, pour la convaincre, & lui faire haïr plus sûrement ſa propre difformité. C'eſt ainſi que *Moliere*, en offrant aux hommes, d'une maniere adroite, le miroir fidele de leurs inconſéquences, a trouvé le moyen de piquer leur curioſité, ſans rebuter leur amour-propre, & de ſe ſervir enſuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raiſonnables.

Si on lui reproche de s'être trop aſſujetti au goût du Peuple, & d'avoir paru quelquefois avilir ſes talents, en les faiſant deſcendre à des plaiſanteries baſſes & ou-

trées, on peut dire, à sa décharge, que le succès de ses meilleures Pieces, exigeoit peut-être cette condescendance. *Le Misantrope*, *les Femmes savantes*, *&c.* étoient des sujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs; &, pour être l'Homme universel, il falloit qu'il travaillât pour tous les Etats. D'ailleurs, son métier de Comédien lui imposoit cette servitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui assistoient à ses Pieces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de se prêter aux différentes inclinations.

C'est ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*, qui protégeoit les talents, & sentoit le prix de ceux de *Moliere*, à qui il donna plus d'une fois des marques d'estime, n'ait pas eu la pensée de le mettre, par ses bienfaits, au-dessus de son état, & de lui faire quitter une profession, qui ne pouvoit que nuire à la perfection de son génie. Il est à croire, que si la fortune de ce Poëte eût été plus indépendante, il eût mieux travaillé ses Pieces, & nous eût laissé plus de Chef-d'œuvres, & moins de Farces.

Quoi qu'il en soit de ses Farces, il seroit à souhaiter que notre Théatre, aujourd'hui si languissant & si stérile, imitât la gaieté d'un aussi bon modele, en retranchant

toutefois les libertés qu'il s'est permises trop souvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à son institution primitive ; on proscriroit de la Scene, ces froides déclamations, qui prouvent si évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment qu'il reparût un bon Poëte comique, que d'accueillir si bénignement tant de Pieces bâtardes, si propres à étouffer les germes de la seule génération que le vrai Goût puisse avouer ? Est-ce avec une Métaphysique subtile & quintessenciée, des sentiments vagues & romanesques, le jeu d'une Pantomime insipide, les détails minutieux d'une décoration péniblement combinée, une prose froide, ou des vers symétriques, qu'on pourra se promettre de corriger les ridicules qui fourmillent aujourd'hui, & demanderoient plus de vigueur comique, que n'en exigeoient ceux qui régnoient du temps de *Moliere* ?

Pourra-t-on même se promettre d'égayer le Spectateur, en ne lui offrant que des pensées subtiles & sentencieuses, quelques saillies qui passent comme un éclair, ou de dolentes élégies, dont l'effet se borne à nourrir les vapeurs, sans faire éclorre aucun sentiment solide ?

Que ceux qui osent occuper la Scene de

leurs Productions, se rappellent que *Regnard* n'a chaussé le Brodequin, qu'après s'être formé sur *Moliere ;* que les Pieces, qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur succès, que parce-qu'elles retraçoient quelques foibles étincelles de son génie. S'il leur paroît plus facile de travailler au hasard & sans regle, de se conformer au goût d'une multitude abusée par les chimeres dont on la repaît, ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leurs lauriers éphémeres se flétrir, se dessécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Successeur de *Moliere*, dont le plus utile essai, seroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainsi, le sage *Ulysse* chassa les sots Amants de *Pénelope*, dès qu'il fut rentré dans ses Etats.

MOLINE, (*Pierre-Louis*) Avocat au Parlement de Paris, né à Montpellier, en 17....

Poëte qui, jusqu'à présent, a travaillé avec peu de succès pour sa réputation; on sait à peine qu'il ait fait des Tragédies, des Comédies, des Opéra-Comiques, des Poëmes héroïques, des Odes, des Romances, &c.

MONCRIF, (*François-Augustin* PARADIS DE) Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoise, né à Paris, en 1687,

mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poésies fugitives, pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment, à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile*, ont établi sa réputation, pendant qu'il vivoit ; & pourront même la soutenir long-temps après sa mort. Ses Ouvrages, en prose, ne nous paroissent pas devoir mériter le même succès. Un style maniéré, ttop souvent inintelligible, n'est pas propre à flatter la postérité, si elle possede quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phrases de cet Auteur, prises au hasard, dans ses *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui se manifestent, en s'emparant des Esprits qui contribuent aux progrès de l'Esprit même, qui sont animés d'une passion constante pour l'Esprit en général, sans presque aucun retour sur la portion d'Esprit, qu'ils ont eux-mêmes.

*Le sang l'attachoit * au Ministre, ** dont la confiance & la faveur lui étoient nécessaires, & par un double engagement, ce digne Ministre animoit & favorisoit les productions de l'Esprit, par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richesses.*

Il en est souvent de l'imitation, comme de

---

* M. l'Abbé *Bignon*.
** M. de *Pont-Chartrain*.

certaines adoptions qui regardent la figure.

L'usage, à le définir selon l'idée qu'on s'en forme communément, est une espece d'énigme, qui ressembleroit à un portrait des modes, au sujet des ajustements, une sorte d'habitude, dont l'objet est variable, &c.

Quand on s'exprime ainsi, il faut se borner à quelques Admirateurs pour le temps présent, & renoncer aux suffrages des Juges éclairés de l'avenir.

MONGAULT, (*Nicolas-Hubert* DE) Abbé de Villeneuve, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Histoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont les succès sont justement mérités. L'Auteur s'y montre aussi élégant dans son style, que fidele a conserver le sens de ses Originaux, deux points de perfection assez rares dans les Traducteurs. Il ne s'est pas borné à traduire avec élégance & précision : il a éclairci son texte par des Notes savantes, qui y répandent le plus grand jour ; &, ce qui n'est pas un petit mérite, c'est que ses Notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, (*Bernard* DE LA) de l'Académie Françoise, né à Dijon, en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poëtes de la seconde classe, & un des plus savants Critiques. Il remporta cinq à six fois le prix de la Poésie à l'Académie Françoise, & ses Ouvrages couronnés ont encore le mérite de se soutenir dans l'estime des Connoisseurs. Sa Littérature étoit des plus étendues ; il possédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ses Ouvrages sont un répertoire d'Anecdotes aussi piquantes qu'instructives ; si on peut lui faire un reproche, c'est de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons sont fort goûtés dans sa patrie, mais il faut être né dans ce pays-là pour en sentir le mérite. On fait encore cas de ses Notes sur le *Menagiana* ; mais un de ses meilleurs Ouvrages en Prose, est sa Dissertation sur le Livre *de tribus Impostoribus*, où il prouve que cette production n'a jamais existé, du moins en Latin.

MONTAGNAC, (*Louis-Laurent-Joseph* DE) Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc, en 1731.

Ce Militaire a consacré ses loisirs aux Lettres, & les différents Ouvrages qui en ont été le fruit, ne sont pas sans mérite. Ses *Amusements philosophiques* offrent une variété de sujets qui plairoit davantage, par les vues excellentes qui y étincellent de temps en temps, si le style en étoit plus

naturel, & dégagé d'un entortillage, que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'eſt, dans le fond, qu'un effort pénible de l'imagination, qui conduit à l'obſcurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac*, ſont à-peu-près dans le même goût que ſa Proſe, en ajoutant qu'ils ſont même plus foibles. Mais un Auteur ſans prétention, qui travaille moins pour la gloire, que par attrait, ne doit pas être jugé à la rigueur, d'autant plus, que celui-ci a, par intervalles, des lueurs de talent, propres à faire oublier ſes défauts.

MONTAGNE, (*Michel* DE) né dans le château de Montagne près de Bourdeaux en 1533, mort en 1592; Auteur original, en vogue dès les premiers temps de notre Littérature, & plus encore de nos jours, depuis que ſes *Eſſais* ſont devenus une Mine féconde où nos Philoſophes ne ceſſent de puiſer.

On ne peut nier que ſon Livre ne réuniſſe tout ce qui peut plaire & inſtruire, excepté dans les occaſions où il ſe livre trop à ſes propres idées. Un eſprit aiſé, profond, indépendant; une imagination féconde, forte, hardie, & preſque toujours agréable; un langage familier, naïf, & quelquefois énergique; une érudition vaſte, choi-

ſie, & le talent aſſez rare de s'en parer à propos, auront toujours des charmes, propres à établir la réputation d'un Auteur, & le pouvoir de ſoutenir ſon Ouvrage contre l'inconſtance des temps, malgré les défauts multipliés qu'on peut lui reprocher.

Tels ſont les principes de la grande fortune de ſes *Eſſais.* Si l'on veut cependant les apprécier à leur juſte valeur, on ne pourra s'empêcher d'en revenir à la définition qu'en donnoit le célebre *Huet*, qui les appelloit *Montaniana*, c'eſt-à-dire, un Recueil de Penſées, de Bons mots, & de remarques de *Montagne.* Ce Livre n'eſt, en effet, que cela. Le peu d'ordre & de liaiſon, qui y regnent, les contradictions qui y fourmillent, les ſaillies d'une imagination vive, qui ne s'aſſujettit à rien, un cyniſme qui brave tout, & s'égaie aux dépens de tout, une licence qu'aucun objet n'arrête, & dont la Religion, la Morale, & les Bienſéances n'ont pu rallentir l'intrépidité, ont contribué, plus que tout le reſte, à ſon mérite littéraire, parce qu'il eſt facile d'être neuf & piquant, quant on eſt hardi & cauſtique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit ſans doute pas fineſſe, quand il appelloit ce Livre, *le Bréviaire des Honnêtes gens.* L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux, en le

regardant comme *le Bréviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorants ſtudieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du Monde, & de quelque teinture des Lettres.* En effet, il ne faut qu'une légere attention pour ſe former à cette école. Des traits d'Hiſtoire ſemés adroitement, des Réflexions judicieuſes, des Penſées agréables & quelquefois ſublimes, l'art d'exprimer de grandes choſes d'une maniere naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des images, ſont des titres ſuffiſants pour contenter les Eſprits ſuperficiels, parce qu'ils ſe laiſſent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils ſont incapables de rien approfondir. Les Bons eſprits ſe contentent plus difficilement; un peu de réflexion leur ſuffit pour s'appercevoir que la juſteſſe eſt rarement le partage du Philoſophe diſcoureur; qu'il ne ſuit jamais le plan qu'il s'eſt d'abord propoſé; qu'errant ſans ceſſe entre le pour & le contre, tout ſe réduit, chez lui, à un ſcepticiſme qui indigne le ſage Lecteur, jaloux d'apprendre quelque choſe, & de ſe fixer à un objet. Ils ſont ſur-tout choqués de le voir dégrader la Philoſophie par un Egoïſme * perpétuel

* M. *Paſcal* prétendoit qu'un Honnête-homme devoit éviter de ſe nommer, & même de ſe ſervir des mots de

qu'il se permet, en entrant jusques dans les plus petits détails, sur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ses domestiques, ses bonnes fortunes, ses * vertus, ses défauts, ses goûts, ses dégouts, ses maladies, sont des objets qui flattent peu la curiosité, & qui ne conduisent à rien. *Peu m'importe*, disoit *Scaliger, de savoir si Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* Le Critique avoit raison.

MONTESQUIEU, (*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE ET DE) Président au Parlement de Bourdeaux, de l'Académie Françoise, né au Château de la Brede, près de Bourdeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

On peut se dispenser de s'appesantir sur les louanges dues à son génie. Toute l'Europe convient généralement, que l'*Esprit des Loix* est un des plus beaux Ouvrages

---

Je ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, sur ce sujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache ou le supprime. *Logique de Port-Royal.*

Il n'y a guere aujourd'hui que nos Philosophes, qui affectent, dans leurs Ecrits, de parler souvent d'eux-mêmes.

* Si c'est un défaut de parler de soi, dit le P. *Malebranche*, c'est une effronterie, ou plutôt une espece de folie, que de se louer à tous moments, comme fait *Montagne*, car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison. *Rech. de la Vérité*, *Liv.* 2, *Part.* 3, *Ch.* 5.

qui ſoient partis de la main des Hommes. La réputation de ſon Auteur, quoiqu'il ait vécu dans notre Siecle, a déjà acquis le ſceau de l'immortalité.

Ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt que ce ne fut qu'après vingt années d'études & d'application, des voyages dans preſque toutes les parties de l'Europe, que M. de *Monteſquieu* a oſé prendre ſur lui d'inſtruire les Hommes, & de s'ériger en Légiſlateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet Eſprit obſervateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde, ſaiſiſſoit rapidement toutes les nuances, & une érudition auſſi vaſte que bien digérée, étoit toujours prête à ſeconder, dans lui, les lumieres naturelles, & à ſuppléer aux connoiſſances qu'il n'avoit pu acquérir ſur les lieux. A une heureuſe habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ſes idées une tournure ſaiſiſſante, & d'embellir, par la vivacité du ſtyle, le fruit de ſes profondes méditations: il eſt rare de rencontrer dans un même Homme, deux qualités qui ſemblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obſtacles ont été ſurmontés; il a ſu même dérober aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des

matieres & l'ingratitude du ſujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux hommes un tableau approfondi de tous les Gouvernements, il étoit néceſſaire de remonter à l'origine des Sociétés, de les ſuivre dans leurs accroiſſements, de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées, aucune des cauſes qui ont pu les occaſionner. C'étoit peu de ſe pénétrer de l'eſprit des Inſtitutions humaines, de les conſidérer dans le but qu'elles ſe propoſoient, d'en calculer les inconvénients & l'utilité : il falloit interroger les Légiſlateurs eux mêmes, ſe mettre à leur place, développer ce qu'ils ne laiſſoient qu'entrevoir, expliquer les divers rapports que les loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'homme, enſeigner enfin l'eſprit dans lequel on doit les faire. Quelle habileté ne ſuppoſe pas le ſuccès d'une pareille entrepriſe !

Quoique le ſyſtême de l'Eſprit des Loix ne paroiſſe pas offrir un enchaînement toujours ſuivi, l'Auteur ne s'écarte jamais de ſon objet. Ses chapitres ſont autant de petits corps de lumiere qui, réunis enſemble, forment un Tout, dont l'effet eſt d'éclairer & de diriger l'eſprit du Lecteur ſur tous les objets qu'il doit appercevoir & ſentir. M. de *Voltaire* s'eſt donc oublié, à ſon ordinaire, quand

quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes. N'eſt-ce pas aimer à plaiſanter aux dépens du jugement, que de confondre ainſi les traits du génie avec les ſaillies d'une imagination légere & vagabonde ? Auſſi a-t-on mépriſé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Hiſtoire de tous le Peuples & de tous les Siecles étoit ſi préſente, & un Ecrivain qui a défiguré l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles. Autant l'eſprit lumineux, méthodique & profond, eſt au-deſſus de l'eſprit ſuperficiel, inconſéquent & badin, autant le Légiſlateur des Nations paroîtra au-deſſus du Peintre Hiſtorien de leurs mœurs, qui ſemble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuſer & tromper le lecteur, au lieu de l'inſtruire.

Il nous reſte encore à examiner ſi les Philoſophes ſont en droit de réclamer M. de *Monteſquieu.* Il eſt vrai que ſa plume s'eſt égarée quelquefois; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé, ſont plutôt des ſurpriſes, que les fruits d'un deſſein prémédité d'attaquer aucun des Principes reſpectés de tous les hommes ſages. *

* Il étoit ſi peu ennemi des principes de la Religion

Il étoit trop ami de l'ordre établi dans toute ſociété, pour ſe permettre aucune de ces déclamations indécentes que ſes prétendus imitateurs ſe ſont ſi ſouvent permiſes. Si, dans ſes *Lettres Perſannes*, la vivacité de la jeuneſſe & une licence qu'on ne ſauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des diſcuſſions trop hardies, ce n'a été, dans lui, que des moments d'ivreſſe qui paſſent rapidement, & après leſquels la ſaine raiſon reprend ſon empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu ſaper la Religion par ſes fondements, ni d'avoir étalé avec oſtentation une impiété audacieuſe, contre laquelle la ſolidité de ſon eſprit étoit un ſûr préſervatif. *Un peu de Philoſophie*, diſoit Bacon, *ſuffit pour*

---

chrétienne, que dans ſon *Eſprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » *Bayle*, dit-il, après avoir inſulté » toutes les Religions, flétrit la Religion chrétienne; il » oſe avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient » pas un Etat qui pût ſubſiſter. Pourquoi non? Ce ſeroient » des Citoyens infiniment éclairés ſur leurs devoirs, & » qui auroient un très-grand zele pour les remplir; ils » ſentiroient très-bien les droits de la défenſe naturelle; » plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils pen- » ſeroient devoir à la Patrie. Les principes du Chriſtia- » niſme, bien gravés dans le cœur, ſeroient infiniment » plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces » vertus humaines des Républiques, & cette crainte ſer- » vile des Etats deſpotiques.... Choſe admirable! dit-il » ailleurs, la Religion chrétienne, qui ne ſemble avoir » d'objet, que la félicité de l'autre vie, fait encore notre » bonheur dans celle-ci «.

faire un Incrédule, mais beaucoup de Philosophie ramene sûrement à la foi & à la vérité.

S'il falloit d'autres preuves des sentiments de M. de *Montesquieu*, nous n'aurions qu'à offrir sa mort chrétienne & ses propres paroles à Madame la Duchesse d'*Aiguillon : la révélation est le plus beau présent que Dieu pût faire aux Hommes.* Quand on s'exprime ainsi, n'est-ce pas rétracter, d'une maniere authentique, ce qu'on a pu avancer de téméraire, de peu exact & de trop licencieux ? Les philosophes lui sauront peu de gré de ces dernieres paroles ; peut-être même n'ont-elles pas peu contribué à exciter leur dépit. Après s'être applaudis des Ecrits de M. de *Montesquieu*, qu'ils croyoient appartenir à leur Secte, ils auroient desiré pouvoir grossir leur Nécrologe du nom d'un homme, mort dans les sentiments qu'ils affichent ; mais il sera toujours vrai de dire que l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, après avoir été abusé par une fausse sagesse, en est revenu à la véritable ; celle qui nous soumet à Dieu, fait respecter la Foi, & épargne aux hommes le scandale & l'indignation.

MONTMAUR, (*Pierre* DE) Professeur Royal en Langue Grecque au College de Cambrai à Paris, né dans le Limousin,

mort à Paris en 1648. Sans les vers * de *Boileau*, qui parlent de lui, sa mémoire seroit peut-être oubliée; car ses Poésies, comme ces Pieces fugitives, que nos petits Auteurs voient périr tous les jours le lendemain de leur naissance, ne sont pas capables de former un Recueil intéressant. *Montmaur* avoit cependant de l'esprit, mais un esprit satyrique qui ne respectoit rien, ce qui lui attira l'inimitié de tous les Gens de Lettres. Son talent principal consistoit à disserter sur tous les Ouvrages nouveaux, à les critiquer sans ménagement, à tourner en ridicule les Auteurs, & à amuser les Sociétés où sa malignité le faisoit recevoir avec plaisir: pauvre genre de célébrité, qui fait le seul mérite de tant d'*Aristarques* circulants, dont la Littérature se borne à prononcer, dans les Caffés & autres Bureaux d'esprit, sur tout ce qui paroît, déterminés à ne rien approuver, que ce qui est marqué au coin des Fabriques qu'ils protegent, mais dont le Public rejette les censures, comme il ignore leur existence.

Montmaur étoit célebre encore par un autre endroit que ces Messieurs voudroient

---

* Savant en ce Métier, si cher aux Beaux-esprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.
Sat. I.

pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui ; delà cette réputation de parasite qu'il prétendoit détruire, en disant à *Liniere*, qui lui en faisoit un reproche, *je ne puis me défendre, on me presse : il est vrai*, lui répondit *Liniere, que la faim est un puissant aiguillon.*

MONTPENSIER, (*Anne-Marie-Louise* d'ORLEANS, connue sous le nom de *Mademoiselle* DE) née à Paris en 1627, morte en 1693.

Ses *Mémoires* sont écrits sans ordre & avec une négligence qui annonce plus l'aisance naturelle aux personnes de son rang, que du talent pour écrire. Beaucoup de petits dét ils, peu de lumieres sur les faits essentiels, trop de complaisance pour elle-même, peu d'attention pour le Lecteur, feroient croire que cette Princesse les a composés plutôt par désœuvrement, que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à Madame de *Motteville* prouvent plus, en faveur de son esprit, & sont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, (*Mathieu* DE) Abbé, né à Paris en 1620, mort à Aix en Provence en 1692, Poëte assez agréable qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul* son frere, qui n'a rien fait imprimer quoiqu'il fût de l'Académie Françoise. L'Abbé de *Montreul* avoit l'esprit orné, naturellement porté à la galan-

terie, & écrivoit assez bien en vers & en prose. On eût pu cependant se dispenser d'imprimer ses Lettres, qui sont dépourvues d'instruction & d'agrément; il n'y a guere que celles qu'il écrivit sur le Voyage de la Cour à Fontarabie, au sujet du Mariage du Roi, qui vaillent la peine d'être lues. Ses Poésies sont plus intéressantes; on y trouve de la finesse, du brillant & du naturel. On estime principalement ses Madrigaux, qui tiennent presque tous de l'Epigramme par la subtilité de la pensée, ce que nous nous gardons bien de donner pour un Eloge. On peut en juger par ceux-ci:

Ne me demandez pas, *Silvie*,
Quel est le mal que je ressens;
C'est un mal que j'aurai tout le temps de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-temps.

Le suivant fut fait aux Petites-Maisons.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi-bien qu'eux;
Mais je leur porte envie, & je n'en saurois rire.
Ah! Madame, qu'ils sont heureux!
Il leur est permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreul* avoit une sœur qui cultiva la Poésie avec quelques succès. On ne sera peut-être pas faché de trouver ici le Sonnet qu'elle adressa à son Amant,

lorſqu'elle ſe retira dans un Couvent de Religieuſes Urſulines.

En vous diſant adieu, malgré moi je ſoupire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment;
Je ſens deux paſſions, quoiqu'inégalement,
Régner ſur mon eſprit avec beaucoup d'empire.

Je ne ſaurois penſer au bonheur où j'aſpire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement;
Mais d'un autre côté, ce triſte éloignement,
Lorſque je ſonge à vous, fait auſſi que j'expire.

Pour vaincre mon amour, j'ai long-temps combattu,
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu, par ſes bontés, n'eût aidé mes foibleſſes.

C'eſt lui, qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui
Votre humeur, vos diſcours, vos ſoins & vos tendreſſes;
Vous ne voudriez pas l'emporter deſſus lui.

On paſſera légérement ſur les petits défauts de ce Sonnet, lorqu'on ſaura qu'il fut compoſé vers l'an 1640.

MORAND, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement d'Aix, né à Arles; en 1701, mort à Paris en 1757, exerça ſes talents poétiques ſur les trois Théatres de la Capitale, & eut quelques ſuccès dans le Genre tragique & comique. La Tragédie de *Téglis* fut ſon début; elle eut douze repréſentations, & en méritoit peut-être davantage. Cette Piece eſt comparable à la *Bérénice* de *Racine*, par ſa ſimplicité. L'a-

mour de *Pyrrhus* & de *Téglis* eſt le ſeul objet d'intérêt qui y regne ; mais cette paſſion eſt conduite avec tant d'art, qu'elle ſeule ſuffit pour attacher le Spectateur, & même le Lecteur. Ce n'eſt pas un petit mérite de captiver l'ame par un ſeul reſſort. Les Poëtes tragiques, de nos jours, qui ne manquent certainement pas de ſe préférer à M. de *Morand*, ſont bien éloignés de poſſéder un ſemblable talent. La plupart avec un eſprit peu élevé, un cœur froid & ſtérile, une imagination pauvre & dénuée de vigueur, ont beſoin d'entaſſer incident ſur incident, d'avoir recours aux épiſodes, de prodiguer les ſentences, de multiplier les coups de Théatre, pour parvenir juſqu'au dernier Acte, encore finiſſent-ils le plus ſouvent par ennuyer le Spectateur, qui ne tolere le commencement, que dans l'eſpérance d'une fin plus heureuſe.

M. de *Morand* avoit aſſez de talent pour ſe diſpenſer de ces pitoyables reſſources. Son deſſein eſt régulier, ſes caracteres ſont vrais, ſes ornements ſont diſpenſés à propos, ſa verſification eſt douce & facile, mais elle manque de vigueur & de coloris ; c'eſt à ces deux défauts qu'on doit attribuer, ſans doute, le peu de ſuccès de *Childéric*, Tragédie du même Auteur, la mieux combi-

née, ſans contredit, de toutes celles qu'on connoît ſur notre Théatre, ſi l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand*, trois Ballets héroïques, qui n'ont pas été repréſentés, quoiqu'ils ſoient préférables, à mille égards, à preſque tous ceux qu'on nous donne depuis vingt ans.

Parmi ſes Comédies, il y en a une, intitulée, *l'Eſprit de Divorce*, repréſentée pour la premiere fois en 1738, qui eſt très-eſtimée. On nous a tranſmis une Anecdote aſſez plaiſante, au ſujet de cette Piece. L'Auteur y avoit peint ſa Belle-mere, avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faiſoit débiter, par ſes Avocats, cent ſottiſes contre lui. M. de *Morand* entreprit de s'en venger ſur le Théatre, & le caractere de cette Dame, ſous le nom de Madame *Orgon*, fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à ſa Piece, le Poëte entendit qu'on ſe plaignoit que le caractere de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança ſur les bords du Théatre, & parla ainſi au Parterre : » Meſſieurs, il me revient de tous » côtés qu'on trouve que le principal ca» ractere de la Piece, que vous venez de » voir, n'eſt point dans la vraiſemblance

» qu'exige le Théatre ; tout ce que je puis » avoir l'honneur de vous assurer, c'est » qu'il m'a fallu diminuer beaucoup de la » vérité, pour le rendre tel que je l'ai re- » présenté «. Un moment après, lorsqu'on annonça la même Piece pour le lendemain, quelqu'un cria du Parterre, *avec le compliment de l'Auteur.* Celui-ci se croyant insulté, & ne consultant que sa vivacité provençale, prit son chapeau & le jetta dans le Parterre, en disant, *celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter son chapeau.* Cette saillie ne plut pas autant que le compliment. Quelqu'un lui répondit, dit-on, *qu'ayant perdu la tête, il n'avoit plus besoin de chapeau.* Cependant, un Exempt se chargea de le lui rapporter, & conduisit M. de *Morand* chez M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magistrat ne put s'empêcher de rire de ce trait de vivacité ; mais pour punir l'Auteur, il lui interdit tout Spectacle, pendant deux mois. La punition étoit légere, aussi ne s'agissoit-il que d'un chapeau jetté. Le Public pardonne plutôt ces traits, que de mauvaises Pieces.

MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né en Languedoc en 1655, mort en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ses Ouvrages sont des compilations, qui supposent une infinité de recherches, & beaucoup de discernement. C'étoit le plus savant Antiquaire de l'Europe. Si le style répondoit au mérite de ses travaux, il seroit digne d'occuper une des premieres places parmi les Erudits ; mais sa diction est très-négligée, & souvent barbare, ce qui affoiblit l'estime due à ses Productions.

MONTFLEURY, [*Antoine-Jacob*] né Paris en 1640, mort en 1685 ; Poëte comique, contemporain de *Moliere*, de qui nous avons plusieurs Pieces, écrites assez facilement, mais souvent déparées par des pensées & des expressions trop licencieuses. Il y en a deux, *la Fille Capitaine* & *la Femme Juge & Partie*, qui sont restées au Théatre, avantage qui le met au-dessus de la plupart des Poëtes comiques venus après lui, qui ont beaucoup plus travaillé ; & dont il n'est rien resté.

MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Avocat au Parlement de Paris, né en 17...

L'esprit & la raison se disputent l'avantage, dans tout ce qui est sorti de sa plume ; par-tout on y reconnoît l'Ecrivain

judicieux, plein de finesse & de sagacité. Ses Ouvrages, les plus connus, sont des *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre temps*, *l'Observateur Hollandois* & le *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*. Ce dernier Ouvrage est contre les Philosophes de nos jours, & jamais on ne fit sentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs systêmes, tout y respire la saine critique, la fine plaisanterie; on y admire sur-tout la justesse & la vérité des tableaux.

MORÉNAS, [*François*] Historiographe de la ville d'Avignon, sa patrie, né en 1702. Il est plus connu par le *Courier d'Avignon*, qu'il continue aujourd'hui sous le titre du *Courier de Monaco*, que par ses autres Productions, dont le débit s'est borné dans la Province & les Pays étrangers. Elles consistent dans un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, un *Dictionnaire portatif des Cas de Conscience*, un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne*, un autre *Dictionnaire portatif pour l'Histoire ancienne*, &c. Si ces compilations ne sont pas du premier mérite, elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI, [*Louis*] Docteur en Théologie, né en Provence, en 1645, mort à Paris, en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raiſon de dire, en parlant du *Dictionnaire hiſtorique* de ce célebre Compilateur, que c'étoit une Ville nouvelle, bâtie ſur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis ſa mort, qu'il n'eſt preſque plus de lui; cependant il conſerve ſon nom, privilege aſſez ordinaire aux premiers Fondateurs.

MORIN, [*Jean-Baptiſte*] Docteur en Médecine, né à Villefranche, en Beaujolois, en 1583, mort à Paris, en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, preſque tous écrits en Latin, mais ce n'eſt pas ce qui l'a rendu fameux; ce fut l'Aſtrologie, à laquelle il s'appliqua. Cette ſcience, ſi toutefois c'en eſt une, ſi décriée par tous les Eſprits ſenſés, lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu*, qui auroit dû s'en rapporter plutôt à ſon génie, qu'à l'influence des Aſtres. Ce Miniſtre conſulta cependant pluſieurs fois cet habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent par haſard leur effet; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un oracle. Tel eſt le ſort de cette ſorte de Prophetes; on conſerve le ſouvenir de quelques faits qui ſe ſont trouvés d'accord avec leurs

prédictions, & on en oublie mille où ils se sont trompés. Il faut avouer que, graces à l'ignorance, qui n'étoit pas encore dissipée de son temps, l'Astrologue *Morin* n'eut pas à se repentir du genre d'étude, auquel il s'étoit attaché; il se fit, avec ses prédictions, douze mille livres de rente, somme immense alors, qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE, [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] né à Paris, en 1696, mort à Senlis, en 1768.

Les Ouvrages, sortis de sa plume, n'ont point fait fortune dans le Public; mais les différents Recueils, qu'il a formés des Poésies de nos meilleurs Auteurs, ont été accueillis. La *Bibliotheque poétique*, le *Choix de Poésies morales*, les *Passe-temps poétiques, historiques & critiques*, sont des Compilations, qui font honneur à son goût & à ses mœurs. Il a su y réunir les meilleurs morceaux de nos Poëtes, & n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent, tant soit peu, la licence; par-là, il en a rendu la lecture commune à tous les âges & à toutes les personnes. C'est à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choisies* de *J. B. Rousseau*, qui n'est pas la moins intéressante des Collections qu'il a données. Il est toujours, sinon glorieux,

du moins estimable, de présenter les grands Hommes par le beau côté. C'est exécuter, en quelque sorte, leurs intentions ; car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égarements de leur jeunesse & de leur plume.

MORLIERE, [*Jacques-Auguste* DE LA) Chevalier de l'Ordre de Christ, en Portugal, né à Grenoble, en 17...

On ne doit pas parler de ses Romans, par respect pour les mœurs, & on doit se taire sur ses autres Ouvrages, par respect pour la bonne Litérature.

MORUS, [*Alexandre*] Ministre Protestant, né à Castres, en *1616*, mort à Paris, en 1670.

Il cultiva & professa les Lettres presque toute sa vie ; malgré cela, on ne connoît de ses Ouvrages, que quelques Poëmes Latins, qu'on ne lit plus ; il y en a un, entre autres, sur la défaite de la Flote Turque, par les Véniciens, qui lui valut une chaîne d'or, de la part de la République de Venise. Les talents n'étoient donc pas oubliés, ni négligés, de son temps ; un Poëme, beaucoup meilleur, n'auroit pas aujourd'hui le même succès. Il écrivit contre *Milton*, qui le lui rendit bien. Les Sermons, qu'il prêchoit à Charenton, attiroient une foule de Spectateurs, qui y ve-

noient, ſans doute, moins pour s'édifier ; que pour s'égayer des Bons-mots & des alluſions ſatyriques, dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur ſont à préſent dans la pouſſiere, & l'on ne ſe ſouvient de ſon nom, que parce qu'il tient aux événements de ſa Secte dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

1. MOTHE LE VAYER, [*François* DE LA] Précepteur du Duc d'*Orléans*, frere de *Louis XIV*, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1588, mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude que lui. Il eſt vrai qu'il n'en a pas toujours fait un bon uſage : en s'attachant à toutes les ſciences, ſes recherches n'ont ſouvent abouti qu'à raſſembler dans ſon eſprit des doutes ſur les plus intéreſſantes matieres. On peut le regarder, avec *Montagne* & *Bayle*, comme un de ces ſceptiques qui, en voulant tout approfondir, n'ont rien digéré, & dont les réſultats ne ſont qu'un amas d'incertitudes & de ténebres. Il faut pourtant convenir, à la décharge de M. *le Vayer*, qu'il a été plus modéré que ces deux Philoſophes. Il eſt ſceptique, mais il n'admet le ſcepticiſme que dans les Sciences, & ne l'érige point en ſyſtême. Il reſpecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. » Comme, humainement par-

plant, dit-il, tout eſt problématique dans
» les Sciences & dans la Phyſique princi-
» palement, tout doit y être expoſé aux
» doutes de la Philoſophie ſceptique, n'y
» ayant que la véritable ſcience du Ciel
» qui nous eſt venue par Révélation divi-
» ne, qui puiſſe donner à nos eſprits un
» ſolide contentement avec une ſatisfaction
» entiere «.

Le ſtyle de ſes Ouvrages qui ſont en très-grand nombre, eſt clair, net, plein de penſées ſaillantes, quelquefois nerveux, plus ſouvent diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain eſt comme *Montagne*; il perd continuellement ſon objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ſes écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets ſucceſſifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier volontiers le point duquel l'Ecrivain eſt parti; on s'y arrête avec complaiſance par le nouvel intérêt qu'il inſpire. Il n'en eſt pas de même des digreſſions de *la Mothe le Vayer*; elles ſont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention ſur aucun objet; on voit un Ecrivain qui veut établir un principe, & qui n'établit rien; on ſe trouve à la fin de l'Ouvrage, ſans avoir été

instruit du fonds de la question, & sans qu
les propositions accessoires vous en aient dédommagé : ce qui prouve combien la démangeaison de discuter est dangereuse : elle est une espece de Chymie destructive, qui anéantit les substances en les divisant, & ne tire des corps dépouillés de toutes leurs parties, qu'une cendre stérile, fruit ordinaire de ses opérations. Malgré cela, M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont su ressusciter cette cendre & se parer très-souvent des dépouilles de ce Discoureur. Le doute est une espece de fonds héréditaire que les Philosophes se transmettent les uns aux autres ; mais la vérité n'est point leur héritage ; elle est celui du bon usage des lumieres & de la raison.

2. MOTHE, [*Antoine* HOUDART DE LA] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731 ; Bel-esprit agréable, Ecrivain élégant, bon Poëte à certains égards ; on trouveroit, dans la diversité de ses Ouvrages, de quoi former cinq ou six réputations, quoiqu'en embrassant trop de genres, il se soit montré foible dans quelques-uns, pour avoir méconnu ses talents.

La *Traduction en vers de l'Iliade* est justement méprisée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poésie. Delà le

peu de ſuccès qu'il a eu ſur le Théatre. *Inès de Caſtro* eſt la ſeule de ſes Tragédies, *le Magnifique*, la ſeule de ſes Comédies qui ſoit reſtée au Théatre. *Inès* même ne doit ſon ſuccès qu'à quelques ſituations intéreſſantes ; cette Piece eſt généralement foible de verſification & de coloris, ſans parler de pluſieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ſes *Odes* héroïques, il manque, de l'aveu de tout le monde, de cette élévation de penſées, de cette chaleur d'expreſſion, de cette vivacité d'images, de cette énergie de tours, qui ſont l'ame de la Poéſie lyrique. Il a beau étaler un enthouſiaſme apparent ; on ſent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'éprouve ; il eſt moins Poëte que Verſificateur ingénieux, & moins Verſificateur que Philoſophe.

La Poéſie galante paroît être plus du reſſort de ſon génie ; c'eſt pourquoi ſon Théatre lyrique réunit tous les ſuffrages, & perſonne, depuis *Quinault*, n'a mieux ſaiſi le vrai caractere, n'a mieux développé le goût, n'a porté plus loin l'intelligence néceſſaire, dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raiſon, ſes *Odes* anacréontiques ſont pleines de délicateſſe, de douceur & d'aménité. Les fictions en ſont ſimples & ingénieuſes, les ſentiments vifs & naturels, la verſification harmonieuſe

& facile, qualités sans lesquelles il faut renoncer à ces sortes de compositions. Le seul défaut qu'on pourroit lui reprocher, c'est d'y avoir mis quelquefois trop d'esprit : les graces n'ont pas besoin de fard, la nature est leur plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ses *Eglogues*, où les pensées ingénieuses sont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui convient au genre pastoral, M. *la Mothe* pourra passer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été aussi heureux dans ses *Fables* ; aussi est-il bien éloigné de la simplicité d'*Esope*, de l'élégance de *Phedre*, & de la naïveté de *la Fontaine*. Les Etres moraux, les Personnages métaphysiques qui y figurent, révoltent un Lecteur délicat, & font tort à quelques-unes, qui ne sont jugées sans examen, que parce que les autres sont justement méprisées ; mais on doit lui tenir compte de la richesse de l'invention, de la variété des sujets, & de la solidité de la Morale, genre de mérite qui manque aux Fabulistes de nos jours.

Il a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates* qui prouvent que l'Ecriture-Sainte d'où elles sont tirées, n'a pas été mieux traitée que l'Iliade, & sont de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le

génie de M. *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poésie sublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur soit aussi inégal dans sa Prose. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit : sa diction est constamment naturelle, pleine de douceur & d'harmonie ; le coloris en est vif, le ton varié, la touche facile ; parmi ses pensées, il y en a de neuves, de brillantes, de profondes, d'agréables, qui toutes sont toujours bien exprimées. Son *Discours sur la Poésie en général & sur l'Ode en particulier*, offre un enchaînement de réflexions judicieuses & instructives, présentées avec grace, & d'un ton séduisant, dont on doit se garantir, dans quelques autres de ses Ouvrages, où il veut prouver, par exemple, qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en Prose, ou détruire la supériorité des Anciens sur les Modernes. Ses *Discours Académiques*, son *Eloge funebre de Louis-le-Grand* sont d'un Ecrivain élégant, d'un Moraliste profond, d'un Philosophe raisonnable. Il n'est pas jusqu'à la Critique qu'il ne sache traiter d'une maniere intéressante, pleine de sel, d'agrément, de politesse & de modération ; ce qui le rend très-supérieur à ses adversaires, du moins par sa maniere de combattre, & sur-tout à Madame *Dacier*, qui dans

la diſpute ſur les Anciens, ne lui oppoſa que le ton du pédantiſme & de l'âcreté. » On vit paroître dans la lice, dit M. de » *Fontenelle*, d'un côté le *Savoir* ſous la » figure d'une Dame illuſtre ; de l'autre » l'*Eſprit*, je ne veux pas dire la Raiſon, » car je ne prétends pas toucher au fond » de la diſpute, mais ſeulement à la ma- » niere dont elle fut traitée. Envain le *Sa-* » *voir* voulut ſe contraindre à quelques de- » hors de modération dont notre Siecle im- » poſe la néceſſité, il retomba malgré lui » dans ſon ancien ſtyle, en laiſſant échap- » per de la chaleur & de l'emportement. » L'*Eſprit*, au contraire, fut doux, mo- » deſte, même enjoué, toujours reſpec- » tueux pour le vénérable *Savoir* & plus » encore pour celle qui le repréſentoit. «

Ajoutons à ce paſſage de M. de *Fontenelle*, ce que l'illuſtre *Fénélon* diſoit de M. *la Mothe*, *que ſon rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes.*

On ne ſait pourquoi M. L. de F. traite cet Auteur d'*Hypocrite de mœurs.* S'il eſt vrai que *la Mothe* ſoit l'Auteur des Couplets qui ont occaſionné la diſgrace de *Rouſſeau*, comme il eſt vrai que *Rouſſeau* ne les a pas faits, il eſt inconteſtable que cette imputation lui convient ; mais en attendant que ce myſtere ſoit débrouillé,

il n'eſt pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme auſſi eſtimable dans la ſociété que dans ſes Ecrits ; & nous aimons mieux nous en tenir à ce ſentiment, que d'aller chercher dans le fond de ſon cœur un vice qui déprécieroit tous ſes talents.

MOTTEVILLE, [*Françoiſe* BERTAUD, Dame DE] née en Normandie en 1615, morte à Paris en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Bertaut*, Evêque de Séez, & nous a laiſſé des *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire d'*Anne d'Autriche*, mere de *Louis XIV*, que preſque tous nos Hiſtoriens poſtérieurs ont ſu mettre en uſage, pour développer la connoiſſance de certains faits, dont le reſſort avoit été juſqu'alors inconnu. Madame de *Motteville* a ſur-tout le talent de rendre, d'une maniere très-intéreſſante, juſqu'aux plus minces détails. L'air de ſincérité qui regne dans toute ſa narration, les ſages réflexions dont elle entremêle ſes récits, font trouver grace à ſon ſtyle, quelquefois prolixe & languiſſant, mais ſimple & naturel. Elle aura toujours, ſur ceux qui ont écrit des *Mémoires*, l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination ; d'avoir donné comme douteux ce dont elle ne ſe croyoit point aſſez inſtruite, & d'avoir ſu

garder de justes mesures entre l'indiscrétion & la flatterie.

MOUHY, [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701, & non à Dijon, comme le dit M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires.

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a surpassé même son énorme modele par le nombre de ses Productions. En vain le Public a-t il paru méconnoître le prix de sa libéralité, il s'est toujours obstiné dans ses largesses. Et qu'a-t-il donné ? Des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore ? A soixante ans. Ce n'est pas que quelques-uns de ses présents n'aient pu être acceptés avec une espece de reconnoissance; *la Paysanne parvenue*, les *Mémoires d'une Fille de qualité*, les *Mémoires posthumes du Comte de* * * *; les *Délices du Sentiment*, peuvent se faire lire, sans avoir besoin d'aller dans les Colonies pour y trouver des Lecteurs. On desireroit seulement que ces Ouvrages fussent écrits d'un style moins lâche, moins rampant; que les événements en fussent plus vraisemblables; qu'ils ne fussent pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer,

macer. Les dénouements n'en sont point heureux, encore moins imprévus, & par-là même nullement intéressants.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus, ou du moins, les Annonces de ses Ouvrages ne tapissent plus nos carrefours. C'est avoir pris trop tard son parti. Quand on écrit sur des sujets d'imagination, il ne faut pas attendre que l'âge vienne en refroidir, & même en tarir la source, à plus forte raison, quand cette source n'a été qu'abondante, sans limpidité & sans saveur.

1. MOULIN, [*Charles* DU] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1500, mort dans la même ville en 1566.

Il a mis à la tête de plusieurs de ses Consultations imprimées, *moi, qui ne cede à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre : ego, qui nemini cedo, & qui à nemine doceri possum.* D'après cette excessive présomption, on pourroit se dispenser de rien dire à sa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le rendre célebre, sans qu'il se donnât la peine de s'annoncer lui-même : plein de sagacité, de lumieres & de jugement, plein de connoissances profondes, de justesse & de précision, il répandit le plus grand jour sur la Jurisprudence, & son autorité est encore aujourd'hui décisive dans le

Barreau. Il n'en seroit donc que plus estimable, s'il eût été plus modeste. Les Loix civiles, qu'il connoissoit si bien, n'ont point, à la vérité, statué de peine contre l'orgueil; mais celles de la société le proscrivent comme le poison du mérite, & refusent tout droit à l'estime à quiconque se couronne de ses propres mains.

2. MOULIN, [*Pierre* DU] Ministre Protestant, né dans le Vexin-François, mort à Sédan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conserve que le souvenir odieux de ses emportements. Jamais Sectaire ne décria plus son Parti, par la maniere de le défendre. Telle étoit l'aigreur de son caractere, que presque tous ses Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne sont qu'un tissu d'injures atroces contre les Catholiques, & sur-tout contre les Moines. Il auroit dû, au moins, conserver un peu plus d'égard pour ces derniers, s'il est vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fût fils d'un Moine Apostat. Ce qui le rend encore moins excusable d'avoir tant multiplié ses Ecrits polémiques, c'est qu'il n'avoit, ni le talent de la Satyre, ni celui de la Plaisanterie, & cependant il a passé toute sa vie à satyriser & à plaisanter.

Deux fils qu'il laissa, furent aussi Ministres, & écrivirent des Controverses, sans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, [*Michel*] Jésuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques services à nos Versificateurs, par un *Traité de la Poésie Françoise*, qui a été long-temps le plus complet & le meilleur que nous eussions; il a joint à ses préceptes quelques exemples de sa façon, &, entr'autres, du Chant-Royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien saisi l'esprit. Parmi ses autres Ouvrages, qui sont moins connus, on doit distinguer celui qui a pour titre: *Parallele de la Morale chrétienne, avec celle des anciens Philosophes.*

MURET, [*Marc-Antoine*] Professeur au College du Cardinal-le-Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.

Cet Auteur a joui d'une grande réputation, & mérite d'en conserver encore dans les Colleges, aussi-bien que parmi ceux qui sont capables de juger de la bonne Latinité. Il imite parfaitement le tour d'expression, le nombre, & l'abondance quelquefois verbeuse de *Cicéron*, qu'il s'étoit proposé pour modele; mais il n'en a, ni

la force, ni l'éloquence, ni la richesse des pensées. Ses Vers respirent le même goût de Latinité que sa Prose ; & s'ils ne manquoient pas d'invention, & souvent de naturel, ils ne seroient pas indignes de la place qu'ils occupent dans la belle Edition des Poëtes Latins, donnée par *Barbou.* Ce qu'on doit le plus estimer de *Muret*, ce sont ses Notes sur *Térence*, *Homere*, *Catulle*, *Cicéron*, *Tacite*, *Saluste*, *&c.* qui fournissent de bonnes instructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin, si ce qu'on raconte de lui est vrai. Se trouvant dans un Hôpital, entre deux Médecins, qui ne le connoissoient pas plus qu'ils ne connoissoient sa maladie, il leur entendit dire, *faciamus experimentum in anima vili.* Effrayé de la sentence, il prit aussi-tôt le parti de se soustraire à l'expérience de ces Messieurs, en leur disant, *vilem animam appellatis pro quâ Christus mortuus est?* Après quoi il prit la fuite ; recette qui fut plus heureuse pour lui que tous les remedes. Si les Malades étoient à portée de découvrir ainsi les secrets de la Médecine, les Enfants d'*Esculape* n'auroient pas occasion de faire tant d'essais ; on imiteroit l'exemple de *Muret*, & l'on ne s'en porteroit que mieux.

Les Articles ſuivants, que l'Imprimeur a omis dans la Lettrine M, *doivent être placés après celui de* MARCHAND.

MARGON, [*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé, né dans le Dioceſe de Beſiers, mort en 1760.

Il a fait, pendant quelque-temps, beaucoup de bruit, dans une certaine portion du Monde littéraire, par des Critiques, des Satyres & des Libelles, dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des Caracteres conformes au ſien. Peu d'hommes ont été plus atrabilaires; peu d'hommes ont donné plus d'eſſor à ce genre d'humeur, toujours atroce. Son eſprit empoiſonnoit les actions les plus vertueuſes, & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perverſité de ſes idées.

Le Gouvernement ſe crut obligé d'éloigner de la Capitale un Sujet auſſi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Iſles de Lerins, d'où on le transféra au Château d'If; & alla ſe retirer enſuite dans une Communauté Religieuſe; ce qui fut une des conditions de ſa liberté.

On a de lui une *Hiſtoire du Duc de Villars*, les *Mémoires de Berwick*, & ceux *de*

Tourville, les *Lettres de Filtz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, par le fiel & la malice qu'il y distille sans aucun égard.

Il faut convenir que le talent d'écrire est un funeste présent de la Nature, & pour l'individu qui le possede, & pour la société qu'il corrompt, quand il est conduit par une ame perverse.

1. MARIGNY, [*Jacq.* CHARPENTIER DE] né à Nevers, mort à Paris en 1670. Son esprit & ses talents pour la Poésie lui attirerent de la réputation sous le Ministere du Cardinal de *Richelieu.* Ses saillies le firent aimer du Cardinal de *Retz*, auquel il s'attacha sur la fin de ses jours. Ses Poésies sont oubliées, & ne le méritent pas, à en juger par celles qui sont contenues dans un Recueil, imprimé en 1660, chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de *Marigny*, qui feroit honneur à nos *Anacréons* modernes.

BALLADE.

Si l'amour est un doux servage;
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais si l'on se sent enflâmer,

D'un feu, dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!
Si dans la fleur de ſon bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer,
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!

Mais s'il faut toujours s'allarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!
Pour complaire au plus beau viſage,
Qu'amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer
Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la Belle eſt toujours de même,
Sans que rien la puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

ENVOI.

En amour, ſi rien n'eſt amer,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Si tout l'eſt au degré ſuprême,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

Les Faiſeurs de Recueils de Poéſies auroient dû puiſer dans celui de *Sercy*; le Public auroit vu avec plaiſir beaucoup de petites Pieces, infiniment préférables au plus grand nombre de celles du *plus joli des Recueils*, de l'*Elite de Poéſies*, de l'*Abeille du Parnaſſe*, du *Porte-feuille d'un*

Homme de Goût, *&c.* sortes de Compilations, où le choix est la premiere chose qu'on annonce, & la premiere qui y manque.

2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Histoire des Arabes*, en 4 volumes, où il rapporte des conversations ridicules, des anecdotes puériles, des combats bizarres, des contes, des fables, des visions, & toutes les rêveries de ces Peuples Orientaux. N'est-ce pas-là une belle maniere d'écrire l'Histoire ? Nous avons encore de lui un autre Ouvrage historique sur les Révolutions de l'Empire de la même Nation. C'est toujours la même critique & le même bon sens ; des prédictions accomplies, des songes vérifiés, des miracles arrivés, tels que des pluies de sang, des fleuves qui suspendent leur cours, des mains invisibles qui écrivent sur les murailles ; voilà à quoi se réduit la plus grande partie de cet Ouvrage. On croit lire les mille & une Nuits. A l'égard du style, il est conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Histoires, plusieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on se laisse conduire par une imagination sans frein, ou par un esprit enthousiaste ?

M. l'Abbé de *Marigny* a composé, dit-on, d'autres Ouvrages ; mais s'ils sont aussi arabesques que ceux dont nous venons de parler, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

1. MARIN, [*Michel-Ange*] Religieux Minime, né à Marseille en 1697, mort en 1767.

On doit rendre justice aux bons motifs qui ont dirigé sa plume dans la composition de ses Romans spirituels, quoique l'exécution n'en soit pas tout-à-fait heureuse. Trop de prolixité, peu de connoissance du monde, défaut assez ordinaire, & même louable dans un homme de son état, affoiblissent une partie de l'intérêt qu'il a su y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne sauroit trop louer cet estimable Religieux, d'avoir consacré sa plume à des sujets qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. Il est aisé de juger, par ses *Vies des Solitaires d'Orient*, ses *Lettres spirituelles*, *la Comédienne convertie*, *la parfaite Religieuse*, *la Vierge chrétienne*, en un mot, par tous les Ouvrages du P. *Marin*, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à son style, s'il se fût autant occupé de sa réputation littéraire, que du

desir de faire servir sa pieuse industrie à inspirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] Censeur Royal, des Académies de Marseille & de Nancy, ci-devant Censeur de la Police, & Secrétaire-Général de la Librairie, né à la Ciotat, en Provence.

Il ne doit pas, aux Places qu'il a eues, les jugements avantageux que plusieurs Journalistes ont porté sur ses Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le sont pas. » Des sentiments nobles, des maximes in» génieuses, des portraits bien dessinés, » de l'agrément & de la facilité dans la dic» tion ; & ce qui fait encore plus d'hon» neur à M. *Marin*, un grand respect pour » la Morale & la Religion «, sont autant de traits dignes d'éloge, auxquels l'Auteur de l'*Année Littéraire* paie un juste tribut.

L'Histoire de Saladin mériteroit l'estime des Savants, quand elle ne seroit recommandable que par les recherches qu'elle suppose, & la clarté avec laquelle l'Auteur a su débrouiller les fastes obscurs de la Chronologie arabesque ; mais une qualité plus estimable, c'est l'adresse avec laquelle il a su dire la vérité, sans insulter les préjugés du Public.

Ses Ouvrages dramatiques, quoique non repréſentés, lui ont acquis le droit de juger ceux des autres. L'indulgence, qu'il a pouſſée quelquefois trop loin à cet égard, ne doit point tourner au déſavantage de ſon diſcernement; elle prouve ſeulement l'honnêteté de ſon ame.

Si M. *Marin* paroît avoir renoncé aux Lettres, ce n'a été que pour les ſervir plus utilement dans un Emploi (celui de Cenſeur de la Police & de la Librairie) très-propre à en favoriſer les progrès, & à en arrêter les abus. Aujourd'hui, qu'il écrit la Gazette de France, il ſe ſert utilement de ſes connoiſſances de la Géographie, pour faire connoître les anciens noms des Villes, que la ſucceſſion des temps a dénaturés, ce qui y répand de l'agrément pour les curieux.

MARION, [*Simon*] Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris en 1605.

On dit qu'avant d'être Avocat-Général, il avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Plaidoyers qui nous reſtent de lui, ne ſont propres qu'à prouver la barbarie du Siecle qui les a applaudis.

MARIOTE, [*Edme*] Prieur de Saint-Martin de Beaumont, né en Bourgogne,

mort à Paris en 1684, étoit un bon Mathématicien, qui a fourni d'excellentes Dissertations aux *Mémoires* de l'Académie des Sciences, dont il étoit Membre. Ses Ouvrages ont été imprimés à Leyde, en deux volumes *in*-4°. 1717. M. de *Fontenelle* n'a point fait d'Eloge particulier de cet Académicien, on ne sait pourquoi; mais il l'a loué dans celui de *Newton*, où il assure que M. *Mariote* avoit beaucoup de génie pour les expériences, & qu'il a rendu beaucoup de services à la Physique. On attribue à cet Auteur ce beau Distique sur les Conquêtes rapides de *Louis XIV.*

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna, quid annus erit?

La suite des Articles qu'on vient de lire, se trouve à la page 315, après l'Article Jean-Henri MARCHAND.

Fin du second Volume.

LISTE DES ECRIVAINS

Dont on a parlé dans ce Volume.

On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivants.

F.

FABRE. (*Jean-Claude*) Page 1
FAGAN. (*Christophe-Barthelemi*) 2
* FAGNAN. (*Marie-Antoinette*) 4
FAILLE. (*Germain* DE LA) *ibid.*
FARET. (*Nicolas*) 5
* FAVART. (*Charles-Simon*) *ibid.*
* FAUQUE. (*N.* Mademoiselle) 6
FAIDIT. (*Pierre*) *ibid.*
FAYE. (*Jean-François* LERIGUET DE LA) 7
FAYETTE. (*Marie-Madeleine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comtesse DE LA) 8
1. * FEBVRE. (*Philippe* LE) 11
2. FEBVRE DE ST. MARC. (*Charles-Hugues* LE)
FÉLIBIEN. (*André*) 12
FÉNÉLON. (*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE) 13
* FENOUILLOT DE FALBAIRE. (*N.*) 29
1. FERRAND. (*Louis*) 30
2. FERRAND. (*Antoine*) *ibid.*
* FEUTRY. (*Amé-Ambroise-Joseph*) 31
FEVRE. (*Tannegui* LE) 32
FLÉCHIER. (*Esprit.*) 33

1. FLEURY. (*Claude*) Prieur. 37
2. FLEURY. (*Jacques*) Avocat. 38
FONT. (*N.* DE LA) 39
FONT DE ST. YENNE. (*N.* DE LA) *ibid.*
1. FONTAINE, (*Jean*) *Voyez* LAFONTAINE.
2. FONTAINE. (*Jean*) 40
FONTAINES, (*Pierre-François* GUYOT DES) *Voyez* DESFONTAINES.
* FONTANELLE. (*Jean Gaspard* DE) *ibid.*
FONTENELLE. (*Bernard* LE BOVIER DE) 41
* FORBONNAIS. (VERON DE) 46
FORCE. (*Charlotte-Rose* DE CAUMONT, Demoiselle DE LA) 47
FORT, *Adrien Claude* LE) *Voyez* MORINIERE.
FOSSE. (*Antoine* DE LA) 48
1. FOUCHER. (*Simon*) 49
2. * FOUCHER. (*Paul*) 50
FRAGUIER. (*Claude-François*) *ibid.*
1. * FRANC. (*Jean-Georges* LE) 52
2. * FRANC, (*Jean-Jacques*) *Voyez* POMPIGNAN.
FRANCHEVILLE. (*Joseph* DUFRESNE DE) 53
1. FRANÇOIS I, Roi de France. 54
2. * FRANÇOIS, (*Laurent*) Abbé. 55
3. * FRANÇOIS, (*Louis*) Avocat. 57
FRASNAY. (*Pierre* DE) 58
FRERET. (*Nicolas*) 59
* FRERON. (*Elie-Catherine*) 62
FRESNAYE. (*Jean* VAUQUELIN, Sieur DE LA) 67
FRESNOY. (*Charles-Alphonse* DU) 68
FRESNY. (*Charles* RIVIERE DU) 70
FRONTEAU. (*Jean*) 72
FURETIERE. (*Antoine*) 73
FUZELIER. (*Louis*) 74

G.

GACON. (*François*) 75
GAICHIEZ. (*Jean*) 76
* GAILLARD. (*Gabriel-Henri*) 77
GALLAND. (*Antoine*) 78
GAMACHES. (*Etienne-Simon*) 79
GARASSE. (*F ançois*) 80
* GARDEIN DE VILLEMAIRE. (*N.*) 81
1. GARNIER. (*Robert*) 82
2. GARNIER. (*Jean*) 83
3. * GARNIER, (*N.*) Abbé. 84
* GAUCHAT. (*Gabriel*) 86
GAUMAIN. (*Gilbert*) 87
GAUTIER. (*Jean-Baptiste*) *ibid.*
GAYOT DE PITAVAL. (*François*) 88
* GAZON DOURXIGNÉ. (*Sébastien-Marie*) 89
GEDOYN. (*Nicolas*) 90
GENEST. (*Charles-Claude*) *ibid.*
GENNES. (*Pierre* DE) 91
* GEOFFROY. (*Jean-Baptiste.*) 92
1. GERVAISE, (*Nicolas*) Abbé. 93
2. GERVAISE, *Dom Armand-François*) Carme Déchaussé. *ibid.*
GESSÉE ou JESSÉE. (*Jean* DE LA) 94
1. GIBERT. (*Jean-Pierre*) 95
2. GIBERT. (*Balthasar*) *ibid.*
GILBERT. (*Gabriel*) 98
GILLET. (*Louis-Joachim*) 99
GIRAC. (*Paul Thomas* DE) *ibid.*
1. GIRARD DE VILLE-THIERRI. (*Jean*) 100
2. GIRARD, (*N.*) Abbé. *ibid.*
* GIRAUD. (*Claude-Marie*) 102
GIROUST. (*Jacques*) 103
GLAIN. (*N.* DE SAINT) *ibid.*
GLATIGNY. (*Gabriel* DE) 104

GOAR. (*Jacques*) 104
1. GODEAU. (*Antoine*) 105
2. GODEAU. (*Michel*) 108
GODEFROI. *ibid.*
GOGUET. *Antoine-Yves*) *ibid.*
GOMBAUD. (*Jean* OGIER DE) 109
GOMBERVILLE. (*Marin* LE ROI, Sieur DE) *ibid.*
GOMEZ. (*Madeleine-Angélique* POISSON DE) 111
* GOMICOURT. (*Augustin-Pierre* DE) 112
GOUDELIN. (*Pierre*) 113
GOUJET. (*Claude-Pierre*) 115
GOULU. (*Jean*) 116
GOURNAY. (*Marie* JARS DE) *ibid.*
* GOURNÉ. (*Pierre-Mathias* DE) 118
GOUSSET. (*Jacques*) *ibid.*
GRAFFIGNI. (*Françoise* D'HAPPONCOURT DE) 119
GRAMMONT. (*Gabriel*, Seigneur DE) 120
1. GRAND. (*Joachim* LE) 121
2. GRAND. (*Marc-Antoine* LE) *ibid.*
GRANVILLE, (*Jean-Etienne* LE BRUN DE) *Voyez* BRUN.
GRANGE. (*Joseph* DE CHANCEL DE LA) 122
GRAVILLE. (*Barthelemi-Claude* GRAILLARD DE) 124
GRÉCOURT. (*Jean-Baptiste-Joseph*) VILLARS DE) 125
* GRESSET. (*Jean-Baptiste-Louis*) *ibid.*
GREVIN. (*Jacques*) 127
* GRIFFET. (*Henri*) *ibid.*
* GROSLEY. (*Pierre-Jean*) 129
GUEDEVILLE. (*Nicolas*) *ibid.*
GUELETTE. (*Thomas-Simon*) 130
GUENEBAULD. (*Jean*) 131

* GUÉNÉE. (*Antoine*) 132
GUÉRET. (*Gabriel*) 134
* GUIBERT. (*N.* Madame) 135
* GUICHARD. (*Jean-François*) *ibid.*
GUICHENON. (*Samuel*) 136
* GUYON, (*N.*) Abbé. 137
GUYS. (*Jean-Baptiste*) 139

H.

1. HABERT. (*François*) 140
2. HABERT. (*Philippe*) 141
3. HABERT. (*Germain*) 142
HALDE. (*Jean-Baptiste* DU) 143
HALLÉ. (*Pierre*) *ibid.*
HAMEL, (il y a plusieurs Auteurs de ce nom) *Voyez* DUHAMEL.
HAMILTON. (*Antoine*, Comte D') 144
HARDI ou HARDY. (*Alexandre*) 145
HARDION. (*Jacques*) 146
HARDOUIN. (*Jean*) 147
HARPE, (*N.* DE LA) *Voyez* DELAHARPE.
HAUTEROCHE. (*Noël* LE BRETON, Sieur DE) 148
* HAYER. (*Jean-Nicolas-Hubert*) *ibid.*
HELVETIUS. (*Claude-Adrien*) *ibid.*
1. HÉNAULT. (*Jean*) 150
2. HENAULT. (*Charles-Jean-François*) 153
1. HERITIER. (*Nicolas* L') 154
2. HERITIER DE VILLANDON. (*Marie-Jeanne* L') 155
HERMANT. (*Godefroi*) 156
HERSAN. (*Marc-Antoine*) 157
HOUDART, (*Antoine*) *Voyez* MOTHE.
HUET. (*Pierre-Daniel*) *ibid.*

J.

JACOB, (*Louis*) Carme. 161
JACQUELOT. (*Isaac*) 162
* JACQUIN. (*Armand-Pierre*) *ibid.*
JARDIN. (*Bénigne* DU) 164
JARDINS DE VILLEDIEU. (*Marie-Catherine* DES) 166
* JOANNET. (*Claude*) 167
JARRY. (*Laurent* JUILLIARD DU) 168
* JAUBERT, (*N.*) Abbé. 172
* JAUCOURT. (*Louis*, Chevalier DE) *ibid.*
JEANNIN. (*Pierre*) 174
JEUNE. (*Jean* LE) *ibid.*
JODELLE. (*Etienne*) 175
1. JOLY. (*Guy*) 176
2. JOLY. (*Claude*) 177
JOUBERT. (*Joseph*) *ibid.*
JOUVENCY. (*Joseph*) *ibid.*
JURET. (*François*) 178
JURIEU. (*Pierre*) *ibid.*
* IRAILD. (*N.* l'Abbé.) 179
IVETEAUX. (*Nicolas* VAUQUELIN DES) 182

L.

LABAT. (*Jean-Baptiste*) 185
LABBE. (*Philippe*) 186
LABÉ. *Louise* CHARLY, dite) *ibid.*
LABOUREUR. (*Jean* LE) 187
LACHARRY. (*Gilles*) *ibid.*
1. * LACOMBE. (*Jacques*) *ibid.*
2. * LACOMBE DE BREZEL. (*Honoré*) 191
3. * LACOMBE. (*François*) 192
1. * LACROIX. (*Pierre-Firmin*) 193
2. * LACROIX. (*N.*) 194
3. * LACROIX. (*N.*) *ibid.*

LADVOCAT. (*Jean-Baptiste*) 195
* LAFARGUE. (*Etienne* DE) 197
LAFITEAU. (*Pierre-François*) *ibid.*
LAFONT. (*N.* DE) 198
LAFONTAINE. (*Jean*) *ibid.*
LAINEZ. (*Alexandre*) 210
* LALANDE. (*Joseph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE) 211
LALANE. (*Pierre*) 212
LALLOUETE. (*Ambroise*) 215
1. LAMARE. (*Nicolas* DE) 216
2. LAMARE, (*N.*) Ex-Abbé. *ibid.*
1. LAMBERT. (*Anne-Thérese* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE) 217
2. LAMBERT. (*Joseph*) 218
3. LAMBERT. (*Claude-François*) 219
1. LAMI. (*Bernard*) 220
2. LAMI. (*Dom-François*) 221
1. LAMOIGNON. (*Guillaume* DE) 222
2. LAMOIGNON. (*Chrétien-François* DE) 223
LANCELOT. (*Dom-Claude*) *ibid.*
LANGLET DUFRESNOY, (*Nicolas*) *Voyez* LENGLET.
LANGLOIS. (*Jean-Baptiste*) 225
1. LANGUET. (*Hubert*) *ibid.*
2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI. (*Jean-Joseph*) *ibid.*
LANOUE. (*Jean* SAUVÉ DE) 227
* LAPLACE. (*Pierre-Antoine* DE) 228
* LAPORTE. (*Jos ph* DE) 230
* LARCHER. (*N.*) 231
LARREY. (*Isaac* DE) 238
LA RUE (*Charles* DE) *ibid.*
* LATTEIGNANT. (*Gabriel-Charles* DE) 240
* LAVAL. (*P. A.*) 242
LAUGIER. (*Marc-Antoine*) *ibid.*

* LAUJON. (*Pierre*) 244
LAUNOY. (*Jean* DE) *ibid.*
LAURÉS. (*Antoine*, Chevalier DE) 245
LEBEUF. (*Jean*) 248
* LEFEVRE. (*N.*) *ibid.*
LEGENDRE. (*Louis*) 249
* LEGIER. (*N.*) 250
LELONG. (*Jacques*) 251
* LEMIERE. (*Antoine-Marin*) 253
* LEMONIER. (*N.*) 257
LENFANT. (*Jacques*) 258
LENGLET DUFRESNOY. (*Nicolas*) 259
* LÉONARD. (*N.*) 261
LIGER. (*Louis*) *ibid.*
LIGNAC. (*Joseph-Adrien* LE LARGE DE) 262
LIMOJON, (*Ignace-François*) *Voyez* SAINT-DIDIER.
LINANT. (*N.*) 263
* LILLE, (*Jacques* DE) Abbé. *Voyez* DELILLE.
1. LINGENDES. (*Jean* DE) 264
2. LINGENDES. (*Claude* DE) *ibid.*
* LINGUET. (*Simon-Nicolas-Henri*) 265
LINIERE. (*François* PAJOT DE) 268
LIONNE. (*Hugues* DE) *ibid.*
LISLE. (*Claude* DE) 269
LOMBARD, (*Théodore*) *ibid.*
* LONDRES. (*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE) 270
LONG, (*Jacques* LE) Oratorien. *Voyez* LELONG.
* LONGCHAMPS, (*N.* DE) Abbé. 271
LONGEPIERRE. (*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE) 274
LONGUERUE. (*Louis* DUFOUR DE) *ibid.*
LONGUEVAL. (*Jacques*) 275

LORENS. (*Jacques* DU) 277
LORET. (*Jean*) *ibid.*
LOUBERE. (*Simon* DE LA) 278
* LOUPTIERE. (*Jean-Charles* RELONGUE DE LA) *ibid.*
* LUNEAU DE BOISJERMAIN. (*Pierre-Joseph-François*) 279
LUSSAN. (*Marguerite* DE) 281

M.

MABILLON. (*Jean*) 282
* MABLY. (*N.* BONNOT DE) 283
MABOUL. (*Jacques*) 285
MACQUER. (*Philippe*) *ibid.*
MADELENET. (*Gabriel*) 286
MAGNAN. (*Emmanuel*) *ibid.*
* MAILHOL. (*Gabriel*) 287
MAILLARD. (*Olivier*) *ibid.*
MAILLET. (*N.* DE) 288
MAIMBOURG. (*Louis*) 289
MAIRET. (*Jean*) 290
MAISTRE. (*Antoine* LE) 292
MALÉBRANCHE. (*Nicolas*) 293
MALFILATRE. (*N.*) 301
MALHERBE. (*François* DE) *ibid.*
1. MALLET. (*Edme*) 306
2. * MALLET. (*Paul-Henri*) 308
MALLEVILLE. (*Claude* DE) *ibid.*
MANGENOT. (*Louis*) 310
MANGIN. (*N.*) 312
MANNORY. (*Louis*) 313
MARCA. (*Pierre*) *ibid.*
1. MARCHAND. (*Prosper*) 314
2. MARCHAND. (*Jean-Henri*) 315
MARGON. (*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE) 437

1. MARIGNY. (*Jacques* CHARPENTIER DE 438
2. MARIGNY, (*N.* AUGIER DE) Abbé. 440
1. MARIN. (*Michel-Ange*) 441
2. * MARIN, (*Louis-François-Claude*) Censeur-Royal. 442
MARION. (*Simon*) 443
MARIOTE. (*Edme*) *ibid.*
MARIVAUX. (*Pierre* CARLET DE) 315
* MARMONTEL. (*Jean-François*) 317
MAROLLES. (*Michel* DE) 321
MAROT. (*Clément*) 322
* MARQUEZ. (*Pierre*) 324
MARSAIS. (*César* CHESNEAU DU) 325
MARSOLIER. (*Jacques*) 327
MARSY. (*François-Marie* DE) 328
MARTIAL D'AUVERGNE. (*N.*) 340
MARTIGNAC. (*Etienne* ALGAI, Sieur DE) *ibid.*
MARTINAY. (*Jean*) *ibid*
MASCARON. (*Jules*) 341
MASSIEU. (*Guillaume*) *ibid.*
MASSILLON. (*Jean-Baptiste*) 343
1. MASSON. (*Jean*) 346
2. * MASSON. (*Pierre-Toussaint*) *ibid.*
* MASSON DE PEZÉ. (*N.*) *Voyez* PEZÉ.
MATHIEU. (*Pierre*) 347
1. * MATHON. (*Alexis*) 348
2. * MATHON DE LA COUR. (*Charles-François*) *ibid.*
MAUBERT. (*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu sous le nom DE) 349
MAUCOMBLE. (*Jean-François-Dieu-donné*) 350
MAUCROIX. (*François* DE) 351
* MAUGER. (*N.*) 352

MAUMENET. (*Louis*) 353
MAUPERTUIS. (*Pierre-Louis* MOREAU DE) *ibid.*
* MAURY. (*Jean-Siffrein*) 354
MAYNARD. (*François*) 356
* MAZARELLI. (*N.* Mademoiselle) 358
MÉHÉGAN. (*Guillaume-Alexandre* DE) 359
MÉNAGE. (*Gilles*) 361
MÉNARD. (*Léon*) 365
MESNARDIERE. (*Hyppolite-Jules* PILET DE LA) 366
MENESTRIER. (*Claude-François*) 367
MENOT. (*Michel*) 368
* MERCIER. (*Louis-Sébastien*) *ibid.*
1. MÉRÉ. (*Georges* BROSSIN, Chevalier, Marquis DE) 369
2. * MÉRÉ. (*N.* Chevalier DE) 370
MERVESIN. (*Joseph*) 371
MERVILLE. (*Michel* GUYOT DE) *ibid.*
MESANGUY. (*François-Philippe*) 372
METTRIE. (*Julien-Offroi* LA) 373
MEZERAI. (*François* EUDES DE) 375
MEZIRIAC. (*Claude-Gaspard* BACHET, Seigneur DE) 376
* MILLIET. (*Jean-Baptiste*) *ibid.*
* MILLOT. (*Claude François-Xavier*) 377
1. MIRABEAU. (*Jean-Baptiste* DE) 380
2. * MIRABEAU. (*Victor* RIQUETI, Marquis DE) 388
1. MOINE. (*Pierre* LE) 389
2. * MOINE DARGIVAL. (*Henri* LE) 390
MOLIERE. (*Jean-Baptiste* POCQUELIN DE) 393
* MOLINE. (*Pierre-Louis*) 399
MONCRIF. (*François-Augustin* PARADIS DE) *ibid.*

MONGAULT. (*Nicolas-Hubert* DE) 401
MONNOYE. (*Bernard* DE LA) *ibid.*
* MONTAGNAC. (*Louis-Laurent-Joseph* DE) 402
MONTAGNE. (*Michel* DE) 403
MONTESQUIEU. (*Charles* DE SECONDAT, Baron de LA BREDE & DE) 406
MONTMAUR. (*Pierre* DE) 411
MONTPENSIER. (*Anne-Marie-Louise* L'ORLÉANS DE) 413
MONTREUIL. (*Matthieu* DE) *ibid.*
MORAND. (*Pierre* DE) 415
MONTFAUCON. (*Bernard* DE) 418
MONTFLEURY. (*Antoine-Jacob*) 419
* MOREAU. (*Jacob-Nicolas*) *ibid.*
* MORÉNAS. (*François*) 420
MORÉRI. (*Louis*) *ibid.*
MORIN. (*Jean-Baptiste*) 421
MORINIERE. (*Adrien-Claude*) LE FORT DE LA) 422
* MORLIERE. (*Jacques-Auguste* DE LA) 423
MORUS. (*Alexandre*) *ibid.*
1. MOTHE LE VAYER. (*François* DE LA) 424
2. MOTHE HOUDART. (*Antoine* DE LA) 426
MOTTEVILLE. (*Françoise* BERTAUT, Dame DE) 431
* MOUHY. (*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE) 432
1. MOULIN. (*Charles* DU) 433
2. MOULIN. (*Pierre* DU) 434
MOURGUES. (*Michel*) 435
MURET. (*Marc-Antoine*) *ibid.*

Fin de la Liste des Ecrivains.





